This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

FACULTÉ DES LETTRES
BIBLIOTHÈQUE
B.T.S. 1
UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE;

OU

RECUEIL

Extrait des Ouvrages Anglais périodiques et autres ; des Mémoires et Transactions des Sociétés et Académies de la Grande-Bretagne, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique,

en DEUX SÉRIES, intitulées :

LITTÉRATURE

ET

SCIENCES ET ARTS,

rédigé à Genève,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME VINGT-HUITIÈME.

DIXIÈME ANNÉE.

LITTÉRATURE.

BIBL: STUD: ACAD: LAUS:

A GENÈVE,
De l'Impr. de la BIBLIOTHÈQUE BRITANNIQUE.

AN 13. (Janv. 1805. v. s.)

FACULTÉ DES LETTRES
BIBLIOTHÈQUE
B 25-1
UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Digitized by Google

PRÉFACE.

Nous commençons la dixième année d'un travail sans cesse contrarié par la guerre et par l'état politique de l'Europe. Une collection de soixante-trois Volumes de cinq cents pages, en est le résultat. Nous avons soutenu la communication des connoissances, travaillé au développement et à l'affermissement des idées morales et religieuses, et entretenu la correspondance des arts, lorsqu'aucune autre relation ne pouvoit subsister avec l'Angleterre. Les Journaux les plus estimés ont fréquemment puisé dans notre Recueil des faits utiles aux sciences, ou intéressans pour l'humanité. Le but principal de notre travail a donc été rempli autant que nos moyens et les circonstances ont pu le permettre, c'est-à-dire, que nous avons contribué à la circulation des connois-

Digitized by Google

sances qui tendent à rendre l'homme meilleur et plus heureux.

Nous allons rappeler sommairement les principaux objets qui nous ont occupés pendant le cours de l'année.

LITTÉRATURE.

Dans un dernier extrait de l'excellent ouvrage de Paley sur *les Preuves de l'existence et des attributs de la Divinité*, nous avons présenté ses idées sur les grandes énigmes de la Nature, et donné les solutions les plus encourageantes et les plus consolantes dont ces questions sont susceptibles (1).

Plusieurs extraits des *Elémens de la Philosophie de l'Esprit humain* de Mr. Dug. Stewart, auxquels nous avons joint quelques fragmens de Ferguson, et d'autres Philosophes célèbres, ont été principalement dirigés vers l'analyse des facultés comprises sous le nom *d'imagination*: l'on a pu remarquer que cette analyse conduit à diverses conséquences pratiques, et peut éclairer à la fois la théorie des arts, et

(1) La traduction de la *Théologie naturelle* du Dr. Paley se vend à Paris chez Magimel, Libraire, quai des Augustins; et chez Paschoud, Libraire à Genève.

Digitized by Google

les règles même de la morale. Une note occasionnelle sur un passage de ces extraits relatif à la manière de voir les couleurs, a donné lieu à quelques correspondans de nous faire part de leurs lumières sur ce sujet curieux et nouveau.

La fin de l'ouvrage de Benj. Bell (1) a achevé de mettre en évidence cette vérité, d'elle-même assez claire, peut-être, que le grand moyen de prévenir la disette n'est pas de forcer, par des privilèges et des encouragemens, à entreprendre de fournir l'univers des produits de ses manufactures, mais bien de favoriser l'agriculture, et d'y appliquer les fonds nécessaires pour mettre les terres qu'on possède au plus haut degré de valeur. Puissent tous ceux qui ont quelqu'influence sur le bonheur des peuples agir d'après ces principes, et écarter par des moyens si simples, un fléau si justement redouté!

Les principes généraux de l'économie politique, ont été rappelés dans quatre extraits consécutifs des *Recherches de Lord Lauder-*

(1) La traduction de ce traité *de la Disette* a paru chez Paschoud, à Genève; et à Paris chez Magimel, Libraires.

Digitized by Google

dale sur la nature et l'origine de la Richesse publique. Le résultat de cette discussion paroît être de recommander fortement aux Pasteurs des peuples, ces vieilles et utiles maximes d'économie qu'on ne s'efforce que trop de leur faire perdre de vue.

Nous avons donné, d'après Bryan Edwards, l'Histoire des Nègres-Marrons de la Jamaïque, qui a le mérite singulier d'être entiérement terminée, puisqu'on y voit un peuple se former, subsister pendant le cours d'un siècle et demi, et finir par une transportation complète. Ce dernier événement, en rendant la tranquillité à une Colonie florissante, présente en même temps le spectacle consolant d'une peine devenue pour ceux qui l'ont subie, une véritable délivrance, et un moyen d'amendement et de bonheur.

Le Mémoire de Mr. Otto, sur la découverte de l'Amérique, a fixé l'attention des Savans; et quoiqu'il y aît de fortes objections à son système, il ne doit pas être rejetté sans un examen attentif.

Les antiquités grecques de Mr. Harwood nous ont fourni quelques courtes citations. L'Histoire des Colonies et du commerce du

Digitized by Google

Pont-Euxin, ouvrage d'un savant distingué, mais qui a paru sous le nom de son épouse, Mad. Guthrie, a donné la matière de plusieurs extraits, et procuré des détails fort piquans sur ces contrées autrefois florissantes et qui après avoir subi diverses révolutions, reprennent aujourd'hui une importance commerciale qui promet de grands accroissemens.

Le voyage aux Isles du Vent, par un ami de Bryan Edwards, quoique fait rapidement, contient des détails instructifs sur l'état de ces Colonies, sur-tout quant à ce qui concerne les esclaves. Ce voyage a été traduit en entier dans nos Cahiers de l'année.

Nous avons extrait quelques pages du voyage de Mr. Karamsin en Allemagne.

Des fragmens du voyage de Mr. Evans dans le pays de Galles, présentent des détails curieux sur l'industrie de ses habitans.

Le voyage de Mr. Acerbi en Suède, en Finlande, et en Laponie, nous a fourni un fonds très-riche d'extraits intéressans. Cet ouvrage a éprouvé un accueil extrêmement favorable.

Les fragmens sur la Turquie et l'Egypte, d'après Wittman, ont offert de l'intérêt.

Digitized by Google

Enfin, les Recréations Indiennes, dues à un voyageur philosophe, ont commencé à nous donner beaucoup de faits nouveaux sur l'Indostan, pays imparfaitement connu, malgré les nombreuses descriptions qu'on en a faites: cet ouvrage nous promet encore bien des renseignemens instructifs.

Nous avons publié deux extraits de l'Examen de la Caroline Méridionale, par John Drayton. C'est encore un de ces pays qui, à raison de leurs rapides progrès, demandent à être souvent décrits, pour être bien connus.

La Gymnastique, pour la Jeunesse, par Mr. Salzmann, que nous avons fait connoître d'après la traduction Anglaise, nous paroît mériter l'attention des hommes bienveillans. Il est impossible de lire le récit des faits qui y sont rapportés, sans éprouver le desir d'améliorer dans les écoles, cette partie de l'éducation. Nous laissons à ceux qui dirigent ces utiles établissemens, le soin d'examiner jusqu'à quel point, de telles institutions pourroient s'amalgamer à celles qui tendent à perfectionner l'esprit et le cœur.

Nos lecteurs ont retrouvé dans les discours du Chevalier Reynolds, le sens exquis et le

Digitized by Google

goût délicat qui se font remarquer dans les ouvrages de ce grand peintre. Une phrase qui lui est échappée a fait naître la dissertation de Mr. Kearney que nous avons traduite, et dont l'objet est de prouver que l'art n'est pas sans moyens pour exprimer les passions mixtes.

Le *Désœuvré* nous a fourni plusieurs articles mêlés de morale et de littérature.

Nous avons extrait d'un Mémoire fort étendu de Mr. L. Edgeworth des remarques littéraires relatives aux télégraphes, qui peuvent présenter quelques applications utiles.

Nous avons traduit plusieurs Contes tirés du Recueil intitulé, *Popular tales*, par Miss Edgeworth. Il y a dans cet ouvrage des conseils pour tous les états; et sur-tout pour la classe moyenne de la société. On y reconnoît la parfaite justesse de l'esprit de l'auteur; on y voit une personne qui ne fait jamais rien sans réflexion, et qui sait tirer de tout des leçons utiles.

Les Romans de quelque mérite continuent à être en petit nombre. Ceux dont nous avons tiré des morceaux, nous ont paru pouvoir être distingués de la foule. . . . . .

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

Nous classons sous neuf chefs les principaux objets dont nous avons entretenu nos lecteurs dans la partie des SCIENCES et ARTS de notre Recueil, pendant l'année qui vient de s'écouler. — *Physique.* — *Astronomie.* — *Météorologie.* — *Géologie.* — *Chimie.* — *Médecine.* — *Histoire Naturelle.* — *Arts.* — *Mélanges.*

PHYSIQUE. C'est une vérité humiliante à avouer, que l'incertitude où l'on est encore sur la nature de l'élément du feu. Dans cette recherche, qui occupe, et occupera peut-être long-temps, des physiciens du premier ordre, nous rapportons les faits et les argumens, à mesure qu'ils se présentent à l'appui de l'une ou de l'autre des deux principales hypothèses qui partagent à cet égard les savans. On a vu Mr. HENRY plaider pour le système de la fixation et de l'émission occasionnelle du calorique. Nous avons exposé ensuite les expériences belles et neuves du Comte de RUMFORD sur le mode de propagation de la chaleur et l'influence des surfaces, et les conséquences qu'il en déduit en faveur de l'hypothèse qui expliqueroit tout par les modifications d'un éther vibrant. Notre savant collègue

Digitized by Google

le Prof. PREVOST, partant des mêmes faits, a montré qu'ils pouvoient tous être expliqués dans le systême de l'émission et de l'équilibre mobile qui résulte des échanges calorifiques de tous les corps entr'eux. La question est donc demeurée au même point; mais la physique s'est enrichie d'appareils ingénieux et de faits très-intéressans.

Il faut compter aussi parmi les acquisitions importantes pour la physique, les procédés imaginés par le Chevalier HALL pour faire agir simultanément et en sens opposé deux forces principales de la nature, la chaleur et la compression. Les effets qu'il a obtenus de cette double action peuvent jeter du jour sur l'Histoire ancienne du globe, et la grande chimie de la Nature.

L'appareil simple et ingénieux imaginé par Mr. WOLLASTON pour observer et mesurer les facultés refringente, et dispersive, de divers milieux transparens, figurera utilement dans le cabinet du savant et dans l'attelier de l'opticien.

Dans la série d'expériences sur le bois lumineux que nous avons rapportée, la physique et la chimie intimément associées, n'ont

Digitized by Google

guères réussi qu'à prouver l'extrême difficulté de cette classe de recherches.

ASTRONOMIE. Dans un curieux Mémoire sur ce qu'il appelle *la construction des Cieux*, et dans des recherches postérieures sur les étoiles doubles, HERSCHEL a montré la possibilité et même la probabilité de l'existence de certains systêmes binaires d'étoiles, en mouvement autour d'un centre ou foyer vacant. Nous avons cherché à donner l'idée des obstacles qu'on rencontre dans ces recherches et de sa persévérance à les vaincre, dans l'analyse de son travail sur les miroirs des télescopes. On a vu le triomphe de ces instrumens et de la sagacité d'un observateur dans les singuliers détails apperçus par Mr. SCHROETER à la surface de la Lune ; et la découverte d'une nouvelle Planète faite par Mr. HARDING dans l'Observatoire de Lilienthal a achevé de consacrer ce lieu dans les fastes de l'astronomie.

Cette science a encore dans l'Inde des monumens très-remarquables : nous avons cherché à en donner une idée en décrivant les Observatoires que le Prince Jayasinha avoit fait bâtir, et meubler d'instrumens gigantesques ; mais bien inférieurs en précision à ceux

Digitized by Google

que l'état perfectionné des arts procure à l'Europe savante.

La mesure d'un arc du méridien exécutée dernièrement en Angleterre avec beaucoup de soin, et dont nous avons donné quelques détails, appartient encore à l'astronomie; car, le but principal de ces recherches est de se servir des dimensions de notre globe exactement mesurées, pour déterminer celles des autres planètes du système solaire.

MÉTÉOROLOGIE. L'une des modifications principales de l'eau dans l'air, et l'une des plus fertiles dans ses conséquences, est celle de nuage: il n'y en a pas qui ait été jusqu'à présent moins régulièrement observée. Mr. HOWARD a essayé d'introduire à cet égard un système de nomenclature au moyen duquel on pût s'entendre dans les descriptions, et établir ainsi peu-à-peu un dictionnaire météorologique.

Si la théorie des vents intéresse les physiciens, l'histoire des moussons est de première importance pour les navigateurs. Sous ce double point de vue, l'ouvrage de Mr. CAPPER méritoit l'attention de nos lecteurs; nous avons

Digitized by Google

cherché à donner à nos extraits un développement proportionné.

La correspondance que les faits météorologiques consignés dans nos tableaux ont fait naître entre le nestor de la météorologie, le P. COTTE, et le Prof. PREVOST notre collègue, a présenté des rapprochemens intéressans, qui entretiennent l'espérance qu'on découvrira une fois dans les caractères annuels des saisons, certaines périodes ou cycles qui permettront de les prévoir avec quelque probabilité de deviner juste.

GÉOLOGIE. L'Histoire des volcans et de leurs produits touche de fort près à celle du globe. Mr. DE LUC a enrichi notre Recueil de faits bien observés par lui-même sur les volcans de l'Italie, et de conséquences sagement déduites. Mais ces volcans sont des miniatures, comparés à ceux qui travaillent encore le continent d'Amérique, et sur lesquels l'Europe attend avec impatience les savans rapports de Humboldt.

CHIMIE. Cette science fermente actuellement en Angleterre. La chimie théorique et pratique de THOMSON, dont nous avons donné plusieurs extraits, peut être placée en première ligne

Digitized by Google

parmi les ouvrages élémentaires étrangers : les Leçons de BLACK publiées par ROBISON, si elles ne peuvent avoir le mérite de la nouveauté quant aux faits, sont un très-beau présent fait à la science sous tous les autres rapports, et nous nous félicitons d'avoir encore à en entretenir nos lecteurs. Les découvertes de Mr. DAVY sur le tannage, et les substances qu'on peut substituer à l'écorce de chêne ; celles de Mr. TENNANT sur deux métaux nouveaux qu'on trouve naturellement alliés au platine et qui ont des propriétés fort singulières, sont à la fois des témoignages, et des récompenses, de l'activité louable qui anime les chimistes d'outremer.

MÉDECINE. L'abondance de nos matériaux ne nous a pas permis de donner cette année autant d'étendue qu'à l'ordinaire à cette partie de notre travail, ni autant de suite que précédemment au Cours de médecine populaire qui a fait partie de notre Recueil : mais, sur l'objet important de la vaccine et de sa propagation dans tout l'univers, nous avons mis un intérêt particulier à ce que ce même Recueil continuât à offrir le dépôt de toutes les communications importantes relatives à cette précieuse découverte, que nous avons les premiers proclamée sur le continent d'Eu-

Digitized by Google

rope, et dont l'Asie doit actuellement le bienfait au zèle actif et éclairé de notre compatriote et notre ami, le Dr. DE CARRO.

HISTOIRE NATURELLE. L'industrie des abeilles; la nature de ses produits et de la cire en particulier; les ennemis contre lesquels elles ont à se défendre; l'histoire singulière des bourdons, associés aux abeilles par plusieurs rapports, séparés d'elles par des différences très-marquées; tous ces détails qui ont intéressé un grand nombre de lecteurs, sont encore le fruit des recherches de deux de nos compatriotes, MM. HUBER père et fils. Celles du Dr. THOMSON de Naples, sur la masse de fer trouvée par Pallas en Sibérie présentent un modèle de sagacité dans l'art d'observer, et de circonspection dans celui de tirer des conséquences.

Les objets principaux qui appartiennent aux ARTS dans notre classification, sont l'établissement d'un pont militaire jetté en quelques heures sur une rivière fort large, sans bateaux ni cordages et par un procédé extrêmement ingénieux, imaginé par le Général Polonais, *Sockolnicki*. — Des détails ultérieurs sur l'utile invention du thermolampe, née en France, où on n'en a tiré aucun parti; tandis qu'en Allemagne

Digitized by Google

Allemagne elle a les plus grands succès économiques. — La description du Bateau de secours, de GREATHEAD, que les Anglais appellent si énergiquement *Bateau de vie*, et qui est absolument insubmersible. — Un Scaphandre nouveau. — Des tubes flexibles pour les liquides et les fluides élastiques. — Une sonde à plomb-perdu, qui indique toute profondeur, sans ligne, ou cordeau. — Enfin, divers procédés pour la purification des huiles, et les couleurs pour la peinture, à l'huile, et en émail.

Nous avons continué à insérer dans l'article MÉLANGES toutes les communications qui nous sont parvenues sur les bolides ou aërolithes, et elles ont été en assez grand nombre. — On y trouve de plus, un procédé fort simple pour augmenter la lumière des chandelles. — Des expériences économiques sur les chandelles de diverses grosseurs. — Des détails curieux sur le plica et la peste. — Une décomposition spontanée de vêtemens de soie. — Une discussion sur les puits dans la glace et les conséquences qui en résultent relativement à la communication de la chaleur dans les liquides, et dans l'eau en particulier.

Digitized by Google

AGRICULTURE.

LES Essais de Hunter nous ont fourni des vues saines, et des projets bienveillans, concernant les pauvres et les journaliers. Il a traité la question importante des jachères, et présenté des observations justes sur la convenance de ne point les supprimer tout-à-fait, dans les terres argileuses. Il se trouve d'accord, sur cela, avec le célèbre Marshall, dont les *Notes* ont été pour nous, et seront encore une source féconde de connoisssances et de remarques utiles. Ce Journal des expériences, des opérations et de la pratique d'un habile agronome, présente l'art sous un point de vue piquant et nouveau. Chaque agriculteur peut reconnoître là ses tâtonnemens et ses erreurs, les contrariétés et les mécomptes que de nombreux accidens apportent à ses projets et à ses calculs. Chacun peut également apprendre avec l'auteur, à rendre l'expérience fructueuse, en comparant souvent les résultats aux espérances, et en modifiant ses principes d'après une pratique éclairée.

Mr. Boardley de Philadelphie a traité, dans un ouvrage que nous avons extrait, la question des avantages du gypse considéré comme

Digitized by Google

engrais. Les faits relatifs à ce moyen d'amendement sont consignés dans les lettres de ses nombreux correspondans, à l'occasion d'une série de questions adressée à chacun d'eux. L'ensemble de ces faits paroît extrêmement favorable à l'emploi du plâtre, comme engrais. Mr. Chancey, de Lyon, nous a adressé ses observations sur le même objet, et sur d'autres encore. Les assolemens, et la nourriture en vert pour le bétail, sont aussi des sujets que nous avons traité d'après l'auteur Américain. Enfin, nous lui devons un projet d'organisation pour une Société d'Agriculture, qui pourroit servir de base à d'autres institutions du même genre.

Les Annales d'Arthur Young nous ont fourni beaucoup d'articles, qui ont plus ou moins d'importance. Nous pouvons distinguer quelques perfectionnemens sur la culture des pommes de terre, des turneps et des rutabagas; l'Histoire des brebis de Southdown; le tableau de la culture d'Essex, la description de certaines fermes cultivées par d'habiles fermiers; et sur-tout l'intéressant Rapport de Sir Joseph Banks, Président de la Société Royale, concernant le troupeau des mérinos du Roi. Tous les résultats y sont d'accord avec ceux qui ont été obtenus à Rambouillet

Digitized by Google

et ailleurs. Nos lecteurs ont vu que le troupeau Espagnol du Rédacteur continuoit à prospérer, et que cet exemple avoit puissamment encouragé le même genre d'industrie dans nos départemens, où il n'existoit aucun troupeau, il y a cinq ans, et où l'on compte aujourd'hui les bêtes Espagnoles par milliers.

Nous devons à Mr. Lullin Fabri le Rapport d'une expérience utile sur ces précieux animaux, et à Mr. Morel la communication de quelques faits qui tendent au même but.

Digitized by Google

PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT HUMAIN.

DES ARTS DU COMMERCE.

(Extrait de FERGUSON, *Principles of moral and political science T. I. Chap. III. Sect.* 9 (1).)

CES arts ont leur source dans les besoins de la vie animale. Ils se soutiennent, se multiplient, s'étendent pour fournir à une consommation soutenue ou croissante, et pour satisfaire des besoins multipliés et renaissans. Le terme auquel ils tendent est l'acquisition de la richesse, de l'aisance, des ornemens même de tout genre.

Les besoins sont plus nombreux, et les moyens d'y satisfaire plus rares dans l'origine, pour l'homme que pour les autres animaux. Il étoit destiné à y pourvoir en plus grande partie par sa propre activité. La terre est pour lui stérile, il n'y trouve qu'en très-petite quantité sa nourriture préparée. C'est son travail qui fait croître certains végétaux, qui élève près de

(1) Voyez *Bibl. Brit. Littér.* Vol. II, p. 1.

Digitized by Google

de sa demeure les animaux utiles, qui éloigne ceux qui pourroient lui nuire.

Les simples produits de la terre reçoivent sous sa main une nouvelle forme. Et sa main même, toute industrieuse qu'elle est, a besoin de s'aider de machines et d'instrumens pour façonner ces produits bruts de la Nature.

Les matériaux des arts sont répandus sur la terre, et souvent même enfouis dans son sein. Un mélange d'ordre et de désordre apparent dans leur distribution anime ses espérances et les contraint à déployer ses forces et son industrie.

Les filons de métal traversent les rochers, des couches composées d'utiles matériaux, coupant obliquement la surface visible du sol, annoncent leur présence. Mais il faut que le mineur les cherche péniblement et que des opérations savantes les décomposent pour que l'artiste puisse les employer.

Les objets qui excitent l'attention et les desirs de l'homme ne sont pas seulement ceux qui peuvent fournir à sa subsistance ou pourvoir à sa sureté. La décoration, la parure ont pour lui de l'attrait. Et le sauvage n'y met pas moins de prix que l'homme civilisé. Il aime à orner ses armes et il prend soin de s'embellir.

Il arrive de là que, malgré son infériorité

Digitized by Google

apparente, l'homme s'élève par ses facultés éminentes au-dessus du reste de la création.

Pressé d'abord sous le joug de la nécessité, il avance d'une manière lente et pénible; mais à peine a-t-il gouté le plaisir de s'y soustraire, que sa marche s'accélère; aidé des instrumens qu'il invente, fort de la sage distribution qu'il sait faire des divers genres de travaux, il jouit d'une existence plus belle. Toujours en activité, jamais au terme de ses desirs, il paroît avoir fait bien des progrès, et la carrière semble s'étendre devant lui.

Frappés de son indigence et du besoin pressant qu'il éprouve de pourvoir à sa subsistance, nous sommes disposés à envisager les moyens de le faire, et de maintenir l'abondance, comme l'objet du Gouvernement, comme la tâche imposée à ceux qui agissent au nom de la Communauté. Mais l'individu y est trop intéressé pour avoir jamais pu déléguer à d'autres cette tâche, qui requiert de l'industrie et de l'assiduité, c'est-à-dire, des vertus privées, et non celles qui caractérisent les hommes faits pour gouverner, c'est-à-dire, le courage, un génie supérieur, une ame élevée et des manières libérales.

Il suit de là que les arts du commerce sont l'objet propre de l'application des individus, et qu'à cet égard les motifs d'intérêt particu-

Digitized by Google

lier qui les animent sont ceux qui peuvent le mieux soutenir et diriger leur activité. La possession des richesses inspire aux uns beaucoup de confiance; la privation de ce bien engage les autres à surmonter tous les obstacles pour l'obtenir. Et tel est l'effet de cette émulation active que même après avoir pourvu à tous les besoins de la vie, l'homme industrieux ne se repose point et s'efforce d'acquérir encore.

Ces motifs continuent d'agir à toutes les époques de l'existence sociale. S'ils perdent de leur influence pour l'un, ils ont pour l'autre plus d'énergie. Les familles cherchent à se maintenir: elles opposent un nom aux prétentions de leurs rivaux, elles introduisent un objet d'estime qui ne peut être de la richesse, et qui finit par n'en plus dépendre. . . . .

Le commerce est un échange, convenable entre ceux qui ayant des besoins variés ont des moyens fort inégaux d'y satisfaire, ensorte que l'un possède en abondance ce qui manque à l'autre.

Ce n'est pas seulement la variété des talens, mais aussi la variété des circonstances, qui introduit chez les hommes la diversité des professions et des travaux.

Par-tout, le monde habitable est en quelque sorte différent de lui-même. Le sol, le climat, l'aspect des lieux, ne sont point les

Digitized by Google

mêmes. Ici sont des montagnes, là des plaines unies : le rivage des mers, ou le milieu des terres. Les moyens de subsistance, et les matériaux d'industrie varient en conséquence.

Dans ces diverses situations il arrive qu'on a bientôt un superflu des choses qui sont le plus à portée et qu'on manque des autres. Il faut donc pour rendre profitable cet excès, en faire échange afin de se procurer ce qu'on n'a pas.

Cet expèdient, dont aucun autre animal ne s'avise, s'offre à l'homme, pour ainsi dire, de lui-même.

C'est, à ce qu'il semble, un ordre généralement établi, que nul mortel n'est si bien pourvu qu'il n'ait besoin de quelque chose qu'un autre possède. Aucune industrie ne suffit à tout, et il n'y a point de si foible talent qui ne puisse ajouter quelque chose au bien-être d'autrui.

Chaque lieu a son assortiment d'importations et d'exportations : l'homme est à la fois le producteur et le consommateur de tous ces biens qui composent la somme totale des richesses. Le fabricant de la Chine travaille pour le chasseur de Sibérie et du Labrador. L'huile et le poisson du Groenland vont s'échanger contre les vins d'Andalousie et contre l'or du Pérou.

Digitized by Google

L'habitant de Paris ou de Londres couvre sa table des productions des pays les plus éloignés. L'objet du commerce, ou du moins son effet, si rien n'y mettoit obstacle, seroit d'égaliser en quelque sorte les jouissances, en suppléant par des secours artificiels aux besoins et aux desirs que la nature ne satisfait pas, et en donnant à chaque production la facilité de se répandre des lieux où elle abonde dans ceux qui en sont privés.

Tel est le but admirable de toute cette industrie. Et il en résulte que dans les temps où le commerce est en activité, le genre humain jouit d'une situation fort supérieure à celle du premier période de son existence. Cependant, à quelque époque que nous considérions les hommes, dans la société primitive, dans les premiers progrès de la civilisation ou au terme le plus avancé, nous les trouverons toujours également satisfaits, ou plutôt également mécontens de leur sort. L'habitude le leur rend supportable, mais quel qu'il soit il leur laisse le sentiment du besoin, et nous les trouverons toujours occupés à former des desirs, cherchant un avenir meilleur que le présent dont ils jouissent, agissant pour y parvenir: ensorte qu'on seroit tenté de croire que la diversité de leur situation ne change rien à la somme des maux et des biens qu'ils éprouvent.

Digitized by Google

A cette pensée on se demande : quel est le gain qui résulte des arts du commerce, quel est le fruit de cette activité, de cette invention, de ce travail ?

Il est probable qu'un tel problème n'exercera que ceux qui, vivant dans un âge où les arts sont fort cultivés, se livrent à des recherches spéculatives : or leur manière de le résoudre pourroit bien être fort différente du jugement que porteroit à cet égard la race active des hommes. Chacun consultant ses habitudes, prononce sur l'utilité de certaines institutions, d'après les besoins qu'il éprouve : et les choses superflues paroissent à celui qui est accoutumé à leur usage, un bien très-réel. Il est donc difficile de trouver un tribunal impartial pour en décider, et l'on ne doit pas se flatter d'obtenir à cet égard une sorte d'unanimité. Cependant, en laissant même cette question indécise, sans nous mettre en peine de prouver que le commerce accroît nos jouissances, il y a de quoi justifier ses efforts et tous les travaux entrepris pour maintenir parmi les hommes cette espèce d'opulence qui est la suite de l'activité.

Et d'abord, il faut remarquer que l'homme est d'une nature progressive. D'où il arrive que ce qui entrave sa marche lui paroît une oppression, une calamité; et qu'au contraire

Digitized by Google

tout ce qui lui donne l'essor devient pour lui l'image de la liberté et du bonheur. Peut-être tous les biens qu'il acquiert par le commerce cessent ils, dès qu'il les possède, d'avoir pour lui le même prix ; les jouissances s'émoussent par l'habitude et deviennent plutôt un besoin dont il sent la privation d'une manière pénible, qu'un accroissement de bonheur. Mais dans le temps où il les acquiert et où il se persuade qu'il augmentera d'autant ses plaisirs, ce sentiment le rend heureux : chaque pas qu'il fait dans cette carrière a de nouveaux charmes : cette marche progressive, qui occupe sans cesse les générations qui se succèdent, produit une somme de bonheur qu'aucun état permanent n'auroit pu procurer à notre espèce.

Admettons, si on veut, que toute cette prétendue supériorité d'un âge sur l'autre, quant aux progrès de l'industrie, n'ait aucune influence directe sur le bonheur par les produits qu'elle obtient et qu'elle destine à nos jouissances : toujours faudra-t-il convenir que l'invention et la pratique des arts, qui fournissent ces produits, ont une valeur indépendante de ces jouissances, savoir, celle qui résulte de l'exercice qu'ils donnent à la nature active et aux facultés intellectuelles de l'homme.

Digitized by Google

Tel est en effet la nature et la constitution primitive de cet être, l'objet essentiel à considérer ici, que lors même que les arts du commerce, et l'opulence qu'ils entraînent, seroient par eux-mêmes indifférens à son bonheur, on n'en devroit nullement conclure que c'est en vain qu'il travaille à les acquérir, soit en cultivant la terre, soit en faisant subir divers changemens aux matériaux bruts que l'Auteur de la Nature a mis à son usage C'est dans ces efforts même qu'il trouve le bonheur qu'il cherche. Tous les biens qu'il amassera jamais, ne le dispenseront pas de cette vie active, qui, s'il le veut, sera toujours pour lui une source de félicité. Il trouvera toujours dans une occupation honnête et bienfaisante, sinon des richesses nouvelles à son usage, au moins de quoi jouir de sa propre activité et de tout le bien qu'il peut faire à ses semblables.

Chacun est prêt à reconnoître que le travail est ordonné à l'homme, que c'est à la sueur de son front qu'il doit vivre, et que tous les avantages à sa portée, ne s'obtiennent que par le travail des mains et l'activité de l'ame. Mais c'est une vérité moins généralement sentie, que ces travaux, cette activité, ces efforts, sont eux-mêmes la principale valeur qu'ils réalisent, les premiers biens que comporte la na-

Digitized by Google

ture humaine : que l'industrie a sa valeur indépendante de la richesse ; que l'exercice des facultés de l'ame, quoique dirigé vers l'acquisition de quelque avantage extérieur, est d'un bien plus haut prix que la fin même qu'il se propose.

A mesure que les arts font des progrès, il s'ouvre de nouveaux emplois pour les hommes de capacité différente, pour tous les talens et tous les génies. Ils se divisent en départemens et professions diverses. La force et l'adresse, la science et l'invention, trouvent leurs applications utiles, et les hommes d'un esprit étendu et pénétrant étudient les loix de la nature et percent l'obscurité qui les couvre.

Le commerce dans tous ces emplois, a pour objet le profit. Mais la science elle-même, en offrant au commerce d'utiles découvertes peut en recevoir des récompenses et devenir une occupation lucrative.

Dans les diverses professions entre lesquelles le commerce répartit les travaux qu'il excite, on observe que les talens ne se déploient pas au même degré. L'invention suppose du génie; la direction d'un ouvrage exige des connoissances variées. Mais l'exécution de ses diverses pièces, n'étant souvent qu'un simple mouvement du pied ou de la main, laisse reposer la pensée et ne requiert aucun effort de tête :

Digitized by Google

ensorte qu'il semble que les facultés humaines sont dégradées d'une part autant qu'elles sont perfectionnées de l'autre. Toutefois on peut dire que comme par sa nature l'homme ne peut jouir d'aucun avantage sans qu'il entraîne quelque inconvénient, de même un inconvénient n'est jamais sans quelque compensation.

Ainsi le sauvage obligé de s'acquitter d'une variété de travaux reste inférieur en industrie à l'ouvrier que l'homme savant dirige, et il est en même temps très-supérieur à d'autres égards au manœuvre réduit à exécuter toujours un même mouvement. Obligé dès l'enfance à veiller sur lui-même, et à pourvoir à sa sureté, il sait démêler l'ami de l'ennemi, et acquiert à cet égard une sagacité que la civilisation laisse perdre. Mais les arts du commerce requièrent et amènent avec eux de quoi suppléer à cet avantage. Ils supposent la sureté de la personne et la propriété des biens. Ces moyens de bonheur marchent d'ordinaire à leur suite, et compensent abondamment d'autres moyens qu'ils excluent (1).

(1) Le traducteur s'est permis ici quelques changemens dans la suite des idées pour se rendre intelligible, dans cet extrait détaché, sans s'écarter trop du sens de l'auteur. (*P. P. p.*)

Digitized by Google

Il est vrai que la sureté et la propriété dépendent du Gouvernement. Et que les arts et le Gouvernement ne sont pas toujours progressifs en même temps. La civilisation a été quelquefois fort avancée chez des nations très-reculées quant au commerce et aux arts qui en dérivent. Les Romains avoient su former une République très-bien constituée, honorée par d'illustres caractères: à une époque où la vie domestique ressembloit plus chez eux à celle de nos paysans qu'à l'opulence de nos villes. La politique de Sparte eut pour base un principe directement opposé aux maximes du commerce, et tendit constamment à arrêter les arts qui en dépendent dans leur cours et dans leurs effets. On n'y souffroit pas qu'aucun citoyen voulut y briller par ses richesses ou dans sa maison, ou dans sa personne. On ne vouloit pas même qu'il s'occupât de sa fortune privée. Et pour mettre les homme libres au-dessus de tout besoin, on n'hésita point de sacrifier les loix même de l'humanité, en vouant une race d'esclaves à tous les travaux nécessaires, pour assurer la subsistance du peuple. On vouloit que le citoyen de Sparte n'eût à songer qu'à servir sa patrie et maintenir son caractère. Et cette entreprise réussit au point que sans richesses, au milieu des nations accoutumées à admirer l'éclat de l'opulence, dans

la

Digitized by Google

la partie du monde la plus avancée pour la culture, ils obtinrent un degré de considération supérieur à celui que procuroient à leurs voisins le génie des lettres et des arts, et tous les travaux du commerce.

Toutefois, dans l'état le plus ordinaire des nations, les arts relatifs à la subsistance et au bien-être de l'homme sont un moyen principal de développement pour les facultés dont il est doué. Ils ont sur les principes moraux une influence remarquable. La propriété reclame la protection des loix. La prudence force le marchand à la bonne foi. La vertu, quoiqu'elle ne soit pas, comme à Sparte, l'objet principal de la politique, établit insensiblement son empire, elle fait sentir son attrait dans tous les emplois et dans toutes les professions. Et lors même que ce seroit d'une manière intéressée qu'elle se développeroit de la sorte, il ne faudroit pas la dédaigner. Le marchand toujours occupé d'entreprises, sachant que la guerre les troublera, donnera même lieu à des violations de propriété et au pillage, est ami de la paix, et devient disposé à la douceur dans les traités qu'il sollicite avec les nations ennemies. Souvent, il est vrai, comme il arrive toutes les fois qu'on veut prévoir l'effet des circonstances sur la volonté de l'homme, on observe des résultats contraires à tou-

Digitized by Google

tes ces espérances. Les Carthaginois, comme marchands, avoient intérêt à maintenir le monde en paix: ils étoient eux-mêmes si peu guerriers, qu'ils confioient le service militaire à des mercenaires étrangers. Mais dans les traitemens qu'ils exerçoient sur les captifs et sur leurs ennemis vaincus, ils n'étoient pas moins inhumains que tous leurs contemporains. On a même remarqué que dans leur culte et dans leur code pénal, ils passoient les autres en cruauté. Ils immoloient des victimes humaines, et chez eux le supplice de la croix étoit en usage sans distinction pour tous les crimes. Exceptions bien déplorables au principe de la civilisation, qui toutefois ne doivent pas nous porter à le méconnoître.

Dans le progrès des arts du commerce et dans leur entier établissement, les hommes sont en état de former des réunions nombreuses. Ils savent user de leurs ressources, et employer leurs forces avec dextérité et avec succès. Il arrive de là que les richesses s'accroissent, et avec elles les avantages qu'elles procurent, l'habileté à s'en servir et l'énergie croissent en même temps, et assurent aux nations qui réunissent ainsi les vertus publiques aux profits du commerce, une grande augmentation de force et de sécurité.

L'objet du commerce est la richesse. Celui

Digitized by Google

des arts est d'employer cette richesse. Supposons que cette fin puisse être obtenue sans effort: que le sauvage devienne riche tout-à-coup, qu'il soit logé dans un palais, qu'il ait à sa disposition tous les moyens de jouissance que peut procurer la fortune. Ou bien il s'en rassasiera très vite, ou, ne sachant pas en jouir, il offrira le spectacle dégoûtant d'une licence brutale et de tous les excès auxquels peuvent conduire des goûts grossiers et des passions sans frein: malheurs dont le préserve sa pauvreté.

Tel est sans contredit l'effet de la richesse, si l'éducation ne le modifie, en faisant naître les vertus de l'industrie, la sobriété, la frugalité, qui ne sont pas moins nécessaires à l'usage qu'à l'acquisition de ces biens. Lorsqu'ils sont à la portée de l'homme industrieux, ils trouvent un esprit préparé pour en jouir par le développement même de ses facultés; non-seulement il a exercé son intelligence, mais il a occasion dans son travail de recevoir et de rendre de bons offices; la bienfaisance et l'amitié se sont liées à ses vues d'intérêt; il a appris à connoître et à estimer la justice, la modération, l'ordre et toutes les vertus qui influent sur la conduite de la vie. C'est ainsi que dans les progrès qu'il a faits vers la richesse, et au milieu des efforts nécessaires pour y

Digitized by Google

parvenir, il s'est mis en état de profiter de ses douceurs, en donnant à ses goûts plus de délicatesse, plus de décence à ses manières, à ses mœurs plus d'urbanité : c'est une espèce d'aveu fait par les hommes, d'une manière pratique, que ce n'est pas la fortune qui fait le bonheur, mais bien l'usage qu'on en sait faire. Et cette condition est requise impérieusement dans tous les périodes de l'existence sociale, au plus haut comme au plus bas degré, et dans tous les états intermédiaires par lesquels passent les nations qui se livrent au commerce et à la culture des arts dont il favorise le progrès.

Digitized by Google

VOYAGES.

TRAVELS TO CHINA, etc. C'est-à-dire, Voyages à la Chine contenant des descriptions, observations et comparaisons faites et recueillies pendant une courte résidence au palais Impérial de Yuen-min-yuen et dans un voyage subséquent de Pekin à Canton, dans lequel on essaie d'apprécier le rang que cet Empire extraordinaire paroît tenir dans l'échelle de la civilisation, avec cette épigraphe:

Non cuivis homini contingit adire Corinthum.
Il n'est pas donné à tous d'aller à Pekin.

Par John BARROW Esq. ci-devant Secrétaire privé du Comte de MACARTNEY, et de la suite de cet Ambassadeur du Roi de la Grande-Bretagne à l'Empereur de la Chine. Un vol. in-4°. de 632 pages, orné de gravures en couleur.

(*Premier extrait.*)

L'AUTEUR rend justice à la relation de Staunton, et déclare que son dessein est de s'abstenir des sujets qui y sont traités et qui se rapportent plus particuliérement à l'ambassade anglaise. Nous extrairons de cet écrit quelques traits détachés sans nous assujettir à en

Digitized by Google

faire une analyse régulière, et sans éviter même de répéter quelques observations déjà faites lorsqu'elles seront liées à des détails intéressans.

J'AVOIS observé, dit Mr. Barrow, que la paupière supérieure du vrai Hottentot et du Chinois s'arrondissoit en s'unissant à l'inférieure près du nez, qu'elle n'y formoit pas un angle comme à l'œil d'un Européen: et que par cette raison on appeloit au Cap les hommes de cette race des *Hottentots chinois*. Mes observations ultérieures ont confirmé cette remarque, et m'ont fait appercevoir des ressemblances frappantes entre ces deux peuples. Leurs formes générales sont les mêmes et sont sur-tout remarquables par la petitesse des extrémités et des jointures; leur voix et leur manière de parler, leur tempérament, leur couleur et leurs traits, se confondent; sur tout cette commissure intérieure des paupières tournée en ellipse, qu'ils tiennent probablement des Tartares ou des Scythes, est un caractère auquel on ne peut se méprendre. Ils ont encore en commun la largeur de la racine du nez, ou en d'autres termes, la grande distance des yeux, ainsi que leur position oblique, qui s'écarte tout-à-fait de l'horizontale qu'affectent ceux des Européens, et qui s'incline vers le nez.

Un Hottentot qui m'accompagnoit dans un voyage au Sud de l'Afrique, ressembloit si

Digitized by Google

parfaitement à un Chinois qui m'avoit servi à Canton, soit par l'ensemble de sa figure, soit par les traits du visage, les manières et le ton de voix, qu'à chaque instant il m'arrivoit de l'appeler par le nom de celui-ci. Leurs cheveux, il est vrai, diffèrent, et c'est la seule nuance qui les distingue. Ceux des Hottentots sont rudes, frisés sans être laineux; ils ne sont ni très-longs, ni très-courts, et se roulent en petites boucles dures, semblables à des franges. Je ne suis pas assez versé dans la physiologie pour hasarder une conjecture sur le changement que pourroient éprouver les cheveux Chinois par le mélange du sang Mozambique. Mais je ne puis concevoir comment les Hottentots isolés à l'extrémité d'un vaste continent se trouvent différer de tous leurs voisins, et ressembler aux Chinois, si ceux-ci ne sont pas les auteurs de leur race.

On se rappelle que l'ambassade voulant éviter Canton passa par la mer Jaune, où elle entra par le détroit de Formose et l'Archipel de *Chu-san*.

Ayant jetté l'ancre en face de la ville de *Ting-hai*, et fait le salut d'usage, quelques Mandarins (1) vinrent à bord. A toutes les

(1) C'est le nom que les Portugais ont donné aux officiers du gouvernement, du mot *mandar*, commander. (A)

Digitized by Google

questions qui pouvoient avoir rapport à l'objet principal que nous avions en vue, ils ne firent que des réponses évasives, et ils affectèrent toujours l'ignorance la plus complète de tout ce qui avoit rapport aux affaires de l'ambassade. Ils nous dirent que le *Tsung-ping*, ou Gouverneur militaire de l'isle, étoit absent, mais qu'il reviendroit dans le jour et qu'il seroit charmé de nous voir le lendemain. Il paroît que l'étiquette chinoise ne permettoit pas de recevoir notre visite le jour même de notre arrivée.

En conséquence les gentilshommes de l'ambassade, après avoir fait un message à ce sujet allèrent à terre le jour suivant de bon matin, et furent reçus par le Gouverneur avec beaucoup de politesse, et de cérémonie dans la salle d'audience publique, qui, comme édifice, n'avoit rien de remarquable. Après les nombreuses questions que prescrit l'urbanité chinoise, sur la santé de celui qui fait une visite, sur la santé de ses parens, sur le nom et l'âge de chacun des assistans, on en vint au sujet qui nous intéressoit et le desir d'obtenir un pilote pour notre vaisseau fut notifié. Le vieux Mandarin témoigna une grande surprise du desir que nous avions de hâter notre départ. Il parla de fêtes et de divertissemens. Il ajouta cependant qu'on nous donneroit des pilotes pour nous conduire le long de la côte, et sur

Digitized by Google

la représentation qui lui fut faite que cette navigation terre à terre étoit impraticable à nos vaisseaux, il demanda le reste du jour pour chercher à nous satisfaire. Nous fumes fort étonnés que cette recherche offrit quelque difficulté dans l'un des ports les plus fréquentés de la Chine, et où au même instant plus de deux cents vaisseaux étoient à l'ancre. Nous employames le reste du jour à visiter la ville de *Tinghai*. Mais la foule devint si grande et la chaleur si accablante, qu'avant d'avoir parcouru une seule rue, nous nous trouvames heureux de pouvoir nous réfugier dans un temple, où les prêtres nous reçurent très-civilement et nous donnèrent du thé, du fruit et des gâteaux. L'officier qui nous occompagnoit nous conseilla de revenir en chaises à porteurs, ce que nous fimes. Mais à chaque instant nous étions arrêtés par la foule, et chacun venoit à son tour mettre la tête à la portière pour nous voir, et s'écrioit en grimaçant; *Hung-mau*! c'est-à-dire, *un Anglais*! ou plus littéralement *une tête rouge*! Après cette fatigante journée, nous nous retirames peu satisfaits et nous retrouvames avec plaisir les hamacs de notre vaisseau.

Le lendemain matin nous fumes accueillis en allant à terre par le Gouverneur militaire accompagné d'un Magistrat civil, qui, après

Digitized by Google

les complimens d'usage, nous débita une longue harangue, avec beaucoup de solemnité, dans le but de nous convaincre que nous n'avions rien de mieux à faire que de nous conformer à la manière de naviguer suivie par les Chinois de temps immémorial, et que l'expérience leur avoit prouvé être la meilleure, c'est-à-dire, d'aller de port en port en suivant la côte. Mais comme il vit que son éloquence ne pouvoit changer l'opinion de ses auditeurs, il conféra de nouveau avec le Gouverneur, et il fut enfin résolu qu'on feroit un appel général de toutes les personnes qui avoient été par mer au port de *Tien-sing*.

Aussitôt on dépêcha plusieurs soldats, qui revinrent peu après amenant avec eux une troupe composée d'hommes de la plus triste apparence et tels que je n'ai jamais rien vû de pareil. Ces malheureux furent poussés dans la salle, tombèrent à genoux, et devinrent dans cette attitude l'objet des informations les plus détaillées. Les uns avoient été au port de *Tien-sing*, mais n'étoient pas des gens de mer; les autres étoient hommes de mer, mais n'avoient jamais vû ce port: plusieurs même dans le nombre n'avoient jamais mis le pied dans un vaisseau. En un mot, la plus grande partie du jour se perdit en recherches vaines; et nous étions prêts à croire que nous sortirions

Digitized by Google

du hâvre de *Chu-san*, port central et des plus fréquentés, sans pouvoir nous procurer un pilote, lorsqu'enfin on produisit deux hommes qui sembloient offrir, mieux qu'aucun des précédens, les qualités requises pour cet emploi. Mais ils avoient quitté leur ancien métier l'un et l'autre depuis plusieurs années, et s'étoient établis dans le commerce, d'où ils n'avoient nulle envie de sortir pour retourner sur mer. Loin de là ils prioient à genoux qu'on voulût bien les en dispenser. Mais toutes leurs supplications furent inutiles. Il fallut obéir aux ordres de l'Empereur. Ce fut envain qu'ils alléguèrent que leur absence alloit causer leur ruine, et jeter dans la détresse leurs femmes et leurs enfans. Le Gouverneur fut inexorable; et il leur fut enjoint de se tenir prêts à partir dans une heure. . . . . .

On voyoit clairement que le vieux Gouverneur se trouvoit soulagé d'un pesant fardeau, et les pleurs de ces pauvres gens sembloient éclaircir sa physionomie. La civilité ou la curiosité l'engagea à nous rendre à bord notre visite. Dès le premier moment de notre arrivée nous y avions été assaillis par une foule de spectateurs: ensorte qu'on ne pouvoit pas dire que les Chinois en cette occasion manquassent de curiosité, mais il étoit facile de remarquer que ce qui l'excitoit étoit uniquement le desir

Digitized by Google

de voir des hommes qui devoient approcher la personne de l'Empereur, et que la nouveauté des objets qui frappoient leurs yeux faisoit d'ailleurs peu d'impression sur eux. La vue d'un vaisseau d'une construction si différente de celle à laquelle ils étoient accoutumés ne paroissoit pas exciter chez eux de l'intérêt. Ils étoient très-empressés à jeter un regard sur les passagers, mais ce regard leur suffisoit et il étoit toujours accompagné d'une exclamation où se trouvoient les mots *Ta-whang-tee*, dont le sens étoit : « Est-ce que cet homme paroîtra devant notre grand Empereur ? » La même expression se faisoit entendre d'une manière encore plus remarquable dans la foule de *Ting-hai*. L'oreille n'y étoit frappée que de deux sons, *Ta-whang-tee* et *Hung-mau*, Empereur et Anglais.

A peine l'escadre eut mis à la voile et traversé l'étroit passage des isles de la mer Jaune, que nous pumes nous appercevoir que nos deux pilotes chinois ne nous seroient pas fort utiles. L'un des deux étoit venu à bord sans boussole, et jamais il ne fut possible de lui apprendre à se servir des nôtres. L'autre avoit une petite boussole de la grandeur d'une tabatière..... En doublant le cap de *Shan-tung* des brouillards nous cachoient la terre. Lorsqu'ils furent dissipés, nos pilotes

Digitized by Google

ne savoient pas mieux notre position que le dernier de nos matelots . . . . . .

Jamais je n'ai vu de pauvres femmes mises moins à leur avantage que celles qui se montroient sur les bords de la rivière *Pei-ho* (sur laquelle la ville de *Tien-sing* est située) : et dans la suite nous vimes que leur habillement, avec quelques légères différences, étoit celui de toutes les femmes du pays. Leurs cheveux noirs, couverts de bouquets de fleurs artificielles, étoient noués, sans aucun goût, par dessus la tête. Et deux grosses épingles d'argent, de cuivre ou de fer, formoient une croix par derrière à la manière des Malaises. Elles avoient le visage et le col fardé de blanc, les paupières noircies, et sous la lèvre inférieure deux taches de vermillon. Elles portoient une casaque de coton bleu, comme les hommes, qui quelquefois descendoit jusqu'aux genoux, des pantalons rouges, verts ou jaunes, qui laissoient à découvert le pied, auquel, du moins pour la singularité, on ne trouveroit ailleurs rien de comparable. Ce moignon provenu d'un pied dont on a arrêté la croissance, n'a pas plus de quatre ou cinq pouces et contraste singuliérement avec l'enflure de la cheville. Le petit soulier dont ce pied est recouvert est tout brillant de clinquant et de paillettes, et la cheville

Digitized by Google

est enveloppée d'un bandage orné de franges de toutes couleurs. C'est là ce qu'à la Chine on considère comme la perfection de la beauté.

La douleur permanente et le malaise inévitable que doit causer aux jeunes filles l'opération par laquelle on mutile ainsi leur pied, sembleroit devoir suffire pour prévenir une coutume aussi bizarre. On leur comprime le pied avec un bandage, on replie les orteils sous la plante du pied jusqu'à-ce qu'ils s'y incrustent et en fassent exactement partie. On force en même temps le talon en avant jusqu'à le faire disparoître, et cet usage inhumain et contraire à la nature est représenté comme si ancien, qu'on a entièrement perdu le souvenir de son origine, et qu'on ne débite à ce sujet que quelques traditions fabuleuses et ridicules . . . . .

. . . . . .

Toutefois le silence des premiers Européens qui ont visité la Chine semble indiquer que cette mode est plus récente qu'on ne le suppose. Le voyageur Vénitien (1) qui fait souvent mention de la beauté des femmes et de leur parure, ne dit pas un mot de cette coutume : il observe cependant

(1) Marc Paul, au 13e siècle.

Digitized by Google

que sur le lac *Hang-tchoo-foo* les femmes et les hommes réunis en famille participent aux mêmes divertissemens. Les Ambassadeurs de Shah Rokh, fils de Tamerlan, qui en 1419 furent envoyés auprès de l'Empereur de la Chine pour lui porter les félicitations de leur maître, racontent qu'à l'audience publique, qu'ils obtinrent, il y avoit deux jeunes filles à côté du trône, le visage et le sein découvert, qui écrivoient avec attention tous les mots que prononçoit l'Empereur. Ils virent aussi nombre de femmes dans les bains voisins de la rivière Jaune, et dans une ville où ils passèrent ils remarquent qu'il y avoit des tavernes à la porte desquelles étoient assises de jeunes filles d'une grande beauté. Ils n'ajoutent rien de plus. Dans le voyage de deux Mahométans à la Chine au neuvième siècle, publié par Renaudot, il n'est fait aucune mention des pieds des femmes, et cependant ils ne négligent point de faire connoître les coutumes, alors ignorées dans l'occident, du peuple qu'ils visitoient. Tout ce qu'ils disent d'ailleurs a été vérifié par leurs successeurs. Et comme ils semblent prendre un soin particulier de décrire les ornemens et les habits des femmes, il y a quelque raison de croire qu'ils n'auroient pas omis de parler de la mutilation de leurs

Digitized by Google

pieds, si alors elle avoit été aussi générale qu'aujourd'hui.

On attribue cette mode vraiment monstrueuse à la jalousie des maris ; s'il est ainsi, il faut avouer que les Chinois sont plus habiles qu'aucun autre peuple dans l'art de gouverner les femmes, puisqu'ils sont parvenus à leur faire adopter par choix une coutume qui les prive de la faculté de marcher, et qu'ils ont réussi à leur faire envisager l'omission de cette coutume comme une honte et une disgrace. On ne peut nier que l'ambition de paroître s'élever au-dessus de ses semblables ne produise d'étranges effets. C'est ce motif qui engage (1) ceux qui prennent le titre de lettrés, à se laisser croître les ongles jusqu'à la longueur de deux ou trois pouces pour démontrer à l'œil qu'ils s'abstiennent de tout travail des mains. Peut-être les dames Chinoises en mutilant les pieds de leurs filles n'ont-elles d'autres but que de les distinguer des paysannes, qui, dans la plupart des provinces sont condamnées aux travaux des champs.

Les bandages intérieurs qui assujettissent les pieds des femmes sont changés très-rarement, on assure qu'ils y restent le plus souvent

(1) Cette coutume prévaut sur-tout au Japon.

Digitized by Google

vent jusqu'à-ce qu'ils tombent d'eux-mêmes. Ceci ne donne pas une idée favorable de la propreté de ce peuple, et tout le reste confirme ce premier jugement. Le plaisir de renouveler fréquemment son linge et ses vêtemens est également ignoré du Souverain et du simple paysan. Dans les rangs élevés, on porte sur la peau au lieu de linge, une espèce de soie claire grossière : le peuple y supplée par de la grosse toile de coton. On quitte moins souvent ces vêtemens pour les laver que pour les remplacer à neuf. Il résulte de cette négligence ou de cette épargne, qu'il s'engendre sur eux une vermine très-incommode et des usages très-dégoûtans. Les premiers officiers de l'Etat ne faisoient point difficulté, lorsqu'ils en éprouvoient le besoin, d'appeler leurs serviteurs pour chercher des insectes cachés autour de leur col, et après les avoir trouvés, ils les mettoient très-gravement sous la dent. Ils n'ont point de mouchoirs de poche, et ils y suppléent d'ordinaire par de petits quarrés de papier que leur fournissent des gens de leur suite. Plusieurs s'y prennent moins proprement. Ils dorment la nuit dans leurs habits de jour. Leur corps n'est pas lavé plus souvent que leurs vêtemens. Ils ne prennent ni bains chauds, ni bains froids. Quoique leur pays

Digitized by Google

soit tout coupé de rivières et de canaux, je ne me souviens pas d'y avoir vu une seule fois de jeunes garçons s'y baigner. Dans les jours les plus chauds, les hommes se servent d'eau chaude pour se laver les mains et le visage. Ils ne connoissent pas l'usage du savon. A Pekin nous nous procurames une sorte de soude (*borilla*) avec laquelle et de l'huile d'abricot (*apricot-oil*) nous fabricames assez de savon pour notre usage, mais il fallut employer nos propres gens à laver notre linge de la sorte . . . . . .

De *Tien-sing* à *Tong-tchoo* je ne vis rien qui me parût digne de remarque, si ce n'est un acte de pouvoir arbitraire non moins dur que celui du Gouvernement de *Chu-san*. Quelques-unes de nos provisions de bouche se trouvèrent un matin légérement altérées, ce qui ne devoit pas paroître étrange vu la chaleur du jour, le thermomètre marquant 82° à 88°. F. (23° à 25° R.) A l'instant les officiers chargés de cet approvisionnement furent privés de leur rang, et tous leurs serviteurs furent cruellement fouettés avec le bambou. L'Ambassadeur intercéda auprès de *Van* et de *Chou* (1) en faveur des dé-

(1) On se souvient que ces deux Mandarins furent chargés du soin de conduire Lord Macartney et sa suite, et de pourvoir à leurs besoins.

Digitized by Google

linquans qui venoient d'être dégradés. Il fut écouté avec beaucoup d'attention : mais il put s'appercevoir qu'il n'y avoit pas lieu de s'attendre à aucune indulgence et qu'on ne se relâcheroit point des règles d'une sévère discipline . . . . . .

En approchant de Pékin nous ne vîmes rien de bien remarquable ; mais à peine eumes nous passé la porte et pénétré dans la grande rue (1), que nous fumes frappés d'un spectacle tout nouveau. Nous avions devant nous à droite et à gauche une ligne de bâtimens séparés par toute la largeur de la rue, consistant en entier en boutiques et magasins dont les diverses marchandises étoient étalées et grouppées sur la façade des maisons. Devant chacune d'elles étoient dressés de grands piliers de bois qui s'élevoient au-dessus des toîts, portant des inscriptions en caractères chinois, destinées à faire connoître la nature du commerce de chacun et la bonne réputation de celui qui l'exerçoit. Et afin d'attirer plus surement les regards, ces inscriptions étoient en général suspendues à des flammes et à des rubans de diverses couleurs qui flottoient au sommet et

(1) Large de 120 pieds, et longue de près d'une lieue et demie.

Digitized by Google

présentoient l'apparence d'une ligne de vaisseaux portant des pavillons de plusieurs nations, comme on en voit souvent dans les ports de l'Europe. Les maisons même étoient peintes d'une manière aussi brillante et non moins variée. Le bleu de ciel et le vert mêlé d'or dominoient. Ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que de toutes les marchandises étalées, celles qui avoient le plus d'éclat étoient des bières pour les morts. Nos plus beaux cercueils comparés à ceux d'un riche Chinois, paroîtroient bien mesquins. Ceux-ci sont doubles des nôtres, et épais d'environ trois pouces. Après les cercueils rien ne nous parut plus brillant que les chars mortuaires et ceux destinés aux nôces, les uns et les autres couverts d'un poële fort riche.

Aux quatre angles des carrefours où les grandes rues se coupent sont érigés ces singuliers monumens, quelquefois de pierre, plus souvent de bois, qu'on a décorés du nom d'arcs-de-triomphe, et qui dans le fait ne sont destinés qu'à conserver le souvenir de ceux qui ont bien mérité de leur patrie, ou qui ont atteint un âge fort avancé. Leur forme constante est celle d'un large portail, avec deux petites portes de chaque côté, le tout couvert de toîts étroits. Ces monumens sont, ainsi que les maisons, passés en cou-

Digitized by Google

leur, vernis, et dorés avec beaucoup de magnificence.

La multitude d'échoppes ou boutiques mobiles de chauderonniers et de barbiers, de savetiers et de forgerons; les tentes et les loges où l'on met en vente le thé, le fruit, le riz et les autres comestibles; en y joignant les marchandises de tout genre étalées et rangées devant les portes; avoient tellement rétréci la large rue que nous suivions, qu'il ne nous restoit plus au milieu qu'un étroit passage, exactement suffisant pour que deux petits chars pussent s'y croiser. Les officiers et soldats à cheval qui précédoient l'Ambassade; les hommes en office, leur nombreuse suite, portant des parasols et des pavillons, des lanternes peintes, et diverses marques bizarres de leur dignité; des convois funèbres mêlés de cris lamentables; des époux marchant au son d'une bruyante musique; des troupes de dromadaires apportant le charbon de Tartarie; les brouettes à bras et les petits chars chargés de légumes; remplissoient l'espace vide dans presque toute sa longueur, et nous permettoient à peine le passage. Tout étoit en mouvement. D'un et d'autre côté, la rue étoit remplie d'hommes achetant, vendant, marchandant.

Les tons graves de ceux qui crioient leurs

Digitized by Google

marchandises ; les tons aigus de ceux qui contestoient sur les prix ; de temps en temps un son étrange pareil à celui que rendroit une trompette félée ; le bruit des pincettes par lequel s'annoncent les barbiers ; les éclats de rire qui partoient de tous les groupes ; formoient un bourdonnement auquel on ne peut comparer que celui de nos marchés les plus bruyans (1). Les colporteurs enfin avec leur balle sur le dos ; les joueurs de gobelets, devins, diseurs de bonne avanture ; les charlatans et docteurs ambulans ; les comédiens, les musiciens, achevoient d'obstruer toutes les places vacantes. Nos soldats tartares, armés de leurs longs fouëts, avoient peine à obtenir pour l'Ambassade un petit passage où elle se mouvoit d'une marche lente : tellement lente qu'étant entrés à neuf heures et demie par la porte de l'est, nous ne parvinmes à celle de l'ouest qu'à-peu-près à midi.

Il étoit naturel de croire qu'une Ambassade extraordinaire attiroit cette foule de curieux ; comme cela seroit arrivé à Londres en pareille occasion. Mais il y avoit une différence frappante entre cette multitude d'hom-

(1) L'auteur le compare à celui des fripiers de *Bank rotunda*, ou des Juifs et de vieilles femmes de *Rosemary-Lane*.

Digitized by Google

mes et celle qui se seroit rassemblée ailleurs. A Londres on auroit vu tout le monde occupé à regarder et se repaissant d'un spectacle nouveau. A Pekin chacun au contraire paroissoit, tout en satisfaisant occasionnellement sa curiosité, continuer son travail et se livrer à ses occupations ordinaires. Le fait est, à ce qu'il semble, que tous les jours de l'année, la capitale de la Chine offre le même spectacle, la même foule et le même bruit. Il ne m'est guères arrivé, en passant la porte de l'ouest, ce que j'ai fait au moins deux fois la semaine, de n'être pas arrêté longtemps au passage pour attendre qu'il fût libre: sur-tout si je m'y présentois le matin; et cela nonobstant les efforts de deux ou trois soldats, armés de fouëts, occupés à me faire jour. Ce n'étoit, au reste, que dans la grande rue que tout le monde étoit rassemblé. Les petites rues de traverse étoient libres et tranquilles.

On voit souvent à Pékin des femmes, au milieu de la foule, ou marchant dans les rues étroites, ou à cheval à la manière des hommes: mais ce sont des femmes tartares. Elles portent de longues robes de soie qui descendent jusqu'aux pieds. Leurs souliers sont autant au-dessus des proportions naturelles, que ceux des Chinoises sont au-dessous. Ils sont

Digitized by Google

faits de satin brodé, et la semelle est de plusieurs doubles de drap ou de papier. Ils sont quarrés par le bout et un peu relevés. Leurs cheveux applatis de tous côtés ne diffèrent pas de ceux des Chinoises. Elles avoient le visage couvert de blanc et de rouge, mais il étoit facile de voir, à travers cette peinture, que leur peau est plus belle que celle des Chinoises. Celles-ci sont enfermées plus soigneusement à Pékin que partout ailleurs. On appercevoit quelquefois de jeunes filles fumant leur pipe à la porte de leurs maisons; mais à l'approche d'un homme elles se retiroient promptement et se déroboient aux regards.

(*La suite au Cahier prochain*).

AN ACCOUNT OF NATIVE AFRICANS, etc. C'est-à-dire, Description des Africains voisins de Sierra-Léone. Par Th. WINTERBOTTOM, Médecin de cette colonie.

(*Edimb. Rev. N°. 6.*)

SOUS le nom de voisins de Sierra-Léone, Mr. Winterbottom comprend tous les peuples de la côte du vent, ou de cette portion

Digitized by Google

des rivages d'Afrique qui s'étend depuis la rivière du Sénégal jusqu'au 5°. de latitude nord, où la côte quitte sa direction à l'est, pour tourner au sud-sud-est.

Toute cette région est habitée par des nations indépendantes distinguées par des nuances de barbarie et par des limites territoriales, incertaines et disputées, plongées dans les ténèbres de la superstition et de l'ignorance, et dont les marchands d'Europe font leur proie. Mr. W. cite souvent le rapport fait à la Chambre des Communes par les Directeurs de Sierra-Léone. On y trouve ce passage remarquable :

« On peut donner le fait suivant comme une preuve des bons effets que produit le Gouvernement le plus imparfait quand il a quelque stabilité, ainsi que l'abolition des lois africaines qui ne connoissent presque d'autres peine que l'esclavage et qui l'infligent au moindre délit. Il n'y a que soixante et dix ans qu'un petit nombre de Mahométans s'établit à quarante milles (1) au nord de Sierra-Léone, dans le pays de Mandingo. Selon l'usage constant de cette secte, ils y établirent des écoles, où l'on enseignoit l'arabe et l'alcoran. Les principes de leur religion devin-

(1) 14 lieues.

Digitized by Google

rent bientôt dominans, et en particulier le précepte qui défend de vendre comme esclaves ceux qui ont embrassé la même croyance. Dès lors malgré des troubles intestins, la civilisation fit des progrès; et la population s'accrut rapidement : de manière que peu-à-peu tout le pays d'alentour reconnut cette nouvelle domination. Les disciples des Mahométans se répandent à la ronde, forment de riches établissemens, et y portent leurs lois et leur religion; les noms des premiers instituteurs de la secte se transmettent à leurs élèves et leur concilient le respect; l'islamisme en un mot s'étend paisiblement tout autour de la colonie, et il y a les mêmes bons effets qu'il a produits partout où il a pris la place des superstitions africaines. »

L'agriculture quoique fort imparfaite encore fait déjà quelque progrès sur cette côte. On sait qu'il faut que la propriété soit bien établie et que la plus grande partie des terres soient bien cultivées. Lorsque le sol a peu de valeur, il est moins cher et plus convenable de ne lui donner qu'une culture légère : dans cet état de choses, on peut dire que la perfection de l'art consiste dans la paresse et l'abandon. Le plus grand obstacle à la culture dans ces terres neuves, consiste dans les buissons, que les Africains coupent et brûlent

Digitized by Google

avec l'herbe à une saison particulière de l'année. Ils se règlent pour cela sur le lever des pleïades, la seule constellation qu'ils observent. A cette époque, on voit les feux rouler en tourbillons sur les herbes desséchées, et les régions embrâsées se distinguent de nuit en mer à une immense distance. Dans ce période de combustion, il n'est pas sûr de voyager sans une boîte à fusil. Car si le voyageur est poursuivi par la flamme, sa seule ressource est de propager devant lui, le fléau destructeur afin de traverser les monceaux de charbons et de cendres qui n'offrent plus d'alimens à la flamme. Les Foulas (1), qui paroissent être ceux qui ont fait plus de progrès dans l'agriculture, ne connoissent pas l'usage de la charrue, quoique, selon Mr. W., il fût facile de leur enseigner à employer les animaux à ce travail.

« Pendant que j'étois à la colonie, dit-il, il y arriva des bords de la Gambie, un chef, qui étoit un personnage d'importance. Il étoit attiré par la curiosité et par le desir de s'instruire. Sa physionomie annonçoit un esprit au-dessus du commun. Il fut si frappé de tout ce qu'il vit, qu'il se détermina avant de partir à engager à son service deux des meilleurs

(1) *Foolahs.*

Digitized by Google

ouvriers de la colonie, un charpentier qu'il chargea entr'autres de lui faire une charrue, et un laboureur qui devoit apprendre à son peuple à dresser les bœufs au trait et à les soumettre au joug. »

Il est remarquable que lorsque, dans les mœurs d'un peuple barbare, on découvre quelques traces de civilisation, elles y sont plus fortement prononcées que chez les peuples même qui auroient pu leur servir de modèles. Certaines règles de politesse sont plus inviolables chez eux que chez les peuples d'Europe. Les voyages de Cook en offrent plus d'un exemple, et sur cette côte d'Afrique la même observation nous frappe; les maisons dit M. W., n'y ont point de fenêtres; mais ordinairement elles ont deux portes en face l'une de l'autre, qui sont destinées à entretenir un courant d'air, à laisser pénétrer la lumière du jour, et à donner issue à la fumée du feu qu'on allume entre deux. Ces portes se ferment par une simple natte, qui est pour eux une barrière suffisante. L'ami le plus intime n'oseroit pas la soulever et se présenter à son ami avant de l'avoir salué et d'avoir reçu sa réponse. Bien plus, avec cette foible défense, une femme, en prononçant le mot *mourédi* (1), est en

(1) *Mooradee.*

Digitized by Google

pleine sécurité dans les circonstances les plus délicates, et jamais un mari n'oseroit violer cet asyle. Il est réduit à attendre que ses soupçons s'éclaircissent.

De tels phénomènes s'expliquent par le mélange de la religion aux simples cérémonies de la civilité. A ce période de l'existence sociale, les moindres objets, comme les plus grands, sont soumis à cette influence : et les plus minutieuses pratiques sont celles que ces sauvages observent avec le plus de dévotion. Ils n'ont pas étendu leurs idées jusqu'à ces lois générales qui autorisent des exceptions dans les règles de moindre importance.

Les Africains sont très-processifs. Et dans leurs plaidoyers (ou *palavers*) ils déploient une grande abondance d'images, et une grande loquacité. Les causes criminelles aboutissent le plus souvent à vendre l'une des parties comme esclave; et les Chrétiens sont toujours prêts à acheter ou l'accusé, ou celui qui porte la plainte, ou quelquefois l'un et l'autre, avec tous les témoins, et en général toute créature humaine marquée du sceau de la couleur noire et qui adore la grande idole boubac-bou à onze têtes.

Dans cet état de société la division du travail est fort imparfaite. Chaque homme est à lui-même une espèce de cité. Il est son tail-

Digitized by Google

leur, son perruquier, son cordonnier, et en général il pourvoit seul à tous ses besoins. Il y a cependant quelques professions distinctes chez les Foulas. Ce sont celles de tanneur et de forgeron. L'art avec lequel ces artisans surmontent les obstacles qu'ils rencontrent, quoiqu'avec des moyens si inférieurs à ceux des Européens, atteste les ressources de l'esprit humain. Ils mettent à la mer des canots de la charge de dix tonneaux creusés chacun dans un seul tronc d'arbre ; et quoiqu'ils ne connoissent point le tour à faire la poterie, ils réussissent à construire des pots de terre propres à leurs usages domestiques. Le Dr. W. croit que c'est des Européens qu'ils ont appris cet art ; mais s'il est ainsi, comment ceux-ci ne leur ont-ils pas fait connoître l'instrument avec lequel ils le pratiquent et qui a, sur tout autre, une si grande supériorité?

L'habillement ordinaire des hommes consiste en une chemise, des pantalons, un bonnet ou chapeau de laine, qu'ils achètent des Européens. Ceux qui en ont les moyens se décorent de tout ce qu'ils peuvent se procurer par la même voie en fait d'objets de luxe ; c'est-à-dire, des débris et des rebuts de la quinquaillerie anglaise qu'ils achètent de la seconde main : ainsi les petits-maîtres

Digitized by Google

de Sousou (1) sont très-vains de porter la dépouille de leurs prédécesseurs de Bond-street (2).

La toilette d'un Païen d'Afrique n'est point complète, s'il ne s'est chargé de grigris (3) et d'amulettes. C'est un préservatif contre toute espèce d'accident, mais, comme le Dr. W. l'observe, c'est une protection si incommode, que dans tous les dangers réels, il faut d'ordinaire commencer par s'en débarrasser.

La religion mahométane est ennemie de la danse, du chant et de tout amusement pareil. Ceux qui, parmi les Africains, ont embrassé cette triste croyance, ne peuvent prendre d'autre exercice que le cheval. Les plaisirs sédentaires, que la lecture et l'écriture peuvent procurer, sont d'autant mieux assortis à leur génie, qu'ils flattent leur vanité. Ils mettent beaucoup de temps à collationner des manuscrits, et à la vérité ils s'en acquittent fort bien. L'Africain païen au contraire est un animal dansant et riant, il se plait à faire des singeries, à prendre des attitudes grotesques, et à inventer des bouffonneries de tout genre. Comme il n'a point ouï parler des dè-

(1) *Soo-Soo*, nom de quelque village Africain.

(2) Rue de Londres.

(3) *Gree-grees.*

Digitized by Google

lices futures que le prophète Arabe promet à ses sectateurs, il jouit avec passion de la mauvaise musique et des beautés imparfaites qu'il trouve à sa portée.

Il y a quelque chose de si naturel dans l'opinion qui fait intervenir immédiatement la Providence dans les actions des hommes, qu'il faut des siècles de discussion pour la faire perdre de vue. Dans tous les cas d'accusations, les Africains font usage d'une espèce d'ordéal fondé sur cette doctrine. Si l'accusé est brûlé par le fer chaud, ou par l'huile bouillante, qu'on lui présente, il est aussitôt exécuté avec tout le zèle et la promptitude qu'inspirent la force et l'évidence d'une telle preuve. Chez une nation voisine de Sierra-Léone on emploie pour l'ordéal une espèce de torture pharmaceutique assez singulière. On prend l'écorce d'un arbre qui a une vertu émétique et purgative. On la fait infuser dans une grande quantité d'eau. Et l'accusé est forcé d'en boire environ six calebasses pleines. Si cette boisson, douée de la propriété de poursuivre le crime, s'en retourne par le chemin qu'on lui a fait prendre, c'est un signe certain d'innocence; mais si la vertu purgative l'emporte et que la liqueur tende à s'échapper d'une manière moins honorable et moins décente, on lui ferme aussitôt le retour en étranglant le coupable.

Le

Digitized by Google

Le desir de lire dans l'avenir et la persuasion que quelques hommes sont doués de ce don ne sont pas moins universels. Aussi les Africains ont-ils à côté de leur ordéal, des sorciers et des magiciens, auxquels ils ont recours dans, toutes les circonstances douteuses et difficiles. Et quoiqu'à chaque instant ces magiciens fournissent des preuves évidentes de leur ignorance, leur autorité n'en est jamais affoiblie.

Une autre circonstance commune à tous les peuples peu policés, c'est la tendance qu'ils ont à se grouper, pour ainsi dire, en sociétés intérieures, qui souvent s'accroissent tellement et acquièrent tant d'influence qu'elles ne le cèdent point dans l'opinion à l'autorité du Gouvernement. Telle est à Otaïti, la société des Areoy, et telle est en Afrique la société du Purra. En s'y faisant aggréger, chaque membre change de nom. Ils ont un supérieur, dont les ordres sont reçus avec le plus profond respect. Quand le Purra arrive dans une ville, ce qui a toujours lieu de nuit, il s'annonce par des cris, par des hurlemens et par tous les bruits qui peuvent semer l'épouvante. Ceux qui ne sont pas membres de la société, sont obligés de chercher leur sureté dans l'intérieur des maisons. Si quelqu'un étoit surpris au dehors, ou épiant du dedans ce qui

Digitized by Google

se passe dans la rue, sa mort seroit inévitable. La réclusion des femmes n'est pas même envisagée par cette société comme une garantie suffisante contre leur curiosité; et tout le temps que le Purra reste dans la ville, elles sont obligées de battre des mains, afin de faire voir qu'elles ne s'occupent point à découvrir les secrets qu'on a si fort à cœur de leur cacher. Semblable à ce fameux Tribunal secret établi jadis en Allemagne, la société du Purra punit le coupable qui viole ses défenses, d'une manière si secrète, que jamais on ne connoît les exécuteurs de ses sombres arrêts, et la frayeur qu'elle inspire empêche le plus souvent de s'en informer. Les plus proches voisins de Sierra-Léone ne parlent du Purra qu'avec horreur, et sont fermement convaincus que tous ses membres sont liés avec le diable par un pacte étroit et indissoluble.

Digitized by Google

A TOUR THROUGH THE BRITISH WEST INDIES, etc. Voyage aux Indes occidentales en 1802 et 1803, contenant une description détaillée des Isles Bahama, par D. MAC-KINNEN. Esq. Londres, 1804. (Tiré de l'*Edinburgh Review*. N°. 8.)

CE voyage fait en 1802 et 1803, conduit d'abord l'auteur aux Barbades dont il donne une description assez étendue. Delà il va à la Dominique dont il ne parle qu'en passant. Il arrive ensuite à Antigue qui donne lieu à diverses discussions. Voici comme il y décrit l'aspect qui le frappe.

« Cette isle petite, mais précieuse, est entourée presque de toutes parts d'un cercle de collines, qui vers le sud et le sud-ouest s'élèvent à une grande hauteur. L'intérieur, en exceptant quelques terrains pierreux et quelques pâturages, offre une surface unie et bien cultivée en cannes à sucre. D'une hauteur placée au centre de l'isle, en tournant à l'est et de là au nord jusqu'à la ville de St. Jean, l'œil traverse une étendue de terres plus riches que n'en offre aucune autre des isles

Digitized by Google

du Vent. Elle frappe sur-tout agréablement ceux qui arrivés récemment des colonies plus méridionales, où les bois et les montagnes abondent, ne peuvent se lasser de contempler un pays si fertile et si découvert. Mais, quoique libre de forêts, il ne faut pas croire que tout le sol soit en culture. Une partie considérable est mise en pâturages et couverte de troupeaux. Ces prairies seroient peu propres à la production des cannes à sucre, qui paroît ici l'objet principal de tous les travaux. Çà et là j'ai apperçu des bosquets presqu'en entier de cèdres blancs. Les pâturages offrent en abondance l'arbuste appelé *guava*, dont le fruit sert à faire une marmelade et une gelée fort estimée. Rien ne ressemble plus à un jardin, qu'une plantation à sucre en bon état : c'est l'aspect général du pays. La verdure des cannes (qui à l'époque où je les vis portoient déjà les panaches qui précèdent la mâturité) contraste avec celle des ignames et des autres plantes alimentaires qui s'y trouvent mêlées, ainsi qu'avec la couleur noire des terrains préparés pour la récolte de l'année suivante, qui présentent l'aspect d'un parterre régulier. Sur chaque plantation se trouve un moulin à vent. L'habitation du maître et tout l'établissement des sucreries, les huttes des Nègres, au milieu des bosquets d'orangers, de bana-

Digitized by Google

niers et de cocotiers, terminent le paysage, qui se répétoit continuellement sous mes yeux en parcourant cette isle.

D'Antigue Mr. Mac-Kinnen retourna aux Barbades en profitant des vents alisés, et delà à la Jamaïque. Cette partie du voyage n'offre rien d'intéressant.

Les isles de Bahama attirent davantage l'attention de cet observateur. Nous citerons l'anecdote suivante. Un pêcheur étant à l'ancre dans sa barque, tout occupé du soin de ses filets qu'il jetoit près du rivage de l'une de ces petites isles, à l'entrée de la nuit, fut surpris par un coup de vent venant de terre. Malgré tous ses efforts, la barque fut emportée loin de son ancrage et chassée vent arrière en pleine mer : là le flot toujours croissant menaçoit à chaque instant de l'engloutir. Cependant elle continua de flotter jusques bien avant dans la nuit. Enfin dans le moment où le pêcheur n'entrevoyoit aucun espoir de délivrance, et à chaque instant s'attendoit à être englouti, son oreille fut frappée du bruit des vagues qui heurtoient contre des brisans éloignés. Ce bruit lugubre qui en tout autre temps l'auroit rempli de terreur, lui parut offrir, dans sa position désespérée, une foible lueur de salut. A peine, poussé contre ces écueils, eut-il apperçu dans les ténèbres l'écume qui en

Digitized by Google

jaillissoit, qu'il se sentit plongé dans l'abîme, et que sa barque fut mise en pièces. C'étoit sur la pointe orientale du grand banc de Bahama. A peu de distance de ces brisans ou récifs est une caie ou banc de sable appelé l'*isle déchirée* (1). C'est sur cette rive désolée que le pauvre pêcheur fut jeté, presque sans connoissance. Revenu à lui-même, il jouit d'abord du plaisir d'avoir échappé à la fureur des flots; mais dans tout l'îlot où il se trouvoit, il n'y avoit ni eau, ni aliment. Quelques buissons stériles étoient la seule production du sol. Heureusement il étoit dressé à plonger pour chercher des coquillages, qui abondent sur les côtes des isles Bahama. Il s'éloigna donc à la nage à quelque distance du rivage, et trouva en plongeant une abondante provision de cette espèce de nourriture. Il en vécut pendant six semaines consécutives, sans avoir d'autre moyen de se désaltérer que l'eau que ces coquillages même lui fournissoient. Pendant ce long espace de temps, il vit passer plusieurs vaisseaux; mais quoiqu'il eût pris soin d'élever un signal, aucun d'eux ne l'apperçut. Cependant ce nouveau Robinson s'étoit si bien accoutumé à sa situation, que lorsqu'il fut enfin découvert et rendu à sa famille,

(1) *Ragged Island.*

Digitized by Google

il déclara que, pourvu que sa femme eût partagé son sort, il ne se seroit point trouvé à plaindre dans sa solitude, et qu'il y auroit volontiers passé le reste de sa vie.

L'histoire de Jean Teach, connu aux îsles Bahama sous le nom de *Barbe noire*, rappelle tous les exploits des Boucaniers. Ce pirate célèbre dans les mers Caraïbes vivoit sous le règne de George second (1). Il avoit uni à sa fortune une bande formidable d'hommes prêts à tout faire, qui exerçoient le même métier que lui, le reconnoissoient pour leur chef et le qualifioient du titre de Commodore. Le lieu ordinaire de leurs assemblées étoit sous un figuier sauvage, dont on montre encore le tronc, à l'est de la ville. Là il promulguoit ses plans et exerçoit l'autorité d'un Magistrat suprême. Souvent il porta ses courses jusques dans le voisinage des établissemens anglais sur la côte de l'Amérique septentrionale et avec des succès inquiétans. On trouveroit difficilement dans l'histoire un tissu d'actions plus extraordinaires et plus odieuses, que ne sont celles qu'on a recueillies de la vie de cet homme : Toutefois comme on croit généralement que ce récit est fidelle, et comme il porte d'ailleurs un caractère

(1) D'Angleterre.

Digitized by Google

de vérité, nous en citerons ici quelques traits.

Ce petit Souverain, qui étoit Anglais d'origine, étoit naturellement doué de toutes les qualités qui pouvoient en faire un chef de brigrands. Sa barbe noire lui donnoit un air farouche; il l'avoit laissé croître à dessein et la nouoit en tresses. C'est ce qui lui valut son surnom. Dans les combats il avoit l'air d'une furie. Trois paires de pistolets dans leurs fourreaux pendoient en bandoulière de ses épaules; de son chapeau sortoient des mèches allumées qui lui passoient derrière les oreilles. L'autorité et l'admiration, dans cette compagnie de pirates, s'attachoient à ceux qui, en outrageant l'humanité, montroient le plus d'audace et de fureur. Ils se piquoient même de porter ces passions jusqu'à l'extravagance. On en peut juger par les simples jeux de Barbenoire. S'étant souvent montré à ses sujets sous l'apparence d'un démon, il résolut de leur montrer un enfer de sa création. En conséquence il amassa une quantité de souffre et de combustibles qu'il plaça entre les deux ponts de son vaisseau, il y mit le feu, ferma les écoutilles, et s'enveloppa ainsi que tout son équipage dans un tourbillon de flammes. Alors prenant les postures convenables à son rôle et prononçant d'horribles blaphêmes, il parut un vrai démon plongé

Digitized by Google

dans son élément, tandis que ses camarades à moitié suffoqués demandèrent grace.

Ses plaisanteries à table peignoient également son caractère. Un jour échauffé par la liqueur, à table, dans sa cabane, il prit un pistolet de chaque main, les arma en les tenant sous la table, souffla les chandelles, et fit feu de côté et d'autre. Un de ces coups porta, et celui qui en fut atteint resta boîteux toute sa vie.

Ses avantures galantes étoient bien d'accord avec tout le reste de sa vie. Il avoit quatorze femmes. Sa conduite envers l'une d'elles porte un tel caractère d'atrocité, qu'il est impossible même d'entreprendre de la décrire.

Enfin, ce sauvage pirate fut vaincu sans être pris, dans une expédition dirigée contre lui seul, après avoir fait une défense désespérée. Les équipages des vaisseaux qui l'attaquèrent y périrent presqu'en entier, et lui-même fut tué dans le combat avec la plupart des siens.

Le traitement des Nègres aux isles de Bahama est plus doux que dans la plupart des colonies plus méridionales et plus peuplées. Ils travaillent généralement à la tâche. On leur assigne, dit notre voyageur, l'ouvrage qu'ils doivent faire chaque jour, en le proportionnant à la force de chaque individu.

Digitized by Google

Et s'ils sont diligens, ils ont à eux le reste du jour pour se reposer ou pour travailler pour leur propre compte. Le maître les surveille souvent lui-même, et en conséquence le fouët est plus épargné, que lorsque des bandes nombreuses d'esclaves sont mises sous la garde d'un inspecteur ou d'un agent subalterne. Aussi les Nègres de Bahama manifestent-ils plus d'ardeur et de courage au travail que ne font ceux des autres colonies.

HISTOIRE.

INDIAN RECRÉATIONS. Recréations Indiennes. (*Quatrième extrait. Voy. p. 462 du vol. préc.*)

LES Musulmans, qui long-temps ont tenu la presqu'isle de l'Inde sous leur joug, sont encore extrêmement nombreux dans ce pays-là. Leurs mœurs, et leur caractère sont tout-à-fait différens de ceux des Indous. Leur religion ne les oblige pas à se marier au sortir de l'adolescence, comme le sont les sectateurs de Brama; et c'est peut-être principalement à cette circonstance qu'il faut attribuer la dissolution très-générale de leurs mœurs. La plus grande

Digitized by Google

partie des prostituées qui abondent dans l'Inde appartiennent à la classe des Mahométans. Les hommes s'usent fort jeunes par une débauche excessive et prématurée : les infirmités de la vieillesse les atteignent de très-bonne heure.

Les Musulmans s'enivrent souvent de liqueurs fortes, d'opium, et de tabac. N'ayant aucune habitude de régler leurs mouvemens et de contenir leurs inclinations, ils sont hautains, emportés, et vindicatifs. Dans les maisons des Européens, on a ordinairement quelques domestiques de cette religion, pour les ouvrages de la cuisine auxquels répugnent les Indous. Les Mahométans servent encore comme soldats; mais de quelque manière qu'on les emploie, ils donnent beaucoup plus de peine et ne méritent jamais la même confiance que les Indous.

Quoique les Mahométans croient à un seul Dieu, et se rapprochent beaucoup plus de nos opinions religieuses que les Indous, leur conduite morale n'éprouve de cette circonstance aucun effet salutaire. Il n'y en a pas un sur cent qui soit en état de lire le Koran; et dans le petit nombre qui sait lire, il y en a bien peu qui puissent tirer quelque parti de leur lecture. On a dit quelquefois que les progrès de l'Islamisme préparoient ceux de la religion Chrétienne. Rien ne justifie cette conjecture. Le

Digitized by Google

Koran, il est vrai, reconnoît la mission du Christ, et le regarde comme un Prophète; mais cet article de foi des Musulmans ne leur a jamais inspiré des sentimens d'humanité ni de justice envers les Chrétiens. Toute religion qui n'est pas la leur, est également pour eux un objet de mépris et d'horreur. En conséquence de ce préjugé, ils ont été les persécuteurs fanatiques des Indous. Les cruautés qu'ils ont exercées envers eux sont inouies.

Même lorsque les opinions religieuses du Mahométan ne sont point compromises, il ne laisse pas de se montrer injuste et sans pitié. Il n'y a peut-être pas d'exemple d'une cruauté moins excusable et plus révoltante, que celle de Hyder-Aly envers ses prisonniers Anglais. Plusieurs officiers, après avoir langui en prison pendant des années, chargés de chaînes comme les plus vils criminels, furent contraints de choisir entre le poison et le service du tyran. Un grand nombre de prisonniers moururent de faim ou de désespoir. On jettoit leur corps à la voirie pour les faire dévorer par les chiens. Tous ces horribles détails sont consignés dans le Journal d'un officier qui mérite une entière confiance, et qui a survécu à ces misères.

Le mépris que les Musulmans professent, de toute instruction quelconque, ajoute encore à leur férocité. Ils sont, ainsi que les In-

Digitized by Google

dous, soumis à un grand nombre de cérémonies et d'observances insignifiantes, et à des usages religieux révoltans et sanguinaires. Ainsi, dans une certaine fête annuelle, en commémoration de la mort de Hosseim et Hassen, des gladiateurs s'entretuent pour donner un spectacle au peuple.

Il y a une différence caractéristique entre la religion des Indous et celle des Mahométans : c'est que la première, loin de recommander les conversions, n'admet point de prosélytes. Un étranger peut bien professer les rites des Indous et assister à leurs cérémonies ; mais aucun témoignage de zèle ne peut le faire admettre comme associé, même parmi les individus de la dernière caste. Les Indous reconnoissent que toute religion peut obtenir quelque faveur de la Divinité; mais ils les considèrent comme tellement inférieures à la leur qu'une association quelconque avec un individu étranger à leur foi les dégraderoit et les souilleroit à jamais.

Un Indou, s'il change de religion, non-seulement se déshonore, mais il déshonore également tous ses parens : ceux-ci se trouvent par ce fait seul, exclus de leur caste, et condamnés à vivre séparés de la société. Il est arrivé dernièrement, à Calcutta, qu'un Indou s'adressa à un Ministre pour se faire baptiser.

Digitized by Google

Le Ministre, en l'interrogeant, vit que son motif étoit une vengeance à tirer de ses parens, avec lesquels il étoit en querelle. Il vouloit les faire exclure de leur caste. L'ecclésiastique, comme on peut le croire, rejetta un tel prosélyte.

La religion Mahométane a une tendance directement contraire. L'action la plus méritoire d'un Musulman est la conversion d'un individu, n'importe les moyens employés.

Si les opinions religieuses de ces deux classes d'hommes qui habitent l'Indostan ne se sont nullement rapprochées, malgré la longue habitude de vivre sous le même Gouvernement, il n'en est pas ainsi de certains préjugés et de certaines coutumes qui tendent à flatter la paresse et l'orgueil. Les Musulmans qui servent les Européens ont pris des Indous l'usage de ne faire qu'un seul genre de travail dans la maison. Ils prétendent aussi que cela est incompatible avec leurs habitudes nationales. Aucun raisonnement n'a de prise sur eux, à cet égard. Il en résulte l'obligation d'entretenir un nombre prodigieux de domestiques; et l'on est ordinairement plus mal servi que si l'on n'en avoit que deux ou trois.

L'observation que nous avons faite relativement aux Indous, de la nullité absolue de l'influence de leur religion sur leur morale,

Digitized by Google

peut également s'appliquer aux Musulmans. Ceux-ci, étant même moins esclaves de leurs préjugés religieux, s'abandonnent d'une manière plus complète à tous les écarts des passions.

La manière de traiter les femmes est à-peu-près la même pour les Musulmans et les Indous: c'est-à-dire, que n'ayant aucune confiance en leur fidélité, ils emploient également la force pour les mettre à l'abri de la séduction. Les Indous d'un certain rang ont un zenana, comme les Musulmans ont un harem; et ces prisons des femmes sont gardées avec des soins recherchés.

Les maris, dans ce pays-là, se forment sans doute une assez juste idée des moyens à employer pour s'assurer, non pas la vertu ni la fidélité, mais la disposition exclusive de leurs femmes. Celles-ci sont ignorantes, séparées avec tant de soin dès leur enfance de toute société, on les instruit si peu sur leurs devoirs, on les accoutume si bien, enfin, à ne se considérer que comme les instrumens des plaisirs des hommes, qu'il ne faut attendre d'elles aucun sentiment qu'on puisse caractériser de vertueux.

Les riches et les grands de l'Inde, soit Mahométans soit Indous, passent la plus grande partie de leur vie dans les appartemens de leurs

Digitized by Google

femmes. Incapables eux-mêmes de tout exercice de l'esprit, dépourvus de toute instruction, ils ne sauroient apprécier chez les femmes aucun des talens ou des agrémens de l'esprit que nous sommes accoutumés à regarder comme un de leurs grands moyens de plaire. Je ne crois pas que la loi de Brama borne le nombre des femmes qu'un homme peut avoir. Quant aux Musulmans, leur religion leur en permet quatre, et un nombre indéfini de concubines: c'est ordinairement la fortune de l'individu qui décide de ce nombre. Les gens du peuple ne prennent guères qu'une femme; et ce sont ces mariages qui donnent le plus grand nombre d'enfans: ce sont aussi ceux dans lesquels il y a le plus d'union et de paix. On a du plaisir à observer avec quel empressement les domestiques Indous qui ont une femme et des enfans, abandonnent une partie de leurs salaires pour le maintien de leur famille. Il y a sans doute plus de chasteté parmi ces femmes du peuple, qui ne sont point contraintes, que chez celles des grands qui sont gardées à vue.

Le système de la reclusion des femmes de l'Inde a une influence pernicieuse sur toutes leurs facultés. La stérilité de leurs idées et la foiblesse de leur jugement sont extrêmes. Cependant elles se montrent capables de certains actes

Digitized by Google

actes qui semblent supposer un courage plus qu'humain. On sait que souvent une femme Indienne périt volontairement d'une mort douloureuse, pour ne point survivre à un mari qu'elle chérissoit. Lorsqu'elle a pris cette résolution, elle l'annonce, à trois reprises, à ses parens assemblés. Ces trois communications successives sont exigées afin qu'on ne prenne point avantage d'un accès de chagrin qui pourroit inspirer une résolution passagère. Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans l'histoire de ces tristes sacrifices, c'est qu'il n'y a pas d'exemple qu'une femme, après avoir pris ce parti, ait hésité au moment de l'exécution, ou ait trahi sa foiblesse par des regrets ou des terreurs.

L'ascendant irrésistible des préjugés religieux et de la coutume sur ces peuples, et la certitude de mériter par ce sacrifice une béatitude éternelle, expliquent cet usage étrange et barbare. Un Indou n'a pas plus l'idée de se soustraire au joug de la religion, que nous n'avons l'idée de nous soustraire à la mort. Ce que les Bramines lui ordonnent est pour lui l'arrêt du destin.

L'enthousiasme et la férocité propres aux Mahométans de l'Inde se manifestent particulièrement pendant la fête appelée Mohurrum. C'est là le nom du premier mois de leur année.

Digitized by Google

Pendant les premiers jours de ce mois, les sectateurs d'Ali déplorent la mort de Hossein, second fils de ce Prophète, et de Fatime.

Lorsqu'Ali fut assassiné, une autre famille succéda au califat. Sous le règne de Yezzed, second Calife de cette nouvelle famille, les habitans de Cufa envoyèrent une ambassade à Hossein qui habitoit alors à Médine, pour l'inviter à reprendre l'empire en lui assurant leur appui. Hossein, sur cette invitation, partit pour Cufa avec un corps de troupes. Yezzed, averti de sa marche, envoya à sa rencontre une armée, qui se plaçant entre Hossein et l'Euphrate, le mit dans l'impossibilité de se procurer de l'eau. Son armée l'abandonna. Il ne conserva auprès de lui que sa famille. Réduit par la faim et la soif aux dernières extrémités, Hossein tomba au pouvoir des ennemis, qui envoyèrent sa tête à Damas, la résidence du Calife Yezzed.

Les circonstances de cet événement, sont retracées à la multitude par les prêtres, pendant la fête du Mohurrum. L'effet de ces récits sur le peuple est incroyable. On voit les assistans se frapper la poitrine, avec violence, répandre des larmes, et s'écrier sans cesse: «Hélas! hélas! malheureux Hossein!»

Chacun des dix jours que dure la fête est marqué par la représentation d'un acte de la

Digitized by Google

grande tragédie de la mort d'Hossein. On promène dans les rues de vastes machines portant des statues et des emblêmes. Des troupes d'hommes représentent les armées d'Yezzed et d'Hossein. On porte des pigeons dont le bec est ensanglanté, pour rappeler ceux qui, dit-on, portèrent à Médine la nouvelle de la mort d'Hossein. On promène des chevaux percés d'un grand nombre de flèches, pour représenter ceux qui portoient Hossein et son frère Abas lorsqu'ils périrent. La frénésie des Musulmans dans ces spectacles est extrême. Ils s'entretuent pour gagner le paradis. Tous les sectateurs d'Ali se privent d'eau pendant les dix jours que dure le Mohurrum; et cela en mémoire de la privation qu'endura Hossein pendant le même temps. Au dixième jour, on présente au peuple les cercueils de ceux qui ont péri pendant la fête; et on les enterre avec magnificence. Les prêtres terminent la cérémonie par des imprécations contre Yezzed, lesquelles sont répétées par la multitude.

Hossein est regardé non-seulement comme un saint, mais comme un martyr. Les Musulmans sont aussi persuadés qu'il prévoyoit ce qui devoit arriver, et qu'il s'est exposé volontairement à une mort violente, afin de racheter par cette expiation, les péchés de tous les fidèles sectateurs d'Ali. Ainsi tous ceux qui

Digitized by Google

sont sincérement affligés de la mort d'Hossein, et qui rappellent avec dévotion ses souffrances, se croient assurés de la rémission de leurs péchés.

Les serviteurs d'Ali sont persuadés qu'au jour du jugement, Fatime, la mère des deux saints Hassan et Hossein, se présentera devant le trône de Dieu, tenant d'une main la tête de l'un de ses fils, et de l'autre main le cœur de l'autre, en demandant à Dieu le pardon des péchés de tous les sectateurs d'Ali.

La magnificence avec laquelle cette fête est célébrée dans tout l'Indostan, ainsi que dans la Perse, est un grand objet de dépense pour certains individus. L'année dernière, le Nabab du Bengale y dépensa des sommes énormes. Le spectacle de cette fête passe pour un des plus curieux de l'Inde; et les Européens qui visitent ce pays-là sans y passer une année entière, s'arrangent ordinairement pour s'y trouver dans le temps du Mohurrum. C'est un sujet inépuisable de réflexions que la foi vive, le zèle abandonné, l'enthousiasme de ces Musulmans. Les amis de l'humanité, en contemplant les effets de ce délire, déplorent que l'imposture ait tant de prise sur les hommes, et que trop souvent ceux-ci cherchent le ciel par une autre voie que la vraie piété et la saine morale.

Sous les rapports politiques, l'institution du

Digitized by Google

Mohurrum est pernicieuse, en ce qu'elle condamne un peuple nombreux à l'oisiveté pendant dix jours entiers. On peut, enfin, la considérer comme dangereuse en ce qu'elle accoutume le peuple à l'effusion du sang. . . . . .

. . . . . .

Me trouvant à Mirzapour, je fus curieux de visiter un Fakir qui avoit une grande réputation de sainteté. Son visage étoit couvert de taches rouges et blanches. Son vêtement étoit garni d'anneaux et de coquillages. Son regard, son expression, ses gestes annonçoient un mélange d'orgueil et de fanatisme. Il témoigna sa joie de l'hommage que lui rendoit notre curiosité, et ne parut point douter que nous n'eussions une profonde vénération pour sa sainte personne. Il se mit à hurler et à gesticuler d'une manière affreuse, pour implorer, nous dit-on, la faveur du ciel pour nous. Il avoit à la main des manuscrits en langue sanscrite, et faisoit semblant de lire; mais on nous assura qu'il ne savoit point lire la langue sacrée. Sa longue barbe étoit tressée avec de faux cheveux, de manière à composer une masse énorme, et à se nouer autour de son col. Ce fanatique étoit constamment assis dans un petit enclos, ayant devant lui une espèce d'autel couvert des images de ses Dieux. Derrière lui, étoit une vache en très-bon état;

Digitized by Google

et que les pieux admirateurs du saint nourrissoient abondamment. Il avoit auprès de lui deux Indous qui recevoient l'instruction préparatoire pour embrasser le métier de saint. Nous essayames d'offrir de l'argent au Faquir. Il se fâcha, et montra un mépris affecté pour les métaux précieux. « Qu'ai-je besoin d'argent, s'écria-t-il, manqué-je de quelque chose? Je suis indépendant comme un Roi; et je n'ai qu'à me montrer au peuple pour en obtenir tout ce que je puis desirer. » En effet, toutes les fois qu'il paroît dans les places et dans les marchés publics, le peuple accourt, et lui apporte des offrandes. Il est déplorable de voir les produits du travail, servir ainsi à multiplier les liens de la superstition. Le nombre des Faquirs dans l'Inde est vraiment effrayant: on estime qu'il y en a cent et dix mille. Nous avons déjà eu occasion de dire que, dans les parties élevées de l'Inde, le nombre de ces moines mendians est si grand, que les dons gratuits ne suffisent point à leur entretien, et qu'ils y suppléent par le vol à force ouverte dans les grands chemins. La répression de ces brigands donnent beaucoup d'occupation aux troupes.

Auprès de la cellule où siégeoit ce Faquir, nous en trouvames un autre qui étoit relégué dans les ruines d'un temple que les eaux du

Digitized by Google

Ganges avoient fait écrouler. Une croûte formée de fumier de vache et de cendres étoit son unique vêtement. Il avoit fait vœu de ne manger que des cendres; et on nous assura qu'il gardoit son serment, en se permettant seulement d'ajouter un peu de lait aux cendres dont il se nourrissoit. . . . . .

Au milieu des superstitions grossières de la religion de Brama, l'on trouve pourtant un certain nombre d'individus qui se qualifient de *Narganny Pooja* ou adorateurs des choses invisibles. Ce sont des déistes sur lesquels les fables des Bramines n'ont aucune prise. J'en ai connu un qui a de grandes propriétés à Calcutta. Il m'apprit que beaucoup d'Indiens dont l'éducation a été soignée, pensoient comme lui, et ne reconnoissoient d'autre divinité que le Créateur et conservateur de cet univers, auquel le culte le plus agréable, étoit l'observation des loix de la morale.

Les pratiques religieuses se trouvent entremêlées à toutes les actions de la vie d'un Indou, mais il est en outre obligé de se rendre dans un temple à de certaines époques fixées. C'est toujours après le bain, que les Indous se présentent devant les idoles. Ils sont admis à pieds nuds dans le vestibule du temple, où les Bramines accomplissent les cérémonies, tandis que les danseuses chantent les louanges de la Di-

Digitized by Google

vinité et dansent en s'accompagnant de divers instrumens. L'on emploie une cloche pendant la durée de la cérémonie, et l'on sonne avec une trompe faite d'un grand coquillage. Les idoles sont d'or, d'argent ou de bois. Un cierge brûle devant l'idole; et des coupes pleines de riz, de fruits, et de confitures, sont étalées en offrande, tandis que l'on répète les prières. Le Bramine, après avoir marqué l'idole au front avec une substance colorante, fait la même marque au front de l'adorateur. Cette marque varie selon la caste à laquelle celui-ci appartient : c'est par cette raison qu'on voit différentes marques sur le visage des Indous que l'on rencontre dans les rues. Les cérémonies du temple se terminent par le partage des offrandes entre les assistans. Le prêtre enveloppe ensuite soigneusement l'idole.

Le Musulman doit sa profonde ignorance à un dogme religieux qui exclut toute autre connoissance que celle que contient l'Alcoran. Toute science que l'Alcoran ne lui enseigne pas, lui paroît criminelle. Tout système qui diffère de sa croyance, lui paroît méprisable et odieux; et sa religion lui commande la guerre contre tous ceux qui ne sont pas du nombre des croyans, comme aussi la destruction de toutes les connoissances étrangères à sa foi.

Digitized by Google

L'histoire nous démontre que les sciences et les arts amènent à leur suite la politesse, l'humanité et la générosité.

Les peuples ignorans sont toujours cruels. L'histoire des Tartares Mogols en est un triste exemple.

Lorsque Gengiskan, à la tête de ses Tartares, eut conquis les provinces septentrionales de la Chine, on agita sérieusement dans son conseil, la convenance d'exterminer tous les habitans de cette contrée populeuse. Un Mandarin écarta l'exécution de cet horrible dessein, en faisant observer que les manufactures de cette partie de l'Empire produisoient un énorme revenu qu'on alloit anéantir. Dans les villes de l'Asie, nous dit l'historien Gibbon, l'abus inhumain du droit de la guerre, s'exerçoit sous la forme régulière de la discipline. Les habitans d'une ville qui s'étoient abandonnés à la discrétion des vainqueurs Tartares, recevoient l'ordre de se réunir dans quelque plaine voisine, où ils étoient divisés en trois portions. L'une étoit composée de tous les soldats et de tous les jeunes gens capables de porter les armes. Leur sort étoit décidé à l'instant. On les forçoit de s'enrôler sous les drapeaux du vainqueur; et s'ils hésitoient, ils étoient massacrés sur-le-champ. La seconde portion, composée des jeunes femmes, des ouvriers, ou ar-

Digitized by Google

tisans, et des gens riches dont on espéroit une rançon, étoit répartie en différens lots et réduite en esclavage. Quant à la troisième portion, dont l'existence étoit complétement indifférente au vainqueur, on la renvoyoit habiter les ruines de la ville désolée, et on lui imposoit de sévères contributions pour prix de l'air qu'on lui permettoit encore de respirer.

Telle étoit la conduite des Mogols lorsque rien ne provoquoit particuliérement leur cruauté; mais la moindre circonstance accidentelle, la plus légère convenance, ou un simple caprice, leur suffisoient pour déterminer le massacre de toute une nation. Ils ont anéanti la nombreuse population de quatre capitales florissantes. Les villes de Korassan, de Maru, de Neïsabour, et de Hérat, ont été détruites d'une manière si complète par les armées de Gengiskan que, pour se servir de l'expression même des Tartares, leurs chevaux pouvoient courir sur le sol même qu'occupoient les villes, comme sur une plaine unie. Le récensement des morts dans la destruction de ces grandes capitales, monte au nombre effrayant de quatre millions trois cent quarante-sept mille individus.

Tamerlan, le fondateur de la dynastie qui s'est terminée de nos jours, avoit été élevé dans un siècle moins barbare; et cependant son zèle persécuteur, et sa cruauté, n'eurent pas des

Digitized by Google

effets moins affreux. Son historien et son admirateur Sherefeddin Ali, nous apprend qu'il fit massacrer dans son camp cent mille Indiens prisonniers parce qu'ils avoient montré quelque joie à l'approche d'une armée de leurs concitoyens. Il fit construire avec des crânes humains, un grand nombre de tours élevées. Ispahan fut taxée à soixante-dix mille têtes pour ces constructions; et Bagdad, à l'occasion d'une révolte, fut condamnée à fournir quatre-vingt dix mille crânes humains.

On seroit tenté de révoquer en doute de pareilles horreurs, si l'on ne retrouvoit pas encore de nos jours cet esprit d'intolérance et de barbarie, parmi les Mahométans de l'Inde. Nous avons eu occasion de rappeler des cruautés de Hider-Ali et de son successeur. Les Princes Mahométans de l'Inde ont heureusement aujourd'hui moins de moyens de nuire; mais les mêmes dispositions existent. Les trois mots suivans, *ruse*, *trahison*, et *massacre*, comprennent toute la politique des Mahométans Indiens. Quels que soient les moyens employés, celui qui réussit est toujours admiré. Le couronnement d'un Prince qui arrive au trône par succession, est toujours le signal de la mort de ses frères. L'hypocrite Aurengzeb arracha le sceptre à son père, et l'enferma pour la vie, dans son propre palais. Il jouit pendant cin-

Digitized by Google

quante années du trône de l'Indostan, et ce Prince cruel et dénaturé a été regardé par les Musulmans comme le modèle des Rois. L'Empereur actuel, après avoir été aveuglé par ses propres sujets; a été soumis à mille indignités pires que la mort. Le présent Nabab d'Oude a éprouvé plusieurs fois les atteintes du poison d'après des tentatives ordonnées par son frère alors régnant, et contre lequel il employa les mêmes armes. Ces deux Princes n'ont point compromis par ces attentats, le respect et l'obéissance de leurs sujets. L'historien de l'Indostan, le Colonel Dow, ne pouvant nier les faits, cherche à adoucir l'horreur que doivent inspirer de tels crimes, en démontrant la nécessité où sont les Princes Mahométans de choisir entre le trône et le tombeau. Mais cette nécessité résulte des abominables maximes politiques et religieuses des Musulmans. . . .

. . . . . .

La première chose qui frappe un Européen lorsqu'il entre dans la cabane d'un Indou, c'est l'absence des choses que nous sommes accoutumés à regarder comme nécessaires. Les besoins des Indous sont proportionnés aux moyens d'y satisfaire; et dans les années de récoltes ordinaires, un paysan Indien n'a pas plus à souffrir qu'un paysan Européen. La famille qui n'a jamais eu d'autre breuvage que de

Digitized by Google

l'eau, ni d'autre nourriture que des végétaux, et du ris, est à l'abri des coups de la fortune autant que l'homme puisse l'être. Le paysan Indou n'est donc point aussi misérable qu'il le paroît. Sa femme et ses enfans le regardent avec respect, et lui obéissent sans hésiter. Un fils ne s'assied jamais en présence de son père, sans que celui-ci lui en ait donné l'ordre. Les femmes sont singuliérement soumises. Leur réclusion n'est pas rigoureuse, et dans les parties intérieures de l'Inde où les étrangers ont peu d'accès, les femmes ne sont point renfermées. Il est probable que la conjecture du Dr. Robertson est fondée en fait: il pense que ce sont les Mahométans conquérans de l'Inde qui ont appris aux Indiens à renfermer les femmes. Celles qui éprouvent la réclusion n'en sont pas aussi malheureuses que nous pourrions l'imaginer. L'habitude modifie toutes les idées du bonheur. Une femme Indienne est aussi surprise qu'une Européenne puisse se plaire dans la société des étrangers, que nous le sommes nous-mêmes de la patience avec laquelle les femmes Indiennes supportent la réclusion. Elles n'ont nullement l'idée qu'il puisse manquer quelque chose à l'agrément de leur vie. Les familles vivent heureuses et contentes, et sont probablement plus à l'abri des coups

Digitized by Google

de la fortune, que ne le sont en Europe les individus du même rang.

Dans leurs jours de fêtes, les Indous font un grand usage de la musique instrumentale et du chant. Leurs airs sont simples, et ne sont pas dépourvus d'agrément. Les feux d'artifices ont fait de tout temps une partie des divertissemens des Indiens. Ils entendent très-bien l'art de les varier, et en font usage pour la guerre. Dans les parties qui n'ont jamais été visitées par les Européens ni par les Mahométans, on trouve l'usage des feux d'artifices nommés serpentaux, lesquels sont employés principalement contre la cavalerie, et souvent avec succès.

La relation de l'ambassade de Lord Macartney à la Chine, nous a appris que les Chinois excelloient dans tous les genres de feux d'artifices. Cependant, il ne paroît pas que ni les Chinois, ni les Indiens, aient connu l'usage de l'artillerie avant les Européens. Les loix des Indous défendent l'usage des armes à feu; mais on peut traduire également le texte par le mot *armes de feu*. Le Sanscrit employoit un mot pour désigner une arme qui tuoit cent hommes à la fois; et on a traduit ce mot par celui de canon; mais c'est là une preuve bien foible. Les armes à feu sont communes aujourd'hui dans tout l'Indostan, et si elles l'avoient été lorsque les Européens ont commencé à y pé-

Digitized by Google

nétrer, cette circonstance auroit attiré leur attention. Il est certain que l'on connoissoit en Asie une substance qui avoit les propriétés de la poudre à canon, et cela long-temps avant qu'on eût inventé celle-ci en Europe; mais les Asiatiques avoient fait peu d'usage de cette substance dans l'art de la guerre, et aucun pour l'artillerie.

Les ouvrages en sanscrit parlent des chars dont les Indiens se servoient dans les batailles. On plaçoit l'infanterie dans le centre, la cavalerie sur les ailes, et les chars derrière le corps d'armée. L'usage de l'artillerie a changé cette tactique.

On remarque dans le Code des Indous, plusieurs loix qui portent un caractère de douceur et d'humanité. Ce Code proscrit, non-seulement les armes de feu, mais aussi les armes empoisonnées. Il interdit toute violence envers ceux qui sont incapables de défense, et envers ceux qui demandent grace. Il défend le meurtre de tout individu qui n'a point de moyen de s'échapper, ou qui est surpris assis, dépouillé, ou endormi; enfin de toute personne qui ne combat point.

Les constitutions des Indous se ressentent encore d'un état de barbarie. Les épreuves du feu, de l'eau, et sous plusieurs autres formes, sont admises en remplacement des sentences

Digitized by Google

des Juges dans les cas difficiles. Les Juifs connoissoient des épreuves semblables; et ils les entouroient de tout l'appareil des cérémonies religieuses. Ce n'est pas la première fois que j'ai eu occasion de remarquer de grands rapports entre les mœurs, le rite et les observances des Juifs, et les objets correspondans chez les peuples de l'Inde. Chez les Hébreux, comme chez les peuples de l'Indostan, l'espoir du salut reposoit principalement sur des cérémonies, des mortifications et des sacrifices. Les Apôtres eurent bien de la peine à faire comprendre aux Juifs que la rectitude morale étoit d'une toute autre importance que les cérémonies. La simple doctrine qui dit aux hommes : « cessez de mal faire, et apprenez à bien » faire, » est difficilement admise parmi les nations. Les hommes croient facilement aux choses mystérieuses, et se vouent sans peine aux pratiques de la superstition; mais lorsqu'il s'agit de réformer leur vie, *hoc opus, hic labor est.*

ÉDUCATION

Digitized by Google

ÉDUCATION.

LETTERS WRITTEN, etc. C'est-à-dire, Lettres de Lord CHATHAM à son neveu Thomas PITT, depuis Lord CAMELFORD, alors à Cambridge. Londres 1804.

CES lettres, dit un journaliste anglais, sont sur-tout intéressantes par leur simplicité et par la sensibilité qui y règne. Elles sont adressées à un jeune homme qui entroit dans la carrière académique, et on y trouve partout le ton d'un sage mentor qui veut fixer l'attention de son élève sur tout ce qui peut servir à donner plus de base à la vertu. Ce sentiment domine dans tout l'ouvrage, se mêle à tous les sujets et paroît animer toutes les pensées de l'écrivain.

« Je suis charmé d'apprendre (dit-il dans la seconde lettre) que vous avez commencé l'Iliade d'Homère, et que vous avancez dans Virgile. J'espère que vous aimez ces deux poëtes. Vous ne pouvez trop vous nourrir de la lecture de leurs ouvrages. Non-seulement ils sont éminens dans leur art, mais vous y

Digitized by Google

trouverez des leçons sublimes assorties aux besoins de votre âge : des leçons d'honneur, de courage, de désintéressement, de véracité, de modération, de douceur, en un mot, de vertu, selon le sens vrai de ce terme. Courage, mon cher neveu, puisez dans ces sources divines, en perfectionnant votre cœur vous jouirez d'un plaisir pur. Et vous y reviendrez j'espère, avec autant d'empressement, que celui dont parle Virgile en mettoit à savourer une autre liqueur. »

— Ille impiger hausit
Spumantem pateram (1).

Chatham cependant apprécioit à leur juste valeur les études qu'il recommandoit avec tant de chaleur et ne leur donnoit qu'un rang subordonné.

« Envoyez-moi, dit-il dans une lettre subséquente, une copie de votre élégie sur le portrait de votre mère. La poésie en est si belle, que je vous conseille maintenant de vous enfoncer dans la prose et dans des études d'un genre plus sévère. *Finitimus oratori poeta.* Substituez Cicéron et Démosthène à Homère et à Virgile : armez-vous de cette variété de formes, de cette abondance, de cette beauté

(1) *Il vide d'un trait la coupe mousseuse.*

Digitized by Google

de diction, de cette noblesse, de cette magnificence d'idées qui caractérisent l'orateur romain : apprenez de l'homme d'état athénien, tout le pouvoir de l'éloquence. Suivez ce torrent irrésistible d'argumentation véhémente, ce raisonnement serré et entraînant; admirez cette profondeur de pensée et cette vigueur d'ame qui le distinguent. J'entends que ces lectures occupent vos loisirs, et qu'elles servent de délassement aux études qui vont faire l'objet principal de vos travaux. »

Quelques lecteurs peut-être, accoutumés à dédaigner les discours de morale sérieuse s'étonneront d'entendre un homme de génie parler sur un autre ton.

« Vous avez, dit-il à son neveu, un fil pour vous servir de guide, qui ne peut point vous égarer. C'est cette maxime que vous exprimez vous-même dans la lettre que je reçois de vous, où vous dites que l'usage de la science est de rendre celui qui la possède plus sage et plus vertueux, et non uniquement d'éclairer son esprit. *Maete tua virtute.* Suivez, mon cher enfant, cette règle divine, et vous ne pouvez manquer de devenir tout ce que votre cœur généreux désire pour lui-même et tout ce qui est l'objet de mes vœux. Vous n'avez qu'un danger à craindre, et il est peut-être difficile d'y échapper à votre âge, l'amour

Digitized by Google

du plaisir ou le dégoût d'une application ferme et d'un travail assidu. Le travail et l'application vous feront vaincre tous les obstacles, Le plaisir subjugue quiconque ne résiste pas à ses trompeuses amorces, et bientôt l'habitude change ses séductions en un véritable esclavage.

— Vitanda est improba siren
Desidia.

»Je voudrois écrire cette sentence sur les rideaux de votre lit et sur les murailles de votre chambre. Si vous ne vous levez matin, jamais vous ne ferez des progrès dignes de vous. Autre règle sûre, si vous ne réservez des heures pour la lecture, sans jamais souffrir que ni vous, ni aucun autre les entame, vous verrez vos jours s'échapper de vos mains sans profit, et se consumer en frivoles emplois, sans mériter l'éloge de ceux dont vous ambitionnez l'approbation, et sans avoir vous-même aucune réelle jouissance. Tenez pour certain que tout ce que vous dérobez au plaisir, à la dissipation ou à l'indolence pendant ces premières années de la vie, vous le regagnerez dans le cours de celles qui les doivent suivre, vous les regagnerez, dis-je, au centuple, en vrais plaisirs, en honneurs, en avantages de tout genre. Mon cœur est si plein du désir de vous voir régler votre conduite sur ces

Digitized by Google

maximes, que j'ai donné à mes réflexions plus d'étendue que je n'avois en vue de faire : mais je sais que vous m'excuserez. »

En même temps que Lord Chatham insistoit sur les grands principes de la morale, il ne négligeoit point les moyens extérieurs de plaire, mais il étoit bien éloigné d'y donner ce degré d'importance, qui, dans les leçons de Lord Chesterfield finit par les présenter sous un aspect vraiment ridicule. Voici comme il s'exprime à cet égard :

« Les manières peuvent être ou très-utiles ou très-nuisibles, selon qu'elles sont nobles, gracieuses, engageantes, convenables, ou grossières, vulgaires, gauches, et désagréables. Quoique ce ne soit là qu'une chose extérieure, et qui semble appartenir au corps plus qu'à l'esprit ; il y a dans la vertu même de quoi fonder la préférence qu'on ne peut s'empêcher de donner aux formes aimables.

» J'ai vu, je l'avoue, des hommes d'un bon caractère avoir dans leur manières quelque chose de dur et de repoussant. C'étoit le plus souvent une sorte de disgrace naturelle augmentée par les éloges de quelques amis imprudens, d'après qui ces hommes se croyoient au-dessus du mince talent de se présenter avec grace, de danser bien, de faire des armes, d'aller à cheval, en un mot de s'ac-

Digitized by Google

quitter de tous les exercices avec ce juste mélange de force et d'adresse qui sied à un homme : comme si le corps, malgré son infériorité, n'étoit pas une partie de nous mêmes; et comme si la liberté et l'aisance, dans l'usage de nos facultés, n'étoient pas un avantage certain et manifeste. Je ne crains pas pour vous cette erreur. J'ai eu grand plaisir à voir, dans votre séjour à Londres, que vous aviez donné du soin à tout ce qui peut vous rendre souple et adroit, aussi bien qu'à ce qui peut contribuer à rendre votre présentation aimable. Je suis bien aise que vous ayez pris un maître d'armes : cet exercice vous donnera des attitudes fermes et agréables : il ouvre la poitrine, fait porter la tête droite, et place le corps sur les jambes dans un juste équilibre. Il est bien même de savoir manier l'épée. Mais souvenez-vous, mon cher neveu, que cet art est réservé pour la défense : dans la main d'un homme de bien, l'épée n'a point d'autre usage. Du reste, long et mince comme vous êtes, prenez garde de voûter le dos, rien n'a l'air plus ignoble ; évitez sur-tout de prendre l'habitude de certains mouvemens du corps ou du visage. Il est rare que le rire ait de la grace. Il vaut mieux en général sourire que rire aux éclats, et sur-tout à tout propos. Ce seroit, il est vrai, une affec-

Digitized by Google

tation de ne rire jamais, et même de très-bon cœur; mais il faut qu'il y ait dans les circonstances, ou dans les traits plaisans de la conversation, de quoi justifier ce mouvement.

Risu inepto res ineptior nulla est.

» Pour la politesse, on a souvent essayé de la définir? il est mieux peut-être de se contenter de la décrire. S'il falloit cependant plus de précision, je hasarderois de l'appeler la bienveillance dans les petites choses, ou encore la préférence accordée aux autres dans les occasions passagères et de peu d'importance, dans ce qui tient au commerce de la vie, et qui n'est que du jour ou de l'heure. La meilleure place, un siège commode, le haut bout à table, etc.; qu'est-ce que tout cela si ce n'est le sacrifice fait de nos avantages dans de pures bagatelles? L'habitude de ce sacrifice est ce qui constitue la vraie politesse. Elle exige une attention constante (que l'usage rend facile) aux petits besoins qu'éprouvent ceux avec qui nous sommes; et elle s'empresse à les prévenir. Les révérences, les complimens, les formes cérémonieuses n'ont rien de commun avec la politesse. Celle-ci est aisée, naturelle, sans art, noble, digne de l'homme. Et d'où peut-elle naître, si ce n'est d'un cœur

Digitized by Google

rempli de bienveillance, en qui cette aimable disposition se manifeste jusques dans les moindres choses; et qui la répand sur tout ce qui l'environne. Dans les objets qui ont plus d'importance et de gravité, la bienveillance prend un nom mieux assorti à sa dignité, c'est la reine des vertus. »

C'est sur-tout sur les petits détails de la conduite que Lord Chatham aime à insister. On en a vu déjà un exemple; en voici un de même genre.

« Vous levez-vous matin? J'espère que vous en avez contracté l'habitude. Si vous ne l'avez pas fait, il est temps encore, et je vous conjure de céder à cet avis. Souvenez-vous de celui que vous donne Horace: »

— Et ni
Posces ante diem librum cum lumine; si non
Intendes animum studiis, et rebus honestis,
Invidiâ vel amore miser torquebere.

Mais c'est avec plus de gravité qu'il traite des choses sérieuses, et il règne une effusion de sentimens vertueux dans quelques-unes de ses lettres, qui présentent leur auteur sous un aspect à-la-fois intéressant et respectable. Tel est celle dont nous transcrirons ce court passage:

« Si quelque chose pouvoit, mon cher enfant, vous rehausser dans mon estime, et ajou-

Digitized by Google

ter au tendre attachement que j'ai pour vous, c'est l'horreur que vous inspirent les scènes de vice et de folie (ou plutôt de misère et de perdition, déguisées sous les noms de plaisir et de liberté) qui se sont passées à votre collège : ainsi que la fermeté généreuse et vraiment virile, avec laquelle vous avez repoussé de telles attaques. Graces à Dieu, votre cœur et votre esprit sont à l'abri des atteintes qu'on a voulu leur porter; l'un a trop d'élévation, l'autre trop de goût et de culture, pour se laisser corrompre par des vices si grossiers et si bas. »

En voici encore une du même ton :

« Quant à la manière dont vous devez vous conduire avec ces malheureux jeunes gens dont vous me parlez; soyez ferme et poli : refusez sans dureté les parties qu'on vous propose : repoussez la raillerie par la raillerie, en ayant soin de l'adoucir avec bienséance. S'ils tournent en ridicule vos mœurs régulières, l'ordre, la décence, le goût de l'étude ; tournez en ridicule les défauts contraires. Hasardez de dire nettement que vous êtes à Cambridge pour apprendre ce que vous ne savez pas, et non pour partager ce qu'ils appellent leurs plaisirs. En un mot, que votre conduite avec eux soit aussi aimable et polie que vos jugemens sont justes et sévères. J'en

Digitized by Google

viens maintenant à celui de tous mes avis qui intéresse le plus votre bonheur, et auquel se rapporte toujours tout dessein honorable et utile : Je veux parler des sentimens religieux. Si vous ne remplissez pas vos devoirs envers Dieu, vous ne remplirez pas vos devoirs envers les hommes. C'est ici qu'est mis à l'épreuve le plus noble sentiment du cœur. La reconnoissance est-elle au nombre des vertus ? Si cela est incontestable, le premier de nos bienfaiteurs a le premier droit à notre gratitude, à nos louanges, à notre amour. *Ingratum qui dixerit, omnia dixit.* Un homme que des obligations sans mesure laissent froid et insensible, sera sans doute peu touché des bienfaits de ses semblables, qui, comparés à ceux dont le comble chaque jour son puissant protecteur, ne peuvent manquer de paroître foibles et mesquins. Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse : c'est là une leçon pleine de la plus profonde sagesse. La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, et un cœur droit, est l'intelligence. Tout cela est éternellement vrai, soit que les beaux esprits de Cambridge en conviennent, soit qu'ils le nient. J'ajouterai encore, en empruntant les expressions de la sagesse Divine : que ses voies sont des voies agréables, que ses sentiers sont ceux de la paix, quoiqu'en pen-

Digitized by Google

sent vos jeunes libertins, et quel que soit leur goût pour la débauche et pour le vin, ainsi que pour la pâleur et l'épuisement qui sont la suite de leurs excès. Affermissez-vous sur l'ancre du bonheur, sur la religion : elle vous sera nécessaire dans les orages de la vie. Aimez la religion avec autant d'ardeur que vous détesterez la superstition et le fanatisme ; l'une est la gloire de l'humanité, l'autre en est la honte. Souvenez-vous toujours que l'essence de la religion est un cœur pur devant Dieu et devant les hommes : elle ne consiste point en des opinions subtiles et spéculatives, mais dans un principe de foi actif et vivifiant. Les paroles d'un païen sur ce sujet sont si belles, que je ne puis mieux faire que de vous les citer :

Compositum jus, fasque animi, sanctos que recessus
Mentis, et incoctum generoso pectus honesto.

« Perséverez, mon cher enfant, dans les admirables dispositions où je vous vois pour tout ce qui est juste est bon, et devenez l'amour et l'admiration de l'Univers ! Il ne me reste ni papier, ni expression pour vous dire combien je vous aime. »

Tel étoit dans sa vie privée ce Ministre si éminent dans sa carrière politique. En le faisant connoître par ces lettres, on a non-

Digitized by Google

seulement satisfait une curiosité légitime, mais on a donné un exemple utile, et présenté sous une forme aimable de solides leçons de vertu.

MÉLANGES.

DU PARJURE d'après les Anciens. (Extrait des *Winter - Evenings.*)

L'IMPIÉTÉ amène le parjure. « On voit, » dit Juvénal, des hommes qui attribuent tous » les événemens à la fortune, qui croient que » le monde se meut au hasard sans qu'aucune » intelligence le gouverne,.... aussi touchent-» ils sans crainte les autels les plus respectés. » Je ne veux point traiter du parjure d'après les principes de notre religion, qui sont assez clairement exposés dans plusieurs traités connus. Je me borne à faire remarquer la manière dont les anciens ont envisagé ce crime avant d'avoir été éclairés par la lumière de la révélation.

Agamemnon, dans Homère, jure par les furies, qui punissent, dit-il, le parjure *sous la terre*. Et son serment finit par des imprécations contre lui-même, où il souhaite, s'il

Digitized by Google

atteste en vain la religion du serment, que les Dieux l'accablent *de tous les maux qu'ils réservent* à ceux qui se rendent coupables d'un tel crime.

Il paroît, par un passage d'Hésiode, que la croyance générale de son siècle étoit que la peine du parjure s'étendoit jusques sur les enfans de celui qui l'avoit commis. « Quiconque, » dit ce poëte, fait sciemment un faux ser» ment, attire sur lui un châtiment inévitable, » sa génération après lui tombera dans l'obs» curité. »

Lorsque Ménélas et Paris, avant de se combattre furent convenus, sous la foi du serment, des conditions auxquelles chacun d'eux crut devoir souscrire; on immola des victimes, et l'on fit des libations de vin. Ensuite le peuple s'écria d'une commune voix : « Grand et glo» rieux Jupiter ! et vous tous, Dieux immor» tels ! Que ceux qui les premiers violeront » leur serment, aient les cervelles répandues » à terre comme ce vin ! que leurs enfans éprou» vent le même sort ! que leurs femmes soient » la proie des ravisseurs ! »

Jupiter étoit appelé *horkios*, ce qui signifie *Dieu du serment*. C'étoit l'opinion générale, que les lois humaines ne suffisoient pas pour infliger à ce délit la peine qu'il mérite et que le Ciel par cette raison y ajoutoit toujours quel-

Digitized by Google

que peine surnaturelle. Hésiode peint les furies faisant la ronde le cinquième jour de chaque mois pour découvrir et punir les parjures.

On voyoit dans la ville d'Olympie, à l'entrée de la salle du Conseil, la statue de Jupiter dans une attitude menaçante, tenant la foudre dans chaque main. Et sur le socle une inscription annonçant les effets de sa vengeance à ceux qui prendroient le Dieu à témoin de leurs mensonges.

Dans quelques pays de l'antiquité, la peine légale du parjure étoit la mort : ailleurs le témoin parjure étoit soumis à la même peine qu'auroit subi l'accusé, si la déposition dirigée contre lui eût été vraie.

On connoît l'histoire de Glaucus et d'un Milésien racontée naïvement par Hérodote. Le Milésien avoit confié à Glaucus une somme sur sa bonne foi et sans se réserver aucun titre pour agir contre lui. Cet argent étoit redemandé par les enfans du dépositaire. Glaucus partagé entre le sentiment du devoir et celui de la cupidité, usa de délai et fut consulter l'oracle de Delphes. Il espéroit peut-être en obtenir à prix d'argent une réponse qui mettroit sa conscience à l'aise. Mais le Dieu lui parla en ces termes. « Glaucus, tu » peux gagner ta cause par un faux serment,

Digitized by Google

» et ce sera sans doute pour toi un grand avan-
» tage présent. Jure donc : car la mort est la
» récompense de celui qui jure avec vérité, tout
» comme de celui qui jure faussement. Toute-
» fois sache qu'il y a un fils d'Orcus, sans
» nom, qui n'a ni mains, ni pieds, et qui
» néanmoins saura t'atteindre, te saisir et dé-
» truire toute ta race. Il n'en est pas de même
» de celui qui jure saintement. Sa génération
» fleurit d'âge en âge. » Glaucus effrayé, pria le Dieu de lui pardonner. Mais la prêtresse lui dit. « Tenter le Dieu que je sers, ou réussir
» dans ton entreprise, sont deux choses éga-
» lement criminelles. » Le malheureux Glaucus revint chez lui, et rendit sur-le-champ le dépôt aux enfans du Milésien. Mais il étoit trop tard. Peu après il périt lui et ses enfans, et sa race fut exterminée de dessus la face de la terre. Ainsi, conclut le bon Hérodote, « lorsqu'on nous a confié de l'argent en dé-
» pôt, il ne faut songer à autre chose qu'à le
» restituer à la première demande, à ceux
» qui y ont droit. »

Cette histoire répandue dans la Grèce confirma l'opinion que le parjure causoit la ruine du coupable et de toute sa postérité. A peine dans l'antiquité trouve-t-on un autre crime auquel elle ait supposé que les Dieux réservoient

Digitized by Google

des peines si longues et une vengeance si implacable (1).

Quelle fut la cause de la guerre de Troie? Le parjure de Laomédon.

Diodore de Sicile rapporte que les Egyptiens punissoient de mort le parjure, parce que ce crime, en même temps qu'il viole la piété envers les Dieux, détruit la confiance envers les hommes, qui est le lien le plus fort de la société humaine.

Chez les Romains, la loi distinguoit la peine divine, qui étoit la perdition et la ruine du coupable, de la peine purement humaine, qui étoit la honte et le deshonneur (2). Delà vient peut-être qu'en Angleterre le pilori est la peine du parjure.

Ce crime, au rapport de Strabon, étoit puni de mort chez les Scythes, et chez les Indiens par l'amputation des doigts.

Tout nous montre que les païens envisageoient le parjure comme un des crimes les plus graves envers Dieu et envers les hommes. Sans doute les Chrétiens ont bien plus de raisons encore de s'en abstenir et de concevoir une

(1) *In patrem dilata ruunt perjuria patris,*
Et pœnam merito filius ore luit.
CLAUDIAN.

(2) *Perjurii pœna divina, exitium: humana, dedecus.*

Digitized by Google

une véritable horreur pour la violation du serment. S'il est donc vrai qu'elle ait lieu souvent parmi eux, et que les parjures se multiplient, il est du devoir d'un gouvernement sage et pieux d'en chercher et d'en prévenir la cause. Les sermens ne sont-ils point imposés en Angleterre d'une manière trop légère? Et n'est-ce pas mal à propos que pour le moindre office on est obligé d'en prêter? On s'est fait, pour ainsi dire, une habitude, et on apporte tant d'indifférence au mal, et si peu d'appareil à cette cérémonie qu'elle ne fait aucune impression, et qu'on oublie à la fois la gravité du serment, et le danger du parjure.

ROMANS.

VIRTUOUS POVERTY. La Pauvreté vertueuse. Par HENRI SIDDONS.

(*Second extrait. Voy. p. 527 du vol. précéd.*)

CEPENDANT le premier mois du mariage de Mr. et de Mad. Dives, étoit écoulé, et ni l'un ni l'autre, ne trouvoit cet état aussi heureux qu'il avoit pu l'imaginer. Les embarras résultans de la mort de Sir Martin, leur avoient

Digitized by Google

pris beaucoup de temps. On paya les dettes de l'épouse : et à cet égard, Mr. Dives fut trompé en bien : il s'attendoit à avoir à débourser une grosse somme, et il découvrit que sa femme entendoit l'économie beaucoup mieux qu'il ne l'avoit imaginé. Elle lui apprit ce qu'elle appeloit son secret, c'est-à-dire, l'art de tenir une fort bonne maison à Londres, sans dépenser beaucoup d'argent. Elle avoit trois laquais. Comme on jouoit beaucoup chez elle, deux de ces laquais n'avoient d'autres gages que l'argent des cartes : le troisième se payoit par lui-même, en rançonnant à la porte, ceux qui mangeoient chez sa maîtresse.

Elle jouoit toujours gros jeu, et par la grande habitude qu'elle avoit des jeux de hasard, elle étoit venue à maîtriser la fortune : les plus habiles ne pouvoient pas tenir devant elle. Elle avoit toujours eu pour système, de rassembler chez elle le plus de jolies femmes qu'elle en pouvoit réunir. Elle attiroit tous les jeunes désœuvrés de la ville, et il lui étoit facile d'avoir beaucoup de monde. Elle avoit eu l'art de mettre les pique-nique à la mode dans sa cotterie : c'est une manière de donner des soupers qui ne coûtent rien ; et elle prêtoit toujours territoire dans ces occasions-là, parce que son appartement étoit commode, et qu'elle passoit pour entendre fort bien la partie mé-

Digitized by Google

canique d'un repas. Elle s'étoit assuré ainsi tous les avantages que donne la réputation de maîtresse d'une maison agréable, sans qu'il lui en coûtât guères autre chose que les bougies, et encore trouvoit-elle dans la desserte, des ressources qu'elle ne méprisoit point.

Ainsi Miss Martina, à force d'industrie, avoit trouvé moyen de passer pour avoir une maison opulente, et une grande fortune; et elle étoit arrivée à ce résultat qui fait l'ambition des trois quarts des parens et des demoiselles, savoir, un mariage riche.

Son frère avoit hérité des biens de son père, qui étoient considérables, mais qu'il avoit dissipés en peu d'années. Miss Martina ne le lui avoit pas pardonné; mais comme il attiroit chez elle les joueurs, et les jeunes gens sur lesquels elle avoit des vues, elle n'avoit pas voulu se brouiller avec lui.

Mad. Dives avoit trop éprouvé le tourment de manquer d'argent, avec la rage de briller, pour ne pas mettre avant tout le soin de conserver et d'augmenter la fortune que son mari lui apportoit. Il semble que ce rapport de dispositions et de caractère entre les époux leur promettoit union et félicité. L'identité des goûts est un lien entre les amis. Mais lorsqu'on se rencontre, en ménage, dans une passion personnelle telle que l'avarice, il en résulte ai-

Digitized by Google

greur, défiance, et discorde. L'union du cœur entre des égoïstes ne peut être qu'une chimère. Le mari avoit laissé chasser de sa maison une mère dont l'indulgente foiblesse avoit été le plus grand tort ; la femme avoit abandonné un frère auquel elle devoit son mariage : quelle affection, quel support, quel dévouement pouvoient attendre l'un de l'autre des époux de ce caractère ? Toutes les actions de Francis avoient prouvé que l'argent étoit son Dieu. Il avoit sacrifié à cette idole la généreuse amitié de St. Leger, l'attachement passionné de l'intéressante Louise, et jusqu'aux sentimens de la nature. Le souvenir de cette pauvre jeune fille dont il avoit causé le malheur, venoit souvent, en dépit de ses efforts, troubler ses projets et ses spéculations de fortune ; et il s'étonnoit de jouir si peu de cet état d'opulence qui avoit toujours été l'objet favori de son ambition.

Au bout d'un an de mariage, Mad. Dives accoucha d'une fille ; et le même jour son mari reçut la nouvelle de la mort de sa mère. Dans la retraite où elle vivoit, le chagrin de la conduite de son fils envers elle avoit abrégé sa vie. Lorsqu'il apprit sa mort, il éprouva un sentiment de regret qui tenoit du remords ; mais cette impression fut de peu de durée. La perspective d'une famille à élever étoit un mo-

Digitized by Google

tif nouveau pour soigner et augmenter sa fortune; et il se justifioit envers lui-même de son attachement à l'argent, en le rapportant à un sentiment qu'il croyoit paternel.

Huit années s'écoulèrent sans apporter de changement notable à leur position. Mr. Dives ne perdit pas une occasion d'améliorer sa fortune. Il entendoit l'agiotage des fonds mieux encore que n'avoit fait son père. Il prenoit intérêt dans toutes les entreprises qui lui présentoient un profit très-vraisemblable. Il prêtoit de l'argent contre de bonnes suretés. Il achetoit et vendoit des places. Il se faisoit fournisseur du Gouvernement. Il importoit des vins de France. Il exportoit des marchandises pour les marchés du continent. Enfin, l'habitude d'appliquer toute son activité et ses lumières à la grande affaire de l'accroissement de sa fortune, lui avoit donné un tact tout particulier et une sorte de divination sur les objets qui promettoient du gain.

Malgré toute son habileté, cependant, il avoit de temps en temps ses mécomptes. Une fois, c'étoit un marché qui ne rendoit pas tout ce qu'il en avoit espéré. Une autre fois, c'étoit un vaisseau perdu, ou une banqueroute dont il se trouvoit atteint. Comme il avoit des fonds partout, il n'étoit point possible qu'il n'éprouvât pas quelques pertes; et quand cela lui

Digitized by Google

arrivoit, il en étoit mille fois plus malheureux, plus inquiet, plus tourmenté, qu'il n'étoit heureux d'un succès brillant.

Lorsque Mr. Dives avoit des soucis et du chagrin, il ne trouvoit pas de consolations dans son intérieur. Il avoit peu d'affection et point d'estime pour sa femme. Celle-ci trouvoit cela tout simple. Elle avoit compté là-dessus. Elle avoit épousé Mr. Dives pour son argent; et tant qu'il étoit occupé d'affaires d'argent, elle n'éprouvoit pas le moindre desir de l'en distraire pour l'occuper d'elle.

Ils étoient à-peu-près du même âge; mais Mad. Dives étoit convaincue qu'elle lui survivroit. C'est une opinion assez ordinaire aux femmes mariées que de compter sur l'état de veuve. Il est difficile d'expliquer pourquoi le beau sexe se croit de plus longue vie que les hommes; mais c'est un fait, qu'en général, les femmes qui se marient ont une prévoyance d'instinct pour assurer leur sort à tout événement. Le soin qu'elles mettent à stipuler des reprises, des augments, et d'autres clauses de consolation, en cas de prédécès de leur époux, en est une preuve. Dans la classe moyenne, les femmes s'expliquent souvent avec leur mari, d'une manière assez claire, pour en obtenir des dispositions testamentaires qui leur soient favorables. Mad. Dives étoit, sur ce point, sans

Digitized by Google

timidité ni scrupule. Elle mettoit souvent la conversation sur l'instabilité de la vie. Elle faisoit des réflexions très-justes sur l'incertitude de l'avenir. Elle citoit de temps en temps des exemples de malheureuses veuves dont les maris avoient manqué de prévoyance, et dont la fortune ne se trouvoit point aussi arrondie qu'elles avoient droit de l'espérer.

Mr. Dives la vit venir; et comme il n'avoit pas la moindre envie de faire son testament, il se promit bien d'éluder ses persécutions en lui laissant toujours une espérance vague.

Il avoit fait une découverte qui avoit augmenté, relativement à sa femme, la disposition au soupçon qu'il avoit avec tout le monde: il s'étoit apperçu qu'elle faisoit une bourse à part. Il résolut dès lors d'employer sa fille, enfant de huit ans, à déjouer les projets avides de son épouse. Il commençoit à éprouver avec amertume les conséquences inévitables de l'avarice. Il se défioit de sa femme. Il se défioit de ses gens. Il n'avoit pas un ami à qui dire ses inquiétudes, et demander conseil. Le sentiment de son propre intérêt le ramenoit de temps en temps à regretter son ami St. Leger.

Cependant Mad. Dives ne fut pas long-temps à s'appercevoir que sa fille alloit devenir un obstacle à ses projets d'accaparemens; et elle

Digitized by Google

sentit la nécessité de l'éloigner de la maison. Elle y employa les tantes de son mari, qui avoit toujours eu pour elles beaucoup d'égards. La raison de ces égards particuliers de Mr. Dives pour ses tantes, se devine aisément : elles étoient fort riches; et il avoit été accoutumé par sa mère, dès sa plus tendre enfance, à regarder cette fortune comme la sienne, pourvu néanmoins qu'il eût l'attention de cultiver ses vieilles parentes convenablement. Il trouvoit que cela se faisoit un peu attendre; mais enfin, se disoit-il, « il faut bien que cela finisse une fois; » et il prenoit toujours patience.

Les deux vieilles demoiselles manifestèrent le desir de voir mettre en pension la petite Caroline; et son père n'osant point refuser, exigea seulement qu'on la lui envoyât une fois la semaine.

L'absence de l'enfant ne servit point les projets de Mad. Dives comme elle l'avoit espéré. Son mari paroissoit aimer sa fille de plus en plus; et lorsqu'il la vit grandir et se développer en graces et en beauté; lorsqu'il la vit prendre de la raison, de la sensibilité, et de l'agrément dans l'esprit, il commença à croire qu'il pouvoit bien trouver un emploi utile de l'argent qu'il avoit amassé.

Mad. Dives voyoit sa fille avec des yeux

Digitized by Google

bien différens. Cet enfant étoit un obstacle à ses projets, et peu s'en fallut qu'elle ne la prît en aversion. Les témoignages de respect et d'affection qu'elle en recevoit lui paroissoient de l'hypocrisie; mais elle renfermoit ses sentimens avec soin, parce qu'elle sentoit qu'ils la rendroient odieuse à son mari, et à ses parens. Elle affectoit de parler de sa fille avec une tendresse vraiment maternelle; mais Francis ne fut pas dupe de cet étalage. Il jugeoit très-bien les motifs et les sentimens secrets de sa femme. Quant à la jeune Caroline, qui étoit d'une extrême candeur, elle croyoit bonnement à l'affection de sa mère.

Mad. Dives étoit arrivée à l'âge dont parle le poëte, à cet âge « où le monde n'offre plus » d'autres ressources que le jeu, quand la jeu- » nesse s'est passée en folies. » Jamais elle ne s'étoit occupée d'un objet sérieux ou utile. Elle n'avoit acquis ni connoissances ni talens agréables; en conséquence elle ne savoit à quoi passer son temps, lorsqu'elle n'étoit pas au jeu. Elle s'étoit formé une cotterie de femmes dans son genre, c'est-à-dire, de ces êtres qui vivent pour la médisance et pour le jeu.

Chacune tenoit assemblée à son tour. Mad. Dives s'étoit perfectionnée dans son adresse aux jeux de hasard; cela ne contribuoit pas peu à augmenter sa pelote; et comme elle cau-

Digitized by Google

soit avec beaucoup de facilité, elle étoit l'oracle de sa cotterie.

Cependant Caroline étoit en âge de sortir de l'école, et Mr. Dives voulut l'avoir dans la maison. Ce fut un véritable chagrin pour sa femme; mais ce qui la consola un peu, ce fut l'héritage des tantes de son mari, qui moururent à peu de distance l'une de l'autre, en faisant leur neveu héritier. Cet incident mit un peu de bonne humeur dans le ménage pendant quelques jours.

Caroline aimoit sa mère autant qu'une telle mère pouvoit être aimée; mais elle avoit un attachement plus vif pour son père, et elle étoit fort caressante avec lui. La pauvre enfant ne se doutoit point que chaque témoignage d'affection qu'elle donnoit à son père, étoit un crève cœur pour madame sa mère.

Un jour, Mr. Dives rentra chez lui pour dîner, après avoir fait une très-bonne affaire. Il étoit de fort bonne huméur, et avoit un appétit merveilleux. Il dîna mieux encore qu'à l'ordinaire. Après dîner, Caroline alla à son piano dans la chambre voisine. Quelques momens se passèrent en silence. Mad. Dives toussoit, et se préparoit à parler, sans savoir trop comment s'y prendre. Enfin elle se hasarda de dire à son mari.

« Vous commencez à me donner beaucoup d'inquiétude, mon ami. »

Digitized by Google

« Et pourquoi donc, s'il vous plaît. »

« Parce que vous ne soignez pas assez votre santé. »

« Ma santé ? »

« Oui, votre santé. Vous ne sauriez croire combien vous avez mauvais visage depuis quelque temps. Tout le monde m'en fait l'observation. »

« Diable! tout le monde a bien de la bonté. »

« Il seroit pourtant bien triste pour moi et pour ma fille, si par insouciance.... si pour n'avoir pas assez prévu les accidens possibles..... Savez-vous qu'il y a eu trois ou quatre morts subites cette semaine ? Cela fait faire de tristes réflexions. Tenez : Mr. O'farel a été jetté de son phaëton l'autre jour, et il est mort sur la place.

« Ah ! ah ! »

« Imaginez-vous dans quel état doit être sa veuve. On dit qu'il n'avoit point fait de testament. Elle va être à la merci de ses enfans et des étrangers. On a souvent remarqué que de signer un testament ne rend pas un homme plus malade. Et quelle différence pour sa femme ! Quelle tranquillité d'esprit! Quand une fois on est en règle, on dort en repos. On a raison de dire qu'on ne sauroit mettre trop d'ordre dans ses affaires. Moi, par exemple, je ne sais pas seulement où vous tenez votre argent,

Digitized by Google

S'il arrivoit quelque chose, je serois volée par votre valet-de-chambre : cela ne me manqueroit pas. »

« Madame, » lui dit Francis, d'un ton sec, « il faut qu'une femme ait assez de confiance en son mari pour ne point croire à la possibilité d'une injustice de sa part. »

« Oui, oui. Vous me recommandez la même confiance que votre mère a eue. Elle en a été bien payée, ma foi ! »

« Parbleu ! Madame, un tel reproche est trop odieux dans votre bouche ! N'est-ce pas votre diabolique avarice. . . . »

« Ah, Mr. Dives ! ne parlez donc pas d'avarice, je vous en prie. »

La dispute s'échauffa vivement sur ce mot d'avarice. Chacun des deux abandonna ses prétentions à toute autre vertu, mais soutint son désintéressement. Plus ils parlèrent, moins ils s'entendirent ; et enfin Mr. Dives dit sèchement à sa femme, que sa fortune étant le résultat de sa propre industrie, il prétendoit en disposer à sa fantaisie, et ne vouloit pas faire son testament.

Mad. Dives se mit à sanglotter sur un sopha, tandis que son mari se promenoit à grands pas dans sa chambre. Caroline, attirée par le bruit, rentra pour savoir ce qui se passoit. Elle courut à sa mère, qui la repoussa sans lui parler.

Digitized by Google

Elle fixa son père d'un air étonné et inquiet. Il essaya de lui donner une explication de ce qui s'étoit passé. La pauvre Caroline ne pouvoit guères juger du droit; mais quoiqu'elle eût plus à gagner en se rangeant du parti de son père, sa générosité naturelle la porta à soutenir sa mère, comme la plus foible. En conséquence, celle-ci la crut hypocrite, et son père la trouva ingrate. Parens qui vous disputez quelquefois devant vos enfans, prenez exemple de cet incident.

Nous avons observé qu'il arrivoit quelquefois à Mr. Dives de faire des spéculations qui n'étoient pas aussi brillantes qu'il l'auroit voulu. Le hasard fit qu'il rencontra un homme qui lui donna l'espérance de devenir le particulier le plus riche de l'Angleterre, et avec lequel il fit une grande entreprise.

Mr. Doublepop étoit un homme assez instruit, fort inventif, et d'une activité infatigable. Son père étoit un habile horloger. Lui-même avoit montré, dès ses premiers essais, une adresse remarquable; mais il manquoit de tenue et de persévérance. Il changeoit trop souvent d'objet pour réussir complétement dans aucun. Ses talens lui tournèrent à piège; et au lieu de travailler à sa fortune, il s'amusa à faire de curieuses bagatelles. Par exemple, il avoit fait un petit char en or, auquel il atteloit deux

Digitized by Google

puces. Il avoit fait une bague qui s'ouvroit par un ressort, et découvroit deux automates tirant des armes. Il avoit exécuté beaucoup d'autres machines singulières dans le même genre. On étoit fort curieux de ses machines, mais personne ne les achetoit; et à force de perdre son temps à ses inutilités, Mr. Doublepop mangea sa fortune, et se mit à voyager à pied dans toute l'Europe, recherchant les mécaniciens habiles, et faisant de son mieux pour dérober dans les diverses manufactures, les secrets dont il espéroit un jour tirer parti pour remonter ses affaires.

Il rencontra à table d'hôte, dans une ville de Suisse, un homme qui avoit dissipé son bien en cherchant la pierre philosophale, et qui étoit demeuré persuadé que si le Gouvernement avoit voulu l'aider, il auroit fait des choses qui auroient étonné l'Europe. Doublepop l'écouta avec attention, et lui trouvant une sorte de génie, au travers de l'incohérence de ses idées, il fut curieux de le questionner à fond.

Parmi les projets dont l'étranger l'entretint, Doublepop distingua l'idée de faire cheminer des vaisseaux dans le calme, au moyen d'une machine à vapeurs. Cette idée le frappa beaucoup. Rentré chez lui, il se mit à y réfléchir. Les avantages d'une telle invention auroient

Digitized by Google

été si prodigieux ; il souhaitoit si vivement que l'exécution en fût praticable, qu'il commença à la croire telle. Il mit la main à l'œuvre, et il fit un petit modèle qui fonctionnoit très-joliment dans un baquet. Lorsqu'il se fut assuré de cette réussite, Doublepop emballa son petit vaisseau, et partit pour l'Angleterre, dans le dessein de présenter son projet au bureau de l'amirauté.

En arrivant à Londres, il s'adressa d'abord à ses anciennes connoissances, qui le crurent fou. Mais comme il n'y a rien de si absurde qu'on ne puisse faire croire, le projet de Doublepop commençoit à faire du bruit, et à avoir des prôneurs, lorsque Mr. Francis Dives en entendit parler. D'abord, il traita cela de chimère ; mais à force de réfléchir sur la prodigieuse fortune qu'on pourroit faire avec un tel secret, il trouva plusieurs raisonnemens qui rendoient la réussite encore assez probable. Cela l'empêcha de dormir pendant plusieurs nuits ; et il se répétoit sans cesse à lui-même : « quelle » magnifique affaire, si l'on pouvoit réussir!... » Celui qui auroit le privilège d'une entreprise » comme celle-là, seroit aussi riche que s'il pos- » sédoit les mines du Potosi..... et, dans le » fond, il n'y a rien d'impossible. On auroit » traité de visionnaire celui qui nous auroit dit, » il y a quelques années, qu'on s'éléveroit dans

Digitized by Google

»les airs avec des ballons, et qu'on parvien-»droit à diriger ses machines.

Enfin, il résolut d'avoir une conversation avec le célèbre mécanicien; et dans le cas où la chose lui paroîtroit praticable, de ne pas se laisser gagner de vîtesse par quelque capitaliste plus hardi que lui.

Dans la conférence qu'il eut avec Doublepot, celui-ci lui étala les machines curieuses dont il avoit une collection. Francis qui n'entendoit rien aux mécaniques, le crut sorcier; et quand il vit le petit vaisseau cheminant tout seul dans le petit baquet, il ne conserva pas le moindre doute. Il se hâta de rédiger une convention, par laquelle il s'engageoit à fournir à Doublepop les fonds nécessaires pour construire un vaisseau de ligne du premier rang, sous la condition qu'il partageroit avec l'inventeur les profits du brevet d'invention: les deux parties s'engageoient réciproquement au secret, sous peine d'une forte amende.

Doublepop avoit des dettes, et n'osoit sortir de peur d'être emprisonné: il fallut commencer par les payer. Cela fut fait. — On procéda ensuite à acheter un vaste terrain à Plymouth, et à l'enclorre de manière que les curieux n'y eussent aucun accès. Francis ne fit point de difficulté à cela; et il se répétoit de temps en temps, « qui veut la fin doit vouloir les moyens; »certes, l'objet en vaut la peine! » Il fallut

Digitized by Google

rassembler une énorme quantité de matériaux, et un grand nombre d'ouvriers. Les dépenses devenoient excessives. Francis fut obligé de vendre des fonds pour pouvoir y fournir.

Au bout de deux ans de travaux, le bâtiment fut achevé. Mais, par une malheureuse méprise d'un maître-ouvrier, les dimensions de la pompe à feu ne se trouvèrent pas en proportion juste avec celles de l'espèce de moulin à vent, qu'elle devoit faire mouvoir, et il n'y avoit pas d'autre parti que de recommencer à couler un cylindre, et refaire les principales pièces de cette grande machine.

Francis en perdoit la tête. Il ne savoit s'il devoit aller en avant, ou tout abandonner. Des sommes énormes étoient dépensées, et il n'avoit encore aucune certitude de réussite. Cependant, il avoit fait une demi confidence à sa femme : il lui avoit dit qu'il étoit occupé d'une affaire dont le produit le mettroit en état de lui assurer une grande opulence. Sa femme, depuis cette communication, le persécutoit jour et nuit pour remplir ses promesses. Le pauvre Dives ne dormoit plus. Il attendoit de jour en jour, dans une anxiété cruelle, des nouvelles de Plymouth. Enfin, il arriva une lettre qui annonçoit que le grand vaisseau étoit achevé : elle étoit du constructeur en chef, et portoit ce qui suit :

Digitized by Google

« Monsieur,

» Voilà nos travaux finis. Mr. Doublepop fit » hier l'examen du tout, et il dit qu'il étoit par- » faitement convaincu qu'on ne pouvoit pas ve- » nir à bout de faire marcher le bâtiment. » Après cela, il s'embarqua pour Boston, sur » le Neptune, capitaine Grig. J'ai toujours été » du même avis : j'ai toujours cru que cela fi- » niroit ainsi. Cela n'empêche pas que nous ne » soyons tous bien fâchés ; mais nous avons fait » notre devoir en conscience : quand le vais- » seau auroit dû rapporter sa cargaison en dia- » mans, nous n'aurions pas pû travailler de » meilleure foi. — Il y a environ pour deux » mille cinq cents livres sterl. de mémoires dûs. » Monsieur les recevra avec les autres. Je ré- » pète que nous avons tous travaillé en cons- » cience, et gardé le secret de Monsieur. J'ai » l'honneur de me recommander pour ce qui » pourroit se présenter, et suis avec respect,

D. DARBY. »

» *P. S.* Monsieur veut-il faire remorquer le » bâtiment à Londres, ou bien le mettrons-nous » en pièces pour vendre le fer et le bois? »

Francis avoit hérité une grande fortune de son père ; il en avoit fait une autre tout aussi considérable ; et celle de ses tantes ne l'étoit pas moins. A-peu-près tout cela fut englouti dans l'entreprise de Doublepop : il ne lui resta qu'environ 300 livr. sterl. de rente. Qu'on se

Digitized by Google

représente son embarras pour instruire sa femme de ce beau résultat ! elle l'accabla de reproches et d'invectives ; et lui dit que si elle avoit suivi les avis de ses parens, elle ne se verroit pas ainsi réduite à la mendicité.

Francis se trouvoit extrêmement malheureux. Il avoit perdu tout courage. Il n'imaginoit plus possible de réussir à faire fortune, après cet affreux revers. Le souvenir de ses torts vint ajouter à l'amertume de ses réflexions. Sa dureté envers sa mère, son injustice envers St. Léger, et sa cruauté envers la fille de Briarly, se présentèrent à lui sous les couleurs les plus odieuses. Il s'avoua à lui-même qu'en poursuivant la fortune avec ardeur, il avoit manqué les vraies jouissances de la vie, et n'avoit trouvé aucun bonheur réel dans l'objet même de son ambition. Il avoit perdu un ami qu'il sentoit bien ne pouvoir remplacer. Il avoit abandonné l'innocence, et la vertu, pour lier son sort à une femme arrogante et dépourvue de sensibilité. Enfin ses idées ne s'arrêtoient avec quelque satisfaction, que sur sa fille. Mais il avoit toujours présent à la pensée la malédiction que Briarly avoit prononcée contre lui ; et il ne pouvoit se défendre d'une certaine inquiétude sur les dangers auxquels étoit exposée une jeune fille d'une beauté remarquable, d'une fortune bornée, et dont la

Digitized by Google

mère étoit dépourvue de jugement et de délicatesse.

Cependant Caroline étoit la seule des trois à qui la réduction qu'ils éprouvoient dans leur fortune fût absolument indifférente. Leur hôtel fut vendu, et ils louèrent un petit appartement, où ils se retirèrent avec deux domestiques.

Mad. Dives après avoir beaucoup pleuré, commença à chercher le meilleur parti à tirer de sa position. Elle imagina que la figure et les talens de sa fille lui fourniroient les moyens de remonter sa fortune. Elle se servit d'elle comme d'un moyen de s'introduire dans certaines sociétés où elle croyoit avoir la meilleure chance d'attraper un mari pour Caroline. Celle-ci auroit beaucoup mieux aimé rester chez elle, tenir compagnie à son père, s'occuper, s'instruire, et perfectionner ses talens, que d'accompagner sa mère d'assemblées en assemblées; mais comme elle n'avoit pas le plus léger soupçon des vues de Mde. Dives sur elle, et qu'elle voyoit que cela faisoit plaisir à sa mère, elle se laissoit conduire. Mr. Dives avoit montré beaucoup de répugnance à cette manière de produire sa fille; mais après avoir fait quelques représentations, il avoit cédé à l'obstination pleine d'aigreur qu'on lui avoit opposée. Depuis qu'il avoit perdu sa fortune, par sa faute, il avoit perdu aussi ses moyens

Digitized by Google

de résistance à l'humeur et aux caprices de sa femme.

Mde. Dives trouva moyen de renouer avec d'anciennes connoissances de haut parage, dont la qualité de financière l'avoit séparée depuis son mariage. Elle se fit inviter à une des grandes assemblées de Lady Catherine Twidle, pour y produire sa marchandise parmi des amateurs riches et de qualité. Miss Dives s'attendoit à y trouver le meilleur ton possible. Lorsqu'elles arrivèrent, les appartemens étoient déjà extrêmement pleins. La maîtresse de la maison vint leur faire une profonde révérence; mais elle ne les présenta à personne. Elles restèrent isolées au milieu de cette foule, où la beauté de Caroline excitoit une grande curiosité, et beaucoup de remarques impertinentes. De jeunes fats venoient la fixer insolemment, puis se communiquoient, de manière à être entendus, leurs observations sur sa figure et sa gaucherie.

Caroline éprouvoit en effet un extrême embarras. Elle se colloit à sa mère, et auroit bien voulu que celle-ci consentît à se retirer. Mais Mad. Dives, qui jouissoit de voir que sa fille étoit l'objet de l'attention générale, conservoit une assurance parfaite.

Une femme âgée s'approcha d'elle, et lui rappela que vingt ans auparavant elles étoient

Digitized by Google

intimes amies. Mad. Longlang avoit la réputation d'une grande faiseuse de mariages ; et cette qualité lui donnoit beaucoup de crédit auprès de Mad. Dives.

« Comment ! » lui dit-elle, après les premiers complimens, « mais savez-vous que vous avez une fille charmante ! mais je dis charmante ! avec cette figure là on doit pouvoir choisir un mari, et je déclare qu'il n'y a que les imbécilles qui ne l'épouseront pas. »

Charmé de ce début, Mad. Dives plaisanta sur les complimens qu'elle recevoit, et se promit bien de tirer parti des moyens de Mad. Longlang. Elles entrèrent ensemble dans une conversation, principalement relative à la figure de Caroline, laquelle conversation n'étoit pas apparemment de très-bon ton, car le peu que la jeune fille en entendit, la fit rougir à l'excès. Ces idées là lui étoient tout-à-fait nouvelles.

A la suite de cette rencontre, les deux dames eurent plusieurs conférences secrètes ; et enfin, Mad. Longlang vint un jour apprendre à son amie qu'elle avoit trouvé ce qu'il falloit à sa fille, ce qui signifioit un gendre convenable pour Mad. Dives.

Edouard Godolphin, fils du gouverneur de Madras, et destiné à hériter une grande fortune, étoit un jeune homme d'une belle figure et d'un caractère noble. Il avoit été envoyé

Digitized by Google

en Angleterre, pour y faire son éducation, et devoit bientôt repartir pour les Indes. On lui fit rencontrer Caroline, et il en devint passionnément amoureux. Elle, de son côté, lui trouva des agrémens qui firent naître en elle une prévention très-favorable. Le jeune homme, informé qu'il pouvoit espérer le consentement des parens, ne tarda pas à le solliciter. Mr. Francis, quoiqu'effrayé de l'idée de se séparer de sa fille pour plusieurs années, trouva le mariage tellement convenable, qu'il considéra comme son devoir de dire oui. En conséquence, le jeune homme fut présenté dans la maison comme l'époux de Caroline. Le consentement de celle-ci fut supposé; mais il ne tarda pas à être obtenu, car Godolphin avoit une figure et des manières aimables, en même temps qu'un caractère élevé.

Mad. Longlang avoit laissé ignorer à Edmond que Caroline fût absolument sans une forte dot. Cela avoit été arrangé avec Mad. Dives. On espéroit qu'une fois amoureux, Edmond ne feroit point d'objection pour cela, ou qu'une sorte de fausse honte l'empêcheroit d'élever des difficultés. La générosité naturelle d'Edmond lui fit considérer cette circonstance comme une espèce d'avantage. Lorsque Mr. Francis lui en fit la communication, le jeune homme s'expliqua de la manière la plus déli-

Digitized by Google

cate. Mad. Dives lui en témoigna son admiration par un débordement d'éloges du plus mauvais goût.

Edmond écrivit à son père pour lui annoncer sa détermination. Lorsqu'il fut question de fixer le jour du mariage, Mad. Dives se fit beaucoup presser. Quoique, dans le fond, elle fût impatiente de se débarrasser de sa fille, elle faisoit un étalage de sa tendresse pour elle, et prétendoit ne pas pouvoir se résoudre à s'en séparer. Elle se plaisoit à tenir Edmond dans sa dépendance; et en différant ainsi d'un jour à l'autre le consentement sollicité, elle prolongeoit la soumission de l'époux à ses caprices, et espéroit de lui une vive reconnoissance lorsqu'elle consentiroit à son bonheur.

Enfin le jour fut fixé. On s'occupa des formalités du contrat et des préparatifs de la fête. L'amoureux Edmond, enivré des plus douces espérances passoit presque tout son temps avec la famille Dives, et formoit mille projets de bonheur. Un jour, lorsqu'il se présenta à la porte, il trouva un air embarrassé à la femme-de-chambre de Mad. Dives, qui prétendoit que sa maîtresse n'étoit pas chez elle. Il insista, et entra presque de force. Il trouva Caroline dans les larmes. Elle essaya de parler, et ne trouva point d'expression.

« O Dieux! s'écria Edmond, quelle est donc la cause de votre chagrin? Caroline détour-

Digitized by Google

noit la vue sans répondre, et continuoit à sanglotter. Il voulut prendre sa main. Elle la retira, et sortit de la chambre avec les démonstrations du plus violent désespoir.

Edmond demeura pétrifié. L'étonnement, le chagrin, l'inquiétude, bouleversoient toutes ses idées. Mad. Dives entra. Elle avoit un air sec, et soucieux. Elle pria froidement Edmond de s'asseoir. Il étoit plus mort que vif. « Je suis obligée, lui dit-elle, Mr. Godolphin, de vous faire du chagrin. Mon devoir de mère m'oblige à vous dire ce que j'ai déjà dit à ma fille. Il faut que vous renonciez l'un à l'autre. »

Oh ciel! que signifie ce langage? « s'écria Godolphin consterné.

« Il signifie, que les droits qui nous décidoient en votre faveur, ont passé à un autre. Votre père n'est plus; et avant de mourir, il a reconnu un fils qui est votre aîné. »

« Est-il possible? s'écria Godolphin en joignant les mains. »

« Vous verrez aujourd'hui une personne qui vous expliquera tout ce mystère. Votre frère aîné est actuellement à Londres. Je l'ai vu; et il y a plusieurs années que je le connois. »

« Mais, Madame, est-il juste que je sois puni des torts de mon père? et Caroline ne m'appartient-elle pas par les engagemens les plus sacrés? »

« C'est vous, Monsieur, qui manquez à ces

Digitized by Google

engagemens. Vous aviez promis de lui assurer un sort proportionné à nos desirs et à nos espérances. Je ne doute point de votre affection ; mais il est de mon devoir, je le répète, d'empêcher que ma fille ne soit dupe de ses sentimens. Je suis fâchée d'être obligée de vous parler si clair, mais vous ne pouvez plus vous présenter dans ma maison comme l'époux de ma fille. »

Cette sentence fut un coup de foudre pour Edmond. L'indignation la plus profonde se joignit à sa douleur. Il lui fut impossible de proférer une parole. Enfin il se leva tout-à-coup, et descendit dans la rue comme un furieux.

Rentré chez lui, il s'abandonna à son désespoir. Peu-à-peu, cependant, quelques réflexions rassurantes se présentèrent à lui. Son père avoit toujours été un homme d'une intégrité parfaite. Il lui avoit témoigné beaucoup de tendresse. Il l'avoit envoyé à Londres, sous les directions de son intime ami Sanford. Il lui avoit toujours accordé très-libéralement les sommes nécessaires à son éducation, et les moyens de jouir d'une existence agréable dans le monde. Il lui étoit impossible de douter que son père ne l'eût toujours considéré comme l'héritier d'une grande fortune.

Son mentor et son ami, Sanford se trouvoit absent de l'Angleterre : les médecins lui avoient

Digitized by Google

ordonné d'aller habiter le Portugal pendant quelques mois pour sa santé; mais Edmond n'avoit point encore eu de nouvelles de lui depuis son départ.

Au milieu de ses réflexions déchirantes, Edmond entend frapper à la porte. C'étoit Sanford lui-même. Il n'étoit pas allé plus loin que Paris. Il y avoit reçu des lettres de l'Inde qui l'avoient engagé à revenir sur ses pas. Si Edmond n'avoit pas été déjà dans une affliction profonde, l'apparition soudaine de Sanford, l'abattement et la douleur qu'exprimoient ses traits, lui auroient donné une inquiétude mortelle. La présence de son ami fit en lui une révolution subite. Il fondit en larmes en le voyant. Pendant quelques instans ils furent sans pouvoir prononcer une parole.

« Mon cher Edmond, » dit enfin Sanford, en le pressant dans ses bras, « vous avez perdu votre père. . . . avant de mourir, il a fait connoître un secret qui est pour vous d'une haute importance. »

Edmond pâlit, et un tremblement le saisit.

« Mon cher Edmond, reprit Sanford, je suis bien sûr que vous ne démentirez pas vos principes et votre caractère. Souvenez-vous que la fortune n'est rien, et que vous serez toujours mon fils. »

Edmond se jetta à genoux devant lui, en sanglottant, et sans articuler un mot. . . .

Digitized by Google

(Sanford donne à Godolphin une lettre à lire par laquelle son père défunt révèle à son ami le secret d'un premier mariage dont Tibulle Melford a été le fruit. En expiation de ses torts envers ce fils aîné, il lui donne toute sa fortune. — Tibulle subitement enrichi, et déjà amoureux de Caroline, vint la demander à ses parens, qui lui donnèrent de l'espérance. Lors du désastre du Chevalier Panther, Tibulle accablé de dettes et réduit au désespoir, avoit voulu se tuer. Peter Hayward étoit venu à son secours; lui avoit rendu le courage, et le jeune homme s'étoit voué avec succès au barreau. Plusieurs années s'étoient ensuite écoulées sans que Tibulle eût revu son bienfaiteur).

Cependant Melford se livroit aux douces espérances ouvertes devant lui par la fortune et l'amour, lorsque son valet-de-chambre vint lui dire : que quelqu'un demandoit à lui parler, et ne vouloit pas quitter l'anti-chambre sans l'avoir vu. Melford crut que c'étoit quelqu'un de ses clients qui avoit une communication pressante à lui faire. Quelle fut sa surprise en voyant le vieux Hayward ! Il fut ravi de revoir son bienfaiteur, et lui exprima son étonnement de ce que celui-ci l'avoit laissé depuis si long-temps sans lui donner de ses nouvelles.

« Mon ami, » lui dit Hayward, « à mesure que j'approche du terme de ma carrière, je

Digitized by Google

sens plus le prix du temps, et je tâche de n'en point perdre en cérémonies. Si je ne vous ai pas fait de visites, c'est que je savois que vous n'aviez pas besoin de moi. Aujourd'hui je viens vous parler d'une affaire importante. Mon vieil ami Sanford, de retour à Londres, m'a appris les dispositions de votre père. Je viens savoir, comment vous allez vous conduire avec votre frère Edmond.»

« Je serois indigne de toutes vos bontés, Mr. Hayward, si j'hésitois dans cette occasion. Mon intention est de partager avec mon frère.»

« C'est bien, » dit Mr. Hayward, « mais ce n'est point assez. Vous avez un plus grand sacrifice à faire. Il faut abandonner à Edmond vos prétentions sur Caroline Dives.»

Tibulle pâlit.

«Vous êtes, par état, »reprit le vieillard, « l'interprète des loix, l'organe de la justice le défenseur du foible; et vous iriez contraindre une jeune fille à trahir tous ses sentimens, à renoncer à toutes ses espérances!... Caroline aimé votre frère, et elle en est aimée. Elle lui fut promise dans un temps où l'on le croyoit riche: ce n'est pas à vous, mon ami, à rompre le nœud qui les unit. Mettez-vous pour un instant à la place de votre malheureux frère.»

Tibulle gardoit le silence, et paroissoit irrésolu et troublé.

«Pourriez-vous attendre quelque bonheur

Digitized by Google

poursuivit le vieillard, dans une union formée sous de tels auspices?... Songez que du sacrifice que je vous demande, dépendent votre réputation, votre tranquillité pour l'avenir, la paix avec vous-même, et j'ajouterai l'amitié que je vous conserve pour aussi long-temps que vous en serez digne.»

Melford ne put résister à l'ascendant de la vertu sévère de son bienfaiteur Hayward. Il lui dit en l'embraassant et en répandant des larmes, qu'il le laissoit maître de disposer de son sort, et d'ordonner le sacrifice.

Hayward, après avoir loué avec une extrême chaleur la résolution de Tibulle, ne perdit pas un instant pour en assurer l'effet. Il se rendit chez Mad. Dives et lui conta ce qui s'étoit passé. Comme il s'agissoit, pour elle, uniquement de la fortune, elle consentit volontiers à revoir en Edmond l'époux de Caroline.

Celle-ci étoit sérieusement malade. Une fièvre ardente s'étoit déclarée. Il auroit été inutile, et sur-tout dangereux, de lui apprendre l'événement qui devoit lui rendre le bonheur. Sanford fut chargé de communiquer à Edmond la noble résolution de son frère; et il eut besoin de beaucoup de ménagemens pour le faire passer, sans péril, du désespoir à la félicité. Cependant, une grande inquiétude empoisonnoit sa joie. Caroline n'étoit point encore en état

Digitized by Google

d'apprendre l'heureux changement survenu dans sa fortune, et ses espérances. Vingt fois le jour, il alloit s'informer, avec anxiété, des progrès de la maladie, et de l'effet des remèdes.

Un matin qu'il y étoit allé avec Hayward, le domestique qui vint répondre se présenta d'un air égaré. Un frisson parcourut les veines d'Edmond. Ils entrèrent dans le sallon. Francis y parut bientôt après dans la consternation du désespoir.

« Ciel ! » s'écria Edmond, « est-elle morte ? »

« Hélas ! elle n'est pas morte ; mais elle nous a quittés ; nous l'avons perdue !... Elle paroissoit mieux. Elle avoit retrouvé sa raison. Elle m'a connu. Elle a pleuré, gémi en m'embrassant. Puis elle a paru s'assoupir ; et lorsqu'on est rentré dans sa chambre, elle avoit disparu !... Oh, mon enfant ! mon enfant, où est-elle ! »

En achevant ces mots, il se jetta dans un fauteuil, et il pleura avec amertume. Mad. Dives entra au même instant d'un air furieux, et portant un papier à la main. Hayward étoit le seul qui fût assez de sang-froid pour pouvoir lire : c'étoit un billet de la main de Caroline, et tracé au crayon.

« Ma raison est revenue, » (disoit-elle.) O mes chers parens ! « Ah ! pourquoi est-elle re- » venue !... C'en est fait ! Jamais je ne pour-

Digitized by Google

» rai vous regarder en face. Ne cherchez point » à découvrir mes pas. . . Je voudrois mourir » pour votre bonheur; mais je suis condamnée » à ne vous revoir jamais. . . »

Francis jetta autour de lui ses regards égarés. Ses yeux rencontrèrent ceux de Godolphin. Le jeune homme se précipita à genoux devant lui; et perdit connoissance, en murmurant le mot de séduction. Lorsqu'il revint à lui, il étoit dans le délire, et on eut beaucoup de peine à le porter dans une voiture pour le ramener chez lui.

Un accès du plus violent emportement succéda à l'abattement de Francis. « Malheureuse femme! » s'écria-t-il, en s'adressant à Mad. Dives, « Voilà les effets de votre exécrable politique! J'ai tout sacrifié, mère! amis! devoirs de société, jouissances domestiques; j'ai tout sacrifié à l'argent! . . . M'en voilà bien récompensé! . . . Ah! le ciel est juste! J'entends, j'entends encore la malédiction que Briarly prononça contre le séducteur de sa fille. . . . »

Mad. Dives répondit par un torrent d'injures adressées également à son époux et à sa fille; et elle jura par tout ce qu'il y avoit de plus sacré; que jamais, quoiqu'il arrivât, Caroline ne la nommeroit sa mère, et ne seroit admise à faire sa paix avec elle. . . .

(*La suite au Cahier prochain.*)

Digitized by Google

PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT HUMAIN.

PROGRÈS DE NOS FACULTÉS MORALES.

(Extrait de FERGUSON, *Principles of moral and political science T. I. Chap.* 3. *Sect.* 13 (1)).

LES hommes ont un grand intérêt à reconnoître et à appliquer la distinction qui existe entre le bien et le mal. Et à cet égard leurs

(1) L'extrait général de cet ouvrage a été donné dans le Vol. II de ce Recueil. Et dans le Vol. XXVII, p. 423, nous en avons traduit une section qui traite des *Arts du commerce*. Nous omettons les sections relatives aux arts politiques, aux sciences et aux beaux-arts, pour en venir à celles qui traitent des progrès de nos facultés morales et de l'espérance d'un état futur. Nous offrirons ensuite à nos lecteurs l'extrait de la partie de ce même chapitre où l'auteur traite de l'influence de l'habitude. Tous ces morceaux appartiennent à la première partie de l'ouvrage, qui discute les faits. Les devoirs sont exposés dans la seconde, qui pourra nous occuper dans la suite. Quelques remarques du même auteur sur l'imagination et l'abstraction ont été rappelées et traduites dans nos extraits des *Elémens de la philosophie de l'esprit hum. de Dug. Stewart*. Vol. XXV, p. 146. (*P. P. p.*)

Digitized by Google

progrès ne sont pas moins réels que ceux qu'ils font dans l'étude de la nature ou dans la pratique des arts.

Ces progrès se manifestent dans les divers jugemens relatifs à cet objet. Le sentiment du juste et de l'injuste qui naît à l'occasion de quelques faits particuliers conduit à des conséquences générales sur les mœurs, les loix, la religion, la bonté morale ou la perfection propre à la nature humaine: et ce qui a plus d'importance encore, d'heureuses circonstances favorisent les habitudes vertueuses, la sobriété, l'humanité, la candeur.

La distinction du juste et de l'injuste est née avec l'homme. Elle est sentie avant toute espèce d'enseignement: tout acte de fidélité ou de perfidie, de bienfaisance ou de malice, en provoque le souvenir. Dans tous les temps, dans tous les lieux, les uns sont un sujet de louange, les autres un sujet de blâme. Quelquefois, il est vrai, ce qui dans une certaine occasion paroît un avantage, sera envisagé dans une autre comme un mal et comme un dommage. Cette remarque se vérifie non-seulement dans les objets moraux, mais dans les biens et les maux physiques. Les anciens Thraces pleuroient à la naissance d'un enfant, et se réjouissoient publiquement de la mort de ceux qui leur étoient chers. Près de la baie de Hud-

Digitized by Google

son, on sait qu'il est commun de voir les vieillards demander la mort et l'attendre de la piété d'un fils ou d'un de leurs proches, comme une insigne faveur. Les veuves des Gentoux veulent qu'on les brûle sur le bucher de leurs époux. Nulle part on n'estime l'injure par le mal physique qu'elle cause; et la pointe de l'épée est bien moins redoutée d'un gentilhomme qu'un coup léger et peu dangereux.

Autrefois dans toute l'Europe c'étoit une règle de politesse de fatiguer de complimens et de cérémonies ceux qu'on recevoit chez soi. Et encore aujourd'hui au Kamtschatka, l'hospitalité exige qu'on presse son hôte de manger, et qu'on chauffe sa chambre au point de le forcer d'en sortir et de se dérober par la fuite à cet excès d'empressement. Ce départ brusque et soudain est envisagé comme la preuve indubitable d'un bon accueil et d'une réception honorable.

De telles coutumes, plus ridicules sans doute que blâmables, étant toujours liées à quelque degré de barbarie, indiquent au moins des progrès à faire dans tout ce qui tient aux mœurs et aux jugemens qu'on en porte. L'objet propre de la bienveillance est d'obliger et de faire du bien. A cet égard il est clair que la connoissance des effets de nos actions, connoissance acquise et perfectionnée par l'expérience,

Digitized by Google

ne peut manquer de corriger bien des erreurs, et de nous donner une idée plus juste de ce qui doit être utile ou agréable à nos semblables.

Dans un esprit grossier, le jugement qui distingue le juste de l'injuste est moins égaré par l'erreur, que troublé par des passions violentes, par une partialité aveugle, par la jalousie, par la vengeance. Aussi les nations, placées en diverses situations, s'accoutument-elles à envisager les actions et les caractères comme de justes sujets de louange ou de blâme, selon qu'ils sont conformes ou opposés à leur manière de vivre. Chez les peuples guerriers, la valeur est le trait distinctif de la vertu, la lâcheté le premier élément du vice. Ceux qui s'adonnent au commerce mettent avant tout l'exactitude et la bonne foi : l'homme de bien est pour eux celui qui fait honneur à ses affaires, qui peut et veut remplir ses engagemens. Dans le langage des amateurs, la vertu (*virtù*) est venue à exprimer la connoissance de l'antiquité ou celle des curiosités de l'art et de la nature. Chez les Grecs et chez les anciens Romains, le mot qui correspond à notre mot vertu, signifioit le courage (1).

(1) *Virtus*, ἀρετή.

Digitized by Google

Toutes les fois que la nature humaine s'écarte de la vérité, elle peut y être ramenée par l'expérience et l'instruction. Cette marche tend à établir la paix et l'ordre social sur le fondement de la justice : car, dans toutes nos actions extérieures, la justice est la règle de la convenance et de l'estime. On peut s'assurer des progrès qui ont eu lieu à cet égard en jetant les yeux sur les loix faites à différentes époques de l'existence sociale, autant que par le tableau des mœurs qui les caractérisent.

Il y a des cas où la loi n'est autre chose qu'une coutume, et fait partie des mœurs du peuple chez lequel on la trouve établie. Il y en a d'autres où elle n'est que l'expression de la volonté d'un maître, qui impose à ses sujets une obéissance forcée. Dans les constitutions libres, c'est la convention réfléchie qui détermine les conditions sous lesquelles se rassemblent les membres d'une même société, et la sureté qui leur est offerte pour leur personne et pour leurs biens.

La loi fondée sur la coutume doit porter l'empreinte des mœurs. Les combats judiciaires, les épreuves de l'ordéal, la torture, employés comme moyens de preuves, étoient une partie de la jurisprudence de nos ancêtres. A mesure que la raison a fait des progrès, ces

Digitized by Google

loix barbares ont été tacitement ou formellement abrogées (1).

Dans les siècles grossiers, à peine la propriété est-elle distinguée de la simple possession. Si quelqu'un trouve une chose perdue, il s'en empare. Peu-à-peu l'intérêt commun suggère d'autres maximes, il répand de nouvelles lumières sur les moyens légitimes d'acquérir et sur tout ce vaste champ de discussion judiciaire.

La volonté des hommes puissans peut produire des réglemens favorables à leur faction et contraires à celle de leurs adversaires. C'est ainsi qu'à Rome les patriciens en agirent; leurs loix dirigées contre les plébéiens furent des actes de violence. Les constitutions féodales de l'Europe moderne ne furent dans l'origine qu'un système d'usurpation en faveur des Seigneurs au préjudice de leurs vassaux.

Pour purifier les sources de la législation, il seroit convenable que tout intérêt particulier en fût exclu, ou ce qui revient presque au même, que chaque intérêt particulier y prît part, pour se défendre et se protéger lui-

(1) *Ou formellement.* Ce mot est du traducteur. L'auteur suppose que partout l'abrogation a été tacite; assertion qui semble avoir besoin d'être restreinte. (*P. P. p.*)

Digitized by Google

même, autant que cela se peut sans nuire à l'intérêt commun. . . . . .

Les formes et les dogmes même de la religion, sortant des siècles de barbarie, peuvent, comme les mœurs, éprouver les bons effets du progrès de la raison et du discernement moral. L'homme, frappé de la distinction du juste et de l'injuste, a raison de croire, que la même Puissance de laquelle cette impression dérive, et qui a mis en lui l'amour de la justice, donne au juste son appui, et réprouve ce que condamnent et détestent les créatures qui sont son ouvrage.

Il semble donc qu'on a lieu d'espérer que les principes moraux seront intimément liés aux principes religieux. Cependant l'histoire des siècles barbares nous montre ici de grands écarts. La superstition de cet âge, ou la crainte vaine des maux produits par d'invincibles Puissances, se lie à des observances et à des pénitences frivoles, à des actes de malice et de cruauté, bien plus qu'à des actions de bienfaisance et de justice.

Non-seulement les nations barbares, mais quelques nations très-civilisées, telles que les Romains et les Carthaginois, ont été livrées à d'aveugles superstitions. On sait que ces derniers immoloient des victimes humaines avec des rafinemens de cruauté qui font horreur.

Digitized by Google

Et nous lisons qu'à Rome de semblables victimes furent enfermées vivantes dans la tombe, pour prévenir ou éluder l'effet de quelques vaines prédictions. Pour appaiser une divinité irritée, le peuple, sur l'autorité des augures, y fut souvent soumis à des impositions excessives, et contraint de donner, sous le nom d'oblations, tout ce dont les troupeaux s'étoient accrus pendant le cours d'une saison entière (1). On assure même qu'en quelques contrées d'Italie les enfans nés pendant la même période étoient compris parmi ces dons.

Mais à quelque degré d'abaissement et de servitude que soit réduit l'esprit humain, il n'est jamais entiérement déchu, ni privé de tout moyen de briser ses entraves. L'étude de la nature, vers laquelle il se porte de lui-même, l'élève insensiblement à la connoissance du vrai Dieu, et en même temps que sa foi s'épure, elle a sur toute sa conduite la plus favorable influence.

Toutefois, il ne faut pas croire que la réforme des vaines superstitions, et l'établissement d'une religion pure, puissent être l'effet immédiat de la raison commune des hommes qui composent une nation. Ces hommes pris en masse sont trop profondément engagés dans

(1) C'est ce qu'on appeloit *Ver sacrum*. (A)

Digitized by Google

leurs pratiques superstitieuses : d'un côté l'habitude, de l'autre la crainte les arrêtent. Il faut pour déterminer une démarche utile l'impulsion de quelque passion capable de faire tête à celles qui les subjuguent.

En conséquence, on doit s'attendre à voir de nouveaux systêmes d'enthousiasme et de superstition supplanter ceux qui sont en vogue. Ce n'est que sur le petit nombre, que la raison peut conserver son empire. Mais ce petit nombre, capable de réflexion, et sachant se replier sur lui-même, guidé par le sentiment du juste et de l'injuste, apprendra, par le choc même des opinions les plus exagérées, à discerner la vérité (1).

C'est la prérogative de l'homme de se reconnoître et de remarquer la place qui lui est assignée dans la création.

Cette prérogative, qui le distingue des animaux, est commune à son espèce. Aussi ne faut-il point d'étude pour avoir la conscience du bien et du mal. Mais il en faut pour faire de cette connoissance une application constamment juste.

Cependant l'esprit humain ne commence jamais par s'étudier lui-même. Au contraire,

---

(1) Nous abrégeons ici notre auteur en conservant le fond des pensées. (*P. P. p.*)

Digitized by Google

il se porte naturellement vers les objets extérieurs. C'est même ceux qui sont le plus loin de lui qui attirent ses premiers regards : tels sont les phénomènes célestes et l'origine des choses qui le frappent.

Telle étoit la direction de la science, lorsque Socrate la fit descendre sur la terre. A de vaines recherches sur des objets éloignés de nous, il substitua l'étude de l'homme et de tout ce qui peut avoir pour lui le plus d'importance, la distinction du bien et du mal, et son application à la conduite de la vie.

A la vérité, les formes extérieures qui constituent la bonté morale des actions humaines, sont en tout temps et en tous lieux un sujet familier de discussion. Les premiers moralistes qui s'en sont occupés, qui ont classé et énoncé nos devoirs, n'ont pas été moins honorés que les fondateurs des Etats, et leur mémoire s'est transmise d'âge en âge : souvent même on a supposé qu'ils avoient eu des communications glorieuses avec des êtres bienfaisans et supérieurs à notre nature. Telle fut la gloire de Confucius, de Zoroastre, de Mango Capac, et d'autres sages révérés.

Dans les siècles grossiers les préceptes de la morale ne sont pour la plupart qu'une sorte de rituel, qui indique les formes extérieures les plus propres à réprimer les passions fougueu-

Digitized by Google

ses et à combattre l'intérêt personnel. La vertu, qui exige des efforts et une sorte de renoncement à soi-même, paroît long temps avoir besoin d'être excitée par des récompenses : on n'imagine pas qu'elle se suffise à elle-même.

Mais tôt ou tard ces principes sont soumis à un examen plus sévère. Si la vertu est un bien, pourquoi ne la rechercheroit-on pas pour elle-même ? Si elle n'est pas un bien, pourquoi nous forcer à la suivre par des motifs qui lui sont étrangers? Pour tout ce qui a rapport à l'ordre social et au maintien de la paix intérieure, il n'est pas difficile de répondre. La Communauté punit ou récompense en vue de son utilité; et ne s'occupe nullement d'examiner ce qui est un bien par sa nature.

Mais le philosophe, qui veut connoître le principe qui dirige le choix des hommes, ne peut se dispenser de cette recherche. Car il faut qu'il recommande à chaque individu non-seulement ce qui convient aux autres, mais ce qui convient à cet individu lui-même.

Ainsi, lorsqu'il s'agit de former un système de morale, le premier point qu'il faut établir, c'est le bien propre et spécifique qui convient à la nature humaine, c'est-à-dire, ce qui peut être le plus propre à procurer à-la-fois le bonheur de l'espèce et de l'individu.

On accordera sans peine que si l'on déter-

Digitized by Google

mine ce bien là on aura trouvé une mesure d'estime et une règle de conduite. Ce bien sera donc ce qui fera l'essence de la vertu, et il servira de récompense aux travaux qu'elle prescrit.

C'est vers ce grand objet que se dirigoient les entretiens de Socrate. Et dans les siècles suivans, le souvenir de ces entretiens donna naissance à une grande variété de systêmes. Les auteurs de toutes ces doctrines s'efforçoient de fonder la morale sur quelque grand principe relatif au souverain bien et à la destination de l'homme. Tous s'accordoient à placer le bonheur dans une conduite convenable et bien réglée. Mais les uns tendoient à détacher l'homme des liens qui l'unissent à ses semblables, en l'engageant à se dérober aux soins qu'imposent une famille, et à la charge des affaires publiques. Les autres vouloient que l'individu s'envisageât sans cesse comme un membre de la communauté ou comme appartenant à tout le genre humain, qu'ils s'estimassent heureux de remplir envers leur prochain les saints devoirs de l'amitié, et que dans les choses placées hors de leur portée, ils apprissent à se soumettre aux sages décrets de la Providence.

Les premiers systêmes de morale qui furent tracés sur ces principes, s'attirèrent, par leur

Digitized by Google

nouveauté même, l'attention des peuples et de ceux qui occupoient un rang distingué chez les nations les plus éclairées, des hommes d'Etat, des guerriers et des Rois. Avant l'époque où une multitude de docteurs, superficiels ou mensongers, discrédita la philosophie, on éprouva toute son influence, elle fut envisagée comme l'école des hommes et la nourrice des héros.

« Pour la fortune, écrivoit à Zénon le Roi » Antigonus, et selon le langage vulgaire, je » puis me croire votre supérieur : mais en rai- » son, en sagesse et en véritable bonheur, vous » êtes beaucoup au-dessus de moi. C'est pour- » quoi je vous prie de vous rendre auprès de » moi. J'espère que vous ne me refuserez pas. » Hâtez-vous de venir, et croyez que vos ins- » tructions seront un bienfait, non-seulement » pour moi, mais pour tous les Macédoniens. » Celui qui inspire aux Rois la vertu, l'inspire » par là même aux peuples. Car d'ordinaire » c'est sur le modèle des Souverains que se for- » ment les sujets. »

En parcourant les noms illustres que présente l'histoire de la philosophie, comme enseignant cet art de vivre ou l'exerçant avec honneur, les noms de Socrate et de Platon, de Xénophon, d'Epaminondas, d'Aristote, de Zénon, de Cicéron, de Caton, de Thraséas,

Digitized by Google

d'Helvidius, d'Epictète et de Marc-Aurèle, on ne peut s'empêcher de croire que les progrès à cet égard n'ont pas été moins remarquables qu'à d'autres. A la vérité ici, comme ailleurs, on ne voit pas une marche bien constante; de fréquentes interruptions s'y laissent appercevoir. Des siècles se passent pendant lesquels l'espèce humaine semble devenue indifférente à toute sorte d'instruction. En d'autres où le desir de connoître s'éveille, l'attention se tourne vers des objets de peu d'importance, et les plus grands sont négligés. Les recherches purement physiques font abandonner l'étude de la morale. Enfin lorsqu'on se livre à cette étude, c'est souvent pour suivre de simples vues spéculatives, qui n'ont pas sur la pratique beaucoup d'influence. L'esprit humain n'est alors qu'un objet curieux d'observation. Le savant qui l'analyse ne se replie pas sur lui-même, et cherche quelquefois à se distinguer du vulgaire par une sorte d'indifférence aux principes de la religion et aux loix de la charité et de la bienveillance.

Il ne faut pas douter que l'influence qu'eut autrefois la philosophie ne tînt beaucoup à la considération dont elle faisoit jouir ceux qui s'appliquoient à cette étude. C'est avec tous ces avantages qu'elle fut transmise aux Romains par les Grecs. Elle s'allia chez eux à

Digitized by Google

cette espèce de dévouement des personnages les plus illustres, qui, au temps de la République, ouvroient leurs portes à leurs concitoyens, afin qu'ils pussent les consulter sur d'importantes questions liées aux principes de la justice et de l'équité. Elle maintint sous les Empereurs des sentimens élevés et le souvenir de la liberté. Ceux à qui leurs ancêtres avoient transmis ces sentimens comme un héritage, les portoient aux pieds du trône : plus souvent encore dans un honorable exil. Ni l'oppression ni les séductions de la faveur ne purent altérer leur constance, et l'estime publique s'attacha à ces modèles d'une conduite noble et vertueuse. Ils continuèrent à servir de conseils aux hommes moins éclairés, et leurs réponses furent recueillies avec soin. Ce fut une sorte d'hommage qu'Auguste rendit à la philosophie, quand, par un édit formel, il ordonna que ces consultations gratuites feroient autorité dans les cours de judicature, et seroient adoptées dans le Droit civil. Antistius Labeo et Atteius Capito, en faveur de qui fut publié ce premier édit, eurent des successeurs qui, sous d'autres Empereurs, ne jouirent pas d'une moindre considération. C'est de cette source que sortit enfin ce système de jurisprudence, qui, jusques dans le déclin de Rome et de tous les arts, parut non-seulement

Digitized by Google

se soutenir, mais avancer sans cesse vers sa maturité.

Appelé à tracer à l'homme la route qu'il doit suivre, le philosophe s'examine lui-même et se demande quelle est la place qu'il occupe dans la nature? En méditant cette question, il s'envisage, non-seulement comme une partie du genre-humain, mais comme une portion de cet Univers que Dieu a créé et qu'il gouverne. « Si j'ai fait mon devoir, dit Antonin, »je ne puis oublier que cela même est le bien »auquel j'aspire, et que ma vie entière doit »s'employer à de telles actions. » S'agit-il de marquer son poste? Il considère le système entier de la création, et son bien particulier se confond dans le bien général.

« Ordre sublime de la nature! Tout ce qui »sera conforme à ce que tu me prescris, sera »conforme à ce que je me prescris moi-même. »Les fruits que tu fais éclore en leur temps »seront la règle de mes desirs. » Ces sentimens religieux anoblissent l'intelligence qui les conçoit. Ils se fondent sur les vérités les mieux reconnues de la morale et de la physique. Aussi les retrouve-t-on dans les remarques finales que Newton a placées à la suite de ses *Principes*, comme dans tout ce qui nous reste de la philosophie de Socrate, d'Epictète, et de Marc-Aurèle. Chez le philosophe moderne,

Digitized by Google

ne, ces sentimens sont excités par la vue de ce grand ouvrage où l'on démêle des causes finales et un ordre recherché, que ne peut expliquer aucun mécanisme. Chez les anciens, ils sont produits par la contemplation de ces dispositions sages et bienveillantes que nous trouvons en nous : dispositions qui, plaçant en quelque sorte l'homme au-dessus de lui-même, le rendent participant de la nature divine, et indiquent, par leur accord avec le plan de l'Univers, que celui-ci est l'ouvrage d'une intelligence supérieure, dont la sagesse et la bonté sont sans bornes.

Pour élever l'ame, dit Epictète, jusqu'à la Providence divine; il n'y a que deux choses requises : l'attention à l'ordre de la nature, et un cœur reconnoissant.

De tout ce qui précède on peut conclure, que le principe le plus élevé auquel la science morale puisse atteindre, est celui qui met l'homme dans cette position, où, s'envisageant comme une partie de la Communauté des êtres vivans, il se croit appelé par Dieu lui-même à concourir à ses vues, en faisant en sorte que chacune des parties du tout tendent au bien commun : et où, réduisant en action ces maximes, il fait ce qui dépend de lui pour être un instrument utile entre les mains de la Providence, soit qu'il lui soit permis de con-

Digitized by Google

courir à ses desseins d'une manière active, soit que, forcé de rester dans l'inaction, il se soumette simplement à ses décrets.

Sous cet aspect, la nature humaine se présente à nous comme progressive, et l'on doit s'attendre qu'un tel principe agissant toujours; toujours aussi, dans quelqu'une au moins des diverses applications qu'on en peut faire, on appercevra une amélioration sensible. Mais il ne faut point oublier que toutes les affaires humaines sont sujettes à de grandes vicissitudes, que l'espèce elle même a ses périodes de déclin, et que ses mouvemens rétrogrades ne sont pas moins frappans que ses progrès.

Parmi les causes qui favorisent l'avancement d'une nation, ou qui amènent son déclin, il en est peu qui ait plus d'influence que sa situation politique. A cet égard l'effet est souvent produit sans que ceux qui y concourent le pressentent, ensorte qu'en ce cas les hommes ne sont que d'aveugles instrumens destinés à opérer des changemens dont ils n'ont nulle connoissance. Ils désirent sans doute constamment d'améliorer leur état, mais ils se jettent quelquefois dans une route dont ils ne peuvent appercevoir l'issue. Lorsque les Barons, au temps de l'aristocratie féodale, extorquoient aux Rois d'Angleterre des chartres en leur faveur, ils étoient loin de prévoir qu'ils jetoient

Digitized by Google

les fondemens de la liberté de ce peuple dont ils vouloient rester les maîtres. Le peuple Romain ne prévit pas mieux, que l'appui qu'il donnoit à César pour humilier le Sénat, aboutiroit à établir un despotisme militaire, qui lui feroit perdre à jamais ses droits et sa liberté.

Les vicissitudes auxquelles sont exposées toutes les affaires humaines sont une partie nécessaire de ce grand tableau d'activité qu'offre le spectacle de la vie. Elles sont destinées à l'instruction de ceux qui veulent mettre à profit leur situation et leurs talens : de tous ceux en général qui desirent jouir des avantages de tout genre qui sont à leur portée ; avantages qu'on perd par négligence et par folie, tandis que la sagesse et la vertu en rendent la possession assurée. Ces leçons de l'expérience, auxquelles les hommes sont assujettis, ne sont point des loix de nécessité, mais des règles de choix, adressées à une volonté libre. Les exemples sont mis sous les yeux des nations comme sous les yeux des individus. Pour les unes, comme pour les autres, les chemins de la vie sont couverts des monumens du vice et de la vertu, de la sagesse et de la folie. Ni les nations, ni les individus ne peuvent se plaindre d'avoir manqué d'avis et de directions. Les écueils sont signalés par de tristes débris, et le passage où l'on navigue en

Digitized by Google

sureté est ouvert à tous ceux qui veulent le suivre.

Quand nous disons que l'Auteur de la Nature a voulu offrir à l'homme un spectacle qui lui servît de leçon et qui favorisât ses progrès, nous sommes loin de prétendre qu'à une époque quelconque on peut compter sur quelque degré d'amendement dans cet être versatile. Il a reçu des facultés et des moyens d'en faire emploi. Mais le résultat a été abandonné à sa volonté. Les opérations mécaniques sont soumises à des loix nécessaires; nous pouvons annoncer la seconde à laquelle Jupiter sera en opposition, celle où Vénus paroîtra sur le disque du Soleil: mais en aucun cas nous ne pouvons prédire ce que fera l'homme. Les mêmes conjonctures peuvent renaître, mais sa volonté capricieuse renaissant avec elle, le même agent peut-être se montrera différent de lui-même, uniquement pour exercer sa liberté.

En parlant donc des progrès de la race humaine, nous ne bornons pas notre vue à tel ou tel peuple, ni à tel ou tel temps, mais nous embrassons la carrière entière que l'espèce peut parcourir. Il faut ici se tenir en garde contre deux extrêmes: et ceux qui refusent de reconnoître que la nature humaine est susceptible d'amélioration, et ceux qui croient que tout en elle est amélioration, donnent dans quelque excès. L'homme n'est pas parti du degré le

Digitized by Google

plus bas : dominant, dès l'époque de sa création, sur le reste des animaux, il a fait des pas qui l'élèvent au-dessus de lui-même, et tout nous indique qu'il en doit faire encore : les bornes même du séjour terrestre qu'il habite ne peuvent limiter ses vues et son activité.

La suite de cet ordre de choses est cachée à nos yeux. La vie d'une plante est achevée lorsqu'elle est détachée du sol qui la nourrit. Celle d'un animal peut être terminée lorsque son organisation est détruite et que son instinct n'a plus d'emploi. Mais l'intelligence s'applique à tout, et son emploi n'est borné ni par le temps, ni par le lieu. Partout où l'on peut voir et comprendre, cette faculté trouve sa place. Aussi, même sur cette terre, tandis que les diverses espèces d'animaux sont bornées pour la plupart à un climat ou à un sol particulier, l'homme peut habiter partout, et sait tirer parti des situations les moins favorables. N'est-il pas probable qu'il sera de même appelé à prolonger son existence? La mort, il est vrai, semble l'égaler aux animaux brutes. Mais ce n'est là qu'une apparence, que ses espérances démentent. Ce sujet mérite de notre part un examen plus approfondi (1).

(La suite au Cahier prochain.)

(1) Les principes sur lesquels les anciens fondoient

Digitized by Google

ÉCONOMIE POLITIQUE.

An Essay on the principle of population, etc. C'est-à-dire, Essai sur le principe de population, ou exposé des effets passés et présens de l'action de cette cause sur le bonheur du genre humain, suivi de quelques recherches relatives à l'espérance de guérir ou d'adoucir les maux qu'elle entraîne. Nouvelle édition considérablement augmentée, par T. R. Malthus. Londres 1803. Un Vol. in-4°. de 610 pages.

La première édition de cet Essai parut en 1798; et eut, à ce qu'il paroît, un grand succès. Celle-ci, par les changemens essentiels que l'auteur y a faits, et surtout par quelques additions importantes, est devenue un nouvel ouvrage. Nous avons lieu de nous féliciter à cet égard d'avoir attendu qu'il eût pris sa dernière for-

---

la morale, méritent beaucoup d'attention. On aura remarqué dans ce chapitre le penchant de Ferguson pour le système des stoïciens. Leurs principes, modifiés par ceux d'une morale encore plus pure, lui ont paru propres à produire les plus heureux effets. Il faut néanmoins les recevoir avec quelques précautions et se défier de l'admiration exagérée que peuvent exciter des opinions que nous sommes accoutumés dès l'enfance à associer à de grands noms et à de grandes vertus. (*P. P. p.*)

Digitized by Google

me, pour le faire connoître à nos lecteurs. Il est divisé en quatre Livres, dont voici les titres.

LIVRE I. *Des obstacles à la population dans les parties du monde les moins civilisées, et dans les temps passés.*

LIV. II. *Des obstacles à la population dans les différens Etats de l'Europe moderne.*

LIV. III. *Des différens systêmes ou expédiens qui ont été proposés ou qui ont prévalu dans la société, envisagés comme modifiant les maux que fait naître le principe de population.*

LIV. IV. *De l'espérance qu'on peut concevoir pour l'avenir de guérir ou d'adoucir les maux qu'entraîne le principe de population.*

CES titres font voir que le sujet est vaste et intéressant. La manière dont l'auteur l'a traité est propre à fixer l'attention des hommes d'Etat. Il a pris soin de développer et d'appliquer les conséquences de ses principes, et il a mieux aimé courir le risque de paroître long, de se répéter même quelquefois, que d'affecter un langage abstrait et profond, plus propre à la théorie qu'à la pratique. C'est vers celle-ci qu'il a dirigé tous ses efforts; il s'est flatté de l'espérance que les erreurs même qu'il n'aura pas su éviter, feront naître de nouvelles recherches, et que les travaux réunis de ceux qui s'y livreront, après lui, contribueront enfin à améliorer à quelque égard le sort de l'espèce humaine. Animés du même desir, nos lecteurs supporteront quelques

Digitized by Google

discussions d'un genre sévère, et approuveront que nous donnions à nos extraits une forme et une étendue analogues à celles de l'ouvrage.

CHAPITRE I.

Exposition du sujet. Rapport de l'accroissement de la population et de la nourriture.

Si l'on cherchoit à prévoir quels seront les progrès futurs de la société, il s'offriroit naturellement deux questions à examiner :

1°. Quelles sont les causes qui ont arrêté jusqu'ici les progrès des hommes ou l'accroissement de leur bonheur ?

2°. Quelle est la probabilité d'écarter en tout ou en partie ces causes qui font obstacle à nos progrès ?

Cette recherche est beaucoup trop vaste pour qu'un seul individu puisse s'y livrer avec succès. L'objet de cet Essai est d'examiner les effets d'une grande cause, intimément liée à la nature humaine, qui a agi constamment et puissamment dès l'origine des sociétés, et qui cependant a peu fixé l'attention de ceux qui se sont occupés du sujet auquel elle appartient. A la vérité, on a souvent reconnu et constaté les faits qui démontrent l'action de cette cause, mais on n'a pas vu la liaison na-

Digitized by Google

turelle et nécessaire qui existe entre elle et quelques effets remarquables : quoiqu'au nombre de ces effets il faille probablement compter une grande partie des vices et de la misère, ainsi que de l'inégale distribution des bienfaits de la Nature, que les hommes éclairés et bienveillans ont de tout temps desiré de corriger.

La cause que j'ai en vue, est la tendance constante qui se manifeste dans tous les êtres vivans à accroître leur espèce plus que ne le comporte la quantité de nourriture qui est à leur portée.

C'est une observation du Dr. Franklin, qu'il n'y a aucune limite à la faculté productive des plantes et des animaux, si ce n'est qu'en augmentant en nombre ils se dérobent mutuellement leur subsistance. Si la face de la terre, dit-il, étoit dépouillée de toute autre plante, une seule espèce, par exemple le fenouil, suffiroit pour la couvrir de verdure. Et s'il n'y avoit plus d'autres habitans, une seule nation, par exemple les Anglais, en peu de siècles l'auroient peuplée (1).

Cela est incontestable. La Nature a répandu d'une main libérale les germes de la vie dans les deux règnes. Mais elle a été économe de place et d'alimens. Sans cette réserve, en quel-

(1) *Franklin's Miscell*, p. 9.

Digitized by Google

ques milliers d'années, des millions de mondes seroient fécondés par la terre seule. Mais une impérieuse nécessité réprime cette population luxuriante, et l'homme est soumis à sa loi, comme tous les êtres vivans.

Les plantes et les animaux suivent leur instinct sans être arrêtés par la prévoyance des besoins qu'éprouvera leur progéniture. Le défaut de place et de nourriture détruit dans ces deux règnes ce qui naît au-delà des limites assignées à chaque espèce. De plus, les animaux se servent mutuellement de proie.

Les effets de cet obstacle sont pour l'homme bien plus compliqués. Sollicité par le même instinct, il se sent arrêté par la voix de la raison : et placé entre ces deux forces contraires, soit qu'il cède, soit qu'il résiste, il éprouve des inconvéniens inévitables. Si l'instinct l'emporte, la population croît plus que les moyens de subsistance. Mais dès que ce terme est atteint, il faut qu'elle diminue. Ainsi la difficulté de se nourrir est un obstacle toujours subsistant à la population humaine : il doit se faire sentir partout où elle est rassemblée, et s'y présenter sans cesse sous la forme de la misère actuelle, ou de la misère future.

On se convaincra que la population a cette tendance constante à s'accroître au-delà des moyens de subsistance, et qu'elle est arrêtée

Digitized by Google

par cet obstacle, en parcourant sous ce point de vue les différentes périodes de l'existence sociale. Mais avant d'entreprendre ce travail, pour y jeter plus de clarté, essayons de déterminer d'une part quel seroit l'accroissement naturel de la population, si elle étoit abandonnée à elle-même sans aucune gêne: et d'autre part, quelle peut être l'augmentation des productions de la terre dans les circonstances les plus favorables à l'industrie produotive. La comparaison de ces deux échelles d'accroissement nous fera juger, avec plus de précision, de la force de cette tendance qu'a la population à croître plus que les moyens de subsistance, et mesurer en quelque sorte cette force dont nous avons reconnu l'existence.

On accordera sans peine, qu'il n'y a aucun pays connu, où les moyens de subsistance soient si abondans, et les mœurs si simples et pures, que jamais la difficulté de pourvoir aux besoins d'une famille n'y ait empêché ou retardé les mariages: et que jamais les vices des grandes villes, les métiers insalubres, ou l'excès du travail n'y aient porté atteinte à la vie. Ainsi nous ne connoissons aucun pays où la population ait pu croître sans obstacle.

On peut dire qu'indépendamment des loix qui établissent le mariage, la nature et la vertu s'accordent à le prescrire, et que si rien n'em-

Digitized by Google

pêche de former de bonne heure une telle union, on doit s'attendre à voir la population s'élever bien au-delà des bornes que nous l'avons vue atteindre.

Dans les Etats du nord de l'Amérique, où les moyens de subsistance ne manquent point, où les mœurs sont pures, et où les mariages sont plus faciles qu'en Europe, on a trouvé que la population, pendant un assez long espace de temps, avoit doublé tous les vingt-cinq ans. Cependant pendant ce même temps, on avoit vu, en quelques villes, le nombre des morts excéder celui des naissances (1), ensorte qu'il falloit que le reste du pays leur fournît constamment de quoi remplacer leur population.

Dans les établissemens de l'intérieur, où l'agriculture étoit la seule occupation des Colons, et où l'on ne connoissoit ni les vices ni les travaux mal sains des villes, on a trouvé que la population doubloit en quinze ans (2). Cet accroissement, tout grand qu'il est, pourroit sans doute l'être bien davantage, si la population n'éprouvoit point d'obstacle. Pour défricher un pays nouveau, il faut souvent un travail excessif; de tels défrichemens ne sont

(1) *Price's observ. on Revers. Pay.* Vol. I. p. 274.
(2) *Id.* p. 282.

Digitized by Google

pas toujours fort salubres: d'ailleurs les sauvages indigènes troubloient quelquefois ces entreprises par des incursions qui diminuoient le produit de l'industrieux cultivateur, ou même ravissoient la vie à quelques individus de sa famille.

Selon une table d'Euler, calculée d'après une mortalité de 1 sur 36; si les naissances sont aux morts dans le rapport de 3 à 1, la période du doublement sera de 12 ¾ d'années seulement. Et ce n'est point là une simple supposition, mais elle s'est réalisée plus d'une fois pendant de courts intervalles de temps.

W. Petty croit qu'il est possible qu'en certains cas la population double en dix ans (1).

Mais pour nous mettre à l'abri de toute espèce d'exagération, nous prendrons pour base de nos raisonnemens l'accroissement le moins rapide: accroissement prouvé par le concours de tous les témoignages, et qu'on a démontré provenir du seul produit des naissances.

Nous pouvons donc tenir pour certain que lorsque la population n'est arrêtée par aucun obstacle, elle va doublant tous les vingt-cinq ans, et croît de période en période selon une progression géométrique.

Il est moins aisé de déterminer la mesure

(1) *Polit. Arithm.* p. 14.

Digitized by Google

de l'accroissement des productions de la terre. Mais du moins nous sommes sûrs que cette mesure est tout-à-fait différente de celle de la population. Un nombre de mille millions d'hommes doit doubler en vingt-cinq ans par le seul principe de population tout comme celui de mille hommes. Mais il s'en faut bien qu'un nombre d'hommes immense puisse être nourri avec autant de facilité qu'un nombre moindre. L'homme est assujetti à une place limitée. Lorsqu'un arpent a été ajouté à un autre arpent, jusqu'à-ce qu'enfin toute la terre fertile soit occupée, l'accroissement de nourriture dépend de l'amélioration des terres déjà mises en valeur. Cette amélioration, par la nature de toute espèce de sol, ne peut faire des progrès toujours croissans, au contraire, elle en fera qui décroîtront graduellement, tandis que la population n'a point de limite, et que ses accroissemens deviennent une cause active d'accroissemens nouveaux.

Tout ce qu'on nous dit de la Chine et du Japon peut faire douter que tous les efforts de l'industrie humaine pussent réussir à y doubler le produit du sol en prenant même la période la plus longue. A la vérité, notre globe offre encore des terres sans culture et presque sans habitans : mais on peut contester le droit d'exterminer ces races éparses, ou de les contrain-

Digitized by Google

dre à vivre à l'étroit dans une partie retirée de leurs terres, qui ne peut suffire à leurs besoins. Si l'on entreprend de les civiliser et de diriger leur industrie, il faudra y employer beaucoup de temps : et comme pendant ce temps l'accroissement de la population se réglera sur celui de la nourriture, il arrivera rarement qu'une grande étendue de terrains abandonnés soit mise tout-à coup en culture par des nations éclairées et industrieuses. Et lors même que cet événement aura lieu, comme il arrive par l'établissement de nouvelles colonies, cette population croissant rapidement et en progression géométrique, s'imposera bientôt des bornes à elle-même. Si l'Amérique continue à croître en population, comme on n'en sauroit douter, quoiqu'avec moins de rapidité que dans le premier période des établissemens qu'on y a formés, les indigènes seront toujours plus repoussés dans l'intérieur des terres, jusqu'à-ce qu'enfin leur race vienne à s'éteindre.

Ces observations sont, jusqu'à un certain point, applicables à toutes les parties de la terre où le sol est imparfaitement cultivé. Il ne pourroit entrer dans l'esprit, même un seul instant, de détruire et d'exterminer la plupart des habitans de l'Asie et de l'Afrique. Civiliser les tributs diverses des Tartares et des Nègres, et diriger leur industrie, seroit

Digitized by Google

sans doute une entreprise longue et difficile, d'un succès d'ailleurs variable et douteux.

L'Europe n'est point aussi peuplée qu'elle pourroit l'être. C'est en Europe qu'il y a quelque lieu d'espérer que l'industrie peut être mieux dirigée. En Angleterre et en Ecosse on s'est beaucoup livré à l'étude de l'agriculture : et cependant, dans ces pays même, il y a beaucoup de terres incultes. Examinons jusqu'où pourroit être porté le produit de cette isle dans les circonstances les plus favorables à son accroissement.

Si nous supposons que, par la meilleure administration et par les encouragemens les plus puissans donnés aux cultivateurs, le produit des terres y pourroit doubler dans les premières vingt-cinq années, il est probable que nous irons au-delà de la vraisemblance, et que cette supposition paroîtra excéder les bornes qu'on peut raisonnablement assigner à un tel accroissement de produit.

Dans les vingt-cinq années qui suivront, il est absolument impossible d'espérer que le produit suive la même loi, et qu'au bout de cette seconde période, le produit actuel se trouve quadruplé. Ce seroit heurter toutes les notions que nous avons acquises sur la fécondité du sol. L'amélioration des terres stériles ne peut être que l'effet du travail et du temps : et il

Digitized by Google

est évident pour ceux qui ont la plus légère connoissance de cet objet, qu'à mesure que la culture s'étend, les additions annuelles qu'on peut faire au produit moyen vont continuellement en diminuant avec une sorte de régularité. Pour comparer maintenant l'accroissement de la population à celui de la nourriture, usons d'une supposition, qui quelque inexacte qu'elle soit, sera du moins manifestement plus favorable à la production de la terre, qu'aucun résultat de l'expérience.

Feignons que les additions annuelles, qui pourroient être faites à ce produit moyen, ne décroissent point et restent constamment les mêmes; ensorte que chaque période de vingt-cinq ans ajoute au produit annuel de la Grande-Bretagne autant que tout son produit actuel. Assurément le spéculateur le plus exagéré ne croira pas qu'on puisse supposer davantage. Car cela seul suffiroit pour convertir en peu de siècles tout le sol de l'isle en jardin.

Appliquons cette supposition à toute la terre: ensorte qu'à la fin de chaque période de vingt-cinq ans toute la nourriture qu'elle fournit à l'homme actuellement soit ajoutée à celle qu'elle pouvoit fournir au commencement de la même période. C'est plus assurément que tout ce qu'on a droit d'attendre

Digitized by Google

des efforts les mieux dirigés de l'industrie humaine.

Nous sommes donc en état de prononcer, en partant de l'état actuel de la terre habitable, que les moyens de subsistance, dans les circonstances les plus favorables à l'industrie, ne peuvent jamais augmenter plus rapidement que selon une progression arithmétique.

La conséquence inévitable de ces deux loix d'accroissement comparées, est assez frappante. Portons à onze millions la population de la Grande-Bretagne, et accordons que le produit actuel de son sol suffit pour maintenir une telle population. Au bout de vingt-cinq ans la population seroit de vingt-deux millions, et la nourriture étant aussi doublée suffiroit encore à son entretien. Après une seconde période de vingt-cinq ans, la population seroit portée à quarante-quatre millions, et les moyens de subsistance n'en pourroient plus soutenir que trente-trois. Dans la période suivante, la population arrivée à quatre-vingt huit millions ne trouveroit des moyens de subsistance que pour la moitié de ce nombre. A la fin du premier siècle, la population seroit de cent soixante dix-sept millions, et les moyens de subsistance ne pourroient suffire à plus de cinquante-cinq millions; ensorte qu'une population de cent vingt-un millions d'hommes seroit réduite à mourir de faim.

Digitized by Google

Substituons à cette isle qui nous a servi d'exemple, la surface entière de la terre, et d'abord on remarquera qu'il ne sera plus possible, pour éviter la famine, d'avoir recours à l'émigration. Portons à mille millions le nombre des habitans actuels de la terre: la race humaine croîtroit comme les nombres 1, 2, 4, 8, 32, 64, 128, 256, tandis que la subsistance croîtroit comme ceux-ci, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Au bout de deux siècles, la population seroit aux moyens de subsistance comme 256 est à 9; au bout de trois siècles, comme 4096 est à 13; et après deux mille ans la différence seroit immense et comme incalculable.

On voit que dans nos suppositions nous n'avons assigné aucune limite à l'accroissement des produits de la terre. Nous les avons conçus comme susceptibles d'une augmentation indéfinie, comme pouvant surpasser toute grandeur qu'on voudroit assigner. Dans cette supposition même, le principe de population, de période en période, l'emporte tellement sur le principe productif des subsistances, que pour maintenir le niveau, pour que la population trouve des alimens qui lui soient proportionnés, il faut qu'à chaque instant une loi supérieure fasse obstacle à ses progrès, que la dure nécessité la soumette à son empire,

Digitized by Google

que celui, en un mot, de ces deux principes contraires, dont l'action est si prépondérante, soit forcé par d'autres causes à respecter certaines limites.

(*La suite à un autre Cahier*).

HISTOIRE.

THE LIFE OF GEORGE WASHINGTON, etc. Vie de GEORGES WASHINGTON, Commandant en chef les forces Américaines, pendant la la guerre qui a assuré l'indépendance de son pays; et Premier Président des Etats-Unis. Compilée sous l'inspection de Mr. Bushrod Washington, d'après les papiers originaux que son parent lui a légués. Avec une introduction comprenant une Histoire abrégée des Colonies Anglaises dans le Continent de l'Amérique Septentrionale. Par John MARSHALL, Grand Juge des Etats-Unis. *Deux* Vol. 4°. 1804 chez R. *Philips* à Londres.

LA curiosité que font naître les relations biographiques est toujours en proportion de la célébrité des individus. Il est difficile d'avoir à l'intérêt du public des droits plus mérités

Digitized by Google

que ceux que l'illustre Washington a acquis dans une carrière toute consacrée au bien de son pays. Cet ouvrage, annoncé depuis long-temps, a été attendu avec une extrême impatience. Le premier volume a été publié il y a six mois. Le second vient de paroître; et un troisième est encore promis.

Ceux qui espéroient trouver dans le premier volume les Mémoires particuliers du héros de l'Amérique, ont été fort déçus: ce volume est tout entier rempli par l'introduction historique mentionnée dans le titre de cet ouvrage. Cette histoire des Colonies d'Amérique paroît être faite avec soin, et d'après de bons matériaux; mais ce n'est pas ce que le lecteur s'attend à trouver dans la vie de Georges Washington.

Le héros ne paroît que dans le second volume. Georges Washington (dit l'auteur) troisième fils d'Augustin Washington, naquit à Bridges-Creek, dans le comté de Westmoreland, en Virginie, le 22 février 1732. Il étoit arrière petit-fils de John Washington, individu d'une famille respectable, lequel quitta le nord de l'Angleterre pour passer en Amérique, l'an 1657. John s'étoit établi dans l'endroit même où Georges Washington naquit. Les dispositions de ce jeune homme se manifestèrent de très-bonne heure. L'Angleterre

Digitized by Google

étoit alors en guerre avec l'Espagne et la France. A l'âge de quinze ans, il sollicita si vivement ses parens de le laisser entrer dans la marine Anglaise, qu'on lui obtint une place de contre-maître. Cependant sa mère ne pouvant se résoudre à le voir s'éloigner d'elle, suspendit son départ. Il avoit perdu son père à l'âge de dix ans, et avoit reçu ce qu'on appelle une *éducation Anglaise*, expression qui indiquoit l'exclusion des langues savantes. Le patrimoine qu'il avoit à espérer étoit peu considérable, ensorte que sa jeunesse fut employée à lui assurer une profession lucrative. Il pratiqua l'arpentage, et fut occupé de la reconnoissance des terres nouvelles, opérations dans lesquelles il apprit à juger très-sainement de la valeur des divers terrains, et se prépara pour l'avenir des moyens d'augmenter considérablement sa fortune.

Il paroît que dès l'âge de dix-neuf ans, il avoit acquis quelque réputation parmi ses compatriotes; car ce fut à cet âge qu'il fut élu Adjudant-général de la Virginie, avec rang de Major, lorsqu'il fut question de former les milices de cette province. Le plan de la France pour réunir ses vastes possessions de l'Amérique septentrionale, c'est-à-dire, la Louisiane avec le Canada, commençoit à se développer. Les Français prirent possession d'un pays qu'on

Digitized by Google

estimoit alors appartenir à la Virginie; et ils formèrent une ligne de postes depuis les lacs jusqu'à l'Ohio. Ces entreprises attirèrent l'attention du Lieutenant-gouverneur de la Virginie, Mr. Dinwiddie. Il crut de son devoir de demander, au nom du Roi, que les choses fussent rétablies sur l'ancien pied, conformément aux traités. Il falloit choisir un individu propre à exécuter cette commission délicate sous le rapport de la politique, et entravée par mille difficultés matérielles. Une grande partie du pays que l'envoyé devoit traverser, étoit encore inconnu, et étoit habité par des hordes sauvages, ennemies de l'Angleterre, ou d'une fidélité douteuse. Ce furent ces mêmes difficultés qui donnèrent à Washington le desir de se charger de cette mission hasardeuse; et elle lui fut confiée.

Il partit de Williams-bourg, le jour même où il fut nommé; et il arriva le 14 novembre à Willis-creek, qui étoit alors le point de l'extrême frontière des possessions Anglaises. Il y engagea des guides pour le passage des Alleganys, qui, vu la saison, commençoit à être extrêmement difficile. Après avoir eu beaucoup à souffrir par les neiges et les eaux, il arriva le 22 novembre à l'embouchure du Turtle-creek dans le Monongahela. Il y trouva un Indien qui voyageoit pour le commerce, et

Digitized by Google

qui lui apprit que le Général Français étoit mort, et que la plus grande partie de l'armée étoit en quartiers d'hiver. En continuant sa route, il examina le pays sous les rapports militaires. Il jugea que la réunion de la Monongahela et de l'Allegany étoit un point favorable pour la construction d'un fort; c'est l'endroit où les Français ont bâti depuis le fort Du Quesne, que l'on nomme aujourd'hui fort Pitt.

Après avoir passé quelques jours parmi les sauvages du pays, il prit des guides, de la fidélité desquels il s'assura par les précautions les plus sages; il remonta le cours de l'Allegany, jusqu'à l'embouchure de French-creek, où il trouva le premier fort des Français. En suivant la Crique, il parvint à un second fort, où étoit Mr. Le Gardeur de St. Pierre, commandant sur l'Ohio. Il lui remit la lettre du Gouverneur Dinwiddie. Il en reçut une réponse, qu'il rapporta heureusement, après avoir éprouvé des difficultés et des fatigues infinies. Le jugement, le courage, et la persévérance qu'il manifesta dans l'exécution de cette commission, lui firent beaucoup d'honneur. Le Journal de ce voyage, écrit par Georges Washington, fut publié, et contribua à augmenter sa réputation.

Comme le Commandant Français sur l'Ohio,

Digitized by Google

refusoit de se retirer, il fut jugé convenable de faire quelques préparatifs pour maintenir les prétentions du Roi d'Angleterre. L'Assemblée de la Virginie autorisa le Gouverneur à lever un régiment de trois cents hommes. Mr. Frye en fut nommé Colonel, et Georges Washington Lieutenant-colonel. Celui-ci, impatient d'entrer en activité de service, obtint au commencement d'avril, la permission de marcher en avant, avec deux compagnies, pour découvrir le pays, et apprendre à connoître les desseins de l'ennemi. Il apprit, par les sauvages, que les Français avoient inquiété des ouvriers, employés par la Compagnie de l'Ohio à bâtir un fort sur l'une des branches de cette rivière.

Il apprit de plus, que les Français étoient occupés à bâtir un fort au confluent de la Monongahela et de l'Allegany, et qu'un détachement de troupes Françaises étoit en marche pour se rendre sur le lieu alors occupé par Washington, et qu'on nommoit les Grandes Prairies. Les hostilités n'avoient pas encore commencé; mais on considéroit le pays comme envahi par les Français, et tout annonçoit que le détachement en marche avoit des vues hostiles. Les sauvages rapportoient que ce détachement s'étoit écarté de la route pour camper dans une vallée de difficile abord,

Digitized by Google

ce qui faisoit croire que l'intention de cette troupe étoit de tenter une surprise. Les sauvages offrant de servir de guides, Washington partit avec sa troupe, au milieu d'une nuit pluvieuse; et il réussit à surprendre le camp des Français. Ils se rendirent sans résistance. Un seul homme se sauva; et le commandant Jumonville fut seul tué.

Le reste du régiment de Virginie suivoit l'avant-garde. Le colonel Frye mourut en chemin; et le régiment fut donné à Washington. La réunion s'opéra aux Grandes Prairies. Deux compagnies de troupes réglées y arrivèrent bientôt. Les capitaines de ces compagnies firent quelques difficultés d'être sous les ordres d'un officier de milice; mais le commandement resta à Washington. Il fit élever une redoute, depuis nommée Fort Nécessité, dans le but de protéger les provisions de fourrage. Après quoi le colonel s'achemina avec sa troupe d'environ quatre cents hommes du côté du Fort Du Quesne, avec le projet d'en déloger les Français. Ils avoient fait treize milles, lorsqu'ils reçurent avis par les sauvages que les ennemis s'avançoient aussi nombreux que les pigeons des bois. Parmi ces sauvages étoit un chef de toute confiance, qui avoit quitté l'Ohio deux jours auparavant, et y avoit vu arriver des renforts con-

Digitized by Google

sidérables. Il rapportoit que dix-huit cents Français, et quatre cents sauvages étoient en marche. Des déserteurs avoient donné un avis semblable. Cependant la troupe de Washington manquoit de pain depuis six jours. Il tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu qu'on se retireroit sur la redoute des Grandes Prairies. Aussitôt qu'il y fut arrivé, Washington fit entreprendre un retranchement nouveau, mais avant que cet ouvrage pût être achevé, l'ennemi parut. C'étoit un corps de quinze cents hommes, commandés par Mr. De Villiers. Ils commencèrent immédiatement l'attaque de la redoute. Les Américains combattirent avec courage. Washington, presque constamment en dehors de l'enceinte, et exposé au feu d'un ennemi qui étoit couvert par des arbres et des hautes herbes, donnoit l'exemple de l'intrépidité. L'engagement dura depuis dix heures du matin jusqu'à la nuit. Le commandant Français demanda une conférence, et offrit une capitulation. Les premières propositions furent rejettées; mais dans le courant de la nuit, les articles en furent signés, et la redoute fut rendue. La garnison eut les honneurs de la guerre, et fut libre de se retirer avec armes et bagage jusques dans les parties habitées de la Virginie. La capitula-

Digitized by Google

tion étoit en Français. Le colonel Washington ni aucun individu de sa troupe ne parloit cette langue. Tout passa par un interprête Hollandais qui parloit fort imparfaitement l'Anglais. Il en résulta qu'on attribua à Washington d'avoir reconnu dans cette capitulation, que Mr. Jumonville avoit été assassiné.

Lorsque la relation de Mr. De Villiers fut publiée, le colonel Washington repoussa hautement une imputation qu'il qualifioit de calomnieuse. Cet événement présenté sous son vrai jour ne laissa aucune impression défavorable au caractère de Washington; mais on a essayé d'en tirer parti depuis, pour nuire à sa réputation, lorsque les circonstances de cet événement ont été un peu oubliées. Voici la lettre que Washington adressa, à cette occasion, à l'éditeur du journal de Lancaster :

« Mr.

« Je suis fâché de ne pas pouvoir répondre à votre demande d'une manière plus satisfaisante. Si vous m'aviez communiqué le journal quelques jours plus tôt, j'aurois examiné le texte avec soin, et j'aurois tâché de rectifier les erreurs, pour mon avantage et la satisfaction du public. C'est trop tard maintenant. »

Digitized by Google

»Je n'ai pas eu le temps de faire des re-»marques sur ce qu'on appele mon journal. »Je vous envoie quelques observations sur »les notes françaises. Je crains qu'elles ne »vous soient pas utiles, parce qu'elles sont »incomplètes, mais je ne puis pas les rec-»tifier.»

»Quant au journal de l'expédition, je n'en »ai point tenu régulièrement : j'ai seulement »pris des notes à la hâte pour les choses »importantes. Elles sont certainement fort »dénaturées. On en a omis plusieurs choses, »que je me souviens très-bien d'y avoir mises, »et on y en a inséré d'autres que je n'ai jamais »écrites. Tout ce que l'on a mis en Anglais »est fort incorrect, et n'a pas de sens.»

»Quoique j'aie peu de temps pour vous »écrire, je ne puis me dispenser d'observer »que la relation de Villiers sur ce qui s'est »passé aux Grandes Prairies, est inexacte, »et inconséquente. Il dit que les Français re-»çurent le premier feu. C'est un fait qu'ils »tirèrent sur nous à six cents pas de distance. »Il dit aussi qu'après la capitulation, notre »terreur nous fit retirer en désordre. Com-»ment concilier cette assertion avec tout ce »qui précède? Il reconnoît que nous avons »soutenus son feu avec fermeté, depuis dix »heures du matin jusqu'à la nuit, et que ce

Digitized by Google

» fut lui qui parla le premier d'une conférence.
» Cela n'indique pas que nous fussions fort
» intimidés. Si cet officier avoit été véridique
» dans sa relation, il auroit dit que nous re-
» gardames sa proposition comme un artifice
» au moyen duquel il pourroit entrer dans
» notre redoute et en reconnoître la force. Il
» auroit dit que nous rejetames la proposi-
» tion par cette raison, jusqu'au moment où
» l'on nous proposa d'envoyer un de nos offi-
» ciers, en donnant parole qu'il reviendroit
» sain et sauf. Si l'auteur de la relation avoit
» aimé la vérité autant qu'il paroît aimer la
» vaine gloire, il auroit dit que nous refu-
» sames successivement deux propositions, et
» que nous ne consentimes à capituler à au-
» cune autre condition que celles que nous
» obtinmes. »

» J'affirme, et je soutiendrai jusqu'à mon
» dernier moment, que nous avons été trom-
» pés par notre interprête sur le mot *assassi-*
» *nat.* Tous les officiers qui étoient présens,
» l'affirmeront de même. L'interprête étoit un
» Hollandais qui savoit assez mal l'Anglais. Il
» se peut qu'il n'aît pas compris le sens de ce
» mot; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il
» ne nous parla jamais que de la *mort* ou de
» la *perte* de Mr. De Jumonville. Nous l'enten-
» dimes ainsi, jusqu'au moment où, à notre

Digitized by Google

» grande surprise et mortification, nous avons » vu paroître le mot *assassinat* dans une tra- » duction littérale. »

» Il est certain que nous laissames nos che- » vaux et notre bagage aux Grandes Prairies; » mais ce fut parce qu'il n'y avoit aucune pos- » sibilité de faire autrement. Tous nos che- » vaux avoient été tués ou pris pendant l'ac- » tion; ensorte que nous fumes obligés de » laisser ce que nous ne pouvions pas empor- » ter sur notre dos. Nous ne pouvions pas non » plus attendre plus long-temps, car nous » avions soixante et dix milles à faire, et il » ne nous restoit que pour trois jours de vi- » vres. Il est absolument faux que nous nous » soyons retirés avec précipitation, quoique, » contre les articles exprès de la capitulation, » les Français permissent aux sauvages de pil- » ler notre bagage, et de commettre toutes » sortes de désordres. Nous restames sur le » même lieu jusqu'au lendemain à dix heures. » Nous détruisimes nos munitions, et jusqu'à » notre bagage, pour empêcher que l'ennemi » n'en profitât. Lorsque nous fumes à un mille » de distance du champ de bataille, nous » nous apperçumes qu'il nous manquoit trois » de nos blessés; et nous envoyames un dé- » tachement pour les chercher (c'est le dé- » tachement dont parle la relation). Nous re-

Digitized by Google

» trouvames nos blessés, et nous campames » à trois milles de la Grande Prairie. Ces détails montrent, je pense, que nous n'avions » pas de crainte en nous retirant. Le prétendu » drapeau dont il est question, étoit un pavillon immense et très-lourd. Nous emportames les drapeaux du régiment; et ils sont » encore maintenant chez moi. Les gasconades » de Villiers, et la clémence dont il se vante » d'avoir usé envers nous, doivent paroître » complètement ridicules à tout homme qui » lit le rapport avec quelque attention. Après » les préparatifs de son attaque, la rapidité » de sa marche, et la fureur avec laquelle » ses gens se battirent, il est difficile de croire » que la pitié ait beaucoup de part à son » desir d'obtenir une conférence. »

» Après cela, il y a de la maladresse à Mr. » Villiers à prétendre qu'après la capitulation, » nous avons conçu des craintes. Si, en effet, » nous avions eu lieu de craindre, c'eût été » parce qu'il nous auroit donné des motifs de » défiance de sa parole. » . . . . . .

Il paroît que dans l'affaire de la redoute de la Grande Prairie, les Américains eurent cinquante-huit hommes tués ou blessés; et que les Français en eurent environ deux cents.

Malgré la stipulation formelle que les Virginiens

Digitized by Google

giniens ne seroient point inquiétés dans leur retraite, ils eurent beaucoup à souffrir de la part des sauvages. Cela étoit peut-être inévitable, car il a toujours été extrêmement difficile d'obtenir des sauvages l'exécution de pareilles promesses : ils sont alliés embarrassans, autant que terribles ennemis.

Cette expédition établit la réputation du courage du colonel Washington, parmi ses compatriotes. La législature vota des remerciemens au détachement, et fit distribuer une gratification pécuniaire aux soldats.

Le régiment revint à Winchester, pour se recruter. Il arriva du Maryland et de la Caroline septentrionale, des compagnies qui avoient été demandées ; et le gouverneur Dinwiddie, sans réfléchir à la disproportion des forces, ordonna une expédition au-delà des Alleganys, pour aller chasser l'ennemi des postes qu'il occupoit, et bâtir des forts dans les positions convenables. Le corps dont on pouvoit disposer, et que le gouverneur mit sous le commandement du colonel Innes étoit inférieur de moitié aux forces Françaises. Il n'étoit point pourvu d'ailleurs de toutes les choses indispensables pour une marche comme celle-là, et pour une campagne d'hiver. On avoit ordonné le recrutement, et il n'y avoit pas un schelling pour cela. La

Digitized by Google

Virginie avoit joui d'une longue paix ; mais il est difficile de justifier une telle imprévoyance. Le colonel Washington fit des représentations sur cet état de choses ; mais il ne se prépara pas moins à faire tout ce qui seroit possible. Cependant l'assemblée de la province s'étant séparée sans avoir pris aucune mesure pour l'exécution des ordres du gouverneur, cette expédition fut abandonnée, pour le moment.

Le régiment de Virginie fut divisé en compagnies indépendantes ; et il parut une ordonnance qui régloit le rang entre les officiers de troupes réglées et les officiers de milice dans le service des colonies. Cette ordonnance donnoit, à grade égal, le commandement aux officiers de troupes réglées. Le colonel Washington s'attachoit de plus en plus à la vie militaire ; mais l'ordonnance qui l'exposoit à être commandé par ses cadets de service lui parut humiliante. Il se retira à la campagne ; et lorsqu'on le pressoit de servir, il répondoit qu'il le feroit lorsqu'il le pourroit sans deshonneur.

Il venoit de perdre son frère Laurent Washington. Celui-ci étoit mort dans l'expédition contre Carthagène. Il laissoit à son frère, le colonel, une belle propriété sur le Patowmak, qui avoit été nommée Mons Vernon,

Digitized by Google

en l'honneur de l'amiral de ce nom. C'est dans cette retraite que le colonel Washington résolut de se vouer aux occupations de la vie agricole. Il ne tint pas long-temps cette résolution. Le général Braddock, étant informé de son mérite, de sa connoissance du pays qui devoit être le théâtre de la guerre, et ne pouvant désapprouver ses motifs de dégoût, l'invita à servir comme son aide-de-camp. Washington accepta cette proposition, sous la seule réserve qu'on lui donneroit le temps de pourvoir à ses affaires particulières, et qu'il redeviendroit libre aussitôt que la campagne seroit achevée.

Le colonel Washington joignit le général Braddock immédiatement après son départ d'Alexandrie, et il le suivit à Williscreek, où l'on a bâti depuis le fort Cumberland. L'armée y fut retenue jusqu'au 12 juin, parce que les équipages n'étoient pas complets. Washington recommanda de remplacer les chariots par des chevaux de bât. On n'eut pas d'abord égard à ses représentations; mais les difficultés de la route ne tardèrent pas à prouver qu'il avoit raison.

L'armée consistoit en deux régimens Anglais et quelques corps de milices Américaines. Après trois jours de marche, la troupe n'étoit encore qu'à dix milles du point de dé-

part. Le colonel Washington prit une fièvre violente; mais il s'obstina à ne point rester sur les derrières, et fut transporté dans un char couvert. Le général Braddock, qui trouvoit les difficultés de la marche incomparablement plus grandes qu'il ne l'avoit prévu, consulta Washington sur ce qu'il y avoit à faire. Celui-ci lui conseilla fortement de laisser sur les derrières les bagages et la grosse artillerie, et de percer vivement en avant jusqu'au fort Du Quesne, avec un corps choisi, et quelques pièces de campagne. Il appuyoit cette opinion de la considération que tous les avis représentoient les Français encore foibles sur l'Ohio, mais attendant de jour en jour des renforts. Il observoit que tant que duroit la sécheresse les principales munitions des Français ne pouvoient pas leur parvenir par la rivière LeBœuf. Il étoit donc extrêmement probable qu'en faisant une marche forcée, ils arriveroient avant que les forces Françaises fussent rassemblées; au lieu qu'en suivant la marche lente de l'armée, il étoit vraisemblable que les pluies auroient enflé les eaux, et qu'une force respectable seroit réunie au fort Du Quesne, avant qu'il pût être assiégé; ce qui rendroit extrêmement douteux le succès de l'opération.

Cette opinion flattoit les dispositions du Commandant en chef, qui, après avoir con-

Digitized by Google

sulté son conseil, résolut de s'avancer vers le fort Du Quesne, à la tête de douze cents hommes. . . . . .

Ce corps n'avoit que trente charriots, y compris l'artillerie et les munitions; mais la marche ne fut point aussi rapide qu'elle auroit dû l'être. Le colonel Washington écrivoit à son frère, pendant cette marche : « Au lieu de » pousser vigoureusement en avant, sans s'em» barrasser des mauvais chemins, on s'arrête à » applanir toutes les taupinières, et à faire des » ponts sur tous les ruisseaux. » Ce corps de troupes mit quatre jours à faire dix-neuf milles.

Lorsque ce corps fut aux Petites Prairies, le colonel Washington se trouva si malade, que le Médecin déclara qu'il y avoit du danger pour sa vie s'il ne s'arrêtoit pas dans ce lieu. Le général Braddock lui ordonna positivement d'y séjourner; et il lui laissa une garde jusqu'à l'arrivée du colonel Dunbar. Washington exigea la parole d'honneur du Général qu'il le feroit rejoindre le corps avant que celui-ci atteignit le fort Du Quesne.

Le jour qui précéda la bataille de la Monongahela, le colonel Washington arriva au camp dans un char couvert; et quoique très-foible encore, il voulut faire immédiatement son service. Il fut à cheval pendant toute la bataille du lendemain. Il n'y avoit pas long-

Digitized by Google

temps que la fusillade étoit engagée, et déjà Washington étoit le seul des aides-de-camp du Général qui ne fut pas hors de combat. Les chasseurs de l'ennemi choisissoient les officiers à cheval; et Washington, demeuré seul chargé de porter les ordres du Général, fut constamment en butte à leurs balles. Il en reçut quatre dans ses habits, et eut deux chevaux tués sous lui, sans montrer la moindre émotion, et en conservant cette parfaite présence d'esprit qui le distingua toujours dans le danger. Le Dr. Craik, présent à cette action, dit qu'il s'attendoit à chaque instant à le voir tomber. Il y eut quelque chose de miraculeux à la manière dont il s'en tira.

Après une action de trois heures, le général Braddock, qui avoit eu trois chevaux tués sous lui, reçut une blessure mortelle; et ses troupes commencèrent à fuir de tous côtés. Ce ne fut que lorsque les fuyards eurent traversé la Monongahela, qu'il devint possible de les rallier, parce que les sauvages, occupés de piller, avoient cessé de les poursuivre. Washington, le capitaine Stuart et ses gardes parvinrent à enlever le général Braddock. Arrivé sur le lieu où le corps s'étoit rallié, Washington fut aussi-tôt envoyé au colonel Dunbar, pour faire préparer quelques provisions qui manquoient complétement à la troupe bat-

Digitized by Google

tue. Cette troupe le suivit de près au camp de Dunbar, où le général Braddock mourut. Après quoi les débris de la petite armée revinrent à Philadelphie pour prendre ce qu'on appela les quartiers d'hiver.

Washington fut indigné de la conduite des troupes réglées. En rendant compte au Gouverneur, de la manière dont l'action s'étoit passée, il dit : « Les soldats ont été frappés » d'une terreur si inconcevable, que la con» fusion la plus complète régnoit parmi eux, » et qu'ils n'obéissoient à aucun ordre. En gé» néral, les officiers se sont conduits avec beau» coup de bravoure. Il y en a eu soixante de » tués ou blessés. Les Virginiens se sont battus » comme des hommes, et sont morts comme » des soldats. Je crois que, sur les trois com» pagnies, il n'est pas resté plus de trente hom» mes en vie. Le capitaine Peromny, tous ses » officiers et bas-officiers ont été tués. Il n'a » échappé qu'un seul officier de la compagnie » Poulson. Enfin, la conduite lâche de ce qu'on » appelle les troupes de ligne, a exposé à une » mort certaine tous ceux qui ont voulu faire » leur devoir. En dépit de tous nos efforts pour » les contenir, les rangs se rompirent, et tous » les soldats s'enfuirent comme des moutons » devant les chiens, laissant l'artillerie, les mu» nitions, les vivres, les bagages, tout enfin, en

»proie à l'ennemi. Quand nous tâchames de »les rallier, ce fut en vain. Il auroit autant »valu chercher à arrêter des ours dans les »bois, ou à faire remonter les rivières vers »leur source. Ils nous échappoient, quoique »nous puissions faire. »

Dans une autre lettre, il dit : « Nous avons »été battus, honteusement battus par une poi»gnée d'hommes, dont le but n'étoit que d'in»quiéter notre marche. Ils ne s'attendoient guè»res à la victoire. — Admirons les desseins de »la Providence, et l'incertitude des événemens »humains. Quelques momens avant la bataille, »nous nous croyions en force égale à toutes »les troupes du Canada. On ne vouloit que »nous inquiéter un peu; et contre toutes les »probabilités, nous avons été complétement »défaits, et nous avons tout perdu. »

L'Assemblée de la Virginie siégeoit lorsqu'elle reçut la nouvelle du désastre de Braddock, et de la retraite de Dumbar. Elle sentit la nécessité de lever promptement des troupes. La formation d'un régiment de seize compagnies fut votée, et le commandement en fut donné au colonel Washington, avec le droit de nommer lui-même ses officiers.

Après avoir fait les dispositions nécessaires pour le recrutement, Washington alla visiter la frontière, pour distribuer ce qu'il restoit

Digitized by Google

de troupes dans la Virginie sur les différens postes d'une longue ligne de défense. Il se rendit ensuite à Williamsbourg pour déterminer, avec le Gouverneur, le plan des opérations à faire. Washington mettoit une extrême importance à attacher au parti Anglais, les sauvages qui n'étoient point encore liés par des traités à la cause Française. Il desiroit une nouvelle loi sur la milice, et des dispositions rigoureuses pour le maintien de la discipline. Il fut atteint sur la route par un exprès, qui lui annonçoit que les Français et les Sauvages, en très-grand nombre, avoient fait une irruption dans les parties les plus exposées de la Colonie, et y avoient répandu la désolation. L'avis ajoutoit que les garnisons des forts étant trop foibles pour s'opposer aux déprédations de l'ennemi, étoient renfermées et comme bloquées dans leurs postes.

Washington revint à la hâte sur Winchester, où régnoit la plus extrême confusion. Il fit de grands efforts pour rassembler les milices, sans pouvoir y parvenir. Les Virginiens sentoient le danger, se l'exagéroient même, mais ils ne vouloient pas quitter leurs femmes et leurs enfans. Les habitans des frontières, au lieu de se réunir pour faire face à l'ennemi, quittoient leurs habitations, et venoient répandre la terreur dans les parties

Digitized by Google

centrales de la Colonie. Washington avoit tout à créer à-la-fois : il n'y avoit ni armée, ni munitions de guerre, ni esprit militaire. Avant que les recrutemens eussent pu s'exécuter, l'ennemi avoit déjà repassé les montagnes.

Au printemps de l'année suivante, les Français et leurs alliés Indigènes, encouragés par leurs succès, firent une nouvelle irruption presque aussi désastreuse que la première. Il devenoit de plus en plus évident que les troupes en garnison dans les forts des frontières étoient insuffisantes pour la protection du pays. On ne pouvoit pas obtenir des milices un service suivi. Les sauvages, disséminés par petites troupes, se tenoient cachés dans les bois, et déroboient leurs mouvemens avec tant de soin, que ce n'étoit que par leurs entreprises qu'on étoit averti de leur présence. Ils venoient commettre des meurtres jusques sous le canon des forts; et les détachemens envoyés pour reconnoître le pays, étoient souvent enlevés ou détruits, tant la connoissance parfaite du terrain donnoit d'avantage aux ennemis. Dans une escarmouche qui eut lieu auprès d'une redoute, les Américains furent complétement défaits, et le capitaine Mercer fut tué. L'ascendant de l'ennemi étoit si décidé, que ses petits détachemens alloient insulter les forts

Digitized by Google

sans que les garnisons osassent sortir pour les combattre. Enfin, pour comble d'embarras, les Colons réfugiés dans les lieux fortifiés y faisoient naître la disette.

Washington étoit profondément affligé de cet état de choses. Il écrivoit au Lieutenant-gouverneur : « Je connois leur situation, leurs souffrances, leurs dangers ; et je ne puis leur offrir que de vagues espérances. Je vois la destruction de la Colonie d'une manière évidente. A moins que l'Assemblée n'adopte promptement des mesures vigoureuses, et que nous ne recevions des secours de là-bas, les malheureuses garnisons des forts tomberont inévitablement. Je puis vous dire que cette déplorable situation du peuple, le peu d'espérance d'être secourus, les calomnies grossières répandues contre les officiers, et contre moi même, à l'occasion de ce qui se passe ; enfin le peu de probabilité que j'entrevois d'acquérir de la réputation dans le métier que je fais, tout cela me fait regretter amérement d'avoir accepté une commission. Dans toute autre circonstance que celle d'un danger pressant, je n'hésiterois pas à donner ma démission. Non-seulement je n'ai point de gloire à espérer, mais j'ai la certitude d'être blâmé là-bas, tandis qu'ici l'on me rend responsable de tous les meurtres que les sauvages commettent. »

Digitized by Google

» Les supplications, les angoisses, les plaintes des malheureuses femmes; les demandes, les représentations qui me parviennent de tous côtés, me déchirent le cœur. Je suis si malheureux, que, si je ne me fais pas illusion, je donnerois volontiers ma vie pour sauver notre peuple des fureurs de l'ennemi! . . . . . »

(*La suite au Cahier prochain.*)

OBSERVATIONS sur le MÉMOIRE relatif à la découverte de l'Amérique. (Voy. N°. 203) Par Mr. le Comte d'AYABA (1).

Vienne le 17 décembre 1804.

DEUX questions peuvent intéresser les gens de lettres sur cette matière; la première, si Christophe Colomb avoit puisé l'idée de l'existence d'un autre continent, d'autres terres et d'autres habitans au-delà de l'océan Atlantique dans les livres des anciens, ou dans les

---

(1) Mr. le Comte d'A. est connu dans la république des lettres par son ouvrage sur la *liberté et l'égalité des hommes et des citoyens*, par l'édition des Oeuvres posthumes de Métastase, et par la Biographie de cet illustre poëte. Vienne 1802. Alberti.

Digitized by Google

relations soit écrites, soit verbales des navigateurs de son temps.

L'autre question qui fait proprement le fond du Mémoire, auquel nous nous proposons de répondre ici, est; si réellement quelqu'un avant Colomb avoit découvert l'Amérique?

On a dit, sans qu'on l'ait jamais pu démontrer d'une manière satisfaisante, qu'avant Colomb on avoit eu l'idée de l'existence d'un autre continent; que des philosophes anciens l'avoient conçue; que le navigateur Génois avoit trouvé aux Açores la même opinion; qu'un pilote de sa connoissance mort dans sa maison lui avoit laissé son Journal, où Colomb avoit acquis des notions bien fondées sur la grande probabilité de l'existence d'un nouveau monde.

Nous pourrions accorder tous ces contes, ou toutes ces diverses suppositions, sans la moindre crainte d'ôter à notre illustre navigateur le mérite et l'honneur d'avoir fait une découverte aussi étonnante que celle de l'Amérique.

Pour comprendre ce que je veux dire, qu'on s'imagine qu'un homme trouve aujourd'hui la méthode de s'assurer géométriquement au milieu des mers de la longitude, sans erreur, ou bien la quadrature du cercle, ou le mouvement perpétuel; sa gloire et son mérite seroient-ils moins éclatans parce que l'idée de

Digitized by Google

ces trois objets avoit été connue de tant d'autres physiciens et astronomes avant lui? Les autres n'auroient eu que l'idée de la chose, peut-être aussi de sa possibilité, tandis que celui-là l'auroit rendue réelle et d'un avantage incalculable: or le public ne calcule que sur la réalité et l'utilité des découvertes; toute autre base n'est rien pour lui.

L'on reprochoit à Colomb, de son vivant même, d'avoir puisé l'idée de l'existence de l'Amérique dans les écrits et les rapports d'autrui, sans lui indiquer de qui? Colomb se moquoit de ses adversaires, les traitoit de calomniateurs, et les sommoit de produire les livres et les manuscrits, où cette idée étoit contenue? Le pilote fut nommé, mais avec tant d'incertitude qu'Oviedo, Herrera, et Mariana déclarèrent dans leurs ouvrages que ce récit étoit fabuleux. D'ailleurs, dans un cas pareil il ne s'agit point d'affirmer, il faut prouver. Colomb avoit en sa faveur les faits, et ses adversaires n'avoient que des suppositions: Colomb avant de passer aux Açores, avant d'y connoître le prétendu pilote, ou la prétendue carte de Martin Behaim, avant d'avoir entendu aucun rapport capable de lui donner l'idée du Nouveau Monde, avoit offert son vaste plan au Gouvernement de Gènes, selon le témoignage de Pierre Martyr, auteur con-

Digitized by Google

temporain ; et il quitta sa patrie précisément parce qu'on ne voulut point de sa découverte. D'après donc ce témoignage, contre lequel il n'y a et ne peut y avoir d'exception, Colomb ne fut point redevable au navigateur qu'on cite, de l'idée dont il s'agit.

Mais venons à l'histoire de Martin Behaim.

Le Mémoire que je combats ici fait présenter à la Princesse Isabelle de Portugal, troisième femme de Philippe le Bon, Duchesse *Régente* de Bourgogne, ou comme le disent les documens de Nuremberg, *qui régnoit en Bourgogne*, le grand géographe Allemand Martin Behaim ou Behem, qui lui proposa la découverte de nouvelles terres, et sur-tout d'un nouveau monde. La Régente accepta les services de Martin, et lui fournit une flotte, et vraisemblablement les autres moyens d'exécuter son projet.

Martin fait voile, on ne sait avec combien de vaisseaux, avec quel commandant, en quel temps et de quel port : il arrive sur les côtes d'Afrique, découvre l'isle de Fayal, qu'il appela *l'Isle des Flamands* : il n'est pas dit un mot s'il retourna auprès de sa bienfaitrice; mais il paroît que non, moins encore s'il lui fit hommage de sa découverte; d'après le Mémoire, au contraire, Martin s'arrêta aux Açores jusqu'au moment où il retourna en Europe

Digitized by Google

et précisément à Lisbonne, pour y offrir à la Cour et exécuter une autre entreprise.

D'abord il n'y a aucun écrivain Bourguignon, aucun étranger à ce Duché, aucun document tiré des archives du pays, qui fassent la moindre mention d'une Princesse Isabelle *Régente* de Bourgogne, moins encore d'une Isabelle qui régnoit en Bourgogne; ni Philippe Comines, ni d'autres historiens ne l'ont connue. Nous ignorons la source, d'où les documens de Nuremberg ont tiré ce fait; mais nous savons que Philippe le Bon une seule fois établit, non pas une Régence, mais une administration dans ses Etats en son absence, et ce fut lorsqu'il passa en France pour y combattre le Duc de Bretagne: il confia cette administration à son fils Charles le hardi, qui s'en acquitta parfaitement bien. A son décès, arrivé en 1467, Philippe eut pour successeur immédiat ce même Charles, qui n'eut aucun besoin d'établir, et n'établit jamais, une Régence. Voyez les Mémoires de Comines, de La Marche, d'Holings, Storve, Speed, Gaguin, l'Histoire du P. Daniel, etc. Ainsi la base du récit des compilateurs Allemands, dont aucun n'a été historien, pose sur une manifeste fausseté, sur un mensonge historique: cela seul doit suffire pour le regarder comme entiérement fabuleux, et comme inventé

Digitized by Google

venté exprès pour faire honneur à la nation Allemande de la découverte de l'Amérique, honneur dont elle n'a aucun besoin.

Ce qui sert à démontrer d'une manière victorieuse l'extrême mal-adresse avec laquelle on a forgé à Nuremberg l'existence chimérique de la Régente Isabelle, c'est la contradiction manifeste dans la circonstance la plus essentielle du fait: on affirme que Behaim se rendit auprès de la Régente des Etats de Bourgogne, en 1459; on affirme qu'Isabelle y régnoit après la mort de son époux, tandis que son époux vivoit encore à cette époque, et ne mourut que huit ans plus tard, c'est-à-dire, en 1467.

Nous ne nous arrêterons point sur la découverte de Fayal qu'on attribue à Martin; nous en appelons simplement aux auteurs Portugais qui tous, sans exception, l'ont attribuée à leur compatriote Pullo, qui découvrit les Açores un demi siècle environ avant la découverte de l'Amérique. Quand même les archives de Nuremberg renfermeroient un grand nombre de documens pareils à celui qu'on cite, pour prouver que Behaim découvrit les Açores, ces témoignages disparoîtroient en présence des assertions des écrivains Portugais. Qu'on ajoute à leur autorité celle des Espagnols, et de tant d'autres écrivains des au-

Digitized by Google

tres nations, et qu'on juge de quel côté est la vérité.

Nous ne dirons ici qu'en passant, que le Portugais Herrera, dont l'autorité est infiniment au-dessus de celle des compilateurs que le Mémoire cite en faveur de Martin, affirme positivement dans sa Décade Ire. L. v. I. que ce Martin étoit Bohême de nation, mais né en Portugal.

En dépit de ces considérations, dont tout homme éclairé sentira la force, le Mémoire nous dit, qu'on ne sauroit douter de la véracité des documens de Nuremberg: effectivement comment pourroit-on douter de ce qu'ils nous content d'une Reine ou d'une Régente Isabelle en 1459, après le décès de Philippe le Bon, mort en 1467; d'une flotte équipée à ses frais, de la découverte des Açores, de la propriété accordée à Behaim par la Duchesse Isabelle, etc. etc? douter de tant de fausseté n'est-ce pas un crime pour les admirateurs de Colomb?

Mais enfin, l'isle de Fayal n'est point l'Amérique; voyons si Behaim est l'auteur de cette étonnante découverte, et de quelle manière cela est démontré dans le Mémoire.

Après avoir passé environ vingt ans à faire des recherches ultérieures, Martin Behaim s'adressa en 1484 à Jean II, Roi de Por-

Digitized by Google

tugal, pour en obtenir les moyens d'entreprendre une grande expédition vers le sud-ouest. Ce Prince lui confia quelques vaisseaux avec lesquels il découvrit la partie de l'Amérique qu'on appelle le Brésil, et il étendit sa navigation jusqu'au détroit de Magellan.

C'est là l'assertion du Mémoire; voyons-en les preuves:

La première est une pièce conservée, dit-on, dans les archives de Nuremberg, qui porte ce qui suit: « Martin Behaim parcourut pendant plusieurs années l'océan Atlantique, reconnut, avant Christophe Colomb, les isles de l'Amérique, et avant Ferdinand Magellan, le détroit qui porte son nom, ensorte que long-temps avant que Magellan songeât à son expédition, Martin traça au compas sur une carte géographique pour le Roi de Portugal, tout le gissement des côtes de ce célèbre détroit. »

Tout lecteur sensé trouvera dans le style même de ce document de justes soupçons de sa fausseté: on ne voit rien de conforme ou d'analogue aux faits qui sont constatés dans les annales d'Espagne et de Portugal. On y voit la touche de l'imposture. Martin Behaim, comme le Mémoire l'avoit dit plus haut, découvrit d'abord le Brésil, et ensuite

Digitized by Google

le détroit de Magellan; il n'étoit pas question de la découverte d'aucune isle; mais le document qu'on cite assure qu'il reconnut avant Christophe Colomb les isles : or puisqu'il y a une différence considérable entre une simple découverte, et la reconnoissance de ce qu'on découvre, pourquoi a-t-on rapporté la découverte du Brésil et du détroit de Magellan sans faire aucune mention des isles? étoit-ce pour le fond de la chose, dont le but principal étoit de savoir s'il y avoit des terres au-delà de l'océan Atlantique, moins importante l'une que l'autre?

Mais que cite-t-on à l'appui de ces incombinables assertions? premièrement, on cite des lettres de Behaïm écrites en 1486, et qu'on conserve à Nuremberg : comment prouve-t-on leur authenticité? on n'en parle pas. Est ce que des charlatans ne peuvent pas affirmer dans leurs lettres ce qui est contraire à toute vérité? et celui qui crut pouvoir donner une existence réelle à une régente chimérique, devoit-il avoir du scrupule à composer des lettres au nom de Martin? Les possesseurs de ces lettres, qui font tant d'honneur au grand géographe, au grand astronome de Nuremberg, dont il n'existe aucune ligne d'imprimé, les possesseurs de ces lettres qui arrachent aux Italiens et aux Por-

Digitized by Google

tugais la gloire d'avoir fait tant d'intéressantes découvertes, pourquoi n'en ont-ils pas enrichi les bibliothéques de l'Europe ? auroient-ils craint que par hasard les mots, les phrases et le style n'eussent contribué à constater l'imposture ?

En second lieu, on cite la chronique d'un écrivain Allemand, Hartmann Schedl, dont voici les paroles : « L'année de notre Seigneur 1485 : (observez que c'est Hartmann Schedl, très médiocre compilateur, qui vivoit au dix-septième et dix-huitième siècle, qui parle :) Jean II, Roi de Portugal, homme d'un grand caractère, équipa quelques galères, les fournit de vivres et les envoya vers le midi au-delà des colonnes d'Hercule : il en donna le commandement à Jaques Eamus ou Eanus Portugais et à Martin Behaim de Nuremberg dans l'Allemagne supérieure, issu de la famille de Bone, homme très-versé dans la géographie, et accoutumé aux fatigues de la mer, qui par son expérience et ses longues navigations avoit acquis une parfaite connoissance des longitudes et des latitudes de Ptolomée dans l'occident. Ces deux marins, sous la protection de la Divinité, s'avancèrent dans la mer méridionale, et, sans s'écarter beaucoup du rivage, ils passèrent la ligne, et parvinrent dans l'autre partie du

Digitized by Google

globe. Là se tenant debout, la face tournée vers l'orient, ils virent leur ombre projetée vers le midi à leur droite. Ainsi par leur habileté ils ouvrirent un nouveau monde qui nous étoit inconnu, et où pendant plusieurs années nul ne tenta de pénétrer, si ce n'est les Génois qui le tentèrent en vain. Ayant donc achevé leur navigation, ils revinrent en Portugal au bout de vingt-six mois, ayant perdu beaucoup d'hommes par l'influence du climat. »

J'observerai d'abord que dans les meilleurs dictionnaires des savans en tout genre, tel que celui de Caen, un des plus exacts et des plus riches qui existent, on ne trouve point Hartmann Schedl, mais bien Hartmann Wolggang, auteur des annales de la ville d'Augsbourg ; aucun des autres Hartmann, nommés dans ce dictionnaire, n'a écrit des chroniques ; cela soit dit en passant.

J'observerai aussi que l'assertion du Mémoire n'est pas d'accord avec le rapport d'Hartmann; celui-ci donne pour époque de la découverte l'année 1485, et le Mémoire la fixe en l'année 1484. Mais ce sont-là des bagatelles en comparaison de ce qui suit.

Le témoignage d'Hartmann destiné à confirmer la découverte par Behaim des isles, du Brésil, et du détroit de Magellan en Amé-

Digitized by Google

rique la détruit ; voici comment : Hartmann non-seulement ne fait aucune mention de ces grandes découvertes dont il ne donne pas même des indices, non-seulement il réduit tout le résultat de la navigation de Canus et de Behaim au passage de la ligne, et à la puérile méthode avec laquelle ils s'en assurèrent, mais il affirme positivement qu'ils la passèrent sans s'éloigner de la côte d'Afrique. Pour reconnoître les isles, pour découvrir le Brésil, et le détroit de Magellan, ne falloit-il pas, en partant de Lisbonne, s'éloigner infiniment du rivage ? et quand on a traversé toute l'étendue de l'océan Atlantique, en quel sens peut-on dire qu'on ne s'est pas éloigné du rivage ? ce témoignage donc de cet Hartmann Schedl est nul, il est même destructif du but auquel on a voulu l'employer.

Je ne dirai rien de tout ce qu'il y a de ridicule dans le conte d'Hartmann sur la méthode dont le fameux géographe, et grand astronome voulut s'assurer qu'il avoit passé la ligne, et qu'il étoit dans l'hémisphère méridional, et nous devons penser que ce fut lui qui proposa cette méthode à Canus : *ils se mirent debout, tournèrent la face vers l'orient et observèrent que l'ombre de leur corps étoit à la droite.* Je demande au dernier écolier, quel besoin avoient-ils de se tourner vers l'orient ? le résultat n'au-

Digitized by Google

roit-il pas été le même, si en restant tournés vers l'occident ils avoient vu leur ombre à la gauche. Cependant c'est d'après cette puérile méthode que notre Hartmann, qui probablement n'avoit pas la moindre idée des sciences susdites, s'écria, *ainsi par leur habileté ils ouvrirent un nouveau monde qui nous étoit inconnu ; etc. etc.* Ciel ! quelle habileté falloit-il pour une aussi simple opération ?

Hartmann ajoute que pendant plusieurs années, nul homme avant Canus et Behaim n'avoit tenté de pénétrer dans ces mers, si ce n'est les Génois qui le tentèrent envain. Voilà une autre preuve de la fausseté absolue de ce récit ; car il est évident que Hartmann a voulu parler de Colomb ; or selon les documens mêmes de Nuremberg, et les autres témoignages cités par le Mémoire, tout en disant que Behaim fut le premier à découvrir l'Amérique, ils disent qu'il la découvrit avant Colomb ; ce ne fut donc pas envain que Colomb tenta de pénétrer dans le nouveau monde. Si Hartmann a voulu dire que Colomb avoit tenté en vain de passer la ligne, c'est encore une pauvreté.

L'auteur du Mémoire prétend que le témoignage de Hartmann acquiert plus de force par une singulière anecdote qu'on doit mettre au nombre des impostures littéraires ; c'est

Digitized by Google

que les copistes de l'histoire du fameux Enéas Sylvius, sous le nom de Pie II, avoient trouvé le texte de Hartmann si intéressant qu'ils l'avoient inséré dans l'ouvrage d'Enéas pour faire croire aux lecteurs que cet historien avoit attribué la découverte de l'Amérique à Martin Behaim. Si le fait étoit aussi véritable qu'on le dit, quel besoin avoient-ils ces copistes de tromper le public ? Et une bonne logique ne doit-elle pas nous persuader que ce crime littéraire avoit été motivé par la persuasion que tout étant d'une fausseté visible, les copistes, pour le rendre au moins vraisemblable, avoient jugé nécessaire d'y employer l'autorité d'un écrivain estimable, qui de son temps avoit joui en Allemagne d'une grande réputation ? Au reste, nous nous réjouissons avec l'auteur du Mémoire de ce qu'en renversant les principes et les règles de la critique, il ait trouvé le moyen de soutenir son assertion par un fait qui démontre sa parfaite fausseté.

Il doit paroître surprenant à des lecteurs sensés d'apprendre que le Mémoire contre Colomb ait pu appeler à son secours l'assistance d'un Pierre Mattei, canomiste ignorant et ignoré, qui d'ailleurs dans le texte qu'on cite de lui ne dit pas un mot de la découverte de l'Amérique : il loue le savoir de Behaim, et parle de la gloire des Portugais tou-

Digitized by Google

chant la navigation, et voilà tout : ainsi que d'un géographe aussi inconnu que Jérôme Benzon.

Pour ce qui regarde l'autorité du Jésuite Riccioli, je ne saurois comment qualifier la tentative de l'auteur du Mémoire, qui a voulu ranger cet érudit au nombre des ennemis de la gloire de Colomb. Prenez les ouvrages de Riccioli de la belle édition de Boulogne 1665, en trois volumes in-folio; tant dans le *Chronicon Magnum*, que dans le catalogue des hommes illustres, il dit positivement, et sans donner le moindre soupçon, qu'il doutoit de la vérité du fait, que Christophe Colomb découvrit les Indes occidentales. Outre son assertion Riccioli cite Bembo et Ramusius contemporains de Colomb, et Génebrard, qui n'en étoit pas fort éloigné. Et voilà la manière de soutenir les fables.

Les prétendus honneurs que le Roi Jean II rendit à Behaim, lorsqu'il le créa Chevalier et fit la bassesse de faire les fonctions de son écuyer, ne sont d'abord point authentiques, et puisque les documens de Nuremberg, qui parlent de Martin, ont tous les caractères de la supercherie la plus maladroite, celui-ci ne peut rien prouver.

En second lieu, si les honneurs rendus à Behaim par le Roi Jean prouvent plus que

Digitized by Google

toute autre chose, comme le Mémoire le dit, ses grandes découvertes, pourquoi ceux que les Souverains Castillans rendirent à Colomb ne le prouveroient-ils pas. Ferdinand et Isabelle l'annoblirent avec toute sa postérité, ils le firent asseoir et couvrir en leur présence comme Grand d'Espagne, le déclarèrent Grand-Amiral et Vice-Roi du nouveau monde, et pour preuve de la confiance qu'il avoit méritée, ils lui donnèrent une flotte de dix-sept vaisseaux pour entreprendre un second voyage.

Ce fut la renommée d'un aussi grand événement qui alloit changer sous tant de rapports les intérêts, les vues, et l'industrie des nations; ce furent les nouvelles des honneurs et des récompenses accordées à Christophe qui engagèrent la République de Gènes à décerner une statue à cet illustre compatriote, et l'on sait bien que les nations n'élèvent pas des statues pour des services ou pour de la célébrité imaginaires. Quelle triste figure d'ailleurs n'auroient pas fait en Europe les Monarques Castillans, leurs Ministres, les Grands du Royaume, et la nation entière, si au retour de Colomb ils l'avoient distingué de la sorte pour une découverte, qui huit ans auparavant avoit été faite par Behaim? Est-ce que le Portugal étoit au bout du monde pour

Digitized by Google

les Espagnols? Est-ce que les deux nations dans ce temps-là croupissoient dans la plus stupide ignorance par rapport au commerce et à la navigation? Le Mémoire affirme que les Portugais y étoient plongés; c'est une injure atroce qu'il leur appartient de repousser.

La manière dont les panégyristes de Behaim expliquent le nom que Garcilasso lui donne dans l'endroit où il le dit Portugais, est vraiment plaisante: ce nom est *Behenira*; l'explication porte que Martin y voulut ajouter l'*ira* par reconnoissance pour Jean II qui le créa Chevalier; c'est le cas de dire: *risum teneatis amici*!

Enfin le Mémoire s'évertue pour détruire l'opinion de Robertson et de tous les savans modernes, qui ont traité de fable la découverte de Behaim; mais il est si éloigné de convaincre les lecteurs, que le célèbre Tiraboschi, auteur de la plus complète histoire littéraire qui existe en Europe, conformément à l'opinion qu'en ont portée tous les Journaux littéraires, ne crut pas devoir s'abaisser jusqu'à le refuter, tant à ses yeux étoient pitoyables les raisons qu'il alléguoit en faveur de ce pauvre Behaim Allemand *Portugallisé*.

Je ne saurois point terminer cette réponse sans répéter ce que le Mémoire a voulu rapporter lui-même des ouvrages de Martin: ces

Digitized by Google

ouvrages se réduisent au globe qu'on conserve à Nuremberg, et qu'on se plaît à leur attribuer; pas un seul livre, pas une dissertation, pas une seule ligne d'un aussi grand savant; quel malheur pour l'humanité !

A ce ton plaintif on pourroit ajouter le ton railleur des auteurs du dictionnaire de Caen, qui paroissent l'avoir poussé trop loin, car pour ridiculiser Behaim, ils ont dit une mauvaise plaisanterie contre toute sa nation. Les encyclopédistes aussi ont qualifié d'inconnu Martin Behaim, et ont montré de la peine à le nommer.

Voilà les inconvéniens qui résultent lorsqu'on veut détruire l'opinion générale de tous les érudits et de toutes les nations, sur-tout quand on en fait des imbécilles et des aveugles pour soutenir une fable.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

Discours sur la Peinture, par Sir Josué Reynolds.

MM.

J'ai dit dans mes précédens discours, que les artistes doivent chercher à se former une idée de la perfection, en rassemblant ce qu'il y a de plus excellent dans les diverses écoles de peinture. Mais, dira-t-on, où est donc la beauté parfaite? n'y a-t-il pas de moyens de la trouver par nous mêmes et sans nous en rapporter à ce que d'autres en ont pensé? Je crois que la défiance du jeune élève qui douteroit de la perfection de ses modèles, le retarderoit dans la carrière. Il travaillera avec plus d'efficace en se livrant en enthousiaste à l'imitation de ses maîtres, et en croyant à la perfection des tableaux qu'il copie. Mais je dois dire aux élèves les plus avancés, à ceux qui veulent pouvoir s'appuyer sur une base plus ferme que celle de l'autorité des peintres, je dois leur dire qu'il existe un tribunal supérieur à celui des grands maîtres, et qui dé-

Digitized by Google

cide en dernier ressort de tout ce qui est excellent dans les arts. Celui qui a l'ambition de devenir un grand peintre, doit étendre ses vues au-delà des préceptes qu'il trouve dans les livres, et des exemples de ses prédécesseurs. Il doit étudier ces principes de l'esprit humain, ces opérations de notre nature intellectuelle, avec lesquels tout ce qui aspire à plaire doit se trouver dans de justes rapports.

La poésie exerce sur nos passions un pouvoir plus étendu que la peinture. Notre curiosité sur l'avenir, et l'intérêt qu'excitent en nous les événemens futurs, servent merveilleusement la puissance de la poésie. Celle-ci excite notre curiosité; nous engage peu-à-peu à prendre intérêt à un événement annoncé, tient cet événement long temps en suspend, et nous surprend enfin par une catastrophe inattendue.

Le peintre est plus resserré dans ses ressources. Il n'a rien qui réponde à l'avantage qu'a le poëte d'engager peu-à-peu l'attention. L'effet produit doit l'être tout-à-coup: il faut satisfaire la curiosité en même temps qu'on la fait naître. Mais il y a d'autres dispositions de l'esprit humain, que le peintre peut flatter tout comme le poëte. Ainsi, par exemple: nous desirons tous la variété, les choses nouvelles

Digitized by Google

et piquantes ; la peinture peut satisfaire cette disposition. La variété ranime l'attention, lorsque l'uniformité des sensations tend à l'amortir. La nouveauté fait sur nous des impressions plus fortes que nous ne les éprouvons des choses dont nous avons l'habitude ; et enfin, les contrastes réveillent en nous la faculté de comparer.

Il ne faut pas oublier, néanmoins, que l'esprit humain a aussi une tendance vers la paresse. Il aime l'exercice, mais dans de certaines bornes seulement ; et il ne faut pas que la variété et la nouveauté produisent la fatigue. Il y a un point qu'on ne doit pas dépasser, et qu'il faudroit même ne pas atteindre, c'est celui où la variété détruit tout le plaisir qui résultoit de l'uniformité ; et où la nouveauté contrarie trop fortement nos habitudes. Notre indolence naturelle a plus à souffrir alors, que notre curiosité n'a de jouissance. Il faut donc proportionner à la constitution morale de l'homme les sensations nouvelles que nous lui donnons. Il faut, par exemple, que les ouvrages du peintre flattent les habitudes du spectateur, et que la nouveauté y soit introduite avec mesure : si tout étoit nouveau, l'exercice de l'esprit seroit trop fort pour notre inertie naturelle. Par la même raison, les contrastes doivent être présentés avec parcimonie

Digitized by Google

cimonie. Lorsqu'ils sont trop fréquens ou trop violens, ils nous remuent d'une manière désagréable, et produisent en nous des changemens de dispositions trop brusques pour pouvoir nous plaire.

Il paroît donc que les mêmes choses qui contribuent à la perfection d'un ouvrage, lorsqu'on les emploie dans de certaines limites, deviennent des défauts quand on les dépasse. Ainsi l'on ne pourroit pas faire de la variété le principe d'un ouvrage quelconque; et l'on se tromperoit nécessairement si l'on croyoit le perfectionner en le variant de plus en plus: la variété ne doit servir qu'à délasser. Cherchons à appliquer ces principes.

Lorsque, dans une composition, les objets sont dispersés en plusieurs parties à-peu-près semblables, l'œil se fatigue et le jugement ne sait où se reposer. On y cherche machinalement une action ou une figure principale, et si toutes les parties paroissent avoir le même droit à être remarquées, il est probable qu'aucune ne le sera.

D'un autre côté, si l'ouvrage a une parfaite difformité; s'il ne contient qu'un seul groupe et une seule masse de lumière, il ressemble à un poëme épique sans épisode: c'est-à-dire, que l'ouvrage manque des accessoires qui de-

Digitized by Google

voient y introduire la variété et recréer ainsi l'attention.

Comparons Rembrandt et le Poussin. Ces deux peintres opposés en tout, le sont principalement dans la composition de leurs tableaux et dans la disposition des clairs et des ombres. La manière de Rembrandt est d'une unité parfaite. Il n'a souvent qu'un seul groupe, éclairé par une seule masse de lumière. S'il y a deux masses de lumières, l'une des deux est complétement subordonnée. Le Poussin, au contraire, dissémine ses figures dans ses tableaux sans s'occuper des groupes; et la lumière est si également distribuée qu'on peut à peine y discerner des masses.

Après cela, on ne s'attend pas que les ouvrages du Poussin soient aussi remarquables par leur simplicité que ceux de Rembrandt le sont par leur complication. Le Poussin a mis autant de soin à dérober au spectateur l'art du clair obscur que Rembrandt en a mis à en faire parade. L'un et l'autre ont exagéré leur genre; et il est difficile de dire lequel a eu le plus de tort: tous deux se sont écartés de la nature et du but de leur art.

La même modération doit être observée par les peintres lorsqu'il s'agit d'orner leurs ouvrages. La multiplicité des objets, comme la trop grande recherche dans la variété ou

Digitized by Google

l'éclat des couleurs, nuisent au plaisir que fait un tableau, parce qu'elles donnent une certaine fatigue. En revanche, un ouvrage qui n'est point orné du tout, devient insipide à force d'être simple. Le point jusqu'auquel les ornemens sont admissibles est déterminé par le genre dans lequel l'ouvrage est travaillé; mais il y a toujours une vérité incontestable, c'est que le style le plus orné demande un peu de cette simplicité qui repose, et qui fait paroître les ornemens avec avantage.

- L'art de donner du repos au spectateur me fait penser à un passage de Shakespeare, dans lequel ce grand peintre de la nature donne une leçon de simplicité aux poëtes et aux auteurs dramatiques. Lorsque Duncan et Banquo s'approchent du château de Macbeth, ils s'entretiennent de la beauté du site. Banquo, en voyant que les martinets naissent sous le toit du château, observe que ces oiseaux ne font leurs nids que dans les endroits où l'air est très vif. Cette conversation si naturelle, et sur des sujets si simples, repose des terribles scènes qui précèdent, et contraste tout à-fait avec celles qui suivent. On voit que Shakespeare s'est demandé: de quoi est-il probable qu'un Prince dans cette situation entretienne ses suivans? Les écrivains modernes sont, au contraire, continuellement occupés de trou-

Digitized by Google

ver et de faire dire à leurs personnages des choses saillantes et nouvelles, sans s'embarrasser si la situation rend le sujet vraisemblable.

Homère a toujours soin de reposer son lecteur des horreurs des combats, par des tableaux champêtres et des scènes douces. Toutes les fois que le goût a été en décadence chez un peuple, ses écrivains ont prodigué les ornemens. Un judicieux critique a cité Lucain, Stace, et Claudien, comme des exemples de cet abus des ornemens, symptôme de la dégénération du goût. Leurs compositions brillantes et recherchées ne descendent jamais au naturel et au simple: le lecteur finit par se lasser de leurs beautés.

Je vais m'arrêter quelques momens à considérer ce qu'on doit entendre par le mot simplicité, dans les arts. Dans son sens le plus correct, peut-être, ce mot indique la connoissance et l'imitation de la nature telle qu'elle est: c'est, en quelque sorte, la perfection elle-même. Mais je considère ici la simplicité comme le correctif de l'excès ou de l'exagération; et je ne saurois mieux en faire sentir les avantages qu'en rappelant les inconvéniens des défauts contraires.

On ne devroit pas s'attendre à rencontrer dans les critiques, des préceptes formels pour recommander la recherche et l'affectation: c'est

Digitized by Google

cependant ce qu'on trouve dans les ouvrages de de Piles. Il nous recommande à nous autres peintres de portraits, d'ajouter de la grace et de la dignité au caractère des physionomies que nous avons à rendre. Jusques là il a raison; mais ensuite il entre dans les détails, et nous apprend ce qu'il entend par grace et dignité. « Si vous avez à peindre un grand personnage (dit-il) il faut que le portrait que »vous ferez semble s'adresser au spectateur et »lui dire: « arrête! regarde moi! Je suis cet »invincible Roi que la gloire environne.» — « Je »suis ce chef qui répand au loin la terreur.» — »Je suis ce grand Ministre qui connoît tous »les ressorts de la politique.» — « Je suis ce »Magistrat d'une sagesse consommée, etc.» L'auteur passe ainsi en revue tous les personnages et toutes les situations. Comparons à ces grandes prétentions les portraits de Titien, chez lesquels la dignité est si naturelle et si simple qu'elle a l'air d'appartenir au modèle et d'en être inséparable. La dignité, ainsi conçue et exprimée, fait naître le respect; mais les grands airs affectés donnent l'idée de l'insolence.

Les peintres de portraits n'ont que trop suivi les préceptes de de Piles. Les portraits de Rigaud en sont l'application rigoureuse. Il auroit eu beaucoup de mérite, s'il eût eu de la simplicité.

Digitized by Google

Je pourrois rappeler beaucoup d'exemples de ce défaut de simplicité chez les peintres d'histoire. Je n'en indiquerai qu'un seul parce qu'il m'a révolté: c'est un portrait de Dieu lui-même, par Coypell. Les peintres catholiques ont souvent essayé cette représentation de la Divinité, quoique le succès soit impossible, et la tentative même indécente; mais, dans l'ouvrage de Coypell on reconnoît si bien l'application des préceptes de de Piles, qu'on se sent indigné d'une sottise qui tient de la profanation.

Si nous avons à reprocher à nos voisins le défaut de simplicité dans leurs ouvrages, nous devons reconnoître d'illustres exceptions, dans le Poussin et le Sueur. Cependant le Poussin me fournira l'occasion d'une observation sur la simplicité. L'affectation des peintres ses compatriotes paroît l'avoir rejetté dans l'extrême opposé. Il y a des parties de ses ouvrages qui sont d'une simplicité véritablement affectée.

Lorsqu'un artiste, au lieu de faire entrer la simplicité comme un des élémens du goût, dans le choix et l'exécution de ses ouvrages, cherche à fonder principalement sur cette qualité la réputation de ses tableaux, il peut être accusé d'une sorte de pédanterie. Cependant, on conçoit très-bien comment le peintre, dans ce cas, peut se croire supérieur à ses juges:

Digitized by Google

il pense que la qualité principalement recommandable dans ses ouvrages, est d'une nature trop sublime et trop pure pour être appréciée par les esprits vulgaires.

Ce n'est point assez d'être exempt de défauts et de vices, pour exciter l'admiration. Les statues antiques sont généralement remarquables par leur simplicité, je le sais; mais les chefs-d'œuvres que l'on distingue parmi ces monumens de l'art, sont sur-tout admirables par des qualités positives. Ainsi, l'Apollon, la Vénus, le Laocoon, le Gladiateur, sont simples, sans doute; mais la majesté, la force, la grace, et mille beautés de détail, les recommandent de concert avec cette simplicité qui nous charme.

Honorons la simplicité dans l'exercice de notre art; ou en d'autres termes, tenons nous soigneusement en garde contre l'affectation, ce grand ennemi de la vérité et de la nature, ce poison de tout ce qui est beau! On répète sans cesse à un jeune artiste, que dans ses compositions et dans ses figures, il faut introduire des contrastes; qu'il faut que la tête soit penchée du côté opposé à la direction du corps; que ses lignes doivent être ondulées; qu'il faut charmer l'œil par la variété des formes, et des couleurs. Il importe de lui rappeler que ces recherches de l'art doivent toujours être sou-

Digitized by Google

mises aux principes de la simplicité, pour obtenir tout leur effet. Dans l'enfance de l'art de peindre, les artistes avoient une simplicité, qui seroit mieux nommée pénurie ou ignorance, car elle n'étoit point le résultat du choix et du goût. Dans la seconde époque de l'art, quelques peintres sortirent de cette indigence, sans se jeter dans l'affectation de la recherche. D'autres voulurent faire mieux, et ils ne furent plus assez simples. Il est bien difficile de donner une règle fixe, qui serve à garder toujours ce juste milieu dans lequel on est riche sans profusion, varié sans recherche, simple sans mesquinerie; et les circonstances obligent souvent le peintre à s'écarter du principe même qu'il respecte.

Dans un discours précédent, j'ai cherché, Messieurs, à diriger votre attention et vos efforts vers le style noble, élevé, sublime, en opposition avec le style de ces écoles, dont la réputation est principalement due à leur supériorité dans les parties subalternes de l'art, telles que le coloris, et les draperies. J'exagerai peut être alors les avantages du genre que je desirois vous voir adopter. Je savois que les jeunes artistes sont disposés à préférer à des études sévères, un travail dont les résultats peuvent être brillans, et dont l'apprentissage n'offre pas de grandes difficultés. Je fis

Digitized by Google

alors ce que fait le jardinier qui pour redresser un jeune arbre le fléchit en sens inverse.

Ce n'est point assez qu'un ouvrage soit savant : il faut qu'il plaise : il faut que le peintre ajoute la grace à la force, s'il veut fixer l'impression favorable qu'il a fait naître. Il y a dans notre goût une sorte de molesse, ou de sensualité qui demande quelqu'indulgence, pourvu que ce ne soit point au détriment des parties sublimes de l'art. Il y a de certaines règles qui, comme les enseignemens des nourrices, ne doivent faire autorité que pour l'enfance. J'en donnerai un exemple. Un maître donne à son élève pour premier principe du clair obscur, l'attention de placer toujours les fonds clairs du côté de la partie ombrée des figures, et les fonds sombres, du côté de la partie éclairée de ces mêmes figures. Si Léonard De Vinci, dont c'étoit le principe, avoit assez vécu pour juger de l'effet supérieur produit par le principe exactement contraire, il auroit fait sans doute ce que les maîtres font encore aujourd'hui, c'est-à-dire, qu'il auroit également donné à ses écoliers la règle qu'il a toujours observée.

J'en dirai autant de la disposition des figures, et des attitudes. On apprend aux écoliers que si une figure est vue de face, il faut que la figure suivante soit vue de profil ou de re-

Digitized by Google

vers. On lui apprend aussi que si une figure avance la jambe droite, il faut qu'elle recule le bras droit: en un mot, on lui apprend à contraster ses figures et ses attitudes. Cela est très-bien dans l'académie. Il faut que les jeunes étudians s'accoutument à considérer ce qui est beau et gracieux comme susceptible d'être réduit en principe. C'est d'ailleurs la marche naturelle de l'instruction que d'enseigner d'abord ce que nos perceptions peuvent aisément saisir, avant de passer aux notions plus relevées et plus rafinées de l'art. Mais lorsque les élèves sont plus avancés, ils apprennent que les plus grandes beautés du caractère et de l'expression, s'obtiennent sans le secours des contrastes. Ils apprennent même que le contraste détruiroit l'expression naturelle des figures, lorsque la grace doit demeurer étrangère à l'action, ou lorsqu'elle n'y est que d'une importance subalterne. Voyez dans un des cartons de Raphaël, St. Paul prêchant à Athènes. La figure de l'Apôtre est également d'à-plomb sur les deux jambes, et a les deux bras dans la même attitude. Essayez de donner à cette figure le contraste académique: son énergie et sa grace simple disparoîtront. Le magicien Elymas avance les deux mains dans la même direction; et la figure rend ainsi parfaitement l'expression desirée.

Digitized by Google

On ne trouve dans aucun des ouvrages de Raphaël ces contrastes de l'école qui paroissent le résultat d'un projet : ceux que l'on observe dans ses tableaux paroissent uniquement l'effet du hasard, et semblent dépendre de la nature des choses.

Nous avons vu que, soit qu'il s'agise de simplicité, de variété ou de contraste, l'excès doit toujours être évité avec soin. Nous sommes ainsi conduits à approfondir le véritable sens des règles académiques, et à rechercher la manière dont leur observation agit sur les facultés de ceux auxquels le peintre destine ses tableaux. En nous élevant à l'intention générale des règles académiques, nous apprendrons qu'il n'est point nécessaire que le peintre s'assujétisse à leur sens littéral, pourvu qu'il se pénètre de l'esprit de la loi.

J'ai toujours trouvé que les exemples étoient extrêmement utiles pour faire bien saisir l'objet des remarques critiques. Je vais donc tâcher de me rendre plus intelligible par ce moyen. Du Fresnoi donne pour règle *que la principale figure d'un sujet doit être au milieu du tableau, et éclairée par la principale lumière.* Un peintre qui se croiroit obligé de suivre cette règle éprouveroit beaucoup de difficultés, à pure perte. Il se trouveroit borné à des compostions monotones, et priveroit ses

Digitized by Google

ouvrages de mille beautés incompatibles avec ce principe. Voici comment le précepte de Du Fresnoi doit être entendu. Il faut que la principale figure soit distinguée par le spectateur, au premier coup-d'œil; mais il n'est point nécessaire que cette figure soit au milieu du tableau, ni que la plus forte lumière tombe sur elle. Il faut qu'elle occupe la place qui lui convient, et que les autres figures du tableau aident à la faire d'abord remarquer. Cette règle de Du Fresnoi n'est presque jamais observée, parce que d'autres considérations plus importantes s'y opposent. Je rappellerai, à ce sujet, les remarques qu'on trouve dans Félibien sur l'admirable tableau de Le Brun, connu sous le nom de Tente de Darius: Félibien, résolu à faire l'éloge de cette composition sous tous les rapports, lui attribue des perfections imaginaires. Il prétend que la principale lumière tombe sur la figure d'Alexandre, ce qui n'est pas vrai. Il auroit dû prétendre aussi qu'Alexandre étoit au milieu du tableau. C'est la fille de Darius qui y est placée, sur laquelle tombe également la principale lumière; mais l'attention de tous les personnages fait distinguer immédiatement la figure d'Alexandre; et les regards des spectateurs se portent sur lui à l'instant où ils découvrent le tableau. On peut observer la même chose relativement à

Digitized by Google

la disposition de la lumière. Quoiqu'en général on soit convenu de placer un grand clair à-peu-près dans le centre du tableau, et de distribuer les ombres à l'entour de cette lumière, on peut faire précisément le contraire, sans s'écarter de l'esprit du précepte. L'école de Venise en offre plusieurs exemples. La grande composition de Paul Véronèse représentant les nôces de Cana, offre cette particularité remarquable, que la lumière principale est dans le ciel, et que presque toutes les figures sont dans la demi teinte. C'est ce que nous voyons souvent dans les paysages, et dans les petits tableaux de fêtes villageoises; mais ce principe de clair obscur, appliqué à un immense tableau de près de cent figures grandes comme nature, et dans lequel le peintre a conservé un ensemble parfait, ce principe, dis-je, produit dans son application un prodigieux effet.

Les modes de composition se varient à l'infini. Quelquefois c'est un groupe nombreux au milieu du tableau, et d'autres petits groupes de figures dans les côtés. Quelquefois le centre du tableau est vacant et les groupes sont disposés à l'entour. Soit que la lumière principale se trouve placée dans le centre du tableau, comme dans l'*école d'Athènes*, ou qu'elle soit dans le ciel, comme au tableau

Digitized by Google

des nôces de Cana, et à celui d'Andromède, soit que la lumière tombe sur les figures, toutes les licences sont admises; mais voici ce qui est absolument nécessaire : il faut empêcher que l'œil ne soit distrait, et que l'attention ne soit partagée entre une multitude d'objets trop semblables entr'eux. Que ces objets soient des figures, des lumières, ou des ombres, ils doivent être disposés en masses ou en groupes suffisamment variés et contrastés. Il faut que l'espace soit proportionné à l'action. Il faut que la lumière soit secondée par des ombres, et il faut enfin une certaine masse de tons froids, pour donner du prix et de l'éclat aux tons les plus chauds. Mais quelles sont ces justes proportions? c'est ce qu'il est bien difficile de déterminer par des préceptes : on l'apprend à force d'examiner des tableaux. Et remarquez, Messieurs, que, sous ce rapport, il y a tout autant à apprendre par l'examen des mauvais ouvrages que par celui des chefs-d'œuvres. Il peut être tout aussi instructif de rechercher pourquoi tel tableau a peu d'effet que de savoir par quelle raison tel autre tableau d'un effet admirable.

Quoique ce ne soi
dans les détails d
cette occasion d
tient en partie

Digitized by Google

l'école Vénitienne. Je pense que cette circonstance a été peu observée. Les peintres de cette école ont toujours eu soin de donner à leurs masses de lumières une couleur jaune, rouge, ou d'un blanc jaunâtre. Ils en ont soigneusement écarté, le bleu, le gris, et le verd : ils n'ont employé ces dernières couleurs que pour réhausser l'éclat des premières : or une petite quantité de ces tons froids suffit à cet effet.

Supposons le principe contraire : c'est-à-dire, que les grandes lumières tombent sur des couleurs froides, comme nous le voyons dans les tableaux de l'école de Rome ou de Florence ; et tout l'art des Rubens et des Titiens ne pourra jamais donner à un tel ouvrage la splendeur des tableaux de l'école Vénitienne.

Le Brun et Carlo Maratti étoient des peintres de beaucoup de mérite, et surtout de ce qu'on peut appeler mérite académique ; mais l'un et l'autre ignoroient cet art du coloris : il en résulte quelque chose de lourd dans l'effet de leurs ouvrages. Dans la tente de Darius, par le Brun, la principale lumière tombe sur Statira, or le peintre a eu le tort de draper cette figure en bleu pâle. Il est vrai que cette robe bleue est relevée par de l'or ; mais ce n'est pas assez pour l'effet ; et ce tableau ne rend point ce que sa gravure fait espérer. On voit souvent dans les tableaux du Poussin, des

Digitized by Google

portions de draperies bleues, lorsque la couleur générale du tableau est brune ou jaunâtre : cela suffit à montrer que ce grand peintre n'avoit pas fait de l'harmonie des couleurs le principal objet de son étude.

On a beaucoup vanté, et avec raison, le tableau du Titien, de Bacchus et Ariadne, et surtout sous le rapport de l'harmonie de la couleur. Les critiques ont observé que la figure d'Ariadne avoit une draperie rouge qui servoit à la détacher du fond qui est la mer ; ce n'est pas pour cette raison seulement que le peintre a donné à Ariadne une draperie rouge : il avoit un motif beaucoup plus important : il s'agissoit de l'harmonie et de l'effet général de son tableau. La figure d'Ariadne est séparée du groupe, et vêtue de bleu : ce bleu ajouté à la couleur de la mer, produit une quantité suffisante de couleurs froides pour contraster avec la splendeur du groupe principal, lequel est presqu'entiérement composé de couleurs brillantes. Mais comme il y auroit eu dans ce tableau deux parties décidément distinctes, le Titien, pour rétablir l'harmonie, a donné une draperie rouge à Ariadne, et une draperie bleue à une des Bacchantes.

J'ai observé ci-dessus que la principale lumière d'un tableau doit tomber sur des couleurs

Digitized by Google

leurs chaudes. Plusieurs peintres Flamands et Hollandais ont employé le blanc pour la lumière dominante de leurs tableaux ; mais la méthode du Titien, qui est de donner à la principale lumière la couleur des rayons du soleil couchant, est beaucoup préférable. La supériorité de cette manière du Titien est surtout frappante, lorsqu'on voit un de ses ouvrages à côté d'un tableau Flamand, fut-ce même un Vandick : le tableau Flamand devient froid, et grisâtre, par comparaison.

Dans la nature nous pouvons observer que les parties éclairées des objets sont d'une teinte plus chaude que les parties qui sont dans l'ombre : ce que je recommande, c'est de suivre pour l'ensemble d'un tableau ce qui convient à chaque partie séparée. C'est présenter à l'œil un effet semblable à celui qu'il est accoutumé d'éprouver. De Piles, et tous les autres critiques ont considéré comme un objet de la plus grande importance, l'art de donner du relief aux tableaux. Le Titien ne paroît pas s'en être autant occupé : des peintres qui lui sont fort inférieurs, l'ont surpassé sur ce point. Dans l'enfance de la peinture, on s'attachoit beaucoup à ce relief des objets. Encore aujourd'hui les peintres ignorans mettent un grand prix à savoir, comme ils le disent, détacher une figure. On pourroit dire-

Digitized by Google

ils quelquefois faire le tour de cette figure, tant elle est bien détachée. Je soutiens que ce mérite est très-subalterne, parce qu'il ne peut se concilier avec cette manière grande, large, et cette plénitude d'effet dont les meilleurs ouvrages du Corrège nous offrent l'exemple. Cet effet se produit insensiblement en fondant les ombres dans un fonds plus sombre encore; au lieu que le relief dont je parle résulte de la séparation de la figure et du fonds, par une opposition soit de lumière, soit d'ombre, soit de couleur. Les anciens peintres tels que Mantegna, le Perugin, Albert Durer, avoient le défaut d'appliquer, en quelque sorte, leurs figures sur les fonds. Léonard de Vinci et même le Corrège avoient aussi ce défaut, mais ils s'en corrigèrent.

Le relief des figures, et la plénitude d'effet d'un tableau, ne sauroient exister ensemble: or il n'est pas difficile de dire laquelle des deux choses mérite la préférence. L'artiste est obligé de tenir toujours la balance, pour déterminer la valeur des différentes qualités d'un tableau. Lorsqu'il est impossible d'éviter un inconvénient, il faut choisir le moindre. Les peintres qui ont le mieux connu l'art de la plénitude d'effet, ont adopté un principe qui paroît tout-à-fait raisonnable: c'est celui de sacrifier une partie pour l'avantage de l'ensemble. Ainsi,

Digitized by Google

par exemple, soit qu'il s'agisse de lumière ou de masses d'ombre, il convient que les formes de ces masses soient rassemblées et agréables. Or pour cela, quelques parties de ces masses peuvent être plus sombres ou plus éclairées, ou enfin les reflets peuvent être plus forts qu'ils ne le sont dans la nature. Paul Véronèse prenoit souvent des libertés de cette espèce. On prétend qu'un jour un critique lui observoit que certaines figures d'un de ses tableaux se trouvoient dans l'ombre sans qu'on en comprit la raison. Il répondit : « Ce sera un nuage qui passe. »

Je citerai encore un exemple de cette liberté dans un tableau de clair de Lune de Rubens. Non-seulement, il y a mis plus de lumière que la lune n'en répand sur le paysage, mais il a donné à son tableau ce ton chaud qui distingue ses autres ouvrages. S'il n'y avoit pas quelques étoiles, on pourroit croire que c'est un soleil couchant. Dans ce cas, le peintre met avant tout l'avantage de faire un tableau agréable, un tableau dont l'harmonie est parfaite : il sacrifie même la nature à cette considération.

Je ferai, sur le même tableau, une autre remarque dans le même sens. La clarté que la lune communique aux objets ne conserve pas sur les parties ombrées une supériorité si

Digitized by Google

tranchée que cela arrive dans la nature. S'il eût imité exactement la nature, on n'auroit point vu du tout les objets dans l'ombre, parce qu'il n'y a presque point de dégradation et de reflets dans le clair de lune. On dira peut-être qu'il ne faut pas essayer de joindre ce que l'art ne permet pas d'imiter; mais, par la même raison, il ne faudroit jamais essayer de rendre l'effet des armes d'acier poli; car on a beau employer un blanc pur, pour rendre l'éclat de l'acier, on ne peut, ni le rendre aussi vif qu'il l'est, ni conserver les teintes vives des chairs, en maintenant la supériorité qui existe dans la nature, de l'éclat de l'acier sur ces mêmes chairs. Rembrandt a mis quelquefois plus d'importance à peindre la lumière que les objets qui en sont éclairés. Par exemple, je possède un Achille de lui, qui est armé de pied en cap. La tête est d'un ton très-sombre, parce que le peintre a voulu conserver la gradation qui existe dans la nature, entre l'éclat de l'acier et les chairs. Il en résulte que le tableau est noir. Dans ce cas-ci, le sacrifice est trop grand: si le contraire est un défaut, il a pourtant moins d'inconvéniens, qu'il n'y en a à faire un tableau si sombre qu'on ne peut le voir que sous un certain jour, et même imparfaitement.

Observez, Messieurs, que le mérite et le

Digitized by Google

démérite de Rubens et de Rembrandt dans les tableaux que j'ai cités, ne sauroient être appréciés par la simple comparaison avec les principes de la nature, et en faisant abstraction de leur effet sur l'esprit humain. La raison, le sens commun nous disent, qu'avant tout, il faut que les figures d'un tableau puissent être vues, non seulement sans difficulté, mais de manière à faire plaisir.

Le but de tout ce que je viens de dire n'est pas tant de mettre l'artiste au-dessus des règles de l'art, que de lui montrer sur quoi elles sont fondées, et d'empêcher qu'il ne saisisse cet art d'une manière étroite. Je voudrois, Messieurs, que vous vous accoutumassiez à vous affranchir de l'esclavage d'une multitude de règles qui se confondent, et que votre attention se dirigeât sur l'étude des passions et des affections dont toutes les règles dérivent, et auxquelles elles se rapportent.

Un ouvrage qui nous dévoileroit le secret des rapports qui existent entre les règles de l'art et les dispositions essentielles des passions, serviroit de fondement à la plus saine critique; mais je suis trop convaincu qu'il faudroit, pour cette entreprise, une étendue de connoissances, une pénétration et un jugement supérieurs à mes moyens, pour entreprendre cette tâche. Il me suffit d'avoir tracé l'esquisse de

Digitized by Google

cette vaste composition, d'une manière assez distincte pour en démontrer la possibilité et l'avantage.

Je terminerai maintenant, par une observation sur les tableaux du concours. Tous les candidats ont imité l'expédient de Timanthe, qui représente Agamemnon cachant son visage dans son manteau. Cet expédient est devenu si célèbre par les éloges que les philosophes et les orateurs tels que Ciceron, Quintilien, Valère Maxime, et Pline lui ont prodigués, qu'il ne faut pas s'étonner de le voir imiter. Cet expédient paroît aujourd'hui tellement lié au sujet qu'on seroit étonné de le voir traité différemment. Mais j'observe que ceux qui ont loué cette invention de Timanthe, n'étoient pas des peintres. Ils se servoient de cet exemple pour développer un principe dans un autre art. Les peintres ont, il faut l'avouer, bien moins de moyens que les poëtes, pour agir sur l'imagination; et il y a de certaines entreprises que je crois que nous devons nous interdire. Le peintre ne doit, je pense, user de l'artifice des réticences que dans les cas où la décence l'exige, et lorsqu'il s'agit d'éviter des objets désagréables : or ce n'est pas pour enflammer l'imagination, c'est pour produire l'effet opposé.

Il est vrai que les esquisses font souvent plus de plaisir que n'en feroit le tableau achevé;

Digitized by Google

et que dans ce cas, c'est l'imagination du spectateur qui crée ce plaisir en très-grande partie. Les poëtes se servent avec tout autant d'avantage du prestige des esquisses légérement tracées. Voyez le portrait d'Eve par Milton, dans son Paradis perdu : ce sont des expressions générales, indéterminées; et le lecteur remplit les intervalles, ou donne un sens plus précis au gré de son imagination : il y a un charme tout particulier dans cette description vague et légère, parce que chacun réalise la beauté, la grace et la dignité comme il les entend. Mais si un peintre fait la figure d'Eve, il est obligé de tracer des lignes, et d'exprimer nettement comment il conçoit la beauté. Il n'y a pas moyen de recommander une manière vague et indéterminée, pour les tableaux qui doivent être achevés : ce seroit aller contre une règle invariable de l'art, qui est de tout exprimer distinctement, et avec soin. Il faut que le peintre connoisse exactement les formes et le caractère de chacun des objets qui entrent dans ses ouvrages : c'est là l'érudition de la peinture.

Mr. Falconet, le traducteur de Pline, a observé que le détail dont on a fait honneur à Timanthe, comme d'un artifice ingénieux, n'en est probablement point un; mais que Timanthe avoit tout simplement copié la des-

Digitized by Google

cription du sacrifice d'Iphigénie, telle qu'elle est dans Euripide. Voici le passage : « *Aga-*
» *memnon vit s'avancer Iphigénie vers l'autel.*
» *Il gémit ; il détourna la tête ; il répandit*
» *des larmes, et il se couvrit le visage de sa*
» *robe.* »

Falconet est fort éloigné de se joindre à ceux qui ont donné, à cette occasion, des éloges à Timanthe. Il trouve quelque chose de puérile dans cet expédient si vanté. « Vous qui êtes
» un peintre (dit-il) vous me cachez la circons-
» tance la plus intéressante du tableau, c'est-
» à-dire, l'expression des traits d'un père affli-
» gé, d'un monarque, d'un Agamemnon ! Vous
» êtes un peintre foible, et vous ignorez les
» ressources de votre art. Quel que soit l'obs-
» tacle qui m'empêche de voir la physionomie
» du héros, que ce soit ses bras, ses mains, ou
» sa robe, cet obstacle est de trop. En voilant
» Agamemnon, vous avez dévoilé votre igno-
» rance. . . . . .

Supposons que l'idée de laisser à l'imagination, l'expression de la douleur, soit, comme on l'a cru, de l'invention du peintre Grec ; supposons que cette idée mérite tous les éloges qu'on lui a donnés, il n'en sera pas moins vrai que c'est un expédient, une espèce de tour d'adresse, et que, par conséquent, on n'a pû l'employer qu'une fois avec succès : l'imi-

Digitized by Google

tateur se feroit soupçonner d'avoir évité la difficulté : or, une grande partie du mérite de notre art consiste à la vaincre.

VOYAGES.

TRAVELS TO CHINA, etc. C'est à-dire, Voyages à la Chine contenant des descriptions, observations et comparaisons faites et recueillies pendant une courte résidence au palais Impérial de Yuen-min-yuen et dans un voyage subséquent de Pekin à Canton, dans lesquels on essaie d'apprécier le rang que cet Empire extraordinaire paroît tenir dans l'échelle de la civilisation, avec cette épigraphe :

Non cuivis homini contingit adire Corinthum.
Il n'est pas donné à tous d'aller à Pekin.

Par John BARROW Esq. ci-devant Secrétaire privé du Comte de MACARTNEY, et de la suite de cet Ambassadeur du Roi de la Grande-Bretagne à l'Empereur de la Chine. Un vol. in-4°. de 632 pages, orné de gravures en couleur.

(*Second extrait. Voy. p. 37 de ce vol.*)

L'EMPEREUR étant en Tartarie, où il se proposoit de célébrer l'anniversaire de sa naissance, avoit donné ordre que l'audience pu-

Digitized by Google

blique de l'Ambassadeur d'Angleterre fût fixée à ce même jour, et qu'elle eût lieu à Gehol, petite ville située à cent trente-six milles (1) de Pekin, où il avoit un grand palais, un parc, des jardins, et un magnifique *Poo-ta-la* ou temple de Budha. On fit en conséquence un choix des présens les plus faciles à transporter, afin de les envoyer en Tartarie, et l'Ambassadeur avec une partie de sa suite, plusieurs officiers de la Cour, et leur escorte, partit de Pekin le 2 septembre. Quelques personnes attachées à l'ambassade, une partie de la garde et des domestiques demeurèrent à Pekin: Et le Dr. Dinwiddie et moi, avec deux ouvriers, eumes nos appartemens assignés dans le palais de *Yuen-min-yuen*, où les présens les plus volumineux et les plus précieux devoient être préparés pour le retour du vieil Empereur, afin d'être exposés alors à ses regards.

J'avois acquis, pendant la traversée, quelque foible connoissance de la langue, à l'aide de deux prêtres Chinois que leurs supérieurs avoient ci-devant envoyés à Naples pour y être instruits dans la religion: ensorte que je me flattai que cette espèce de relégation ne me seroit pas trop désagréable; d'autant plus que j'avois stipulé en ma faveur avec les officiers du

(1) 49 lieues.

Digitized by Google

palais, et que j'en avois obtenu la permission sans réserve, de visiter la capitale aussi souvent que je voudrois, pendant tout le temps de l'absence de l'Ambassadeur. Et je dois déclarer ici que cet engagement fut scrupuleusement observé. J'eus toujours pour cela à ma disposition un cheval et un petit chariot couvert.

Ceux des nôtres qui furent laissés à Pekin eurent un sort moins agréable. On plaça une garde à leur porte, avec ordre de ne point les laisser sortir, et d'observer tous leurs mouvemens. Ils eurent quelquefois la consolation de recevoir la visite de quelques Missionnaires Européens, mais telle étoit la défiance des officiers du Gouvernement, qu'ils ne manquoient jamais d'accompagner ces Missionnaires et d'épier leurs entretiens, quoiqu'ils ne pussent les comprendre. En général un Chinois est absolument étranger à toutes les langues d'Europe. Mais il observe l'action, et jusqu'au mouvement des yeux, et il en fait son rapport. La cour de cette maison étoit constamment remplie des officiers inférieurs du Gouvernement et de leurs domestiques, qui tous avoient leur poste assigné et tenoient de quelque manière à l'ambassade. L'un étoit le surintendant de la cuisine, l'autre fournissoit le thé, celui-ci étoit chargé du fruit, celui-là du légume, un autre du lait.

Digitized by Google

Je voulus pendant tout mon séjour à *Yuen-min-yuen* n'avoir que des domestiques Chinois, afin d'être forcé à parler leur langue. Cela n'est pas fort difficile, si ce n'est dans quelques intonations délicates. Mais on sait qu'il n'en est pas de même de leur écriture. Le temps et les efforts de mémoire qu'exige la connoissance d'un petit nombre de caractère arrêtent à la Chine les progrès de la science et des arts, en favorisant d'ailleurs la stabilité du Gouvernement. J'en parlerai plus au long dans un autre chapitre.

A mon arrivée à *Yuen-min-yuen* je trouvai un grand nombre d'ouvriers Chinois, occupés à ouvrir les ballots, épars çà et là ; au grand péril de nos globes, de nos pendules, de nos lustres de verre, et de plusieurs autres objets fragiles, qui auroient certainement souffert quelque dommage entre des mains moins adroites et moins soigneuses. Comme il s'agissoit de les ranger dans la grande salle d'audience, la première opération étoit de les y transporter et de les sortir de leur emballage. Nous eumes la satisfaction de les y retrouver tous, sans qu'aucun eût été le moins du monde endommagé. . . . . .

L'officier chargé de nous accompagner portoit à son chapeau un bouton bleu de ciel, ce qui est la marque du quatrième ordre. Lors-

Digitized by Google

qu'il nous eût montré les appartemens qui nous étoient destinés, je ne pus m'empêcher de lui dire qu'ils sembloient plutôt faits pour recevoir des cochons que des créatures humaines : et que plutôt que d'être réduit à les occuper, ou tout autre semblable, j'aimerois mieux coucher à Pekin et en venir chaque matin pour y retourner le soir. Ces appartemens consistoient en trois ou quatre huttes sur une cour entourée d'un mur aussi haut que les toits. Chaque chambre étoit d'environ douze pieds quarrés, les murs absolument nuds, le plafond éclaté, les tiges de roseaux (1) qui retenoient le plâtre, pendoient et jonchoient le plancher, les treillis des fenêtres étoient en partie recouverts de papier déchiré; les portes étoient des paravents de bambous; la poussière couvroit le plancher, et il n'y avoit nulle part aucune espèce de meuble, si ce n'est une vieille table et deux ou trois chaises dans une des chambres, destinée sans doute à servir de salle à manger. Pour les autres on n'y remarquoit autre chose qu'une petite plateforme en briques, où l'on nous dit qu'on mettroit des nattes, et qu'on nous feroit nos lits. Toutes misérables qu'étoient ces huttes, elles se trouvoient placées dans l'intérieur du palais, et à deux

(1) *Holcus.*

Digitized by Google

cents verges (1) de la grande salle d'audience. L'officier nous assura que c'étoient les appartemens de l'un de leur *Ta-gin* (2) mais que, puisqu'ils paroissoient ne pas m'agréer, il nous en donneroit d'autres. Il nous conduisit un peu plus loin et nous introduisit dans des bâtimens plus spatieux, entourés également d'une haute muraille. Ces nouveaux logemens étoient moins étroits, mais d'une saleté dégoûtante soit au-dehors soit au-dedans, et complétement dégarnis. Cependant, comme notre conducteur eut soin de nous prévenir qu'ils étoient ceux de l'un des *Ministres d'Etat*, qui y logeoit lui-même lorsque l'Empereur séjournoit à *Yuen min-yuen*, il fallut nous abstenir de nous plaindre. Si nous avions refusé des logemens qu'on jugeoit suffisans pour un Ministre d'Etat, on auroit cru que nous ne pouvions en trouver d'autres à notre gré que ceux de l'Empereur lui-même. Certes, si les gens des Ministres du Roi d'Angletere n'étoient pas mieux logés que ne sont les Ministres de l'Empereur de la Chine, ils trouveroient qu'on les traite fort mal. Nous les acceptames tels qu'on nous les offrit, et nous les fimes balayer, opération qu'ils n'avoient pas subie de-

(1) *Yards*.
(2) *Grands hommes*, titre de dignité.

Digitized by Google

puis bien des mois. On y porta une table et des chaises, avec des nattes, des coussins, et des matelats de soie: mais heureusement nous n'en eumes pas besoin, ayant apporté avec nous nos hamacs.

Nous fumes dédommagés de notre mauvais gîte par un excellent dîner, à la manière chinoise. Il consistoit en une multitude de plats, servis très proprement, dans des jattes de porcelaine..... Le luxe de la glace, près de la capitale, est à la portée du plus pauvre paysan. Ils boivent leur thé et leurs autres boisson chaudes, mais ils aiment que tous les fruits soient à la glace.

Les trois premiers jours furent employés à déballer les divers articles destinés aux présens et à les assortir. Nous fumes assez tranquilles pendant tout ce temps-là; et nous n'eumes guères d'autre importunité que les visites d'un vieil eunuque du palais suivi d'une douzaine de ses pareils. Mais à peine chaque chose fut-elle mise à sa place qu'il nous vint des visiteurs de tout rang, depuis les princes du sang jusqu'aux simples bourgeois, pour voir les présens, et encore plus pour nous voir nous-mêmes. Tous les gens de lettres en office et dispensés néanmoins de se rendre à Géhol se portèrent en foule à *Yuen-min-yuen*.

Parmi ces nombreux visiteurs vint un jour

en grand appareil le Président d'un bureau de Pekin, que les Jésuites ont décoré du titre peu mérité de *Tribunal des mathématiques*. Il étoit accompagné d'un Missionnaire Portugais nommé *Govea*, évêque titulaire de Pekin, du père Antonio et de son secrétaire, l'un et l'autre Portugais, et tous trois membres du Tribunal. L'objet particulier de leur visite étoit de prendre connoissance des divers présens qui avoient rapport aux sciences et en particulier du grand planétaire, qui déjà faisoit du bruit en Chine : et ils vouloient par là se mettre en état de décrire et d'expliquer ces machines à Sa Majesté Impériale, et de répondre aux questions qui pourroient leur être adressés à ce sujet.

Nous ne fumes point surpris de voir que les Chinois, qui accompagnoient ces révérends pères, ignoroient profondément la nature d'une machine aussi compliquée, et dont les mouvemens réglés en Europe par le plus ingénieux mécanisme représentoient ceux des corps célestes. Nous ne nous étonnames même point de voir leur attente deçue relativement à l'apparence et aux opérations de cet instrument. Il étoit visible, par le peu de questions que nous adressa le Président de ce corps savant, qu'il avoit cru trouver dans ce planétaire quelque chose de semblable à ces pièces de mécanique

Digitized by Google

mécanique destinées à faire entendre quelques airs de musique (1), et qu'il s'attendoit en conséquence qu'il suffiroit de le remonter comme un tourne broche, pour qu'il se mît aussitôt à tourner et à dire tout ce qu'on pouvoit desirer d'apprendre.

Mais la difficulté que nous eumes à faire entendre à l'évêque et à ses collègues les principes de la construction de cette machine, ainsi que les divers phénomènes célestes qu'elle étoit destinée à représenter, nous fit juger que leur savoir en astronomie ne passoit pas de beaucoup celui du Président Chinois. Le prélat nous parut un homme doux et tranquille: ses manières étoient douces et modestes, et n'annonçoient aucune prétention déplacée. Son secrétaire étoit ardent et questionneur, et paroissoit avoir à cœur de s'instruire, car il écrivoit toutes nos réponses.

Le jour suivant l'évêque revint sans être accompagné des membres du bureau, et nous donna quelques informations sur la nature de leur emploi. La partie astronomique de l'almanach national, telle que le calcul des éclipses, la nouvelle et la pleine lune, le coucher et le lever du soleil, étoient, nous dit-il, con-

(1) Et que, dans le jargon de Canton, on appelle *Sing-songs*. (A)

Digitized by Google

fiée à lui et à ses collègues : la partie astrologique étoit sous la direction d'un comité de membres Chinois. Il nous avoua franchement que ni lui, ni aucun de ses confrères Européens n'étoient en état de s'acquitter de la tâche dont ils étoient chargés, et qu'ils avoient obligation à la *Connoissance des Temps*, qui leur venoit de Paris, plus qu'à leurs propres calculs de ce qu'ils avoient pu faire. Qu'ayant une fois déterminé la différence des méridiens entre Pekin et Paris, il ne leur étoit pas difficile de réduire les calculs faits pour l'une de ces villes à la situation de l'autre, au point de suffire au degré d'exactitude requis pour que leurs collègues Chinois ne pussent les trouver en défaut.

La révolution française, en interrompant les communications, leur avoit fait beaucoup de mal à cet égard : cependant le secrétaire se flattoit de pouvoir se tirer du calcul d'une éclipse, de manière à satisfaire au besoin. Quoiqu'il en soit, il se trouva heureusement que le Dr. Dinwiddie, en quittant Londres, s'étoit pourvu de la suite de l'almanach nautique, calculé pour le méridien de Greenwich jusqu'à l'année 1800. Ce fut pour ces Pères un présent inappréciable.

Les petits-fils de l'Empereur nous visitoient tous les jours. Il y a, à ce qu'il paroît, une

Digitized by Google

sorte de collège dans le palais pour l'éducation de ces jeunes princes. Quoiqu'ils eussent de seize à vingt-cinq ans, le vieil Eunuque les poussoit souvent par les épaules pour les faire sortir de la salle d'audience; et lorsque j'en témoignai ma surprise, on m'informa qu'il étoit leur *aya*, ou gouverneur.

Nous eumes aussi un grand nombre de généraux et officiers Tartares, qui avoient entendu parler de nos lames d'épée, qui pouvoient couper le fer sans que leur tranchant fût entamé. En en voyant faire l'épreuve, ils n'en pouvoient croire leurs yeux. . . . . Mais ce qui frappa le plus les Chinois, ce fut la vue des deux élégantes voitures faites par Hatchett, qui étoient au nombre des présens destinés à l'Empereur. On n'avoit rien vû de pareil à la Chine, et il s'éleva une assez singulière dispute sur la place que l'Empereur y devoit occuper. La housse qui recouvroit le siège du carrosse d'hiver avoit un très-joli bord et étoit ornée de festons de rose. L'éclat de cette parure et la hauteur même du siège établirent l'opinion, chez la pluralité des spectateurs, que c'étoit la place de l'Empereur: mais on étoit arrêté par la difficulté de déterminer l'emploi de l'intérieur de la voiture. On en examinoit les glaces, les stores et les jalousies, et on conclut enfin que c'étoit sans au-

Digitized by Google

cun doute la place des femmes que l'Empereur méneroit à sa suite. Le vieil Eunuque vint à moi et me demanda de lui donner à ce sujet une information plus précise. Mais lorsque je lui eus dit que le siège élevé étoit la place du cocher, et que celle de l'Empereur étoit dans la voiture; il me demanda d'un air moqueur, si j'imaginois que *Ta-whang-tee* souffrît patiemment qu'un homme s'assît au-dessus de lui et lui tournât le dos? Il nous pria ensuite de voir s'il n'y auroit pas moyen d'enlever le siège et de le placer quelque part derrière la voiture.

Il s'offrit à l'ouverture d'une caisse de quincaillerie de Birmingham un fait difficile à expliquer. On sait quel soin on prend d'empêcher que l'air de la mer ne pénètre dans ces caisses où se trouve du fer et de l'acier poli, et avec quelle attention on les ferme. Après les avoir faites bien serrées et bien jointes, on les enveloppe d'une grosse toile enduite de poix. Telles étoient les précautions prises pour la caisse en question. Cependant lorsqu'on en eut enlevé le couvercle, et ôté quelques paquets, on trouva au milieu de la caisse un énorme scorpion. Il parut d'abord engourdi, mais dès qu'il fut exposé à l'air, il recouvra toute sa vigueur. Par quelle voie avoit-il pénétré en ce lieu, et comment avoit-il pu y vivre?

Digitized by Google

Parmi les présens envoyés en Tartarie, se trouvoit une collection de gravures, dont la plupart étoient des portraits de divers personnages nobles et illustres d'Angleterre. Pour donner à ce présent un plus grand prix on en avoit fait trois volumes reliés en maroquin jaune. L'Empereur en fut si satisfait qu'il expédia un exprès à *Yuen-min-yuen* pour que le nom, le rang, et l'office de chacun de ces personnages y fût traduit en langage Mantchou et en Chinois. L'écrivain Tartare en vint assez bien à bout: mais le secrétaire Chinois ne fut pas peu embarrassé à la rencontre des *B*, des *D*, et des *R* qu'on rencontre si fréquemment dans les noms Anglais. Le Duc de Marlborough devint le *Tou-ke-ma-ul-po-lou*, et Bedford fut transformé en *Pe-te-fo-ul-te*. Mais bientôt il s'offrit une difficulté d'une autre nature. Il s'agissoit de désigner le rang de ce Seigneur sur une première épreuve de la gravure faite d'après Reynolds, où le Duc de Bedford étoit représenté très-jeune. Je dictai au Chinois le titre de *Ta-gin* qui signifie grand homme du second rang. Il s'arrêta pour me dire que surement je voulois parler du père de ce jeune homme. Je lui expliquai que, selon nos loix, le fils héritoit du rang de son père, et que pour obtenir le titre le plus honorable il n'étoit pas besoin chez nous d'un certain âge,

Digitized by Google

ni de talens éminens, ou d'autres qualifications personnelles : que souvent à la vérité ces derniers avantages conduisoient aux honneurs, mais qu'une partie considérable du corps législatif de notre nation y étoit appelée par le seul droit de la naissance. Ils rirent tous de bon cœur à la pensée qu'un homme naissoit législateur, tandis que chez eux pour subir l'examen requis pour le moindre office d'Etat, on exigeoit plusieurs années d'études sévères. Toutefois, comme les descendans de Confucius continuent encore de jouir à la Chine d'une sorte de rang nominal, et comme l'Empereur peut même y conférer une dignité héréditaire, (quoique sans office, privilège, ni émolument,) ils supposèrent que ce personnage pouvoit être du nombre de ceux qui ont obtenu en Angleterre le même avantage, et il écrivit en conséquence le mot propre à désigner un tel rang. Mais tous refusèrent positivement de lui donner le nom de *Ta-gin*, ou grand homme, et me demandèrent si je croyois leur Empereur assez dépourvu de sens pour ne pas comprendre qu'il est impossible qu'un enfant ait atteint le rang de *grand homme*.

Le 17 septembre, jour de la naissance de l'Empereur, tous les Princes et les officiers du palais s'assemblèrent en robes de cérémonie, pour rendre au trône leurs hommages dans

Digitized by Google

la grande salle d'audience. On mit devant le trône, sur trois petits trépieds, une tasse de thé, de l'huile et du riz : peut-être comme une reconnoissance du droit de propriété de l'Empereur sur la terre et sur ses produits. Le vieil Eunuque me dit que je pourrois rester dans la salle pendant la cérémonie, si je consentois à la remplir avec eux, et il offrit de me donner à cet égard les instructions nécessaires. Il m'apprit que ce même jour dans toutes les parties de l'Empire, tous les officiers du Gouvernement se prosternoient devant le nom de l'Empereur écrit sur une pièce de soie jaune.

Deux jours après, quand je me rendis comme à l'ordinaire, à la salle d'audience, j'en trouvai les portes fermées, et le vieil Eunuque, qui en avoit la clé, se promenant d'un air sombre. Je ne pus lui arracher une seule parole. Des groupes d'officiers remplissoient la cour. Tout annonçoit quelque nouvelle sinistre. Personne ne voulut entrer avec moi en conversation, ni me donner la moindre explication sur une conduite aussi extraordinaire.

C'étoit l'effet du refus de Lord Macartney de se prosterner devant l'Empereur.

Il me fut impossible tout ce jour-là d'adoucir l'humeur des officiers du Gouvernement, des Eunuques, ni même des Missionnaires, et notre table s'en ressentit, soit dans le nom-

Digitized by Google

bre, soit dans la qualité des plats. C'est, chez les Chinois, un indice assez sûr de leurs dispositions. Il y eut à Gehol quelque chose de semblable. Lorsque l'Ambassadeur commença à traiter sur le cérémoniel, on fit des retranchemens à sa table, dans l'espérance de l'amener au but desiré. Mais comme on vit que cette tentative n'avoit aucun succès, on changea de méthode, et on usa d'une complaisance et d'une libéralité sans bornes.

L'humeur occasionnée par les nouvelles de Gehol se dissipa peu-à-peu, mais je remarquai que les Princes, qui jusques là nous avoient visité tous les jours, furent dès lors éloignés de nous: et le vieil Eunuque, toutes les fois qu'il étoit contrarié, prit l'habitude de nous donner l'épithète d'orgueilleux ou d'obstinés.

Le 26 l'Empereur revint à Pekin. . . .

Avant de quitter ces fameux jardins de *Yuen-min-yuen*, il seroit naturel d'en dire ici quelque chose. D'après tout ce que j'en avois lu et ouï dire, je m'en faisois une idée égale ou supérieure en grandeur et en beauté à tout ce que l'Europe peut offrir en ce genre.

Peut-être en effet, mon attente auroit elle été remplie, si j'avois eu la liberté de les parcourir: mais je n'ai jamais pu le faire qu'à la dérobée. Nous ne pouvions même passer de

Digitized by Google

nos appartemens à la salle d'audience sans être exactement surveillés. La crainte d'être arrêtés par un Eunuque ou par quelqu'officier inférieur nous ôtoit l'envie de franchir les limites présentes. Quelquefois cependant je me hasardois le soir à sortir de notre logement pour jeter un regard furtif sur ces jardins renommés.

L'espace qu'ils occupent est au moins de dix milles anglois de diamètre, ou d'environ soixante acres. Une grande partie de ce sol est inculte ou occupé par des bois. Du côté de notre logement, l'aspect général est celui d'un terrain coupé de collines et de vallées, semé de bois et de prairies qu'on pourroit comparer au parc de Richemont. Mais il y a de plus des canaux, des rivières, et de grandes pièces d'eau, dont les bords, quoiqu'ils soient l'ouvrage de l'art, ne sont point garnis, tondus, en pente douce comme le glacis d'une fortification, mais ont été jetés à grands frais sous une forme irrégulière et en apparence fortuite, qui rappelle les desseins libres et hardis que trace la main de la Nature. Des rochers s'avancent au-dessus des lacs, des vallées offrent des retraites profondes, les unes couvertes de forêts, les autres en pleine culture. Dans quelques endroits, destinés au repos ou à la solitude, la vue sembloit moins

Digitized by Google

étudiée. Quant aux arbres, il paroisseit qu'en les plantant on n'avoit pas eu seulement égard à leur grandeur, mais à la teinte de leur feuillage, afin de produire, dans le paysage, des tons de couleur doux et harmonieux. S'il m'est permis d'en juger par ce que j'ai vu, et j'ai lieu de croire en effet que le reste y ressemble fort, ces jardins sont bien au-dessous de l'idée qu'on pourroit s'en former d'après la description fantastique de Chambers. Tels qu'ils sont cependant ils offrent de grandes beautés, et je n'y ai rien vu qui choque la Nature.

On dit qu'ils renferment dans leur enceinte trente places de résidence pour l'Empereur : dont chacune a autour d'elle tous les bâtimens nécessaires aux logemens des officiers d'Etat, des eunuques, des serviteurs, des artisans, et forme par là un assez grand village. Ces bâtimens qu'ils décorent du nom de palais, sont plus remarquables par leur nombre que par leur magnificence. La plupart ne sont que de simples cabanes. Et celui même où loge l'Empereur, et la grande salle d'audience, en leur ôtant la dorure et les brillantes couleurs dont elles sont ornées, ne valent guères mieux, pour la solidité et pour la bonne apparence, que les granges d'un riche fermier d'Angleterre. Leurs appartemens ne péchent pas moins contre les proportions et les règles du goût, que

Digitized by Google

leurs édifices contre les règles d'architecture qui nous paroissent les plus inviolables.... La salle d'audience avoit cent dix pieds de long, quarante de large et vingt de hauteur. Le plafond étoit décoré de cercles, de quarrés et de polygones, bizarrement entrelacés, et chargés de couleurs variées. Le plancher étoit recouvert d'un pavé de marbre gris; le trône, placé dans un coin, étoit soutenu par des piliers rouges, fait d'un bois semblable à l'acajou (1) et sculpté avec beaucoup de soin. Les seuls meubles qu'on pût y apercevoir étoient une paire de tymbales d'airain, deux grands tableaux, quatre vieux vases de porcelaine bleue, un petit nombre de manuscrits, et à l'extrémité de la salle une table sur laquelle étoit placée une vieille pendule anglaise, qui portoit le nom de l'artiste qui l'avoit faite à Londres au dix-septième siècle, et que notre vieil ami l'Eunuque eut l'impudence de nous dire être de construction chinoise. Deux éventails pareils, de forme circulaire, faits de plumes de faisan, et dont le manche étoit d'ébène, étoient aux deux côtés du trône et portoient quatre caractères, dont le sens étoit, « vrai, grand, éclatant, splendeur, » et au-dessus dans un cadre en losange, le caractère *Bonheur*. On rencontre dans les différentes cours, quel-

(1) *Mahogany*.

Digitized by Google

ques essais de sculpture et quelques figures en bronze, mais sans ressemblance, fantastiques, bizarres et toutes hors de nature. Le seul monument de l'art, près du palais, qui puisse supporter l'examen, outre la sculpture du trône, est un mur en briques, qui forme l'enceinte du jardin des fleurs; à aucun égard peut-être cet ouvrage ne le cède à ceux de même genre qui en Angleterre peuvent passer pour les plus parfaits.

(*La suite au Cahier prochain.*)

ROMANS.

VIRTUOUS POVERTY. La Pauvreté vertueuse. Par HENRI SIDDONS.

(*Dernier extrait. Voy. p.* 113 *de ce vol.*)

CEPENDANT les jours se succédoient, et le malheureux Dives ne recevoit aucune nouvelle de sa fille. Toutes les informations qu'il prit par la voie des papiers publics, furent infructueuses. Les craintes les plus sinistres s'emparèrent de son ame. Il se représentoit que sa fille poussée au désespoir avoit abrégé ses jours dans un accès de phrénésie. Cette idée, qui revenoit sans cesse assiéger son imagination,

Digitized by Google

lui donnoit une sorte d'égarement. Sa femme ne faisoit qu'ajouter à ses tourmens par d'éternels reproches, et par des récriminations sans cesse répétées. Pour comble de chagrin, il voyoit ses affaires s'embarrasser. Il avoit un grand intérêt dans une fabrique de Manchester. La guerre suspendit l'écoulement des marchandises. Son principal agent disparut avec sa caisse. Cette nouvelle lui parvint peu de temps après l'évasion de Caroline; et l'état dans lequel il étoit, lui rendant le travail impossible, ses affaires allèrent plus mal de jour en jour.

On remarque souvent que, quand la fortune commence à tourner sa roue en sens inverse après des succès soutenus, ce mouvement retrograde s'accélère rapidement. Il s'écoula à peine une année depuis le moment où sa fille avoit disparu, que Mr. Dives fut obligé de se déclarer failli. Ses créanciers étoient de fort mauvaise humeur, et se refusoient à tout arrangement; ensorte qu'il fut long-temps en crainte d'être emprisonné. Il espéroit un peu que ses relations ne le laisseroient pas tomber dans cette dernière humiliation; mais il avoit beaucoup de connoissances, et pas un ami. Il tenoit lui-même de son père un précepte qu'il avoit mille fois répété, c'est que l'amitié est étrangère aux affaire de commerce. Il ne pouvoit pas être surpris de voir employer con-

Digitized by Google

tre lui ses maximes favorites. En effet, on voyoit ses embarras avec la même indifférence qu'il avoit souvent témoignée pour les embarras d'autrui. Après tous les tourmens de l'incertitude et de la crainte, ce qu'il redoutoit le plus arriva : il fut mis en prison. Il fut tellement abattu de ce coup, que tous ses malheurs lui parurent comme un rêve. Il passoit des journées entières dans un état de torpeur, et lorsqu'il revenoit à lui même, le souvenir de sa fille lui donnoit de mortelles angoisses.

Parmi les nombreux habitans de la vaste prison de Fleet-street, où il étoit renfermé, un prisonnier se faisoit remarquer par le soin qu'il mettoit à éviter ses compagnons d'infortune. Sa femme étoit en prison avec lui, et ils ne sortoient guères de leur chambre (1).

(1) Ce prisonnier se trouve être St. Léger, sous un autre nom. Les deux amis se reconnoissent, et les torts de Dives sont oubliés. L'histoire de St. Léger, racontée par lui-même, est la contre-partie de celle de Francis. Toujours persécuté par la fortune, mais soutenu, consolé, par l'attachement d'une épouse chérie, luttant avec courage contre les obstacles et les revers, il prouve par son exemple que le bonheur est plus en nous-mêmes que dans les circonstances de la vie. C'est principalement dans ce récit que se développe le caractère du philantrope Hayward. Cette narration, très-morale dans les détails et dans son but, est d'un intérêt foible. On a perdu de vue le héros depuis trop long-temps; et l'on voit trop clairement qu'il en est à sa dernière épreuve. (R)

Digitized by Google

Un matin, on dit à Francis que quelqu'un desiroit lui parler. Quelles furent sa surprise et sa confusion, en voyant paroître le fermier Briarly! Il paroissoit usé par l'âge, le chagrin et la maladie. Briarly tendit la main à Francis, et voulut parler; mais la voix lui manqua, et il fondit en larmes.

Ah! s'écria Francis, venez m'accabler de vos reproches! je les mérite. Et je languis sous votre malédiction.»

Briarly lui dit d'une voix mal assurée: «je ne suis qu'un pécheur; et pour être pardonné, il faut que je pardonne. La malédiction que j'ai osé prononcer contre vous est tombée sur votre fille; et depuis que je l'ai appris, je n'ai pas eu un instant de repos.»

Le cœur de Francis étoit plein. Il pleura abondamment, et pressa le fermier dans ses bras, sans pouvoir prononcer une parole. C'étoient les larmes de la repentance qui couloient de ses yeux. L'adversité commençoit à purifier ses sentimens, et à ramener son cœur vers le bien. Il éprouva dans ce moment qu'il se mêloit une sorte de douceur aux angoisses du repentant, et que tout ce qui nous rappelle à la vertu porte avec soi sa récompense.

La victime de la perfidie de Francis n'avoit vécu que peu de mois après avoir mis au

Digitized by Google

monde une fille. Rien n'avoit pu consoler la malheureuse Louise de la dégradation du vice. Elle se sentoit déchirer, et prévoyoit sa fin. Elle recommanda tendrement à son père la fille qu'elle laissoit, et elle mourut dans les sentimens d'une sincère repentance. Dix-huit ans s'étoient écoulés; et Briarly avoit donné à sa petite-fille les soins les plus paternels. Cet honnête fermier avoit été établi dans une terre du pays de Galles, par les soins du charitable Hayward, et il y avoit obtenu les succès qui accompagnent d'ordinaire l'habileté unie au travail et à la bonne conduite. Quelques affaires l'avoient appelé à Londres. Il avoit trop souffert du malheur de sa fille, pour ne pas craindre de laisser sa petite-fille sans protecteur: en conséquence, il l'avoit amenée avec lui dans la capitale.

La chute d'un homme qui avoit joui d'une aussi grande fortune que Francis, avoit fait beaucoup de bruit; et Briarly avoit à peine passé deux jours à Londres, que déjà la nouvelle lui en étoit parvenue. La maxime de rendre le bien pour le mal est aussi simple qu'elle est sublime. Les enseignemens de notre divin Législateur s'adressent aux ignorans comme aux gens instruits. L'homme des champs qui a appris ce précepte simple, «*fais à autrui comme tu voudrois qu'il te fût fait*; et qui s'adressant

Digitized by Google

s'adressant à Dieu, lui dit : *Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé* ; ce paysan, dis-je, a acquis des connoissances suffisantes pour se conduire dans toutes les circonstances les plus délicates.

L'honnête Briarly avoit donc été conduit par ce noble mouvement du pardon des injures, et par la céleste impulsion de la charité, à consoler Mr. Dives dans sa prison. Il lui dit qu'il avoit amassé par son économie une somme assez considérable, et qu'il desiroit l'appliquer à le libérer de sa prison. Il le pressa d'accepter sa maison pour retraite. Mais les dettes de Mr. Dives surpassoient de beaucoup les moyens du premier pour le libérer. Cet excellent homme lui offrit du moins la consolation de voir sa fille.

«Si vous étiez demeuré riche, lui dit-il, je n'aurois jamais permis que cet enfant sût qu'elle vous appartenoit, parce que je n'aurois pas voulu l'exposer aux humiliations d'une telle existence; mais vous êtes ruiné, malheureux, emprisonné, et je ne veux pas vous priver des douceurs que Louise peut apporter dans votre situation.

Il ajouta qu'elle étoit extrêmement timide et sensible ; et qu'il auroit besoin de la prépa-

Digitized by Google

rer aux émotions que cette entrevue ne manqueroit pas de lui donner.

Francis éprouva lui-même une extrême agitation à l'idée qu'il alloit voir un être qui lui appartenoit de si près, et envers lequel il se reprochoit des torts si graves. Le souvenir de la fille qu'il avoit perdue se mêloit à l'espérance d'en retrouver une; et le trouble de ses sentimens lui faisoit répandre des larmes. Il fut convenu que le lendemain matin, Briarly lui amèneroit la jeune Louise.

A l'heure indiquée, on frappa doucement à sa porte. C'étoit l'honnête fermier, qui conduisoit par la main une jeune fille tremblante, et belle comme l'amour. Elle se jetta à genoux devant Francis, en s'écriant d'une voix mal assurée, mais avec un accent pénétrant et doux : « O mon père ! » Ce mot réveilla dans le cœur du malheureux Dives, mille sentimens tendres et déchirans. « Pauvre petite ! » s'écria-t-il en la pressant dans ses bras; et ses sanglots étouffèrent sa voix.

« Mon père, » reprit-elle en levant vers lui ses grands yeux bleus remplis de larmes; « voici votre enfant, votre pauvre Louise, qui vient pour vous honorer, pour vous consoler..... Elle vous aimera. Elle fera tous ses efforts pour adoucir la perte de sa sœur..... Mon père ! regardez-moi ! bénissez votre fille !

Digitized by Google

Si l'univers vous abandonne ; moi je ne vous abandonnerai jamais, jamais !

Francis étoit dans un état trop violent pour lui répondre. Les sanglots l'étouffoient. Briarly se joignit à Louise pour le ramener à un état un peu plus calme. Il contemploit sa fille avec un sentiment que le remords empoisonnoit. Elle étoit le portrait vivant de sa mère ; et tous ses torts envers celle-ci se présentoient avec force au souvenir de Francis. Briarly l'exhorta à se conduire en homme, et à ne point se laisser abattre par un bonheur inattendu, après avoir soutenu avec plus de courage, la mauvaise fortune. Il apprit à Francis que dès que Louise avoit su qu'il étoit en prison, elle avoit résolu de le servir dans sa captivité, et de lui donner toutes les consolations qui dépendroient d'elle. Elle avoit déclaré à son grand père qu'elle n'auroit aucun plaisir à la campagne, si elle sentoit son père privé des secours qu'elle pouvoit lui donner. Il ajouta qu'il avoit déjà pris un petit logement dans le voisinage de la prison ; que tous les jours ils viendroient le voir, que ses créanciers se lasseroient sans doute de le retenir en prison, lorsqu'une fois ils seroient assurés qu'il étoit impossible qu'ils les payât jamais ; et que lorsqu'il seroit libéré, ils iroient habiter ensemble sa ferme du pays de Galles.

Digitized by Google

Les consolations de Briarly étoient du genre le plus propre à calmer la douleur de Francis, et à lui faire entrevoir encore un avenir heureux, parce que son existence et ses soins pourroient devenir utiles, nécessaires même à sa fille. Briarly lui représenta qu'il devenoit vieux, et qu'après lui sa petite-fille demeureroit isolée, et exposée à tous les malheurs qui menacent la beauté indigente : c'étoit donc au nom de l'intérêt le plus cher, que Francis se voyoit solliciter de reprendre courage et de recevoir des consolations.

« Je vous apprendrai l'agriculture, » lui disoit le bon fermier. » Vous vivrez dans l'aisance, et vous laisserez à votre fille les moyens d'une existence honnête.

(Dives, délivré de sa captivité va vivre avec Briarly, dont la petite-fille épouse Tibulle Melfort. Edmond tombe malade, et se tue dans un accès de frénésie. Hayward, qui a découvert Caroline Dives, vient en instruire son père, et le mène vers elle. Dans le voyage, il lui raconte ce qui suit :

..... Je traversois le Comté d'Oxford ; et j'entendis raconter l'histoire très-singulière d'une jeune femme dont l'esprit étoit aliéné, et qui excitoit beaucoup d'intérêt dans ces cantons. On la disoit extrêmement belle. Ses vêtemens indiquoient qu'elle avoit appartenu à une famille aisée ; et quoiqu'ils fussent déchi-

Digitized by Google

rés, ils ne laissoient pas d'être toujours propres. Ses beaux cheveux flottoient librement sur ses épaules, et son visage, ainsi que ses bras, portoient les cruelles marques des ronces et des épines. Elle étoit constamment chargée d'un paquet de hardes qu'elle ne confioit à personne; et si quelqu'un cherchoit à en examiner le contenu, elle montroit beaucoup d'agitation et d'inquiétude.

Elle venoit à certains jours nommés, dans l'auberge où je me trouvois. Elle y arrivoit toujours à onze heures du soir. Elle s'asseyoit devant le feu de la cuisine; plaçoit sur ses genoux le paquet de hardes qu'elle ne quittoit jamais, et se mettoit à pleurer et à sanglotter. Elle chantoit ensuite des airs mélancoliques. Elle refusoit toujours les aumônes qu'on lui offroit; et elle mettoit dans son refus une expression qui indiquoit la fierté blessée. On avoit, dans tout le pays, un singulier respect pour cette infortunée. Malgré son égarement, elle paroissoit sensible aux égards. La moindre familiarité la blessoit. Un soir qu'elle se chauffoit auprès d'un feu de tourbe, dans une plaine presque déserte, un personnage grossier lui ayant adressé quelques paroles qui blessoient sa délicatesse, elle s'éloigna indignée, et s'exposa à une nuit orageuse, plutôt que de rester dans ce lieu. Il y avoit dans sa personne un certain charme qui at-

Digitized by Google

tachoit à elle; et les aubergistes de toute la province, mettoient aux visites qu'ils en recevoient, un intérêt qui tenoit de la superstition. Il y avoit toujours un lit préparé pour elle. Et ils auroient été mortifiés qu'elle ne vînt pas l'occuper au temps où elle étoit attendue.

Ma curiosité fut vivement excitée par ces détails. J'éprouvai le desir d'apporter quelque consolation à cette infortunée, et je résolus d'attendre le moment où elle devoit venir dans l'auberge où je me trouvois. Un soir que j'étois assis à souper seul dans mon appartement, j'entendis une voix dont le son étoit tout-à-fait différent des voix communes. Il y avoit quelque chose de singulièrement pénétrant. Je ne sais si l'idée que c'étoit sans doute la voix de cette malheureuse personne que j'attendois, me fit quelque illusion, mais j'éprouvai une émotion extraordinaire. Je sentis mes larmes couler; et je demandai au domestique ce que c'étoit que cette voix que j'entendois. Il me répondit que c'étoit la pauvre fille qui avoit l'esprit aliéné, et qui venoit coucher dans l'auberge une fois le mois.

Je demandai à la voir; et le domestique me conduisit dans la cuisine, où elle étoit assise auprès du feu. Elle chantoit une romance plaintive. Lorsqu'elle eut fini le troisième couplet, elle s'arrêta, et fixa un moment en silence un paquet emmailloté qu'elle

Digitized by Google

avoit sur ses genoux. Ensuite elle fondit en larmes, et s'écria :

« Mon pauvre petit ange ! je te néglige. Le cœur de ta mère est plus cruel que les orages.... Personne ne te voit. Personne ne te connoît. — On ne peut pas te reprocher ta naissance. Personne ne peut te dire fi ! fi ! fi ! .. Oh ! que le monde est dur et méchant ! Tu ressembles aux anges du ciel... Dieu est bon; il punit ton père et ta mère pour leurs péchés; mais il ne te punira pas, toi. — Je veux que tu sois un chérubin du ciel.... Viens, mon bon petit, je te réchaufferai dans mes bras. L'orage est passé; et je te chanterai pour t'endormir. »

Comment vous peindrai-je l'horreur, et l'attendrissement dont je fus pénétré, quand je la vis couvrir de baisers des vêtemens qu'elle avoit réunis en un paquet, et entourés de langes, de manière à leur donner l'apparence d'un enfant au maillot.

Tout-à-coup, elle parut effrayée, comme si elle eût entendu un bruit inquiétant. Elle cacha dans son sein l'objet de sa sollicitude, et se remit à pleurer amérement. Ensuite elle dit : « Chut ! les voici qui viennent ! c'est mon père et ma mère. Cachons nous, Edmond ! cachons nous dans le bois ! — N'aies pas peur de la neige, mon cher enfant. Tu ne peux pas avoir froid; car ta bonne mère te réchauffe

Digitized by Google

dans son sein.... Voici ta grand'mère! sauvons nous! sauvons nous! elle nous tueroit... C'est elle qui a tout fait. C'est elle qui m'a amené ton père, et qui m'a dit de l'aimer....

Elle murmura ensuite quelques paroles inintelligibles, et se remit à pleurer, et à baiser ce qu'elle croyoit son enfant.

Dès le premier instant je l'avois reconnue. Je m'approchai avec respect; et je lui dis: « Ayez courage, ma pauvre Caroline: c'est un ami qui vous parle. »

Elle leva les yeux; promena autour d'elle ses regards égarés, et s'écria: O Dieux! O Dieux! il me connoît! et elle perdit connoissance.

Lorsqu'elle revint à elle, elle retrouva quelque suite dans ses idées; et les lueurs de la raison ne faisoient qu'augmenter son malheur. Le passé se présenta à sa mémoire; et la scène qui suivit fut si cruelle, que j'ai peine à la raconter. Lorsqu'elle quitta la maison paternelle, elle erra long-temps sans savoir où aller. Elle fut reçue dans la demeure d'un paysan, où l'on prit soin d'elle, et où elle resta long-temps malade. Elle y accoucha d'un fils. Les gens de la maison firent tous leurs efforts pour découvrir qui elle étoit et d'où elle venoit; mais elle avoit un sentiment si profond de sa honte, que rien ne put lui arracher son secret, et qu'il

ne

Digitized by Google

ne lui échappa jamais un mot qui put le faire deviner. Ces bonnes gens la gardèrent longtemps chez eux: elle ne pouvoit dire pendant combien de temps, car la foiblesse de sa tête lui avoit ôté la faculté de calculer. Mais elle se souvenoit qu'elle avoit eu le scrupule de leur être à charge parce qu'elle s'appercevoit que les enfans de la maison étoient négligés à cause d'elle. Elle voulut quitter cette demeure; mais elle fut prise et ramenée. On la veilla exactement, pour l'empêcher de s'évader. Cependant après plusieurs tentatives infructueuses, elle réussit à s'échapper, avec son enfant dans ses bras.

Ce qu'elle racontoit de sa vie jusqu'à cet instant, étoit passablement suivi; mais tout le reste étoit vague comme un songe. Elle se rappeloit seulement qu'elle se promenoit du matin au soir, portant toujours son enfant dans ses bras, et s'arrêtant dans les auberges quand elle avoit faim. On la recevoit partout avec bonté; mais elle avoit soin de ne point abuser de l'hospitalité qu'on lui accordoit, et ne revenoit que rarement dans les mêmes maisons. Un soir elle fut surprise par un orage de neige; et elle passa la nuit au pied d'un chêne. Le lendemain, dit-elle, son enfant étoit froid, et ne pleuroit plus. Elle le porta dans une maison pour le réchauffer. Le maître et la mai-

Digitized by Google

tresse de la maison lui dirent qu'il falloit enterrer son enfant; mais elle l'enleva, et résolut de n'approcher jamais de cette maison, où l'on lui avoit fait une proposition si odieuse. Elle avoit eu soin, dès lors, de le tenir toujours enveloppé, et de le dérober à tous les yeux.

Lorsqu'elle eut achevé de me conter son histoire, autant que sa mémoire affoiblie et son agitation le lui permettoient, j'envoyai chercher à Oxford un habile médecin, et je la recommandai fortement aux soins de l'aubergiste. Je me suis assuré qu'elle avoit été traitée avec toute la sollicitude et les ménagemens que son état exigeoit. Je me rendis à Londres pour savoir par moi-même quelles étoient vos dispositions. Je vous avoue que votre dévouement à l'argent m'avoit inspiré un si grand dégoût, que si je ne vous eusse pas retrouvé corrigé par l'infortune, je n'aurois pas pu m'intéresser véritablement à vous.

Lorsque Hayward eut achevé son récit, un profond silence succéda. Le malheureux Francis, livré aux agitations les plus douloureuses, passa le reste du voyage dans une apparente stupeur. Lorsqu'ils arrivèrent à la porte de l'auberge, le domestique qui les reçut leur apprit que Caroline étoit beaucoup plus mal, et que le médecin étoit auprès d'elle dans ce moment là.

Digitized by Google

Ils se préparoient à monter, lorsque le médecin descendit, ayant les larmes aux yeux. Il prostesta que, dans tout le cours de sa pratique, il n'avoit jamais éprouvé un plus véritable intérêt pour un malade. Il n'avoit pas d'exemple d'une repentance plus touchante; mais il ajouta: « Je crains d'avoir fait ma dernière visite. Dans une heure, je crois qu'elle aura cessé de souffrir.

« Graces à Dieu, s'écria son père, j'arrive à temps pour lui donner ma bénédiction. La bonté de Dieu est infinie. C'est bien plus que je n'en ai mérité! »

Lorsque le médecin sut que Mr. Dives étoit le père de la malade, il lui dit: « Hâtez vous, Monsieur, hâtez vous! si vous voulez donner à votre fille cette dernière consolation. Je vais vous annoncer, auprès d'elle, pour la préparer à vous recevoir. »

Caroline, quoiqu'extrêmement foible, avoit encore toute sa connoissance. Lorsque le médecin lui dit qu'elle reverroit son père, elle retrouva la force de saisir sa main avec un mouvement passionné; puis les larmes coulèrent le long de ses joues, et ses regards se tournèrent du côté de la porte, en exprimant une impatience tempérée par la résignation. Le médecin fit entrer Mr. Dives, après l'avoir exhorté à contenir ses émotions, autant que cela lui seroit possible. Il s'approcha du lit de la malade, et écarta

Digitized by Google

doucement le rideau. Hélas! il doutoit, en la fixant, que ce pût être cette Caroline qu'on regardoit comme l'image de la santé et de la fraicheur. Ses yeux étoient creux, ses joues pâles et flétries. Mais quoique l'ange de la mort eût altéré ses traits charmans, c'étoit encore ceux de sa fille. Il appuya ses lèvres sur sa joue, et répandit des larmes avec abondance. Caroline ne parloit point, mais ses regards s'animèrent d'un éclat extraordinaire. Elle les tenoit fixés sur les yeux de son père; et il la regardoit attentivement, en tenant les mains déja froides de sa fille, qu'il réchauffoit dans les siennes. Ils restèrent long-temps dans cette attitude. Ensuite il pria pour elle, et il la bénit. Un sourire angélique parut sur les lèvres de Caroline. L'agonie s'approchoit. Le médecin pria Mr. Dives de quitter l'appartement. La malade lui serra la main, et le regarda d'une manière si expressive et si déchirante, qu'il lui fut impossible de s'éloigner. Des mouvemens convulsifs survinrent; mais elle ne quittoit point la main de son père. Enfin, elle fit un effort pour se soulever, et elle prononça ces mots: « Maintenant, maintenant..... je m'en »vais....., mes péchés sont pardonnés....., »Adieu!....» Elle n'abandonna la main de son père qu'au moment où elle expiroit.....

Digitized by Google

ÉCONOMIE POLITIQUE.

AN ESSAI ON THE PRINCIPLE OF POPULATION, etc. C'est-à-dire, Essai sur le principe de population, ou exposé des effets passés et présens de l'action de cette cause sur le bonheur du genre humain, suivi de quelques recherches relatives à l'espérance de guérir ou d'adoucir les maux qu'elle entraîne. Nouvelle édition considérablement augmentée, par T. R. MALTHUS. Londres 1803. Un Vol. *in*-4°. de 610 pages.

(*Second extrait. Voy. p.* 166 *de ce vol.*)

CHAPITRE II.

Des obstacles généraux à la population et de leur manière d'agir.

LES obstacles généraux à la population, ceux qui agissent constamment avec plus ou moins de force en toute société humaine, et qui maintiennent le nombre de ceux qui la composent au niveau des moyens de subsistance, peuvent être rangés sous deux chefs, les obstacles qui préviennent l'accroissement de po-

Digitized by Google

pulation, et ceux qu'on peut nommer positifs.

Les obstacles de la première classe sont propres à l'espèce humaine, et résultent de la faculté qui la distingue des animaux brutes, la capacité de prévoir et d'apprécier des conséquences éloignées. Les plantes et les animaux ne paroissent concevoir aucun doute sur les moyens d'assurer dans l'avenir le sort de leur progéniture. Les obstacles qui s'opposent à l'accroissement indéfini de leur population sont en conséquence, tous des obtacles positifs. Mais l'homme, en regardant autour de lui, ne peut manquer d'être frappé du spectacle que lui offrent souvent les familles nombreuses : en comparant ses moyens de subsistance, qui n'excèdent guères la mesure de ses besoins, avec le nombre d'individus entre lesquels il en faudra faire le partage, il craint de ne pouvoir élever les enfans qu'il aura fait naître. Tel seroit l'état des choses même dans une société où régneroit une sorte d'égalité. Mais dans l'état actuel, d'autres considérations se présentent. Ne court-il point le risque de perdre son rang, et d'être forcé d'abandonner des relations chères et honorables ? Quelle occupation ou quel emploi sera à sa portée ? Ne faudra-t-il point qu'il s'impose un travail plus pénible, ou qu'il se jette dans des entreprises plus difficiles que

Digitized by Google

ne l'exige sa situation présente ? Ne sera-t-il point dans l'impossibilité de procurer à ses enfans les avantages d'éducation dont il a pu jouir lui-même ? Est-il assuré que si leur nombre s'accroît, il pourra par tous ses efforts les mettre à l'abri de la misère, et du mépris qui marche à sa suite ? Ne faudra-t-il point enfin, pour dernière ressource, renoncer à l'indépendance dont il s'honore et avoir recours aux dons toujours insuffisans de la charité ?

De telles réflexions sont faites pour prévenir, et préviennent en effet, dans toute société civilisée, beaucoup d'établissemens. S'il n'en résulte pas des vices, c'est le moindre des maux que produise le principe de population. Mais trop souvent ces vices se manifestent et dégradent la nature humaine. Les hommes et les femmes de bas rang sont ceux qu'atteint sur-tout cette plaie. Lorsqu'elle devient générale, elle corrompt le bonheur domestique, affoiblit les liens de l'union conjugale et paternelle, nuit aux soins de l'éducation, et sappe les fondemens de la vertu et de la félicité nationales. C'est sur-tout le résultat inévitable de ces bas artifices qu'exigent la conduite d'une intrigue et la nécessité d'en cacher les suites. Car il n'y a aucune sorte de vices auxquels de telles pratiques n'entraînent.

En résumant ce que nous venons de dire,

Digitized by Google

on verra que les obstacles à la population qui en préviennent l'accroissement, peuvent se rapporter à trois chefs, la prudence, le vice et la misère. . . . . .

La manière dont agissent ces obstacles, dans l'état actuel de la société, mérite quelque attention de notre part. Supposons un pays où les moyens de subsistance soient précisément suffisans à sa population. L'effort constant qui tend à accroître celle-ci, et qui, même dans les sociétés les plus vicieuses, ne cesse point d'avoir son effet, ne manque pas d'augmenter le nombre des hommes plus vîte que ne peuvent croître les subsistances. La nourriture qui suffisoit à onze millions d'hommes, par exemple, devra maintenant se répartir à onze millions et demi. Aussitôt le pauvre vivra plus difficilement, et plusieurs seront réduits aux plus dures extrémités. Le nombre des ouvriers étant d'ailleurs accru dans une proportion plus forte que l'ouvrage à faire, le prix du travail ne peut manquer de tomber : et le prix des subsistances haussant en même temps, il arrivera nécessairement que, pour vivre comme il vivoit auparavant, l'ouvrier sera contraint de travailler davantage. Pendant cette période de détresse, les mariages sont tellement découragés, et les embarras que cause une famille sont tellement accrus, que la population

Digitized by Google

s'arrête et devient comme stationnaire. En même temps le bas prix du travail, l'abondance des ouvriers, et l'obligation où ils sont d'augmenter d'activité, encourage les cultivateurs à employer sur la terre une quantité de travail plus grande qu'auparavant, à défricher les terres incultes, à fumer et améliorer avec plus de soin celles qui sont en culture, jusqu'à-ce qu'enfin les moyens de subsistance arrivent au point d'être à la population dans le même rapport où ils étoient à l'époque qui nous a servi de point de départ. Alors la situation de l'ouvrier redevenant moins pénible, l'obstacle mis à la population vient à cesser de nouveau. Et après une courte période, les mêmes marches rétrogrades et progressives ne manqueront pas de se répéter.

Cette espèce d'oscillation ne se manifestera probablement pas à l'œil d'un observateur vulgaire: et il sera peut-être difficile, même au plus attentif, d'en bien calculer les périodes et le retour. Cependant, en considérant mûrement ce sujet, on s'assure que, dans tous les Etats anciennement constitués, il y a quelque chose de semblable à ces récurrences d'aisance et de détresse, quoiqu'à la vérité, d'une manière beaucoup moins marquée et beaucoup moins régulière que je ne l'ai décrite ici.

Digitized by Google

Une des principales raisons pour lesquelles on n'a pas beaucoup remarqué ces oscillations, c'est que les historiens ne s'occupent guères que des classes les plus élevées du genre humain : l'état des classes inférieures, qui sont le plus en butte aux fluctuations dont je parle, ne peut être bien connu, que par une étude suivie ; et plusieurs siècles d'observation nous sont encore nécessaires. La science à cet égard est encore dans l'enfance, et il y a plusieurs questions importantes sur lesquelles nous sommes privés de toute information, ou du moins nous n'avons que des données très-imparfaites. Quel est le nombre des mariages comparé à celui des adultes ? A quel point la difficulté de se marier favorise-t-elle le vice ? Quel est le rapport de la mortalité des enfans chez les pauvres et chez les riches ? Déterminer les variations du prix réel du travail ? Observer à différentes périodes le degré d'aisance et de bonheur dont jouissent les classes inférieures de la société ? Dresser enfin des regîtres très exacts des naissances, des morts et des mariages ? Ce dernier objet en particulier a, dans le sujet que nous traitons, la plus haute importance.

Il est probable qu'une histoire fidèle du genre humain, où ces questions se trouveroient résolues, nous feroit reconnoître les mouvemens rétrogrades et progressifs que doit produire

Digitized by Google

l'obstacle constantqui arrête la population. Mais il doit nécessairement arriver, par l'influence de diverses causes, que l'effet de cet obstacle soit troublé, et on doit s'attendre ici à de grandes irrégularités. Ces causes perturbatrices sont très-variées: tel est l'établissement ou la chûte de quelques manufactures, l'ardeur ou l'indifférence pour les entreprises d'agriculture, des années d'abondance ou de disette, des guerres, des maladies, des loix, des émigrations, et nombre d'autres.

Une cause encore qui a pu souvent masquer ces oscillations, c'est la différence entre le prix réel du travail et son prix nominal. Celui-ci baisse rarement partout à-la-fois, mais il reste souvent le même tandis que le prix nominal des subsistances hausse. . . . . .

Les sauvages, chez qui le travail n'a pas un prix réglé, n'en sont pas moins exposés aux mêmes oscillations. Lorsque leur population s'est élevée jusqu'au niveau qu'elle ne peut franchir, tous les obstacles qui en préviennent l'accroissement, et ceux qui la détruisent, agissent avec force et réduisent beaucoup leur nombre, jusqu'à une époque où il recommence à croître.

Mais sans prétendre suivre en différens lieux ces mouvemens alternatifs, ce que ne permet pas l'imperfection de l'histoire, nous

Digitized by Google

pourrons du moins établir les propositions suivantes.

1°. La population est nécessairement limitée par les moyens de subsistance.

2°. La population croît invariablement, partout où croissent les moyens de subsistance, à moins que des obstacles puissans et visibles ne l'arrêtent.

3°. Ces obstacles, qui arrêtent le pouvoir prépondérant et le forcent de se mettre au niveau des moyens de subsistance, peuvent tous se rapporter à ces trois chefs, la prudence ou la gêne morale, le vice, et la misère.

Je ne pense pas que la première de ces propositions ait besoin d'être prouvée. Les deux dernières seront le résultat de l'examen que nous allons entreprendre de l'état des peuples anciens et modernes envisagés sous cet aspect.

CHAPITRE III.

Des obstacles à la population dans l'état le moins élevé de la société humaine.

Tous les voyageurs s'accordent à nous représenter les habitans de la Terre de Feu comme placés au plus bas degré de l'existence so-

Digitized by Google

ciale. Mais nous connoissons peu leurs mœurs et leurs habitudes domestiques. La contrée stérile qu'ils habitent, et l'état misérable auquel ils sont réduits, ont empêché de former avec eux des liaisons mercantiles, qui auroient pu nous procurer les informations nécessaires sur leur état et leur manière de vivre. Mais il n'est pas difficile de concevoir quels sont les obstacles qui arrêtent la population d'une race de sauvages, dont la misère se montre au premier aspect, mourans de froid et de faim, couverts d'ordure et de vermine, placés sous le climat le plus rude sans avoir su trouver aucun moyen d'en adoucir la rigueur.

Les naturels de la terre de Van-Diemen ne sont guères moins misérables, et on les peint comme presqu'aussi dépourvus de ressources. Ceux des Isles Andaman, situées plus à l'est, paroissent inférieurs aux uns et aux autres. Quelques relations toutes récentes attestent que tout leur temps est employé à chercher leur nourriture : comme leurs forêts ne leur offrent à-peu-près aucune proie animale et peu de végétaux dont ils puissent faire usage, ils sont réduits à grimper sur les rochers, ou à errer sur le rivage pour y chercher quelque poisson jeté sur la côte, ressource toujours précaire, dont ils sont absolument privés dans les temps orageux. Leur taille ne passe pas

Digitized by Google

cinq pieds (1), leur ventre est proéminent, leurs épaules relevées, ils ont une grosse tête et des membres grêles et fluets. Leur aspect annonce le dernier degré de la misère, et le plus affreux mélange de la férocité et du besoin. Plusieurs ont été trouvés sur le rivage en proie aux horreurs de la famine et au dernier période de cette déplorable existence.

Les habitans de la Nouvelle Hollande semblent s'élever un peu au-dessus des peuples dont nous venons de parler. Nous connoissons une partie au moins de ces sauvages par la description qu'en a faite un voyageur qui a résidé long-temps à Port-Jackson et qui rapporte les faits dont il a été témoin oculaire. Le Rédacteur du premier voyage de Cook, après avoir fait remarquer combien étoit petit le nombre des naturels qu'on avoit apperçus sur la côte orientale de la Nouvelle Hollande, et avoir attribué ce défaut de population à la stérilité de cette terre désolée, ajoute : « Il n'est » pas très-facile de dire comment le nombre des » habitans est réduit à ce que le pays peut faire » subsister : de nouveaux voyages apprendront » peut-être s'ils se détruisent mutuellement, » comme ceux de la nouvelle Zélande, en com-

(1) Cinq pieds anglais, qui font 4 pieds 8 pouces de Paris.

Digitized by Google

» battant pour leur nourriture ; ou s'ils sont » enlevés par la famine ; ou si quelqu'autre » cause s'oppose chez eux à la multiplication » de l'espèce. »

Ce que Mr. Collins nous dit de ces sauvages, fournit, à ce qu'il me semble, une réponse satisfaisante à ces questions. Ils ne sont, nous dit-il, ni grands, ni bien faits. Ils ont les bras, et les parties inférieures du corps très-minces, ce qu'on attribue au défaut de nourriture. Ceux qui habitent les côtes subsistent de poisson, et occasionnellement d'un gros ver (1) qu'ils trouvent dans le gommier nain. Les bois sont si dépourvus d'animaux, et il faut tant de peine pour les atteindre, que ceux qui vivent dans l'intérieur des terres ne jouissent pas de plus d'aisance. Il passent leur temps à grimper sur les arbres les plus hauts pour y trouver du miel, ou de petits quadrupèdes, comme l'écureuil volant et l'opossum. Lorsque le tronc de ces arbres est très-élevé et dépouillé de branches, ce qui dans leurs forêts touffues est le cas le plus ordinaire, cette espèce de chasse ne se fait pas sans beaucoup de fatigue. Il faut qu'avec leurs haches ou herminettes de pierre ils taillent pour chaque pied alternativement une coche, en tenant

(1) Ou larve.

Digitized by Google

l'arbre fortement embrassé du bras gauche. On a vu des arbres ainsi entaillés jusqu'à la hauteur de quatre-vingt pieds: hauteur à laquelle il a fallu que le sauvage affamé soit parvenu avant d'avoir atteint la première branche et d'avoir pu trouver la plus légère récompense de son travail.

Les bois ne fournissent que fort peu de chose outre ce petit nombre d'animaux : quelques baies, l'igname, la racine de fougère, les fleurs des différentes espèces de banksia, sont les seuls végétaux à leur portée.

Un des naturels qui avoit avec lui un jeune enfant fut surpris par quelques Colons sur la rivière Hawksbury. Il s'élança dans son canot et laissa derrière lui dans sa retraite précipitée le mets qu'il venoit de préparer et dont il étoit sur le point de se régaler. C'étoit un gros ver qu'il venoit de tirer d'une pièce de bois flotté et vermoulu et qu'il avoit déjà commencé de manger. L'odeur de cet insecte et de son ancienne habitation étoit insupportable. On appelle ce ver dans le langage du pays ca-bro. Et il y a une tribu, de l'intérieur des terres qui s'appelle Ca-brogal, parce qu'elle fait de ce mets dégoûtant sa principale nourriture. Les habitans des bois font avec la racine de la fougère, mêlée de quelques fourmis, de la grande et de la petite espèce, une sorte de pâte ali-

Digitized by Google

mentaire, à laquelle ils ajoutent, dans la saison, des œufs ou nymphes de ces mêmes insectes.

Là où les hommes sont obligés d'avoir recours à de tels moyens de subsistance, où la nourriture animale et végétale est si rare, et où le travail nécessaire pour l'obtenir est si pénible, il est évident que la population doit être foible et éparse. Les limites auxquelles elle peut atteindre sont nécessairement fort peu élevées. Mais si nous prenons en considération les coutumes étranges et barbares de ces peuples, les cruels traitemens qu'ils font éprouver aux femmes, et la difficulté d'élever des enfans dans la situation où ils se trouvent; bien loin d'être surpris que la population ne s'élève pas au-dessus de ses bornes actuelles, nous serons portés à croire que les moyens de subsistance qu'offre ce pays, tout foibles qu'ils sont, ne laissent pas d'excéder le besoin du nombre d'habitans échappés à tant de causes de destruction.

Chez ces peuples, l'amour s'annonce par des actes de violence et de férocité. C'est parmi les femmes d'une tribu ennemie que le jeune sauvage fait son choix. Il épie le moment où celle qu'il recherche est seule et privée de ses protecteurs naturels, il s'approche sans être apperçu, l'étourdit à coup de massue, ou avec son épée de

Digitized by Google

bois dur, la frappe sur la tête, sur le dos, sur les épaules, si rudement que chaque coup fait couler des flots de sang. Il l'enlève ensuite d'un bras à travers la forêt, sans se mettre en peine des pierres et des éclats de bois dont la route est semée, impatient d'amener sa proie aux lieux qu'habite sa propre tribu. Là, après d'autres actes de barbarie, cette femme est reconnue comme sa propriété, et dès lors il est rare qu'elle quitte son nouveau maître. Cet outrage n'est pas vengé par les parens de la femme, si ce n'est que dans l'occasion ils usent de représailles en enlevant des femmes à leurs ennemis.

La conduite des maris envers leurs femmes est bien assortie à ces préludes de tendresse. Toutes portent sur la tête des signes évidens d'infériorité. Et, comme les mariages y sont précoces, on peut dire que leurs maris les battent aussitôt qu'ils en ont la force. On a vu quelques-unes de ces infortunées dont la tête tondue étoit marquées de tant de cicatrices, qu'il étoit difficile de les compter. Mr. Collins dit à cette occasion en se livrant à un mouvement de sensibilité. « La condition à laquelle » ces femmes sont réduites est telle, que sou- » vent, en voyant une jeune fille que sa mère » portoit sur ses épaules, j'anticipois sur l'a- » venir, et prévoyant les malheurs auxquels

Digitized by Google

»elle étoit destinée, je pensois que c'eût été »un acte d'humanité de la priver sur-le-champ »d'une si déplorable vie. » Et ailleurs en parlant de la femme de Bennilong, il dit : « Je trouve »ici dans mon journal, que Bennilong, pour »je ne sais quel sujet, avoit cruellement battu »sa femme un instant avant son accouche»ment. »

Une conduite si brutale ne peut manquer d'avoir de fâcheuses suites. La pluralité des femmes est d'ailleurs commune parmi ces nations sauvages. Mais il paroît qu'ils n'ont ou n'élèvent des enfans que d'une seule. S'il meurt une mère tandis qu'elle allaite, le père place sur ce corps mort, l'enfant plein de vie, et laisse tomber sur lui une grosse pierre: aussitôt ses amis achèvent de fermer la tombe. Cette affreuse cérémonie fut accomplie par Colébé, l'un des naturels que les colons connoissoient : et lorsqu'on lui en parloit, il prétendoit la justifier en disant qu'on ne pourroit trouver aucune femme qui voulût remplacer la mère en qualité de nourrice, et que c'étoit par conséquent abréger les souffrances de l'enfant que de lui ôter la vie d'un seul coup. Mr. Collins observe que cette coutume, qui est générale, peut jusqu'à un certain point rendre compte de la foiblesse de la population de ces contrées.

Digitized by Google

Quoique par elle-même peut-être elle ne puisse pas avoir beaucoup d'influence, elle sert du moins à peindre d'une manière sensible la difficulté d'élever des enfans dans la situation où se trouvent ces sauvages. Des femmes dont le genre de vie exige qu'elles changent continuellement de place, et qui sont soumises à des travaux excessifs et toujours renaissans, ne peuvent guères élever à la fois plusieurs enfans à-peu-près du même âge. S'il en naît un avant que l'autre soit en état de se suffire à lui-même, et de marcher après sa mère, il est presqu'inévitable que l'un ou l'autre ne périsse faute de soins. La tâche d'élever même un seul enfant, dans cette vie errante et pénible, est si inquiétante et si difficile, qu'il ne faut pas s'étonner qu'on ne puisse trouver aucune femme qui veuille s'en charger, lorsqu'elle n'y est pas contrainte par l'irrésistible instinct de la maternité.

A ces causes, qui arrêtent la génération naissante, il faut joindre celles qui détruisent les hommes faits : telles sont les guerres fréquentes que ces peuples se livrent, l'esprit de vengeance qui les porte sans cesse à verser le sang; la saleté de leurs habitations, leur mauvaise nourriture et toutes les maladies qu'elle engendre, en particulier les maladies de

Digitized by Google

de la peau et une espèce de petite-vérole qui fait chez eux de grands ravages.

Cette épidémie se manifesta en 1789. On ne peut aisément se faire l'idée de l'état auquel elle réduisit leurs peuplades. On ne trouvoit pas une seule personne vivante dans les baies et les havres ci-devant les plus peuplés. Pas une trace humaine sur le sable. Ils avoient laissé les morts pour enterrer les morts. Les creux des rochers étoient remplis de corps en état de putréfaction, et en plusieurs endroits les sentiers étoient couverts de squelettes.

Mr. Collins fut informé que la tribu de Colébé, le même que j'ai nommé ci-dessus, avoit été réduite, par le fléau destructeur, à trois personnes, qui pour se dérober à la mort allèrent se réunir à une autre tribu.

Sous l'influence de tant de causes de dépopulation, on seroit naturellement porté à croire que les produits du sol, tant animaux que végétaux, joints au poisson pris sur la côte, devroient être plus que suffisans pour l'entretien de quelques restes de nations éparses, qui occupent entr'elles une si vaste étendue de terrain. Il paroît au contraire qu'en général la population atteint si exactement le niveau du produit moyen des subsistances, que le plus petit déficit dans celui-ci, résultant d'une

Digitized by Google

saison défavorable ou de toute autre cause, plonge ces peuples dans la plus cruelle détresse. Les rélations nous parlent du retour fréquent de ces temps de calamité, dans lesquels on rencontroit des naturels du pays, réduits à un tel état de maigreur, qu'ils sembloient de vrais squelettes, et paroissoient très-près de mourir de faim.

Nous avons traduit presqu'en entier les trois premiers chapitres de l'ouvrage, soit pour exposer plus complétement le sujet soit pour n'omettre aucun détail sur des peuples peu connus. Les faits contenus dans les deux chapitres suivans sont au contraire devenus communs et familiers à nos lecteurs, puisqu'ils sont destinés à faire connoître l'état de quelques peuples d'Asie et d'Amérique dont nous les avons souvent entretenus. Nous nous bornerons donc à en extraire librement quelques traits et quelques remarques. Le chapitre IV traite des obstacles à la population chez les peuples indigènes de l'Amérique.

Ces sauvages du nord de l'Amérique sont en général des peuples chasseurs auxquels il faut beaucoup d'espace. Leurs guerres fréquentes et meurtrières, leur entassement dans d'étroits domiciles, l'infécondité de leurs femmes, sont autant de causes de dépopulation. Les climats chauds font naître diverses maladies contagieuses destructives. Les climats froids n'en sont pas exempts.

Vancouver sur une côte de cent cinquante milles (cinquante lieues) au nord-ouest de

Digitized by Google

l'Amérique, trouva nombre de villages absolument déserts, et la dépopulation telle que tout ce qu'il put appercevoir d'habitans auroit aisément été contenu dans un seul de ces villages. Les diverses excursions qu'il fit sur le rivage, sur-tout au port Discovery, lui offrirent des crânes, des os, et des restes de corps humains répandus çà et là; et comme on n'y voyoit aucune apparence de blessure, il y a tout lieu de croire, ainsi que l'observe ce voyageur, que c'est à quelque épidémie, probablement à la petite-vérole, qu'il faut attribuer ce ravage.

L'objet de leurs combats n'est point la conquête, mais la destruction. Les Iroquois expriment la résolution prise de faire la guerre par ce peu de mots: « Allons manger cette »nation. » Lorsqu'ils invoquent le secours d'un allié, ils le convient à boire du bouillon fait avec la chair de leurs ennemis. Chez les Abénakis, il est d'usage qu'un corps de guerriers en entrant dans le pays ennemi se divise en plusieurs parties. Le chef dit à chacun d'eux, je vous donne à manger ce hameau, à vous ce village, et ce langage subsiste même dans quelques tribus qui ont renoncé à la coutume de manger leurs prisonniers. Cette coutume a certainement été établie chez plusieurs peuples de ce continent, et je pense,

Digitized by Google

contre l'opinion de Robertson, qu'elle est née du sentiment du besoin, quoiqu'ensuite des motifs d'une autre nature aient pu l'entretenir ou la renouveler. Les Missionnaires font mention de plusieurs nations qui usoient de chair humaine toutes les fois qu'ils pouvoient s'en procurer (1). Il peut y avoir quelque exagération dans leurs récits, mais ils semblent confirmés par les voyages récens au nord-ouest de l'Amérique, et par la description que fait Cook de l'isle australe de la Nouvelle-Zélande (2). Les peuples de Nootka-Sound paroissent être antropophages, et nous lisons que le chef du district de Maquinna a tant de goût pour ces horribles festins, qu'il tue chaque lune, de sang-froid, un esclave pour satisfaire son appétit dénaturé (3).

. . . . . .

(1) *Lettres édifiantes*, Tom. VIII, p. 105, 271. Tom. VI, p. 266.

(2) Quelque réservé que soit ce voyageur dans ses assertions, il ne laisse pas de s'exprimer ainsi sur ces insulaires : « Il n'est que trop évident qu'ils ont beaucoup de goût pour ce genre de nourriture. » 2°. Voyage Vol. I. p. 246. Et dans son dernier Voyage, en parlant de leurs hostilités perpétuelles, il ajoute : « et peut-être le desir de faire un bon repas peut contribuer beaucoup à provoquer leurs attaques. » Vol. I. p. 137. (A)

(3) *Meares's* Voy. ch. XXIII. p. 255.

Digitized by Google

Les Chiriguanes n'étoient originairement qu'une petite partie des Guaranis. Ils quittèrent le Paraguay qui étoit leur pays natal, pour aller s'établir dans les montagnes du Pérou. Là, ayant trouvé des moyens suffisans de subsistance, ils s'accrurent rapidement, attaquèrent leurs voisins, et soit valeur, soit fortune, parvinrent à les exterminer, s'emparèrent de leurs terres et se répandirent sur un grand espace. En peu d'années leur nombre s'éleva de trois ou quatre mille à trente mille (1): tandis que les tribus plus foibles qui les entouroient, diminuoient de plus en plus par la famine et par la guerre. De tels exemples font assez voir combien est rapide, même chez les sauvages d'Amérique, l'accroissement de la population, pour peu que les circonstances y deviennent favorables.

Ce qui prouve que cet accroissement dépend principalement des moyens de subsistance, c'est la manière dont la population s'entasse autour des lacs, des rivières, et partout où on peut trouver de la nourriture, tandis que le reste du pays n'offre souvent qu'un vaste désert.

Et partout elle paroît toucher à la limite qu'elle ne peut jamais outrepasser. Robert-

(1) *Lettres édifiantes*, Tom. VIII. p. 243.

Digitized by Google

son cite le témoignage de l'Espagnol de Vaca, qui avoit long-temps vécu chez les sauvages de la Floride, duquel il résulte qu'ils étoient souvent réduits à une extrême détresse. Ne connoissant aucune espèce d'agriculture, ils mangent la racine de quelques plantes qu'ils ont beaucoup de peine à se procurer. Ils prennent quelquefois du poisson et tuent quelque pièce de gibier, mais en si petite quantité qu'ils sont souvent tourmentés de la faim au point de la satisfaire en mangeant des araignées, des œufs de fourmis, des vers, des lézards, des serpens, quelquefois même une sorte de terre onctueuse; et, ajoute ce voyageur, je suis persuadé que si leur sol fournissoit des pierres, ils les avaleroient. Ils mettent à part et conservent les os des poissons et des serpens, qu'ils broient et qu'ils mangent. Ils sont en certains temps forcés de passer deux ou trois jours privés de toute nourriture. Ellis fait un tableau touchant des souffrances que la disette fait éprouver aux sauvages de la baie de Hudson. Il raconte l'histoire d'un mari et d'une femme qui, après avoir mangé les peaux qui leur servoient de couverture, eurent enfin recours à un moyen qui fait horreur et que ma plume se refuse à décrire. Il dit ailleurs, qu'il est arrivé quelquefois que des indigènes qui viennent l'été aux

Digitized by Google

factoreries, n'ayant pas rencontré les secours de provisions sur lesquels ils avoient compté, ont été obligés d'épiler des milliers de peaux de castor afin d'en manger le cuir . . . .

. . . . . .

Les isles de l'Amérique, toutes riches qu'elles paroissent, n'avoient pas plus de produit que leur population n'en exigeoit. Un petit nombre d'Espagnols qui arrivoient dans un district y portoient aussitôt la cherté. L'empire florissant du Mexique n'étoit pas beaucoup mieux pourvu; et Cortez éprouva souvent qu'il lui étoit difficile d'y nourrir sa petite troupe. Les missions même du Paraguay, sous l'administration prévoyante des Jésuites, et sous l'influence des épidémies qui diminuèrent souvent leur population, ne furent pas toujours à l'abri du besoin. On lit dans les *Lettres édifiantes*, que la mission de St. Michel s'étoit tellement accrue que les terres en culture n'y produisoient pas plus de la moitié des grains nécessaires à son entretien. Ces missions, lorsque la récolte manquoit, étoient réduites à une telle extrémité, que sans le secours de leurs voisins elles auroient infailliblement péri . . . . . .

Nulle part enfin, en Amérique, ni au Nord, ni au Sud, il n'est question de nations indigènes, qui vivent dans l'abondance, quoique leur

Digitized by Google

population soit très-foible. Il semble qu'on en peut conclure que, malgré tant de causes destructives, cette population s'y maintient encore au niveau des moyens de subsistance que l'état présent de leur industrie peut mettre à leur portée.

En comparant ensuite les récits des navigateurs, l'auteur fait voir qu'il en est de même aux Isles de la mer du Sud, où, malgré le tableau riant qu'on a fait de leur fertilité, les famines sont fréquentes et les moyens de subsistance très-bornés. Cet aspect de la vie sauvage suggère la remarque suivante.

Je ne puis quitter ce sujet sans faire observer que la vie sauvage n'a par dessus la vie civilisée qu'un seul et unique avantage, c'est que le peuple y jouit de plus de loisir. On y a moins à faire, et par là même on y fait moins.

Lorsqu'on vient à réfléchir au travail pénible et sans relâche auquel, dans une société civilisée, les classes inférieures du peuple se trouvent condamnées, on ne peut refuser de reconnoître que les tribus sauvages sont à cet égard moins à plaindre: mais les avantages dont à d'autres égards jouissent les peuples civilisés, sont probablement suffisans pour compenser celui-là, et même pour leur assurer au-delà une pleine supériorité. D'ailleurs en y regar-

Digitized by Google

dant de près cet avantage même paroîtra moins incontestable (1).

Là où les subsistances abondent, règne chez les sauvages une inégalité tyrannique. Les coups, et les violations de propriété sont au nombre des choses ordinaires et établies par un usage qui a force de loi. Les classes inférieures y sont dans un état d'abjection et de dégradation relative, auquel on ne trouve rien de comparable chez les peuples civilisés.

Chez les sauvages au contraire, qui ne connoissent pas cette extrême inégalité, la difficulté de se procurer de la nourriture, et les fatigues de la guerre, soumettent l'homme à des travaux non moins pénibles que ne peuvent l'être ceux des classes inférieures de la société chez les nations civilisées, quoiqu'à la vérité beaucoup moins inégalement répartis.

Mais si l'on peut assimiler les travaux de ces deux classes d'hommes, il n'en est pas de même de leurs privations et de leurs souffran-

(1) Le traducteur croit devoir ajouter cette phrase de transition, pour sauver l'apparente contradiction entre deux assertions presqu'immédiatement consécutives : dont l'une établit que chez les sauvages il y a moins de travail, et l'autre que chez ceux où règne l'égalité, la guerre et la difficulté de vivre créent un travail qui n'est pas inférieur à celui des plus basses classes chez les nations civilisées. (*P. P. p.*)

Digitized by Google

ces. Rien n'est plus propre à faire sentir cette vérité, que l'éducation des sauvages Américains. Tout ce qui peut inspirer la patience au sein des tourmens, tout ce qui peut endurcir le cœur, et étouffer la compassion, y est soigneusement mis en usage. L'homme civilisé, au contraire, s'applique à la vérité à munir l'enfance de la force nécessaire pour supporter les maux, qui de temps en temps nous affligent; mais il n'exige pas que la vie se passe à les attendre. D'autres vertus lui paroissent devoir être associées à cette espèce de courage, à la force ou à la valeur. Il apprend à sentir les maux que souffre son prochain, à compatir même à ceux de son ennemi: il encourage et donne l'essor à toutes les affections sociales: il étend beaucoup la sphère des sentimens et des émotions agréables. On peut conclure de ces deux genres d'éducation, opposés par le but et par les moyens qu'ils emploient, que l'homme civilisé espère jouir, et que le sauvage s'attend à souffrir.

Le système étrange de discipline adopté par les Spartiates, cet oubli de tous les sentimens naturels, qui a été trop souvent l'objet d'une vaine admiration, n'a pu exister que chez un peuple exposé sans cesse aux peines et aux privations qu'impose la guerre et continuellement menacé des plus cruels revers. Cette dis-

Digitized by Google

position est donc un symptôme équivoque de courage et de patriotisme, elle prouve plutôt que Sparte étoit alors réduite à une grande pauvreté et participoit encore aux mœurs des peuples sauvages: ce qui forceroit à croire qu'à cette époque, les autres peuples de la Grèce n'étoient pas fort avancés dans la civilisation. Les vertus sauvages, comme les marchandises du commerce, viennent en plus grande abondance là où on en éprouve le besoin et où on en fait le plus de demandes. Lorsqu'on demande avec tant d'ardeur la patience, l'indifférence aux peines et aux privations, les plus extravagans sacrifices; il y a lieu d'augurer mal du bonheur du peuple et de la sécurité de l'Etat.

(*La suite à un autre Cahier.*)

Digitized by Google

VOYAGES.

TRAVELS TO CHINA, etc. C'est-à-dire, Voyages à la Chine contenant des descriptions, observations et comparaisons faites et recueillies pendant une courte résidence au palais Impérial de Yuen-min-yuen et dans un voyage subséquent de Pekin à Canton, dans lesquels on essaie d'apprécier le rang que cet Empire extraordinaire paroît tenir dans l'échelle de la civilisation, avec cette épigraphe :

Non cuivis homini contingit adire Corinthum.
Il n'est pas donné à tous d'aller à Pekin.

Par John BARROW Esq. ci-devant Secrétaire privé du Comte de MACARTNEY, et de la suite de cet Ambassadeur du Roi de la Grande-Bretagne à l'Empereur de la Chine. Un vol. in-4°. de 632 pages, orné de gravures en couleur.

(*Troisième extrait. Voy. p.* 249 *de ce vol.*)

NOUS allons citer quelques traits du quatrième Chapitre, qui est intitulé : *Esquisse de l'état de Société à la Chine. — Manières, coutumes, sentimens et caractère moral du peuple.*

DANS la province de *Kiang-see*, il n'y a rien de plus commun que de voir une femme ti-

Digitized by Google

rant une sorte de charrue légère, par une simple poignée, sur un sol déjà préparé. L'office du mari est moins pénible, il se charge de diriger la charrue d'une main, tandis qu'il sème de l'autre.

Les femmes d'un état plus relevé ne jouissent pas d'avantages qui doivent faire envier leur sort. Chez elle, au sein de sa famille, une femme n'ose ni manger à la même table, ni s'asseoir dans la même chambre que son mari. Les enfans mâles sont séparés de leurs sœurs dès l'âge de neuf à dix ans. Ainsi sont étouffés dès leur naissance ces sentimens d'affection qu'ailleurs l'habitude et les liaisons fomentent. Entre tous les membres d'une même famille on observe en toute occasion une conduite cérémonieuse et pleine de froideur. Chacun y vit pour soi et à part. Ces doux entretiens où l'on se rappelle en famille, le soir, au coin du feu, les petits incidens du jour, sont remplacés à la Chine par le plus morne silence. Les enfans, il est vrai, se rencontrent à l'école, mais leur éducation toute cérémonieuse, jette un air de contrainte jusques dans leurs jeux, et détruit toute espèce d'activité, tout esprit d'entreprise. Un jeune Chinois d'une classe élevée est inanimé, inactif, occupé de vaines formalités, et toujours affectant l'air de gravité d'un âge supérieur au sien.

Digitized by Google

Pour tromper leur ennemi et consumer le temps qui leur pèse, les femmes Chinoises, séparées du monde et n'ayant point d'autre ressource, s'amusent à fumer. Dès l'âge de huit ou neuf ans elles portent toujours avec elles, comme une partie de leur habillement une petite bourse de soie qui contient une pipe et du tabac. Quelques-unes sont occupées à broder des étoffes de soie ou à peindre sur de la gaze, des oiseaux, des insectes et des fleurs. Nous en vîmes de beaux échantillons à Pekin dans l'appartement des femmes de la maison où nous étions logés. Ceux que j'ai rapportés ont été fort admirés. Mais c'étoit l'ouvrage de quelques femmes ou filles de marchands ou d'artisans; ces femmes en effet font souvent le métier de tisserand en soie, et en cotton. Je me souviens au contraire d'avoir demandé à un des grands officiers de la Cour, qui avoit une veste de soie ornée d'une belle broderie, si c'étoit l'ouvrage de sa femme, et de l'avoir vu très-choqué qu'on pût supposer que sa femme pût s'abaisser à manier l'aiguille.

Rien dans les mœurs domestiques des Chinois, ne semble devoir exciter cette piété filiale qui les a rendus célèbres, et à laquelle les Jésuites ont attribué la stabilité de leur Gouvernement. Le devoir filial à la Chine est

Digitized by Google

moins l'effet d'un sentiment que le résultat d'une maxime consacrée par le temps qui a pris force de loi. Elle est plus dans les principes du Gouvernement que dans le cœur des individus. La soumission des enfans aux ordres de leurs parens est la première règle qu'on inculque à tous. Ce précepte ne porte pas seulement : « Honore ton père et ta mère, » afin que tes jours soient prolongés sur la » terre : » mais encore : Tu travailleras pour eux jusqu'à leur mort, tu te vendras toi-même et te réduiras en servitude perpétuelle pour fournir à leur entretien, si cela devient nécessaire, et tu mettras ta vie à leur disposition. Telle est l'influence de l'autorité et de l'habitude, qu'à tous égards cette maxime oblige, comme une loi rigoureusement sanctionnée. Elle donne aux parens le même pouvoir arbitraire et illimité sur leurs enfans que l'Empereur, à titre de père commun, exerce sur tout son peuple. Delà le droit acquis au père, comme à Rome, de vendre son fils pour esclave : et soit pauvreté, soit caprice, il n'est pas rare que ce droit soit exercé.

Une loi fondée sur la raison et sur l'équité n'a pas besoin d'être justifiée. Le Gouvernement Chinois semble avoir senti qu'il n'en est pas de même d'une maxime aussi exagérée et tout-à-fait contraire à la nature. Il a en-

Digitized by Google

gagé les savans à la défendre, et il s'est écrit des volumes sur ce sujet. L'objet principal paroît être de frapper l'esprit du peuple en lui faisant envisager du même œil l'autorité paternelle et celle de l'Empereur. Les sophismes n'ont pas manqué à ceux qui croyoient en avoir besoin pour maintenir leur puissance. Un fils, dit un de leurs plus célèbres législateurs, peut, lorsque son père est mort, louer ou vendre ses services au jour, à l'année, ou pour la vie. Or un père, tant qu'il est vivant, a sur son fils une autorité pleine. Donc il peut user envers lui du même droit que ce fils auroit sur lui-même, et vendre ses services pour un temps quelconque, même pour la vie.

Quant aux filles, on peut dire que leur sort est toujours d'être vendues. Il faut toujours que celui qui se présente pour époux achète des parens la personne qu'il demande. Celle-ci n'est jamais consultée. Elle va toujours au plus offrant. Celui qui l'achète ne la connoît point et ne la voit que lorsqu'on l'amène à sa porte en grande cérémonie. Si cependant en ouvrant la porte de la chaise où la jeune épouse est enfermée, l'époux se repent du marché, il lui est permis de la renvoyer en sacrifiant le prix qu'il a payé, et y ajoutant même un dédommagement, qui toutefois ne peut excéder

le

Digitized by Google

le premier prix. Ces processions matrimoniales, faites avec pompe et accompagnées de musique, rappellent celles des Grecs, où l'épouse étoit conduite, dans un char magnifique, à la maison de son époux : seulement à la Chine, l'épouse est absolument invisible à tous.

Ainsi un Chinois se marie pour satisfaire à la loi et à la coutume, sans que jamais le cœur se mêle de son choix, et sa femme ne fait que changer de maître. Elle voit sans jalousie une seconde et une troisième femme entrer dans sa maison, contente d'avoir la direction du ménage et de s'entendre appeler mère par les enfans qui naissent de ses rivales.

Quoique, par une suite naturelle de la vente des femmes, la polygamie soit autorisée, toutefois c'est un mal qui se guérit lui-même. Les neuf dixièmes de la communauté ont peine à élever les enfans d'une seule femme et par là-même se soucient peu d'en avoir deux. D'ailleurs dans un pays où la loi et la coutume exigent que tous les hommes se marient, il n'y auroit pas assez de femmes, si l'usage d'en épouser plus d'une étoit fort commun. Il n'y a pas lieu d'ailleurs de soupçonner, avec l'auteur de l'*Esprit des lois*, qu'il naisse à la Chine moins d'hommes que de femmes.

..... Ce n'est que chez les grands et les

Digitized by Google

négocians opulens qu'on trouve la polygamie pratiquée. Tous les grands Officiers d'Etat ont leurs harems composés chacun de six, huit ou dix femmes, selon leur goût et leur richesse. A Canton les marchands ont leurs sérails. Les hommes sans fortune n'ont qu'une femme et trouvent qu'ils ont autant, quelquefois plus de famille, qu'ils n'en peuvent élever (1).

La séparation établie entre les sexes, la froideur qui préside aux marchés par lesquels se forment les mariages, établissent une sorte d'indifférence générale dans les affections, qui rend l'infidélité plus rare. Un mari en cas d'adultère obtient aisément une sentence qui l'autorise à vendre sa femme comme esclave et à recouvrer ainsi une partie du prix qu'elle lui a coûté. Il en est de même en cas d'évasion. Mais ce cas doit être encore plus rare: car s'il s'agit d'une femme d'un certain rang, ses pieds lui refusent le service. Si, avant d'être mariée, une jeune fille se laisse séduire; ses parens l'envoient au marché, où elle est vendue publiquement comme esclave. Une femme n'hérite point *ab intestat*; mais elle

(1) On sait que l'exposition des enfans en détruit un grand nombre à la Chine. Nous évitons de rappeler ce triste sujet. (R)

Digitized by Google

peut hériter par testament. Si une veuve meurt sans enfans mâles, sa propriété passe au parent le plus proche de son mari défunt, avec charge de pourvoir à l'entretien de ses filles jusqu'à leur mariage . . . . . .

J'ai déjà observé que l'état de la société domestique à la Chine étoit peu propre à faire naître et à entretenir l'affection et la tendresse filiale, qui dans les mœurs de l'Europe est un sentiment si naturel et si général. A la Chine, dans chaque famille, on voit un tyran et des esclaves. Et là où toutes les prévenances mutuelles, dont l'amour s'alimente, sont étrangères à la famille, on ne doit pas s'attendre à trouver ailleurs dans la société rien qui leur ressemble. Aussi, dans ce pays là, n'y a-t-il aucun rassemblement d'amitié et de conversation. On ne s'y occupe point des nouvelles du jour. Lorsqu'un Chinois a fini ses affaires, il se retire dans son appartement solitaire. Il y a, il est vrai, quelques maisons publiques pour le bas peuple, où l'on va prendre le thé et boire le *seau-tchou* (eau-de-vie de riz); mais d'ordinaire ce n'est point la société qu'on y cherche. Du reste, le peuple même ne s'y enivre jamais. Ce vice honteux est étranger à la nation. Dans cette multitude d'hommes que j'ai vu en traversant tout ce vaste pays, je n'ai pas le souvenir d'en avoir rencontré un seul

Digitized by Google

qui fût ivre. Il n'en est pas de même à Canton où l'exemple des Européens entraîne ceux qu'ils emploient : mais alors ils sortent de leur caractère. Quand quelques Chinois se rassemblent, c'est pour jouer, pour manger du riz, boire du thé, et fumer une pipe.

Les Grands chez eux font usage d'opium. Cette drogue entre en fraude et en grande abondance, malgré les précautions sévères du Gouvernement qui en prohibe l'importation. Elle est d'ailleurs trop chère pour que le peuple en abuse. Les commis aux douanes ne sont pas à l'abri de la séduction. Après avoir reçu la somme convenue entr'eux et le contrebandier, pour laisser passer la marchandise, ils achètent souvent celle-ci pour leur propre compte. Le plus grand nombre des bâtimens qui reviennent du Bengale, rapportent à la Chine de l'opium : mais on y préfère celui de Turquie, qui vient de Londres sur des bâtimens Chinois. Cet opium se vend au double de l'autre. Le Gouverneur de Canton, dans une proclamation récente, après avoir décrit les effets pernicieux de l'opium, ajoute : « C'est » ainsi que des étrangers, au moyen d'une subs» tance vile et excrémentielle, emportent de cet » Empire des profits et des avantages solides. » Mais que nos compatriotes s'attachent aveu» glément à ce vice destructeur et perfide,

Digitized by Google

»jus qu'au point d'en mourir, sans que rien »puisse les détromper; c'est un fait non moins »odieux que déplorable. » Toutefois le Gouverneur de Canton ne laisse pas de prendre chaque jour, avec beaucoup de gravité, sa dose ordinaire d'opium.

Les jeunes gens n'ont point ici d'assemblées de danse, ni d'exercices propres à dissiper la tristesse et l'abattement d'une vie solitaire et laborieuse. Ils n'ont point de jour de repos. Leur actes de dévotion sont solitaires comme leur vie. Aucune des diverses religions ou sectes du pays n'a un culte public qui donne lieu à des rassemblemens périodiques. . . . . .

Le premier jour de l'année et quelques jours suivans sont chez les Chinois, les seules fêtes proprement dites accordées à la partie laborïeuse de la nation. C'est à cette époque que le paysan le plus pauvre se fait une loi de renouveler ses habits et ceux de sa famille. On fait visite à ses parens et à ses amis, on fait échange de complimens et de civilités, on offre et on reçoit des présens: les officiers du Gouvernement et les hommes d'un haut rang donnent des fêtes et des divertissemens. Mais dans ces fêtes même, il n'y a rien qui sente l'épanchement de la joie et de l'amitié. Ceux qui y sont invités ne sont point servis dans des plats communs; souvent même cha-

Digitized by Google

cun a sa table séparée ; quelquefois deux personnes sont à la même table, ou trois ou quatre, jamais davantage. Il faut que chaque convive ait constamment les yeux sur celui qui donne la fête, pour suivre tous ses mouvemens, épier l'instant où il porte un morceau à la bouche, et où il approche la coupe de ses lèvres : car jamais un Chinois bien élevé ne mange ni ne boit sans une sorte de cérémonie à laquelle ses hôtes doivent faire attention. Si l'un des invités ne peut se rendre à la fête, par raison de maladie ou d'autre accident, on envoie chez lui en procession la portion du dîner qui devoit couvrir la table qu'on lui avoit destinée. Cette seule petite circonstance fait voir combien peu ce peuple a d'idée du plaisir social dont on jouit dans nos repas. On envoie de même chez chacun des convives les restes de son propre dîner. Toutes les fois que dans le cours de notre voyage, nous rendions visite au Gouverneur ou au Vice-roi de la province, nous le trouvions présidant une nombreuse suite de tables, couvertes de plats, qu'on ne manquoit point de porter après nous dans nos yachts. Il me semble que Martial fait quelque part allusion à une coutume Romaine assez semblable. Chacun des conviés à un repas y portoit sa serviette, où l'on mettoit les reliefs du festin, et

Digitized by Google

un esclave étoit chargé de la rapporter chez celui à qui elle appartenoit. Mais c'étoit simplement une marque d'attention autorisée par l'usage : et les Romains d'ailleurs savoient goûter les plaisirs de société.

Les Chinois semblent croire que l'appétit dépend du rang (1). La part de l'Ambassadeur étoit au moins quintuple de celle de tout autre homme de sa suite.

Quelle que soit l'occasion qui rassemble des oisifs, ils ne se quittent guères sans jouer à quelque jeu de hasard. Ils ne manquent jamais de moyens pour cela. Il est rare qu'un Chinois sorte sans avoir dans sa poche des cartes et des dés. Ces instrumens de jeu sont, comme presque tout le reste, fort différens de ceux d'Europe. Leurs cartes sont en plus grand nombre, et leurs jeux plus compliqués. Si par malheur aucun d'eux n'étoit pourvu de cartes ou de dés, ils se tireroient d'embarras en jouant avec les doigts au jeu *Tsoi-moi* (1) que le bas peuple aime beaucoup.

(1) L'auteur rappelle ici la part double servie à Benjamin par l'ordre de Joseph, et il en conclut que les Egyptiens partageoient l'opinion ou plutôt la coutume des Chinois. Il cite aussi les Spartiates et les héros Grecs. (R)

(1) L'auteur décrit ce jeu, qui est le même que la mourre (*morra* des Italiens), et que les latins désignoient par l'expression *micare digitis*. Nous supprimons ces détails connus. (R)

Digitized by Google

Les officiers à Yuen-min-yuen jouoient un jeu d'échecs, qui m'a paru essentiellement différent de celui des Persans, des Indiens et de tous les autres Orientaux, tant par les lignes tracées sur l'échiquier que par la forme des pièces et leur marque : d'où je serois porté à conclure que c'est un jeu d'invention Chinoise, plutôt qu'une connoissance transmise par les Indiens, ou par l'armée de *Gengiskhan*, comme quelques auteurs l'ont imaginé (1).

L'amour du jeu est si universel à la Chine, dans la plupart des villes, que dans presque tous les coins de rues on voit des groupes

(1) Cette opinion a été soutenue avec beaucoup de vraisemblance dans une lettre de Mr. Eyles Irwin, écrite de Canton le 14 mars 1793, et insérée dans les Mémoires de Dublin. Cette lettre contient la traduction d'un fragment des *Annales Chinoises* où est racontée l'histoire de l'invention du jeu d'échecs. Cet historien la fait remonter à deux mille ans, à l'époque où le Shensi fut réuni à l'Empire. Le général Hansing, chargé de faire cette conquête, mit ses soldats en quartiers d'hiver, et les voyant rebutés par les souffrances qu'ils y éprouvoient et prêts à se débander, il imagina de les amuser par un jeu qui leur rappelât toutes les occupations de leur état. Le jeu Chinois est traversé d'une rivière. Il a une pièce qui lui est propre, l'artificier; dont l'invention suppose que, dans cette antiquité reculée, l'usage des artifices, et par conséquent de la poudre à canon, étoit pleinement connu à la Chine. (R)

Digitized by Google

d'hommes ayant les cartes en main ou jetant les dés. On les accuse de mettre souvent au hasard du jeu leurs femmes et leurs enfans. Et là où un père peut livrer ses enfans à l'esclavage; on conçoit aisément qu'un joueur forcené peut en venir à risquer ce que la loi lui permet de vendre.....Un de leurs amusemens favoris est les combats de coqs. Ils dressent aussi des cailles à ce jeu cruel. Ils ont même étendu jusqu'aux insectes cette éducation féroce: et ils ont découvert une espèce de *gryllus* ou sauterelles qui s'attaquent avec tant de fureur, qu'elles ne lâchent point prise sans emporter quelque membre à leur adversaire. Ils élèvent ces petits animaux dans des cages de bambou. Et l'usage en est si général, qu'il est rare dans les mois d'été de rencontrer un jeune garçon sans sa cage à sauterelles. . . . . .

La pratique commune à la Chine de donner le fouët avec un bambou, a été représentée par les Missionnaires sous le point de vue d'une correction douce, qu'infligent les supérieurs, comme un père châtie ses enfans, plutôt que comme une punition sévère et humiliante. Avec quelque légéreté qu'ils parlent de cette peine, à laquelle tous sont exposés depuis le premier Ministre jusqu'au simple paysan: il est certain qu'elle est souvent infligée dans un mouvement de colère, au gré du caprice

Digitized by Google

d'un homme en office, et même avec des circonstances qui indiquent de la cruauté et de l'injustice. C'est ce que nous avons eu occasion de reconnoître plus d'une fois. Dans notre voyage de retour, en descendant la rivière *Pei-ho*, l'eau étoit beaucoup plus basse que nous ne l'avions trouvée en la remontant: et l'une de nos barques toucha au milieu de la nuit et resta engravée. L'air étoit d'un froid perçant, les malheureux qui composoient l'équipage de cette barque furent occupés jusqu'au matin à la mettre à flot et passèrent la nuit au milieu de la rivière dans un travail fort pénible. Le reste de la flotille continua son chemin. A la fin l'officier qui la commandoit perdant patience, donna ordre à ses soldats de fouetter le capitaine et tout l'équipage en retard, ce qui fut exécuté de la manière la plus impitoyable. Ce fut là leur unique récompense, soit pour l'usage de leur yacht, soit pour leur temps perdu et leur travail de deux jours pleins. On a vu ci-dessus qu'un officier et tous ses gens furent fouettés sans merci, parce que la viande destinée à notre usage avoit été très légèrement altérée un jour où à l'ombre la température étoit de 88°.F (25°.R. au-dessus de zéro).

Toutes les fois que le vent contraire ou le courant forçoit à remonter nos barques à la

Digitized by Google

corde, on employoit des hommes pour ce travail. C'étoit toujours de pauvres malheureux *pressés* (1) pour ce pénible et désagréable service, à qui l'on payoit six deniers sterl. (douze sols) par jour, sans aucune addition pour leur retour. Sachant bien la difficulté de trouver d'autres hommes pour les remplacer, et n'ignorant pas qu'on les garderoit aussi long-temps qu'on auroit besoin d'eux, ils prenoient le parti de déserter la nuit et d'abandonner leur paie. Aussitôt les officiers dépêchoient leurs soldats pour en chercher d'autres au village le plus prochain, où on prenoit par surprise tout ce qui s'y rencontroit, en faisant sortir du lit les habitans pour venir prendre nos yachts. Il n'y avoit guères de nuit où quelques-uns de ces malheureux villageois ne reçussent des coups de fouët de la main des soldats pour avoir tenté de s'échapper, ou pour avoir allégué quelque excuse, telle que la vieillesse ou des infirmités. C'étoit un spectacle douloureux que celui qu'offroit un équipage ainsi recruté. Plusieurs étoient à moitié nuds et sembloient épuisés de faim. Cependant, ce n'étoit pas un travail léger que celui de tirer nos barques. Il falloit quelquefois passer à

(1) Soumis par force à ce service, comme le sont au service de mer, ceux qu'on saisit par la *presse*. (R)

Digitized by Google

gué dans la boue, traverser des affluens à la nage, et au sortir de l'eau, rester nud aux rayons d'un soleil brûlant. Pendant tout le cours de ces marches forcées, les tireurs avoïent à leurs trousses un soldat ou licteur, ou quelqu'autre officier subalterne, armé d'un énorme fouët, dont il atteignoit les traîneurs, comme il auroit fait avec un attelage de chevaux.

L'Ambassadeur Hollandais alla à Pékin par terre, au cœur de l'hiver. Les rivières et les canaux étoient gelés. Le thermomètre étoit fréquemment à 8 ou 16 degrés au-dessous du point de congélation, et la terre étoit couverte de neige et de glace. Cependant ils furent souvent forcés de voyager de nuit. Les paysans, *pressés* pour porter leurs bagages et les présens, étoient contraints de les suivre malgré leur charge; Mr. Van Braam rapporte que huit d'entr'eux périrent sous le fardeau, de froid, de faim, de fatigue, ou par le cruel traitement que leur faisoient éprouver leurs conducteurs.

Les hommes attachés à l'ambassade Britannique avoient coutume, dans le voyage de retour, de marcher une partie du jour et de rejoindre les barques à l'heure du dîner. Un officier Chinois, d'un haut rang, se mit un jour dans la tête de troubler leur promenade: et dépêcha à cet effet neuf ou dix soldats,

Digitized by Google

qui les forcèrent fort rudement à rentrer dans les bateaux. Nos deux conducteurs, *Van* et *Chou*, survinrent à propos, et après s'être informés de l'affaire, donnèrent le fouët à chaque soldat d'une manière rigoureuse. Un d'entr'eux, s'étant montré plus insolent que ses camarades, eut les oreilles percées avec un fil de fer, auquel ses mains restèrent attachées plusieurs jours de suite. Le Vice-roi de Canton étoit alors avec l'ambassade, et étant d'un rang supérieur à l'officier qui avoit commis cette offense, il le fit paroître devant lui, lui fit une sévère réprimande, et ordonna qu'on lui donnât quarante coups de bambou comme une *douce correction*. Nos deux amis Chinois étoient instans pour que ceux qui avoient reçu l'insulte assistassent à la punition de cet officier, et on eut bien de la peine à leur faire entendre que ce spectacle ne leur feroit pas plaisir. Il arriva aussi à l'ambassade Hollandaise de voir un officier supérieur recevoir le fouët et être congédié par ceux qui étoient chargés de la conduire, parce qu'ils n'avoient pas fait préparer promptement un nombre suffisant de coulis ou porteurs pour le bagage et pour leurs chaises ou litières.

J'ai cité quelques traits de dureté de la part des supérieurs envers leurs inférieurs. Nous eumes occasion dans le cours de notre

Digitized by Google

voyage d'observer des traits d'inhumanité entre des hommes de même rang. En voici un qui nous fit beaucoup de peine. Un malheureux ouvrier, employé à Macao dans la factorerie, se laissa tomber du haut d'un mur. Le coup porta sur le crâne et sembloit devoir être mortel. Aussitôt ses compagnons le prirent et le portèrent hors de la ville. Chemin faisant, ils furent rencontrés par un médecin attaché à l'Ambassade. Il leur demanda ce qu'ils alloient faire de ce pauvre malade. Ils répondirent avec beaucoup de sang-froid, qu'ils alloient le mettre en terre. Il leur exprima son étonnement de les voir prêts à ensévelir un homme qui respiroit encore. Ils repliquèrent que leur opinion étoit qu'il ne pouvoit pas en revenir, et que s'ils le ramenoient chez lui, ce ne seroit pour ses amis qu'une occasion de chagrin et de dépense, aussi long-temps qu'il seroit lui-même incapable de pourvoir à ses besoins. Cela n'empêcha pas le Dr. Scott d'en prendre soin, et il le fit avec tant de succès, que le blessé fut rendu à sa famille vivant et très-bien guéri.

Ce docteur ne se doutoit pas du risque attaché à cet acte d'humanité. Une loi, sans doute fort étrange, veut, que si quelqu'un prend un blessé sous sa protection et à sa

Digitized by Google

charge dans le but d'opérer sa guérison, et si le blessé vient à mourir, celui qui en a pris soin de la sorte, soit puni de mort, à moins qu'il ne puisse établir sur des preuves incontestables la manière dont la blessure a été faite, ou qu'il ne démontre que le blessé a survécu à cet accident au moins quarante jours. La conséquence de cette loi est que si quelqu'un est blessé dans quelque querelle ou dans quelque émeute, on le laisse périr dans la rue, personne ne voulant s'exposer, en le retirant chez soi, au risque d'encourir une peine si sévère et si peu méritée.

Il n'y a pas long-temps qu'on vit à Canton un exemple funeste des mauvais effets de cette loi. Il y eut un incendie dans un des faux-bourgs. Trois Chinois en y portant du secours, eurent des membres fracturés et furent griévement blessés par la chûte d'un mur. Le chirurgien de la factorerie Anglaise, avec tout le zèle de l'humanité, les fit porter à la factorerie et se préparoit à faire une amputation, seul moyen qu'il crut voir de sauver la vie à l'un des blessés, lorsqu'il vit accourir un des marchands Hong, qui, ayant appris ce qui se passoit, venoit le supplier de ne pas tenter l'opération, et même de se hâter de renvoyer les blessés et de les faire sortir de la factorerie: ajoutant que quelle que fût la pureté

Digitized by Google

de ses intentions, si l'un de ces blessés venoit à mourir entre ses mains, il seroit inévitablement poursuivi comme meurtrier, et que la moindre peine qu'il pût encourir, par une sorte de grace, seroit la relégation pour la vie dans les déserts de la Tartarie. Il fallut donc en effet sortir sans bruit les Chinois du lieu où on les avoit portés, et il n'y a pas le moindre doute que leur mort n'aît été la suite de cet abandon.

C'est apparemment à cette même loi, qu'il faut attribuer la conduite des Chinois dans une occasion particulière dont nous fumes témoins en descendant le grand canal. Au milieu de la foule qui s'étoit assemblée sur le rivage, plusieurs personnes avoient pris poste sur la poupe élevée d'un vieux vaisseau qui s'avançoit dans l'eau. Cette poupe vint malheureusement à se rompre et entraîna dans sa chûte tous ceux qui s'y étoient placés. L'accident arriva précisément au moment où passoient les Yachts de l'Ambassade. Nombre de bateaux voguoient dans les environs. Pas un d'eux ne se mit en peine de donner du secours à ceux qui se débattoient dans l'eau. On eut dit qu'ils ignoroient ce qui venoit d'arriver sous leurs yeux. Les cris des enfans qui s'accrochoient aux débris de cette espèce de naufrage n'attiroient pas leur attention

Digitized by Google

tention. On vit un de ces hommes insensibles tout occupé à saisir avec son piquet le chapeau de l'un des noyés. Ce fut en vain que nous implorames le secours de nos propres gens et que nous les conjurames de détacher un bateau pour sauver ces malheureux: Il est vrai qu'en ce moment nous faisions sept milles par heure. Ce fut le prétexte qu'ils alléguèrent. Quoiqu'il en soit, je ne doute nullement qu'il n'ait péri plusieurs personnes par l'effet de leur indifférence. . . . .

Mais s'il falloit de nouvelles preuves de l'insensibilité de ce peuple, en est-il de plus frappante que l'horrible pratique de l'infanticide, tolérée par la coutume, et encouragée par le Gouvernement? Je dis encouragée; car lorsque les lois ne punissent point un crime, on peut dire qu'elles le protègent. . . . . Le nombre des enfans ainsi livrés à la mort dans tout l'Empire, s'élève chaque année, selon les uns, à dix mille, et selon d'autres, à trente mille. La moyenne entre ces deux nombres s'écarteroit probablement assez peu de la vérité. Et d'après les rapports, à la vérité peu conformes entr'eux, des Missionnaires de Pekin, ceux qu'immole cette capitale en feroient la plus grande partie (1).

(1) Peut-être 24 par jour, ou 9000 par an.

Digitized by Google

Je crains bien néanmoins que dans les provinces les plus reculées, cette odieuse pratique ne soit bien commune. Un Missionnaire Français respectable, qui est maintenant à Londres, et qui a passé plusieurs années à *Fo-Kien*, m'a conté qu'il lui arriva un jour de faire visite à un de ses convertis précisément au moment où sa femme venoit d'accoucher. L'enfant dévoué à la mort fut livré au père pour être plongé dans une jarre d'eau préparée à cet effet. Le Missionnaire représenta fortement l'horreur d'une telle action, également contraire à la nature et à la loi de Dieu. Le père persista dans son dessein, et dit, qu'ayant déjà plus d'enfans qu'il n'en pouvoit élever, ce seroit un plus grand crime de conserver la vie à celui-ci pour le vouer à la misère, que de la lui ôter sans souffrance. Le Missionnaire voyant tous ses efforts inutiles, dit que « du moins comme Chrétien, »il ne pouvoit lui refuser la satisfaction de »sauver l'ame de cet enfant par le baptême.» Pendant cette cérémonie, comme le père tenoit l'enfant dans ses bras, ses yeux s'arrêtèrent sur lui, et le Missionnaire crut appercevoir que la nature reprenoit son empire. Il prolongea la cérémonie pour lui donner le temps d'agir et de réveiller des sentimens éteints. Quand elle fut terminée: « Mainte-

Digitized by Google

» nant, dit-il, j'ai fait mon devoir en sauvant » l'ame de cet enfant. » — « Et moi, dit le père, » je fais le mien, en lui sauvant la vie. » Et le pressant contre son sein, il sortit précipitamment pour le rendre à sa mère . . .

A la suite, de ces faits qui accusent la nation Chinoise, il est juste de faire remarquer une circonstance qui dans quelques cas la justifie. Tous les morts sans distinction d'âge doivent être transportés à un cimetière commun, placé à une grande distance de la ville. L'usage exige que les funérailles se fassent avec une dépense excessive. Il arrive en conséquence souvent à Pekin, que des pères, dont les enfans meurent en naissant ou dans le premier mois de leur vie, se déterminent, lorsqu'ils sont pauvres, et même lorsqu'ils jouissent de quelque aisance, à les déposer dans un panier pour que la police, qui tous les matins fait sa ronde, les enlève comme des enfans exposés. Dans une ville dont la population va à trois millions, on peut aisément concevoir que des neuf mille enfans trouvés annuellement dans la rue, une partie considérable est de ceux qui ont été ainsi déposés après leur mort, et que le nombre des infanticides en est fort diminué. Selon les règles de l'arithmétique politique, en supposant que la moitié des enfans qui

Digitized by Google

meurent à l'entrée de la vie soit exposée de la sorte, ce seroit 4000 à déduire de la liste des crimes de ce genre. La dépense des funérailles passe à la Chine tout ce que peut imaginer un Européen. Un riche marchand Hong de Canton garda le corps de sa mère douze mois sans l'ensevelir, parce qu'il n'étoit pas en état de le faire d'une manière convenable à son rang.

Il y a bien à la Chine quelques hôpitaux d'enfans trouvés; mais peu considérables, et soutenus par des donations individuelles, ensorte que leur existence est toujours précaire et mal assurée.

Ces traits défavorables au caractère d'une nation, qui n'est ni sombre ni féroce, mais au contraire, gaie, douce et disposée à obliger, ne peuvent être imputés qu'à des habitudes d'éducation et au despotisme qui pèse sur leurs têtes. C'est ce que fait assez voir la conduite de ceux d'entr'eux qui se sont allés établir en grand nombre à diverses époques aux Philippines, à Batavia, à Pulopinang et dans quelques autres établissemens Européens. Ils s'y sont rendus recommandables, non seulement par leur goût pour l'ordre et pour le travail, mais par l'honnêteté de leurs mœurs. A Batavia, ils sont maçons, charpentiers, tailleurs, cordonniers, marchands, banquiers, en un

Digitized by Google

mot, ils se sont emparés de tous les métiers ou professions utiles. L'indolence et le luxe y ont tellement engourdi les autres habitans, que sans eux les Hollandais courroient risque, au pied de la lettre, de mourir de faim (1).

Dans ces diverses colonies, on remarque que les Chinois ne manquent point de l'esprit d'invention, qui dans leur propre pays semble leur avoir été refusé. C'est probablement parce qu'ils y trouvent de meilleures loix pour assurer la propriété. A la Chine, le défaut de sureté à cet égard fait qu'on se borne à satisfaire aux besoins les plus pressans de la vie. On craint d'y paroître riche. On sait fort bien qu'à l'instant où on en seroit soupçonné, il ne manqueroit pas de survenir quelque officier d'Etat, dont la rapacité ne manque jamais de prétexte.

A la Chine, dans toutes les classes, la conduite extérieure est remarquablement décente, les manières douces et engageantes. Mais ces démonstrations civiles, sont pour toutes les

(1) Ici l'auteur accuse les Hollandais de les avoir fait massacrer de sang-froid en 1741. Comme il s'exprime avec violence et n'allègue ni preuves, ni motifs, nous ne voulons pas répéter ses injures, et même nous croyons qu'il y a lieu de soupçonner quelque exagération dans la phrase que nous avons traduite, et à laquelle se rapporte cette note. (R)

Digitized by Google

classes, réglées par une loi positive. Il résulte de là, qu'ils sont polis sans aisance et cérémonieux sans cordialité. L'inférieur feint de se jeter à genoux, le supérieur fait un mouvement pour l'en empêcher. La salutation la plus commune est prescrite par le Tribunal des cérémonies. Toute négligence à cet égard de la part d'un homme du peuple envers son supérieur est punie par un châtiment corporel, et chez les hommes en place, par la dégradation ou la suspension de leur rang ou de leur office. En soumettant ainsi les manières à la législation, on a sans doute obtenu de grands avantages. Entre égaux, même parmi les dernières classes, rien n'est plus rare à la Chine que les injures et les coups. Lorsque la querelle s'envenime et qu'enfin on en vient aux voies de fait, il est très-rare que les suites en soient graves. Elles se réduisent d'ordinaire à la perte de la longue boucle de cheveux que les Chinois portent sur la tête, ou à quelque déchirure faite à leurs habits. Le seul mouvement de tirer l'épée, ou de présenter un pistolet, suffit pour faire tomber en convulsion un Chinois qui n'est pas militaire, et ceux qui le sont ne montrent pas un grand courage. Les Chinois peuvent certainement passer pour le peuple le plus timide de la terre. Ils n'ont ni vaillance, ni présence d'esprit dans le danger. Le suicide y est commun, tant chez

Digitized by Google

les hommes que chez les femmes, et n'y est point un sujet de blâme. Le Gouvernement favorise peut-être cette pratique par l'usage où il est d'adoucir la peine de mort en permettant au criminel de mourir de ses propres mains. Il y a deux ans que le Vice-roi de Canton mit fin volontairement à sa vie, en avalant sa tabatière de pierre, qui s'arrêta dans l'œsophage, et lui causa les plus cruelles douleurs.

Dans un Gouvernement où tout homme est exposé à devenir esclave, où tout homme peut être fouetté avec le bambou au premier signe de celui qui est revêtu d'un office, quelqu'inférieur que soit le rang de celui qui l'occupe ; où l'on se croit tenu de remercier à genoux son tyran, du soin qu'il a bien voulu prendre d'administrer une correction paternelle ; dans un tel Gouvernement on ne doit pas s'attendre à rencontrer des sentimens fort élevés, ni des idées d'honneur bien distinctes. Les vices de la servitude ne peuvent manquer de s'y répandre. Un marchand Chinois trompe toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, parce qu'il sait qu'on ne compte point sur sa probité. Un paysan Chinois vole toutes les fois qu'il le peut faire avec impunité. S'il vient à être découvert, il sait qu'il en est quitte pour le fouët, auquel il est fort accoutumé. Un Ministre, un Prince Chinois

Digitized by Google

fait toutes les extorsions qu'il peut faire sans être puni. Il n'est retenu que par la peur. L'honneur ou la honte, le sentiment même de la justice semblent être sans action chez les hommes en place.

Il seroit inutile de multiplier les exemples des ruses et des tromperies de leurs marchands, qui même chez eux ont passé en proverbe. Il est vrai que les marchands d'Europe ont dû leur paroître quelquefois tout aussi peu scrupuleux. Les mauvaises montres qu'on leur porte et qui n'ont que l'apparence, les ont tout-à-fait dégoûtés de cet article de commerce. Un homme attaché à la Compagnie des Indes, essaya de les remplacer par de mauvaises pendules à coucou. Mais ces horloges de bois étoient si mal faites que bientôt elles devinrent muettes, et à une seconde tentative qu'il fit pour en introduire, non-seulement on n'en voulut point, mais on voulut le forcer à reprendre les premières : et il n'auroit pu s'en défendre s'il ne s'étoit avisé de leur dire que cet oiseau ne chantoit qu'au retour de la belle saison. On dit que cet artifice lui procura la vente de sa cargaison. Il faut excuser les Chinois, si après de semblables tours, ils se sont crus autorisés à user de représailles, et s'ils ont mêlé quelquefois des jambons de bois à ceux dont ils ravitailloient les vaisseaux des Européens.

Digitized by Google

On attendroit plus de droiture d'un Prince du sang, d'un petit-fils de l'Empereur. Voici cependant ce que j'ai vu à *Yuen-min-yuen*. Ce jeune Seigneur, âgé de vingt-cinq ans, venoit presque tous les jours dans la salle où nous travaillions à arranger les présens de l'Empereur. Il avoit souvent demandé à voir la montre d'or que je portois.

Un jour, je reçus de sa part un message par un missionnaire qui étoit chargé de m'en demander le prix. J'expliquai au missionnaire que c'étoit un présent d'amitié dont je ne voulois pas me défaire, mais que je tâcherois d'en procurer une aussi bonne au Prince par nos ouvriers qui étoient pourvus d'articles de vente. Bientôt j'appris que Son Altesse Royale avoit visité ces ouvriers, mais qu'Elle n'avoit pas été contente de leurs prix. Le lendemain, un autre missionnaire fut député vers moi, avec un présent de la part du Prince, consistant en une demi livre de thé commun, une bourse de soie, et quelques colifichets de clinquant, m'insinuant qu'il espéroit remporter la montre en échange. Aussitôt je priai le missionnaire de reprendre ses présens et de les rapporter au Prince, ce qu'il fit avec beaucoup de répugnance de peur d'encourir sa disgrace. Le pauvre homme avoit par malheur aussi une montre d'or que Son Altesse voulut voir. Et

Digitized by Google

le même jour il reçut la visite d'un de ses domestiques, qui lui apprit que son maître lui faisoit l'honneur d'accepter cette montre en présent. Non-seulement la montre fut livrée, mais le missionnaire se crut obligé d'y joindre à genoux des expressions de reconnoissance pour une marque aussi signalée de distinction et de faveur. Il m'apprit, en me contant ce petit fait, que le Prince avoit au moins une douzaine de montres, qu'il s'étoit procurées par des moyens aussi honorables.

Sur la liste des présens apportés par l'Ambassadeur de Hollande, étoient deux grandes pièces de mécanique, qui avoient fait une fois partie du musée de Coxe. Dans le transport de Canton à Pekin, elles furent légérement endommagées. En quittant la capitale l'Ambassadeur découvrit, par le moyen d'un missionnaire, que tandis qu'on réparoit ces pièces, le premier Ministre *Ho-tchang-tong* en avoit substitué deux autres fort inférieures et très-communes, pour compléter les articles de la liste; et qu'il avoit gardé pour lui ces deux beaux ouvrages d'horlogerie, se réservant sans doute de les présenter quelque jour lui-même en son propre nom.

Ces exemples font trop voir que le caractère Chinois a des taches qui le défigurent. Mais c'est le Gouvernement et non la nation qu'il

Digitized by Google

faut en accuser. Les Tartares ont adopté les mœurs et les loix du peuple conquis, avec lequel ils ont une ressemblance qui tient à une commune origine et qui ne permet pas de les distinguer au premier coup-d'œil. Ils sont cependant un peu plus petits, plus gros, et ont des traits moins délicats. L'œil petit et terminé vers le nez en forme d'ellipse est commun aux deux races, ainsi que les os des joues proéminens et le menton pointu. Il faut y joindre encore leur manière de se raser la tête, qui lui donne l'apparence d'un cône renversé ; mais qui n'est pas assez singulière pour justifier l'expression d'hommes *monstrueux* (1) par laquelle on les a désignés.

(*La suite au Cahier prochain.*)

(1) *Homo monstrosus, macrocephalus, capite conico, Chinensis*, LINN. *Syst. nat.* (A)

ANTIQUITÉS.

NOUVELLE TRADUCTION DE L'INSCRIPTION écrite en trois langues (1), en l'honneur de PTOLÉMÉE EPIPHANES, rapportée d'Egypte par l'armée Anglaise, et placée dans le Muséum Britannique, en juin 1803.

L'OUVRAGE d'où nous tirons cette traduction est intitulé : *Monnoies des Seleucides, Rois de Syrie, depuis l'établissement de leur règne sous Seleucus Nicator jusqu'à sa fin sous Antiochus l'Asiatique, avec des Notes historiques sur chaque règne, et vingt-quatre planches gravées par F. Bartolozzi, d'après les monnoies du cabinet de feu Matthieu Duane, de la Société Royale et de la Société des Arts, Londres,* 1803 (2) très-grand *in*-4°. de 212 pages. Une note ou appendice jointe à la fin du livre est entiérement relative à l'inscription d'Egypte déjà connue en France par les travaux de MM.

(1) En caractères hiéroglyphiques, en cophte ancien, et en grec.

(2) *Coins of the Seleucidæ, etc.*

Digitized by Google

Ameilhon, de Sacy, Akerblat, et dont l'original est à Londres. Comme il pourroit arriver que les savans qui se sont occupés et qui s'occupent encore de ce curieux monument, n'apprissent qu'un peu tard qu'il est décrit et traduit dans un traité auquel il semble d'abord étranger; nous croyons utile d'en faire mention ici et même de traduire littéralement l'original, en nous aidant de la traduction anglaise que nous avons sous les yeux, sans toutefois nous astreindre à la suivre constamment. L'inscription grecque est donnée d'abord en entier sur une feuille séparée. Ensuite l'auteur l'introduit en observant qu'elle n'appartient pas proprement à l'histoire des Seleucides, mais que le Prince qui en est le sujet fut si lié avec l'un d'eux (Antiochus Epiphanes,) qu'elle trouve naturellement sa place à la suite de la notice de ce Seleucide. L'auteur ajoute deux motifs à l'insertion de cette inscription dans sa note: l'un que c'est un brillant trophée rapporté d'Egypte, l'autre que jusqu'ici ce monument n'a été expliqué, du moins sous les yeux du public, que d'une manière partielle (1).

(1) Nous rapportons, sans les discuter, ces diverses assertions que nous soumettons au jugement des experts. *(P. P. p.)*

Digitized by Google

On peut établir, dit-il, par toutes sortes de preuves extérieures et intérieures, que celui que cette inscription concerne, est Ptolomée Epiphanes, fils de Ptolémée Philopàtor et d'Arsinoé. Il y est caractérisé comme mineur. Il étoit alors sous la tutelle d'Aristomène. A cette époque Caton, au rapport de Priscien, annonçoit le jeune Ptolémée comme un Prince libéral et excellent. C'est alors qu'il répandit les bienfaits dont il est question dans l'inscription. Car à peine eut-il atteint sa quatorzième année, que devenu maître de ses actions il se livra à des hommes indignes de sa confiance, qui le pervertirent et le firent détester de ses sujets. Ses rapports avec Antiochus, avec les Romains, et avec la ligue Achéenne, seroient ici rapportés inutilement, puisque ce sont des faits postérieurs à ceux dont parle l'inscription qu'il s'agit d'interpréter. Nous tâcherons de rendre notre traduction assez fidèle et littérale pour qu'elle puisse au besoin servir à indiquer les variantes qui pouvoient se rencontrer dans d'autres copies, etc. Cependant nous ne rechercherons point celles-ci, et nous supprimerons les notes critiques, à moins qu'elles ne soient absolument indispensables pour l'intelligence du texte.

Digitized by Google

TRADUCTION DE L'INSCRIPTION.

« Sous le règne du jeune Prince, qui a reçu le Royaume de son père, Seigneur des Rois, glorieux, qui a mis en ordre les affaires d'Egypte, pieux envers les Dieux, supérieur à ses adversaires, qui a relevé la vie humaine, Seigneur des périodes de trente années, comme Vulcain le grand; Roi comme le Soleil; grand Roi des provinces supérieures et inférieures, issu des Dieux Philopators, approuvé par Vulcain, à qui le Soleil a donné la victoire, image vivante de Jupiter, fils du Soleil, Ptolémée l'immortel, chéri de Phtha; la neuvième année de l'Aigle sacerdotal, de l'Aigle d'Alexandre, et des Dieux Soters, et des Dieux Adelphes, et des Dieux Evergètes, et des Dieux Philopators, et du Dieu Epiphane, gracieux, victorieux: Pyrrha fille de Philinus étant canéphore (1) de Bérénice femme d'Evergète, Arria fille de Diogène étant prêtresse d'Arsinoé femme de Philadelphe, et Irène fille de Ptolémée étant prêtresse d'Arsinoé femme de Philopator: le quatrième jour du mois Xandicus, et le dix-huitième du Méchir des Egyptiens: les souverains Pontifes et les Prophètes, et ceux qui entrent dans le sanctuaire pour

(1) Office de celle qui portoit les corbeilles sacrées.

Digitized by Google

l'habillement des Dieux, et les ptérophores (1), et les scribes sacrés, et tous les autres prêtres qui de tous les temples du pays se sont rendus à Memphis auprès du Roi, pour célébrer la prise de possession du Royaume de Ptolémée l'immortel, chéri de Phtha, Dieu Epiphanes, gracieux; qu'il a reçu de son père; rassemblés dans le temple de Memphis en ce jour, ont prononcé ce décret :

Vu ce qui suit : Le Roi Ptolémée l'immortel, chéri de Phtha, Dieu Epiphanes, gracieux, issu du Roi Ptolémée et de la Reine Arsinoé, Dieux Philopators, a répandu ses bienfaits sur les temples, et sur ceux qui les habitent, et sur tous ceux qui sont soumis à son Empire. Etant Dieu, né d'un Dieu et d'une Déesse, comme Horus le fils d'Isis et d'Osiris, qui fut le défenseur de son père Osiris; disposé d'ailleurs à la libéralité en tout ce qui a rapport aux Dieux; il a déposé dans les temples des tributs d'argent et de blé, a supporté de grandes dépenses, pour donner à l'Egypte la salubrité, et pour établir les rites sacrés, et s'est montré ami des hommes par tous les moyens en son pouvoir : des tributs et impôts existant en Egypte, il a aboli les uns, et allégé les autres, afin que le peuple et tous les autres

(1) Courriers.

Digitized by Google

autres soient dans l'abondance sous son règne : il a remis à la multitude les dettes royales nombreuses qui étoient dûes par les habitans de l'Égypte et du reste de son Royaume : il a libéré d'accusation ceux qui étoient détenus dans les prisons, et ceux qui depuis long-temps étoient dans les liens d'une cause criminelle : il a ordonné que les revenus des temples, et les contributions faites annuellement en leur faveur en blé et en argent, et pareillement les portions des vignes et des jardins, qui sont réservées aux Dieux, ainsi que celles des autres choses appartenant aux Dieux sous son père, restassent établies dans le pays : il a ordonné relativement aux prêtres qu'ils ne payeroient rien au-delà du tribut qui leur étoit imposé avant la première année du règne de son père : il a dispensé ceux qui appartiennent aux ordres sacrés de la navigation annuelle à Alexandrie, et il a ordonné qu'on ne recueillît point la contribution pour cette navigation : il a remis deux parties des vêtemens de lin fournis dans les temples pour le compte du Roi : et il a rétabli dans l'ordre convenable toutes les choses négligées dans les temps passés, prenant soin que tous les tributs accoutumés fussent payés aux Dieux comme il convient : et pareillement il

Digitized by Google

a distribué à tous la justice, comme Hermès (1) le très-grand : il a ordonné que ceux qui reviennent du milieu des gens de guerre, ou qui dans des temps de trouble quittent d'autres hommes avides du bien d'autrui, demeurassent dans leurs propres possessions : il a pourvu à ce que des forces de cavalerie et d'infanterie et des vaisseaux fussent envoyés contre ceux qui envahissoient l'Egypte par mer et par terre, supportant de grandes dépenses en argent et en blé, afin que les temples et tous les habitans de l'Egypte fussent en sureté.

Venu ensuite à Lycopolis dans le (Nome) Busirite, lorsque cette ville étoit ceinte d'une circonvallation, et fortifiée contre un siège, par un abondant dépôt d'armes, et par toute autre sorte de munitions, pour le maintien d'une faction formée dès long-temps par les impies qui s'y étoient renfermés et qui avoient causé bien des maux aux temples et aux habitans de l'Egypte ; il a assiégé la ville et opposé à ses défenseurs des levées de terre, des fossés et des murailles d'une construction remarquable ; il s'est emparé du Nil qui faisoit une grand crue dans la huitième année, et qui avoit coutume d'inonder la plaine, il l'a contenu de plusieurs côtés, en fortifiant

(1) Mercure.

Digitized by Google

l'embouchure des canaux (1), et employant à ces travaux des sommes immenses : et les faisant garder par des troupes de cavalerie et d'infanterie, en peu de temps il a pris la ville d'assaut, et a fait mourir tous les impies qui y étoient renfermés : comme Hermès (2), et Horus, fils d'Isis et d'Osiris, s'emparèrent de ceux qui jadis s'étoient révoltés dans les mêmes lieux : De retour à Memphis, prenant en main la défense de son père et celle de son propre Empire, il a puni convenablement tous les chefs de ceux qui s'étoient révoltés contre son père, qui avoient troublé le pays, et dépouillé les temples : vers ce temps il est arrivé pour faire exécuter les réglemens convenables à la prise de possession du Royaume. Il a fait aussi la remise de ce qui étoit dû par les temples au trésor royal jusqu'à la huitième année, montant en blé et en argent à de grandes sommes : et semblablement des amendes pour les vêtemens de lin non livrés au Roi, et des différences à l'échantillon pour ceux qui avoient été livrés, jusqu'à la même époque. Et il a libéré les temples de la redevance d'une artabé par aroura (3) de terre sacrée, et

(1) Littéralement : *des fleuves*.

(2) Mercure.

(3) Un boisseau par arpent. Le keramion est une mesure des liquides.

Digitized by Google

pareillement de celle d'un keramion par aroura de vignoble. Il a fait plusieurs dons à Apis et à Mnévis, et aux autres animaux sacrés d'Egypte, fort au-delà des Rois ses prédécesseurs, pensant à tout ce qui leur est *nécessaire* (1), et donnant libéralement et glorieusement ce qui convient pour leur sépulture : ainsi que les contributions pour les temples particuliers (2), accompagnées de sacrifices et de fêtes, et il a conservé toutes les choses utiles aux temples et à l'Egypte dans ses diverses régions, conformément aux lois : et il a orné d'ouvrages de grand prix le temple d'Apis, employant à cela des sommes considérables d'or, d'argent et de pierres précieuses, et il a élevé des temples, des châsses et des autels, et a rétabli tout ce qui manquoit à leur culte, ayant dans ses présens la divine intelligence d'un Dieu bienfaisant ; enfin, s'informant des choses les plus précieuses des temples, il les a renouvelées de son propre palais comme il étoit convenable. En récompense les Dieux lui ont donné la santé, la victoire, la puissance, et tous les autres biens d'un règne, qui demeure à lui et à ses enfans à perpétuité.—A la bonne for-

(1) Mot effacé dans le grec.

(2) Ou bien *ses propres temples*, ou bien encore *leurs propres temples*.

Digitized by Google

tune ! —Il a été arrêté par les prêtres de tous les temples du pays, d'augmenter considérablement les honneurs * dont jouit l'immortel Roi Ptolémée, chéri de Phtha, Dieu Epiphanes, gracieux, ainsi que ceux dont jouissent ses parens les Dieux Philopators, et ses ayeux les Dieux Evergètes, et les Dieux Adelphes, et les Dieux Soters : de placer l'image de l'immortel Roi Ptolémée, Dieu Epiphanes, gracieux, dans chaque temple, dans le lieu le plus apparent * laquelle sera nommée l'image de *Ptolémée défenseur de l'Egypte*, et à côté de laquelle sera fixé le Dieu particulier du temple lui donnant l'arme victorieuse ; elle sera préparée de la manière accoutumée *, et des prêtres seront établis pour les servir trois fois par jour, pour leur ajouter les ornemens sacrés, et pour accomplir les autres choses prescrites, comme aux autres Dieux, dans les sacrifices et les fêtes *, et il sera érigé au Roi Ptolémée, Dieu Epiphanes, gracieux, né du Roi Ptolémée et de la Reine Arsinoé, Dieux Philopators, une statue et une châsse en or *..... des temples, et elles seront placées dans les sanctuaires, avec les

* *NB.* Cet astérisque indique quelque courte lacune, c'est-à-dire, quelques mots ou quelque partie de mot effacé sur l'inscription, et quelquefois suppléés.

Digitized by Google

autres châsses; et dans les grandes fêtes, dans lesquelles on fait les processions des châsses, on fera aussi porter en procession la châsse du Dieu Epiphanes, gracieux *, et afin qu'elle soit remarquable dès à présent et à jamais, il sera placé sur cette châsse dix couronnes d'or du Roi, sur lesquelles sera couché un aspic sur le modèle * des couronnes ornées d'aspics des autres châsses. Au milieu de ces couronnes sera celle qui est appelée *Pschent*, dont il étoit couronné lorsqu'il entra dans Memphis pour * accomplir les choses prescrites à la prise de possession du Royaume : et sur le quarré qui entoure les couronnes, conformément à la forme royale prescrite ci-dessus, on placera des phylactères d'or (1) et..... * du Roi qui a rendu illustre la région supérieure et inférieure ; et attendu que le troisième jour de ce mois mésoré, auquel on célèbre la naissance du Roi, et semblablement..... * auquel il a reçu le Royaume de son père, ont été appelés de son nom dans les calendriers sacrés (2), lesquels jours sont pour tous la source de beaucoup de biens ; il est arrêté que ces jours là on célébrera des fêtes dans tous * les temples chaque mois,

(1) Des amulettes ?

(2) Ou bien, *dans les Temples*.

Digitized by Google

qu'on y fera des sacrifices et des libations, et toutes les autres cérémonies prescrites comme dans les autres fêtes, ... * fournies dans les temples, que chaque année on fera une fête à l'immortel, chéri de Phtha, au Roi Ptolémée, Dieu Epiphanes, gracieux, dans tout le * pays; depuis la nouvelle lune de Thoüth, pendant cinq jours pendant lesquels on portera les couronnes et on fera les sacrifices et les libations et les autres cérémonies convenables. Les prêtres ajouteront le nom * du Dieu Epiphanes, gracieux, aux autres noms des Dieux auxquels ils rendent un culte, et distribueront les oracles à tous et.... * son sacerdorce : et il sera permis aux autres particuliers de célébrer la fête, et d'ériger la châsse susdite, et d'avoir chez eux ..... * chaque année : afin qu'il soit connu que les habitans de l'Egypte élèvent et honorent le Dieu Epiphanes, Roi gracieux, comme il est prescrit ..... * sur une pierre dure, en lettres *sacrées*, *vulgaires*, et *grecques*, et de la placer dans chacun des premiers et seconds .... *

Le grand intérêt que ne peut manquer d'inspirer ce respectable monument justifiera auprès de nos lecteurs notre empressement à le mettre sous leurs yeux dans une

Digitized by Google

traduction imparfaite, sans l'accompagner des notes critiques et des éclaircissemens nécessaires, pour lesquels nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer aux savans qui en ont fait l'objet particulier de leurs recherches.

P. P. p.

ROMANS.

HISTOIRE DE CHARLES COWPER. (Episode du Roman D'AUBREY, par Mr. DALLAS.)

JE ne connois point, mes chers amis, de moyen plus certain d'intéresser, que d'ouvrir son cœur sans réserve. La confiance est la plus sûre des preuves d'attachement. En vous faisant connoître tous mes sentimens, en vous avouant mes erreurs; en vous disant mes fautes, j'espère acquérir de nouveaux droits à votre affection, et ce sera ma récompense.

J'avois quitté l'Université depuis environ une année, lorsque j'entendis parler de votre mariage, mon cher Aubrey. Je me préparois alors à joindre mon père qui, depuis deux ans, voyageoit sur le continent. Sa santé avoit été le motif de ce voyage; et il s'étoit fixé en Portugal. Il m'avoit laissé une pension très-

Digitized by Google

honnête et dans le moment où il desira que j'allasse le joindre, j'aurois préféré rester en Angleterre. Il ne connoissoit pas la raison de ma répugnance à quitter mon pays.

Je vais, mes amis, vous confesser ma première faute; et vous saurez quelle suite de calamités elle a attirées sur moi. Vous êtes bien heureux, vous dont les parens sont les amis les plus sûrs, et qui n'avez jamais eu la tentation de leur rien cacher. Vous allez me haïr, quand je vous dirai que je trompai mon père. Je n'en avois jamais reçu que des facilités pour mes plaisirs. Le cœur d'un jeune homme demande à être guidé. Le mal se mêle au bien dans nos dispositions naturelles; et le jeune homme qui jouit de bonne heure de trop de liberté, est exposé à mille périls. Je ne reproche rien à mon père; car il m'aimoit tendrement, et ses intentions étoient bonnes; mais j'ai eu le malheur d'être abandonné à moi-même, dans un âge où la raison est bien loin d'avoir atteint sa maturité.

Vous vous souviendrez, Aubrey, que je ne faisois jamais de longs séjours à l'Université, et vous allez être surpris d'apprendre que dans le temps où j'étois votre camarade, j'étois déjà marié. Mon père m'avoit tenu à l'école jusqu'à dix-neuf ans. Son intention avoit été que je possédasse à fond les auteurs classi-

Digitized by Google

ques avant que d'entrer à l'Université. Dans la dernière année de mon séjour à l'école, je me promenois un jour, mon Virgile à la main, dans un sentier qui traversoit des prés, et conduisoit de Thornbury, où étoit l'école, à la ville de Glocester qui en étoit éloignée de trois milles. J'apperçus à quelque distance de moi, une jeune fille qui paroissoit se débattre pour échapper à un homme qui avoit passé ses bras autour de sa taille. Je hâtai le pas. Lorsque l'homme m'apperçut il abandonna la jeune fille, et se mit à marcher à côté d'elle. Je les dépassai sans les regarder, pour ne pas être officieux hors de temps; mais au moment où j'allois passer devant la jeune fille, elle s'empara de mon bras et se colla à moi, en implorant ma protection. L'homme la saisit, comme pour l'arracher de force; tandis qu'elle s'écrioit: « Sauvez-moi, Monsieur! sauvez-moi, je vous en conjure! »

« Laissez cette jeune fille à elle-même, » dis-je à l'inconnu.

« Laissez-là vous même, » répondit-il en colère, « et suivez votre route. »

« Je l'examinai alors de la tête aux pieds. C'étoit un homme fortement taillé; et je compris bien que je n'aurois pas beau jeu avec lui. Cependant, je résolus à l'instant, de ne point trahir la confiance que cette paysanne met-

Digitized by Google

soit en ma protection, et de la défendre, au risque d'avoir le dessous. « Vous n'avez point, lui dis-je, le droit de la persécuter. » — « Suivez votre route, me répéta-t-il brusquement, et mêlez-vous de vos affaires. C'est une de mes parentes et j'en aurai soin. » — « Une parente! lui dis-je, cela m'a l'air d'un conte. C'est une paysanne, et à vos habits, on vous prendroit pour un gentilhomme. »

Soit qu'il fût irrité de ce qu'il y avoit de piquant dans mon expression, soit que mon âge lui fit espérer d'avoir bon marché de moi, il leva la main pour me frapper. Je parai le coup, et je ripostai de mon mieux. Je le pressai si vivement, qu'il fut obligé de lâcher la jeune fille, qu'il retenoit de la main gauche. Se sentant libre, elle s'enfuit, tandis que nous continuames à nous battre. Quoiqu'il fût plus fort que moi, la victoire fut long-temps disputée; mais enfin nous tombames l'un et l'autre; et dans cette chûte violente je me cassai le bras. Je suis convaicu qu'il m'auroit tué, s'il n'eût pas entendu des gens qui crioient en s'approchant de nous. Dans sa rage, il me donna sur le flanc, un coup de pied dont je ressens encore quelquefois la douleur; après quoi il s'enfuit à toutes jambes. Il avoit dépassé la barrière voisine, avant que les gens qui avoient crié, se trou-

Digitized by Google

vassent en vue. La jeune fille que j'avois défendue couroit en avant des autres, et me voyant étendu sur l'herbe, elle tomba à côté de moi, sans mouvement. Des paysans et des paysannes armés de fourches et de bâtons arrivèrent bientôt après elle. Je leur dis que mon antagoniste ne pouvoit pas encore être bien éloigné. Heureusement pour lui, ils ne l'atteignirent pas.

Cependant, je m'étois mis sur mon séant, en reposant mon bras sur mes genoux. La jeune fille qui avoit été l'innocente cause de mon accident revint à elle; et quoique très-souffrant de mon accident, je fus frappé de la parfaite beauté de ses traits. C'étoit une brune à yeux bleus, qui malgré le hâle de son teint, avoit un éclat extraordinaire. Son regard avoit une expression sensible. Ses cheveux naturellement bouclés, ombrageoient son front. Un modeste bonnet les recouvroit. Son vêtement, qui étoit celui d'une villageoise dans l'aisance, ne nuisoit point à l'élégance de sa taille légère. Elle avoit ces graces simples que l'art ne donne point; et l'intérêt naïf qu'elle me montroit fit sur moi une impression profonde. Ah! la beauté de Fanny.

. . . . . .

Mr. Cowper s'arrêta, parce que l'émotion l'empêchoit de parler. Il se leva, et il alla jus-

Digitized by Google

qu'au bout de la chambre pour essuyer une larme que les souvenirs lui arrachoient. Toute la famille Aubrey gardoit le silence; et la sympathie faisoit rouler des larmes dans les yeux des enfans. Il n'eut pas l'air de s'en appercevoir, et il reprit ainsi:

Elle se nommoit Fanny Ross. Sa beauté fit son impression sur moi par l'émanation de son ame, qui paroissoit dans ses regards, sur ses lèvres, dans ses moindres mouvemens. Les passions nobles, les passions vertueuses, sont la véritable source de la grace qui fait naître l'amour. Sans doute il y a une grace superficielle qui dépend des formes et des mouvemens de la physionomie et du geste; mais ce sont les mouvemens intérieurs, les émotions de l'ame, les sentimens du cœur, qui répandent sur toute la personne ce charme indéfinissable qui nous captive. L'émotion de la gratitude tient aux vertus les plus douces, et les plus respectables: elle gagne l'affection sans qu'on puisse s'en défendre. Ah! comme j'ai présent encore ce mouvement vif de reconnoissance qui perçoit dans les yeux de Fanny! ce chagrin si modestement mais si tendrement exprimé! Tout cela est encore trop présent à mon souvenir!.... Mr. Cowper s'arrêta, en se couvrant les yeux de sa main, et resta quelques momens absorbé dans ses pensées. Puis il reprit ainsi:

Digitized by Google

Je voulois épargner à Fanny le chagrin de savoir que j'avois le bras cassé. Elle ne s'en étoit pas encore apperçue. Je la priai d'aller me chercher de l'eau, pour enlever le sang dont mon visage étoit couvert. Je l'assurai que mes blessures n'étoient rien. Elle courut, en effet pour me rendre ce service.

Je dis alors aux paysans qui étoient autour de moi que j'avois le bras cassé, et je priai l'un d'entr'eux de m'accompagner jusqu'a Thornbury. Les bonnes gens m'aidèrent à me lever; et une des femmes m'ayant fait une écharpe avec ma cravate, j'y plaçai mon bras. Tous m'accompagnèrent jusqu'à la grande route. Ils venoient de me quitter, lorsque je vis venir de loin Fanny, qui couroit avec une bouteille à la main. Je m'assis pour l'attendre. Elle avoit à la main un linge qu'elle m'apportoit pour me laver. Lorsqu'elle vit mon bras en écharpe, elle pâlit, et quand je lui dis que je ne pouvois pas me laver moi-même, elle se mit à pleurer, et me pria de lui permettre de me rendre ce service. Je bus de l'eau qu'elle m'apportoit. Cela me rendit des forces; et je l'assurai que je me sentois mieux. Je la pressai de retourner au village avec les paysans qui étoient encore là. Elle pleura beaucoup en me quittant, et un des paysans m'accompagna jusqu'à Thornbury. Mon histoire

Digitized by Google

fit grande sensation dans l'école et dans la ville, et l'on me sut gré d'avoir ainsi protégé la foiblesse. Le chirurgien jugea la fracture simple ; mais je fus retenu quinze jours dans mon appartement. Au bout de ce temps-là, la femme qui me servoit, me dit un matin : « Elle est jolie cette fille pour laquelle vous vous êtes battu, Mr. Cowper. » — « Et comment le savez-vous ? » — « Elle est venue ici tous les jours, pendant que vous avez été malade. Ce n'est que hier qu'elle a envoyé un jeune homme à sa place.

Je demandai que si le jeune homme revenoit, elle le fit entrer vers moi. Il revint en effet, et je le questionnai sur la situation de Fanny. Il me dit qu'elle étoit fille unique d'un fermier mort l'année précédente ; et dont Fanny et sa mère avoient hérité trente-cinq livres sterl. de rente qu'elles doubloient par leur travail à l'aiguille, et par leur industrie pour l'éducation de la volaille. Je m'informai quel étoit l'homme qui avoit insulté Fanny. Il me dit qu'elle ne l'avoit jamais vu avant ce jour-là. Quant à moi, je crois que je ne l'aurois pas reconnu, car je m'occupai beaucoup plus de me battre que de l'envisager ; et ce qu'il y a de très-singulier, c'est qu'on n'a jamais su qui étoit ce personnage.

Après avoir tiré du jeune homme ce que

je voulois savoir, je lui dis de rapporter à Fanny qu'il m'avoit trouvé très bien ; que je la priois de ne plus envoyer savoir de mes nouvelles ; et que je me souviendrais toujours avec plaisir d'avoir pu lui être utile.

On a souvent observé qu'un service rendu, attache à celui qui en a été l'objet. Je n'ai pas besoin, peut-être, de recourir à ce principe pour expliquer l'intérêt que Fanny m'inspiroit. Je pensois beaucoup à elle ; et le premier usage que je fis de mes forces, fut d'aller à Melford. L'habitation de Fanny et de sa mère, étoit un peu isolée du village, et placée sur un tertre vert, auprès d'un joli ruisseau. Deux gros noyers, et un cerisier couvroient l'habitation de leur ombrage. Un peu plus haut que celle-ci, le ruisseau, retenu par un rocher formoit une cascade, dont l'effet étoit d'autant plus agréable qu'un arbre recourbé sur le ruisseau, faisoit un pont naturel. Les environs étoient charmans. Une pente doucement ondulée, parsemée d'arbres de diverses grandeurs, de petits enclos et d'habitations rustiques, étoit arrosée par le *Mel*, qu'on voyoit ensuite serpenter dans la vallée, au travers des gros pâturages de Glocester, que couvroient de nombreux troupeaux.

Je m'approchai de l'habitation de la mère de Fanny. Lorsqu'elle sut qui j'étois, elle me témoigna

témoigna sa reconnoissance de la manière la plus animée. Mais pour Fanny, quelle différence entre le maintien grave et retenu que je lui trouvai, et l'abandon de la vive gratitude qu'elle m'avoit montré! Elle levoit à peine les yeux, elle paroissoit craindre de rencontrer mes regards; et lorsqu'à l'imitation de sa mère, elle me demanda comment je me portois, le sang lui monta au visage comme si elle avoit un crime à se reprocher. Cette froideur que je n'attendois pas, me donna un sentiment de véritable angoisse, et qui étoit tout nouveau. L'idée que j'avois peut-être perdu quelque chose dans l'estime de cette simple paysanne, me causa un serrement de cœur; et je sentis, dans ce moment là, que j'aurois volontiers éprouvé, une seconde fois, le même accident dont elle avoit été la cause, pour obtenir les mêmes expressions de sa reconnoissance. Après être demeuré quelques momens interdit, je pris sur moi de faire quelques efforts pour la mettre à son aise, et pour obtenir d'elle un sourire. Ce fut en vain: Sa gravité et sa réserve ne se démentirent pas. Cependant lorsque je pris congé d'elle, je m'apperçus qu'elle s'efforçoit d'empêcher ses larmes de couler. Cette dernière impression ne me quitta plus. L'image de Fanny retenant ses larmes, étoit sans cesse présente à ma pensée. Quelle étoit la cause

secrète de son chagrin ? pourquoi ce changement absolu dans sa manière d'être avec moi ? je formois mille suppositions contradictoires. Mon imagination erroit dans un monde nouveau. Toutes mes pensées étoient concentrées sur leur objet. J'en perdois le repos, le sommeil, la santé. En un mot, j'étois amoureux.

Comme mon état n'avoit point été jugé dangereux, j'avois laissé ignorer mon accident à mon père. Lorsque je fus bien remis, et la veille même de ma course à Melford, je lui écrivis ce qui s'étoit passé. Il me répondit avec beaucoup d'amitié ; et il ajoutoit que, comme j'étois suffisamment instruit pour passer à l'Université, un de ses amis de Bristol viendroit incessamment me prendre pour m'amener à Londres.

Quelques semaines auparavant, cette nouvelle m'auroit fait un extrême plaisir. Elle me jetta dans une véritable consternation. L'idée de ne plus voir Fanny me parut le comble du malheur. Je m'acheminai vers Melford, le jour suivant ; mais, plus j'approchois du village, plus la crainte d'une réception froide me donnoit d'incertitude et de défiance. Enfin, cette crainte devint si forte, que je ne pus jamais prendre sur moi, de me présenter chez Fanny. Pendant le peu de temps que je restai encore à Thornbury, tous les jours j'étois entraîné

Digitized by Google

jusqu'auprès de l'habitation de Fanny, sans jamais oser me montrer à elle. Je partis sans l'avoir revue.

Mon père me reçut avec beaucoup de tendresse. Il jouissoit d'une fortune considérable. Il avoit perdu ma mère depuis quelques années. Je n'avois qu'une sœur. Mon père vivoit avec une sorte de luxe, et ne me parloit jamais de ses affaires. Il n'avoit rien épargné pour mon éducation, dans le sens où l'on entend ce mot en Angleterre. Il me dit que, d'après les témoignages qu'il avoit reçus de ma conduite, il s'en fieroit à moi même de celle que je tiendrois à l'Université. Il ne vouloit point, disoit-il, me donner d'instituteur. Il consentit à m'accorder quatre cents guinées pour ma dépense. Il ajouta, que si cela ne suffisoit pas, il iroit jusqu'à cinq cents, il n'y mettroit d'autre condition, que celle de vivre d'une manière noble; de ne point regarder de trop près à la dépense, de former mes relations parmi des gens riches et de bon ton, afin de pouvoir me marier dans un monde qui convînt à sa fortune. J'aurois préféré Oxford à Cambridge, parce que le village où habitoit Fanny n'en étoit pas si éloigné; mais mon père insista pour que j'allasse à Cambridge.

Après m'avoir chargé d'or, mon père me souhaita un bon voyage, et me dit que son

Digitized by Google

intention étoit, qu'avant d'aller à l'Université, je passasse quelques jours à Reading chez une tante à moi, avec laquelle vivoit ma sœur, que je n'avois pas vue depuis long-temps. Je me faisois plaisir de revoir cette sœur à laquelle j'étois fort attaché; mais Fanny tenoit une trop grande place dans mes affections pour que, l'empressement de revoir ma sœur fût sans mélange de regrets. L'idée de faire une visite à Fanny, dans le seul moment où cela étoit encore possible, s'étoit emparée de mon imagination, et ne me laissoit aucun repos. Je ne restai que trois jours à Reading. Je prétendis être attendu près de Marlborough par un de mes camarades d'école. Et je pris congé de ma sœur pour aller à Berkley, en évitant de passer à Thornbury.

Le jour même de mon arrivée, j'eus une aventure qui figureroit fort bien dans un roman. Après m'être reposé quelques momens à l'auberge, je m'acheminai seul à pied, et à travers champs, du côté de Melford, qui n'en est éloigné que de deux milles. Je suivois le même sentier dans lequel j'avois rencontré Fanny. Je remarquai dans l'herbe quelque chose de blanc, et je fus fort surpris de reconnoître un Virgile que j'avois sous le bras, le jour du combat, et auquel je n'avois plus pensé dès lors. Ce qui me parut bizarre, c'est que ce Vir-

Digitized by Google

gile étoit dans un étui de carton. Sur le premier feuillet, il y avoit écrit de ma main : *ex libris Caroli Cowper*; et au-dessous, d'une autre main, *que le ciel le bénisse* ! J'étois appuyé contre la barrière, occupé à examiner ce feuillet, lorsque j'entendis venir quelqu'un le long du sentier. Je levai les yeux, et je reconnus Fanny, qui couroit plutôt qu'elle ne marchoit. J'éprouvai une vive émotion ; mais j'eus la présence d'esprit de me retourner pour n'être connu d'elle qu'au moment où elle seroit tout auprès de moi. Je marchai lentement dans la même direction qu'elle suivoit. J'avois le Virgile sous mon bras. Le bruit de ses pas qui se rapprochoit de plus en plus, me faisoit battre le cœur avec violence. Quand elle fut près de moi, elle me dit d'une voix mal assurée : c'est mon livre, que vous avez trouvé, Monsieur. »

« Est-ce que vous lisez le latin, Fanny ? » lui dis-je, en me retournant. Il est impossible de vous peindre sa surprise, et sa confusion. Elle resta un instant la bouche ouverte, et haletant de fatigue, puis se retournant tout-à-coup, elle voulut s'enfuir. Je la retins, et je lui dis, « Fanny, vous ne me reconnoissez surement pas, sans quoi, vous ne chercheriez pas à me fuir. » — Elle rougit beaucoup. Elle baissa les yeux ; un sourire, moitié naturel,

Digitized by Google

moitié contraint, embellit sa charmante physionomie. Elle prit le coin de son tablier avec une gaucherie pleine de grace; et me faisant une petite révérence elle me dit: « Mais, mon » Dieu! Mr. Cowper, qui est-ce qui s'atten» doit à vous trouver là? On disoit que vous » aviez quitté Thornbury. » — « Et on avoit raison; mais je suis revenu tout exprès pour vous voir » — « Ah! comment pouvez-vous dire celà! » — « Je serois revenu vous voir avant de quitter l'école, » repris-je; mais il me parut que ma présence vous faisoit de la peine, le jour que je vins. Pourquoi fûtes vous fâchée de me voir? » — « Mon Dieu! je ne fus pas fâchée; tout au contraire. . . . . mais c'est que » . . . — « Mais que . . . quoi? Dites-moi, Fanny . . . . dites-moi! » — « Ne me demandez pas, ... vous comprenez bien que vous êtes un Monsieur. Et notre voisin le père de Deik Cowsel, a dit à ma mère qu'il n'étoit pas convenable qu'une jeune fille fût trop reconnoissante. Pour moi j'avoue que je ne comprends pas pourquoi une pauvre fille ne pourroit pas avoir de la reconnoissance, tout comme un autre. Mais c'est, qu'au reste, je sais bien pourquoi le père Deik Cowsel m'en veut: j'ai refusé son fils, à la foire dernière. Ils prétendent que je suis fière, parce que j'ai du sang noble dans les veines; mais ce n'est pas là ce qui doit rendre fière. »

Digitized by Google

Il y avoit un charme ravissant dans sa naïveté. Je m'enivrai de la regarder et de l'entendre. « Non, » lui dis-je, ce n'est point du hasard de la naissance qu'on doit s'enorgueillir ; mais il seroit difficile pour vous de n'être pas un peu fière. » — « Pourquoi vous moquez-vous de moi, Mr. Cowper ? »

« Je ne me moque point de vous, je vous assure, Fanny. Mais, dites-moi, qui c'est qui a écrit ces mots sur mon livre ? »

Elle rougit, et ne répondit pas.

« Peut-être, repris-je, » vous les avez fait écrire par Dick votre voisin. »

« Dick ! » répéta-t-elle en riant. « Ah ! pour cela, non ! il ne sait pas écrire. Mais c'est pourtant un bon garçon. »

« Fanny, lui dis-je, j'espère que vous serez d'accord avec vous-même ; et puisque vous avez prié pour moi, vous ferez quelque chose pour mon bonheur. »

Fanny ne me comprit pas. Elle fut embarrassée, elle fronça légérement le sourcil, et paroissant se rappeler tout-à-coup qu'elle ne se conduisoit pas comme elle le devoit : « Mon Dieu ! » s'écria-t-elle, « qu'est-ce que je fais donc ! je devrois être chez nous à l'heure qu'il est. »

« Ne voulez-vous donc pas me répondre ? lui dis je. »

« Monsieur ! » — Oh ! combien la dignité

Digitized by Google

de la vertu est indépendante du rang et de la fortune! Ces deux avantages peuvent embellir toute autre chose; mais la vertu porte toujours sa noblesse avec elle. La vertu est honorable et glorieuse chez le villageois comme chez les grands de la terre. Ce mot de Fanny avoit une expression de dignité que je ne puis décrire. Il y avoit quelque chose de si pur, de si honnête dans son accent et dans son regard, que je me sentis frappé de respect devant cette parfaite candeur. Elle avoit reçu des notions telles, sur la différence des positions de fortune, qu'elle n'imaginoit pas qu'un homme de mon état pût avoir un attachement honorable pour une jeune personne du sien. Je sentis son erreur, et je me hâtai de la détromper. « Avez vous pu imaginer, lui dis-je, qu'après vous avoir sauvée, je voudrois vous perdre! Vous ne pouvez faire mon bonheur qu'en devenant mon épouse. »

« Quoi! s'écria-t-elle avec naïveté, votre épouse tout de bon! non, non, je ne puis pas y prétendre. »

« J'eus bien de la peine à lui faire comprendre que je parlois sérieusement. Mais enfin, lorsque je l'eus persuadée, elle m'avoua qu'elle avoit beaucoup pensé à moi depuis notre aventure; que c'étoit pour l'amour de moi qu'elle avoit gardé mon Virgile; et que rien au monde

Digitized by Google

ne pouvoit la rendre plus heureuse que l'espérance de devenir ma femme. »

Immédiatement après cet aveu, elle m'exprima le regret de se sentir trop inférieure à moi, sous les rapports de la fortune et de l'éducation. Je l'assurai que le bonheur étoit tout-à-fait indépendant de la fortune; et que, quant à son instruction, les soins que je lui donnerois seroient pour moi l'occupation la plus délicieuse.

« Que vous êtes bon! » me dit-elle, « il me semble que je n'aurai point de plus grand plaisir que de lire et d'étudier tout le jour avec vous. Mais, pour la noblesse, je vous assure, ajouta-t-elle, que je crois que nous sommes nobles; car j'ai entendu dire à mon père que le nom et les armes de notre famille se trouvoient dans cette grande maison de Londres où l'on conserve toutes les armoiries des gentilshommes du Royaume. »

Je l'assurai que j'irois m'en informer la première fois que j'en aurois l'occasion; mais que cela ne pouvoit influer en rien sur ma résolution; car, ajoutai je « *une bonne femme est un bon héritage.* » — « Ah ah! c'est un passage de l'ancien testament que vous dites-là. Voulez-vous que je vous dise ce qui suit? « Et, sans attendre ma réponse, elle se mit à me dire plusieurs versets du même chapitre. Sa simplicité avoit une grace si parfaite, que je

Digitized by Google

me sentis transporté d'amour, et que, jetant mes bras autour d'elle, je l'embrassai.

Elle s'en fâcha sérieusement. « Que cela ne vous arrive plus, « Mr. Cowper, me dit-elle, » car nous nous brouillerions. Il faut parler à ma mère; et ensuite nous verrons.

« Promettez-moi, Fanny, lui dis je, d'être ma femme, si votre mère n'y met pas d'obstacle. » — « Parlez à ma mère, » me répéta-t-elle, « quant à moi, c'est à-peu-près comme si je vous avois déjà dit oui. »

Je la remerciai avec l'expression la plus passionnée, et nous nous entendimes sur la manière d'obtenir le consentement de sa mère. Elle m'expliqua que leur voisin Cowsel avoit un grand empire sur elle, et que c'étoit par son avis que j'avois été reçu d'une manière si froide, lorsque j'avois essayé de me présenter chez elle. Je résolus d'essayer moi-même ce que je pourrois obtenir de lui; et elle de son côté, projetta de tout raconter à sa mère.

Lorsque j'arrivai chez le vieux Cowsel, il étoit seul. C'étoit un fermier de laiterie, qui sans être riche, avoit tout-à-fait l'aisance de son état, et un sentiment d'indépendance qui faisoit grand plaisir à observer. D'ailleurs il avoit autant de finesse que de civilité rustique.

Il sourit en me voyant paroître. « Ah ah! Monsieur Cowper, » me dit-il, « vous voilà

Digitized by Google

revenu ! Et quel bon vent vous ramène ? »

« Mais, » lui dis-je, « ne pourriez-vous point le deviner ? »

« Moi ! non ; je ne sais pas deviner du tout. Eh puis, d'ailleurs, j'ai trop de respect pour vous, Mr. Cowper, pour deviner la seule chose que je pense qui puisse vous avoir amené de Londres. »

« Je suis sûr que vous y êtes, lui dis-je ; et je suis sûr aussi que vous ne m'en aimerez pas moins. »

« Je ne dis pas cela. »

« Allons, mon brave Cowsel, repris-je, » ne me prenez pas en aversion, à cause du refus que Fanny a fait de Dick pour son époux. »

« Ah pardi ! si elle l'a refusé, il n'est pas le seul. Elle a refusé tous les jeunes gens de la paroisse. Pour fière, elle est fière ; il n'y a rien à dire. C'est la seule chose pour laquelle je lui en veux. Quant à mon pauvre Dick, c'est un bon garçon, assurément ; mais Fanny n'est pas faite pour lui. Après cela lorsqu'elle refuse des jeunes gens qui ont de la fortune et qui ont un bon caractère, je dis qu'elle est folle, ou qu'elle est trop fière, c'est l'un ou l'autre. »

J'étois enchanté de tout ce qu'il me disoit là ; et quand il eut achevé, je lui dis : « ne trouvez-vous pas Cowsel, que c'est la plus belle créature qu'il soit possible de voir ? »

Digitized by Google

« Elle est belle, à la bonne heure, » me dit-il, « mais Mr. Cowper, si vous étiez capable d'abuser de ce que vous lui avez rendu service, entendez-vous? c'est que . . . . . .

. . . . . .

« Moi ! » m'écriai-je « je serois capable d'une telle infamie ! »

« Non, je ne vous crois pas capable d'en avoir le projet. Mais quelquefois les choses arrivent sans qu'on le fasse exprès; et si cela arrivoit; je vous haïrois autant que je suis disposé à vous aimer. »

Touchez-là ! « lui dis-je avec vivacité; et si jamais il m'arrive de lui faire tort, que la malédiction du ciel tombe sur moi ! »

Je vous reconnois, « dit-il, en me secouant la main : cela s'appelle parler comme un protecteur de l'innocence. Mais, mon cher Monsieur, vous êtes jeune : prenez l'avis d'un homme d'expérience. C'est le démon qui vous tend un piège : si vous ne voulez pas y donner, vous n'avez qu'un parti, entendez-vous? c'est de vous en retourner bien vîte à Londres, et d'oublier Fanny Ross. »

« Moi l'oublier ! Il me seroit impossible de vivre et de ne pas l'aimer ! — Je lui expliquai ensuite mes desseins et mes espérances. Il m'écouta avec beaucoup d'intérêt et de gravité. Ensuite il me dit en souriant : Vous êtes trop

Digitized by Google

bon, et trop honnête pour ce monde. Fanny mérite un homme tel que vous. Mais que diront vos parens ?»

« Mon ami, » lui répondis je, « comme il impossible qu'ils sachent tout ce que vaut Fanny, je ne leur en parlerai point jusqu'au moment où leur opposition sera inutile. Ils apprendront alors à apprécier Fanny. Si je disois un mot à présent, on me croiroit fou, et on la mépriseroit. »

Je gagnai complétement l'affection du brave Cowsel, dans cette conversation. J'obtins de lui qu'il feroit ma proposition à la mère de Fanny, et qu'il léveroit tous les obstacles. Il trouva les choses déjà bien préparées par la confidence que Fanny avoit faite à sa mère. Il fut convenu que Cowsel me donneroit une chambre dans sa maison, afin que les bancs pussent se publier dans la paroisse, conformément aux lois. Quand tout fut arrangé, je partis pour Berkley. J'obtins de mon père, la permission de passer un mois chez mon camarade Neville, à Marlbourough, avant de me rendre à Cambridge. Je me confiai à mon ami Neville ; et prenant toutes les précautions nécessaires pour le secret, je retournai à Melford, après cinq jours d'absence, et je m'établis chez le brave Cowsel. Il avoit employé ce temps à me faire des amis dans le

Digitized by Google

village. Le Ministre de Melford étoit absent pour cause de maladie ; et son suffragant étoit un jeune homme qui ne connoissoit pas la moitié des gens du village ; il publia les bancs et prononça mon nom, sans se douter que je ne fusse pas un paysan de l'endroit.

Tout s'accordoit à favoriser mes plus chères espérances. Je m'étois déjà établi l'instituteur de Fanny. Instruire ceux que nous aimons est un desir si naturel ! Les leçons à une maîtresse qui doit devenir votre femme, placent la science sous le point de vue qui lui donne le plus de prix, et elles sont l'emploi le plus doux qu'il soit permis à l'homme d'en faire.

J'avois apporté de Londres des dentelles et des mousselines avec des patrons coupés, pour diriger Fanny dans la manière de se vêtir convenablement. — Elle admira tout cela ; puis elle me dit : «Vous auriez tort de vouloir faire de moi tout de suite une personne élégante. Voulez-vous, mon ami, me laisser suivre mon goût ? je suis sûre que vous m'approuverez ensuite. »

Je l'assurai que je n'avois d'autre desir que de faire ce qui la rendroit heureuse ; et que si elle préféroit la simplicité dans ses vêtemens, je l'en admirerois davantage encore. Alors elle me dit qu'elle desiroit ne porter que des robes de toile blanche ; et que telle seroit sa

Digitized by Google

robe de nôces, sans aucun ornement. Son goût naturel, qui étoit exquis, lui fit préférer la coupe Grecque. — Je la vois encore dans sa parure d'épouse ! c'est-à-dire, avec cette simple robe de toile, un ruban blanc, un chapeau de paille, et un bouquet. Ah ! qu'elle étoit ravissante, ma Fanny ! Qu'il y avoit de charme dans sa personne ! de candeur et de bonté dans sa physionomie ! de modestie et d'amour dans son regard, le jour où je la conduisis à l'autel !.....

Peu de temps après mon mariage, je fus obligé de retourner à Londres, et de m'occuper de faire enregistrer mon nom à Cambridge. Je confiai Fanny aux soins de sa mère, et à la protection de Cowsel. Au lieu d'aller droit à Londres, je pris la route par Marlbourough. Mon ami Neville m'attendoit pour se rendre à l'université. Nous passames à Londres. Je demandai à mon père de me mettre en état d'avoir une bibliothéque choisie. Il se prêta volontiers à mon desir, et me donna une somme considérable uniquement destinée à cet objet. Il y ajouta un billet de banque de 100 l.st. pour mon premier quartier payé d'avance. Il me recommanda encore, à plusieurs reprises, de me faire des amis parmi les gens qui pouvoient avoir du crédit; et de vivre d'une manière convenable à un gentilhomme.

Digitized by Google

Je fus si touché de la bonté de mon père, que je fus plusieurs fois au moment de lui avouer mon mariage ; mais comme il m'avoit témoigné le desir de m'établir richement, et que toutes ses recommandations tendoient à ce but, je n'osai jamais lui confier mon secret.

Nous fumes logés ensemble, Neville et moi, dans le collège de la Trinité ; et d'une manière assez commode pour le projet que j'avois de ne rester à l'université que quand je ne pourrois pas faire autrement. J'expliquai à Neville que je ne comptois pas dépenser un seul sheling en livres ; et il fut convenu entre nous, que si mon père venoit à l'université, la bibliothéque de Neville passeroit pour la mienne. Il se chargea également, pour le cas où quelqu'un de notre famille arriveroit inopinément à Cambridge, de donner quelque prétexte plausible de mon absence. Enfin, nous disposames tout pour la correspondance, de manière qu'il étoit fort difficile que mon secret fût découvert. Dès que tous nos arrangemens furent pris, je volai à Melford auprès de ma charmante épouse.

Ah ! quel songe de félicité ! . . . . . Jamais bonheur ne fut plus réel ; mais aujourd'hui, il ne s'offre à mon souvenir que comme un rêve de bonheur. Mon premier soin fut d'assurer à Fanny une petite fortune indépendante.

J'étois

J'étois bien résolu à la faire reconnoître dans ma famille, pour ma femme; mais, ce ne pouvoit être qu'après un temps plus ou moins long, suivant que les circonstances me guideroient. Décidé à fixer ma résidence dans le site charmant de la chaumière de Fanny, j'achetai les six acres de terrain qui entouroient l'habitation. Nous vivions de peu; car la frugalité s'accorde avec l'amour. Sur l'argent que m'avoit remis mon père, j'employai quatre cents livres sterling à étendre notre habitation, et à arranger ce qui l'entouroit. Ces occupations, auxquelles notre situation et nos espérances donnoient un intérêt très doux, remplissoient d'une manière délicieuse, les intervalles de nos petites études. Je suivois, avec soin, l'instruction de Fanny; et je crus m'appercevoir que j'apprenois davantage en donnant des leçons, que je n'aurois appris en les recevant. Notre demeure étoit pour nous un véritable paradis terrestre; car nous jouissions également de ce qu'elle nous donnoit et de ce qu'elle nous promettoit. Le monde entier n'étoit plus rien pour nous. Nous aimer, étendre nos idées, embellir notre jardin, et arranger notre habitation, voilà à quoi se bornoient nos vœux et nos soins. La première année de notre union vit naître une fille; qui en accrut encore la douceur et le charme. Le sentiment de la pa-

Digitized by Google

ternité est le complément du bonheur conjugal ; nous l'éprouvames avec ravissement. Ma Fanny étoit si bonne mère, elle nourrissoit son enfant avec tant de succès que les progrès de notre petite Françoise furent singuliérement rapides ; du moins, nous les jugions tels, soit par l'effet de la prévention de notre tendresse ; soit parce que nous mesurions mal le cours du temps. Notre enfant nous paroissoit un vrai prodige.

Ma fille avoit déjà quatorze mois sans que mon secret eût transpiré, tant mes précautions avoient été bien prises et bien suivies. A cette époque, mon père m'écrivit, pour m'instruire du projet qu'il avoit de passer sur le continent, pour soigner sa santé dans un climat plus doux. Il se faisoit accompagner par ma sœur. Il m'annonçoit que ma pension me seroit régulièrement payée ; et il m'insinuoit que je ne ferois pas mal de me rendre agréable à une des demoiselles Neville, lesquelles l'une et l'autre, avoient une fortune considérable.

Cependant l'absence de mon père assuroit de plus en plus mon secret. Je me défendois de toute inquiétude pour l'avenir. Il me sembloit impossible qu'une femme telle que Fanny ne fût pas accueillie favorablement dans ma famille, lorsque je la ferois connoître. Je m'abandonnai en toute sécurité à la douceur de

Digitized by Google

notre existence. Notre habitation étoit arrangée. Le jardin qui l'entouroit devenoit de jour en jour plus agréable. Un gazon frais, des arbustes fleuris, le murmure d'une cascade, l'ombre épaisse des ormes et des noyers embellissoient notre demeure qui, sans perdre sa simplicité rustique, étoit devenue élégante et commode. J'avois laissé subsister la chaumière, mais j'avois élevé à côté, un petit corps de logis, à l'autre extrémité duquel j'avois placé une chaumière toute semblable pour faire le pendant de la première. L'architecture étoit fort simple; nos meubles étoient propres et sans recherche. La face de la maison étoit garnie de chèvre-feuille. Des berceaux de lila et de jasmin couvroient les bancs que nous avions disposé de place en place dans les points de vue les plus agréables. Les rossignols sembloient se donner rendez-vous dans nos feuillages. Tout ce qui nous entouroit avoit une fraicheur d'innocence et de paix, qui plongeoit l'ame dans une rêverie douce et tendre. Lorsque dans les beaux jours du printems, assis auprès de Fanny, je contemplois ma petite fille qui essayoit ses forces sur le gazon fleuri, il m'est souvent arrivé de répandre des larmes, sans savoir que je pleurois, et sans pouvoir me les expliquer autrement que par la plénitude même du bonheur que j'éprouvois.

Digitized by Google

Trois années s'écoulèrent dans cette parfaite félicité. Hélas, j'étois trop heureux en effet ! Une lettre de mon père vint me tirer de ce paradis. J'étois obligé de partir sans délai pour le joindre à Oporto. Le respectable Ministre de l'endroit, qui s'étoit attaché à moi, desira me charger d'une lettre adressée à mon père, par laquelle il plaidoit avec éloquence la cause de Fanny. Je devois remettre cette lettre en même temps que je ferois la communication de mon secret. — Fanny reconnut en pleurant la nécessité de mon départ. Cowsel insista pour que je fisse un acte qui assurât, à tout événement, quelque indépendance à ma femme. Graces à notre économie, et à la libéralité de mon père, nous avions fait, dans trois années onze cents livres sterling d'épargnes. Ce petit fonds, avec notre habitation, et la tontine de Fanny, lui assuroit une existence. Ce fut pour moi une consolation bien douce que de laisser ainsi à mon excellente épouse la perspective d'une certaine aisance, dans le cas où je viendrois à mourir. Fanny étoit enceinte; et l'obligation de la quitter dans cette situation ajoutoit à mon inquiétude. Elle fit tout ce qu'elle put pour la calmer, en se montrant forte et résignée. Elle ne me parloit que de l'espérance de la retrouver nourrice d'un autre enfant aussi charmant que notre petite Fanny. Elle

Digitized by Google

m'assuroit qu'il étoit impossible que mon père, qui m'avoit toujours montré de la tendresse, résistât à mes prières et aux témoignages de notre bon Ministre.

Après m'être arraché des bras de ma respectable épouse, je gagnai le port de Falmouth, où je m'embarquai pour le Portugal. J'arrivai heureusement à Oporto. Je fus reçu par mon père et ma sœur, avec une extrême tendresse. Mon père étoit assez bien de santé; mais ma sœur me dit qu'il s'étoit fait, depuis quelque temps, un changement sensible dans son humeur: il étoit inquiet, occupé, rêveur; et, en effet, sa physionomie me parut avoir un caractère plus sérieux.

Le jour même de mon arrivée, il me prit à part; et il me dit, qu'avant de me communiquer les projets qu'il avoit sur moi, il desiroit savoir si je n'avois point déjà engagé mes affections à quelque femme qui me donnât l'espérance d'une fortune convenable. Je crois que si mon père n'avoit pas eu, en me parlant, une empreinte marquée de tristesse dans le regard, et sur ses traits, je n'aurois pas hésité de saisir cette occasion pour m'ouvrir à lui; mais la crainte d'ajouter à ses inquiétudes, le desir de choisir le moment le plus favorable, me firent penser qu'il valoit mieux m'en entretenir auparavant avec ma sœur, et

Digitized by Google

prendre son avis. Je me décidai donc à dissimuler ; et je lui répondis que je n'avois pas rencontré de femme qui eût de la fortune, et qui eût, en même temps, les qualités que je desirois.

« J'en suis fâché, » me répondit-il, « mais tu es bien jeune encore. Dans ce moment-ci, je suis occupé de ta sœur. Je voudrois la marier. Deux partis se présentent. L'un est un Portugais qui a une grande fortune, l'autre est un négociant Anglais fort riche aussi. Mais ta sœur est difficile. Elle ne veut pas épouser un étranger, dit-elle ; et il ne lui convient pas mieux de se marier à un négociant. Tout cela ne m'inquiéteroit pas beaucoup, s'il n'y avoit pas un troisième prétendant qui paroît avoir réussi à lui plaire, et dont je ne connois point assez les vues et le caractère pour pouvoir me décider. Son nom est Smith. C'est un Anglais. Il y a environ trois mois qu'il arriva ici avec des domestiques Français. Il ne devoit passer que quelques jours à Oporto ; mais, ayant rencontré ta sœur chez le Consul, il changea de projet. Depuis ce moment là, il s'est montré fort occupé d'elle ; et Henriette le reçoit assez bien. Ce qui m'inquiète, c'est qu'avec toutes ses assiduités, non-seulement il n'a jamais prononcé le mot de mariage ; mais à en juger par ses propos et sa conduite, il a

Digitized by Google

plutôt l'air de vouloir former simplement une liaison de galanterie. J'ai besoin de toi pour le faire expliquer; car je commence à avoir des craintes sérieuses là-dessus.

J'éprouvai un sentiment d'orgueil en voyant que mon père comptoit sur moi pour protéger ma sœur. Je l'assurai qu'Henriette ne manqueroit pas de s'ouvrir à moi; et que je saurois bien faire expliquer Mr. Smith. Dès le jour même, j'eus une conversation avec ma sœur. Elle me dit que Mr. Smith lui témoignoit beaucoup d'attachement; qu'il avoit des idées très-singulières sur le mariage; qu'il lui avoit recommandé de ne parler à son père d'aucun projet relatif à un lien aussi sérieux; que cependant Mr. Smith avouoit que, s'il existoit une femme qui pût le décider à se marier, c'étoit elle.

« Et quelle réponse lui as-tu faite? »

« Je l'ai remercié de son compliment, et je lui ai dit que je ne pensois guères à me marier. »

« Mais comment reçois-tu la cour qu'il te fait? »

« Elle m'amuse; mais je m'en passerois fort bien. »

« Lui as-tu donné lieu de croire que tu le trouvois agréable. »

« Il me semble que lui permettre de m'ad-

Digitized by Google

mirer, c'est assez lui montrer qu'il ne me déplaît pas. »

« Est-il toujours resté avec toi dans la mesure la plus convenable ?

« Je ne puis pas dire cela précisément. Il lui est arrivé deux ou trois fois chez Donna Seraphina (une fort belle femme chez laquelle tu seras présenté) d'être un peu plus libre qu'il ne l'auroit dû; et si ce n'avoit été par égard pour elle, certainement je ne lui aurois pas pardonné. »

Je représentai à ma sœur qu'il y avoit de l'imprudence dans ses ménagemens envers un homme qui avoit eu des torts de ce genre ; mais que, puisque cet homme lui étoit agréable, j'étois résolu de le faire expliquer.

Mr. Smith ayant été prévenu de mon arrivée, vint me faire une visite. Sa présentation étoit pleine de graces. Sa figure étoit noble, son maintien aisé, sa conversation naturelle et variée. Mais il y a, dans les premières impressions, un je ne sais quoi, tout-à-fait indépendant du matériel des traits et de cette partie des manières qui peut se décrire : je trouvai à Mr. Smith quelque chose dans le regard qui me donnoit l'idée de la fausseté. Cependant, par une sorte de séduction dont je ne saurois pas mieux rendre compte, nous nous trouvames, dès le premier quart d'heure, dans

Digitized by Google

une espèce de familiarité ensemble. Il me proposa de faire un tour de promenade avec lui dans Oporto. Il me donnoit le bras, en parcourant les rues, avec autant d'aisance que si nous eussions été liés d'amitié; et moi-même je trouvai la chose toute naturelle.

Je ne tardai pas à voir que Smith étoit un libertin. Il parloit fort légérement des femmes Portugaises; mais il s'exprima avec transport sur les charmes de Donna Seraphina de Monocella: « c'est, me dit-il, la taille et la régularité Anglaises, avec le piquant des femmes du pays. Je ne connois rien de si séduisant dans le monde que cette Portugaise. Après cela, elle est d'une pruderie insupportable. J'ai fait le projet de vous mener chez elle, au reste, il faut que vous fassiez sa connoissance, ne fût-ce que comme curiosité. Mais gare à vous! N'arrêtez pas trop long-temps vos regards sur cette Syrène; car vous y seriez pris, comme tant d'autres. »

Tout en causant, il m'avoit conduit jusqu'à la porte de son hôtel. Il sonna. C'étoit le matin. « Nous allons demander le mari, dit-il: « il ne nous recevra pas; et nous ferons notre visite à sa femme. »

En effet, on nous dit que Don Alvarez de Monocella n'étoit pas chez lui. En attendant de savoir si Donna Seraphina nous recevroit,

Digitized by Google

on nous fit entrer dans un magnifique sallon, puis dans le boudoir le plus élégant et le plus recherché qu'il soit possible d'imaginer. Tout y étoit riche, du meilleur goût, et inspiroit la volupté. Il étoit embaumé du parfum de la rose. Une harpe, une guitarre, de la musique, des desseins, de belles gravures, et des livres, témoignoient du goût et des occupations favorites de la maîtresse de la maison. Nous eumes quelques minutes pour faire nos observations sur ce charmant boudoir. Donna Seraphina parut. Sa toilette étoit aussi simple que son appartement étoit magnifique. Elle étoit vêtue de blanc, avec un mouchoir de mousseline bleu en forme de turban, et un rosaire autour de la taille. Son port, sa démarche, ses traits, étoient d'une parfaite beauté. Son sourire avoit une grace inexprimable, et elle commandoit à son regard d'être vif ou tendre, selon ses desseins. Elle s'avança avec une négligence pleine de charmes. Smith me présenta à elle; et elle lui dit, en me regardant de l'air le plus séduisant: « Vous êtes aimable, Mr. Smith, de m'amener le frère d'Henriette. J'avois un desir tout particulier de le connoître. » Ensuite elle me reçut avec une expression si douce, si caressante, et pourtant si noble, que j'éprouvai irrésistiblement l'effet de l'attrait, contre lequel j'avois été prévenu de

Digitized by Google

mé défendre. Elle me parla anglais. Elle s'exprimoit fort bien; mais avec un peu d'accent étranger, qui donnoit une grace singulière à tout ce qu'elle disoit. Sa conversation étoit brillante, elle parloit de tout avec facilité; et me parut avoir une belle imagination, et un esprit orné.

« Aimez-vous la musique? » me dit-elle, en prenant sa guitarre. « Je veux que vous sachiez ce que c'est qu'un air Portugais, » et elle me fit entendre la voix la plus délicieuse. Je m'enivrois de l'écouter et de la regarder. Tout en chantant, elle fixoit ses regards sur moi d'un air si bienveillant, si doux, que je sentois ma tête se perdre. Elle sembloit me demander de la trouver aimable, et mettre un haut prix à l'intérêt que je lui témoignois. Je ne crois pas que jamais on aît poussé plus loin l'art de la séduction que cette femme ne le fit avec moi.

Hélas! je sens bien que tout cela ne me justifie point; ne m'excuse pas même! Le souvenir de ma conduite à Oporto me couvre de honte vis-à-vis de moi-même, toutes les fois qu'il s'offre à moi.

Lorsque je fus de retour chez mon père, et que je cherchai à me rendre compte de ce qui se passoit dans mon ame, tous les sentimens honnêtes reprirent le dessus. Le souvenir de mon innocente épouse; l'idée des nœuds

Digitized by Google

les plus saints, des devoirs les plus sacrés, s'offrirent à moi comme une barrière qu'il me seroit impossible de franchir jamais. Cependant, lorsque mon imagination s'arrêtoit sur cette magicienne des graces, qui me sembloit disposer à volonté de tous les enchantemens de l'amour, je croyois me sentir séparé de la région de la félicité, par cette même barrière qui me retenoit dans le sentier du devoir.

Oh! que les illusions des passions sont dangereuses! qu'il est difficile de faire usage de son jugement et de sa raison, lorsque l'imagination est fortement possédée d'un objet enchanteur! Je combattis avec moi-même. Je fus tourmenté, déchiré, malheureux; je fis cent fois le projet de ne plus retourner chez Donna Seraphina; et quand l'heure de me rendre chez elle arrivoit, jamais je n'avois le courage de m'y refuser.

Don Alvarez de Monocella, étoit d'un âge très-disproportionné à celui de Seraphina. C'étoit un homme blasé; qui se soucioit peu de sa femme, et qui avoit des maîtresses par air. Il fut fort poli avec moi, et me pria de considérer sa maison comme la mienne. Je vins à y passer presque tout mon temps. Smith avoit desiré et prévu la chose. Comme il avoit sur ma sœur les vues les plus criminelles, il espéroit me trouver moins en obstacle à ses

Digitized by Google

desseins, lorsque je me serois rendu aussi coupable que je pouvois l'être. J'étois certes! bien éloigné de lui soupçonner de pareils motifs ; et j'étois loin de me représenter tout le danger que je courois moi-même.

Mon cœur étoit si pur que je crois que Seraphina, avec tous ses charmes auroit été peu dangereuse, si je ne l'eusse pas crue honnête. Je la voyois entraînée vers moi, par un penchant irrésistible. Je goûtois le plaisir de me sentir aimé par la femme la plus aimable et la plus séduisante dont je pusses me former l'idée. J'étois dans une véritable ivresse ; mais comme je n'avois point de projets, je ne supposois pas qu'on en formât sur moi.

Cependant, lorsque je me fus bien assuré que Smith étoit un homme sans principes avec les femmes, je résolus d'amener très-promptement un éclaircissement définitif, relativement à ma sœur. Je dis franchement à celle-ci que je ne jugeois pas que Smith pût faire un bon mari ; et que je desirois qu'elle se détachât de lui. Mais j'ajoutai, d'accord avec mon père, qu'une de nos parentes en Angleterre desiroit la revoir, et que je devois la ramener avec moi. Smith étoit trop amoureux pour ne pas être décidé par cette circonstance. Il lui arriva, ce qui arrive quelquefois aux libertins, comme aux coquettes : il fut pris au piège qu'il

Digitized by Google

avoit tendu. Il demanda Henriette à mon père. Celui-ci s'étoit assuré qu'il avoit une grande fortune. Il consentit au mariage de ma sœur; et il convint avec Smith qu'il ne toucheroit la dot qu'à la mort de mon père. Cette stipulation fut secrète; et je n'en eus pas connoissance dans le temps. Le mariage se fit peu après.

Cependant l'ivresse dans laquelle j'existois depuis un mois, augmentoit de jour en jour, sans que je pusse me rendre compte de ce progrès à moi-même. Un incident me fit sentir à quel point mon cœur étoit changé. Il m'arriva une lettre de Fanny. Au lieu d'éprouver le sentiment de plaisir qu'auroit dû me donner un gage du souvenir de mon aimable et excellente épouse, je ressentis, au contraire, une sorte d'embarras pénible, et qui, je le dis à ma honte, n'étoit point purement du remords. Après m'être assuré qu'on se portoit bien à Melford, je renfermai dans mon secrétaire, la lettre sans la lire. Les effusions de la tendresse de Fanny m'auroient été trop pénibles à supporter dans ce moment. J'avois résolu de confier à ma sœur le secret de mon mariage, en continuant de le cacher à mon père; mais, la honte que m'auroit fait éprouver devant elle, un sentiment dont ma conscience m'accusoit, et qu'elle-même pouvoit pénétrer, me retint de jour en jour.

Digitized by Google

Un second mois s'écoula dans un délire toujours croissant. La vue de Seraphine, sa conversation, ses talens me charmoient. Je ne pouvois, ni me défendre d'aller chez elle, ni échapper à l'influence de ses prestiges. Absent, je pensois à elle; présent, je savourois le bonheur de la voir, et je n'en étois plus à faire des efforts pour me soustraire à un joug si doux. Cependant, Don Alvarez et son épouse aimoient également le faste et la dépense. Leurs moyens commençoient à n'être plus en proportion avec leur manière de vivre. Mon père me continuoit une forte pension; et Seraphine, qui le savoit, me fit inventer de lui offrir une somme dont elle avoit besoin. Elle me paya ce premier prêt en serremens de main; et ses lèvres acquittèrent d'autres prêts qui suivirent.

Oh! qu'une belle femme sans principes est un être dangereux à l'homme! sur-tout si elle possède assez d'art pour voiler sa dépravation! Mon attachement changeoit de nature. Elle le voyoit, et ne s'en offensoit pas. Elle sembloit avoir pitié de moi, et redoubloit de manège et d'art pour m'enlacer de plus en plus dans le piège. Elle me parloit encore de vertu, mais c'étoit pour ménager mes scrupules, et pour déplorer qu'un tel obstacle nous séparât du bonheur.

Je ne pouvois tout à-la-fois fournir aux de-

Digitized by Google

mandes, sans cesse renaissantes de Seraphine, et à la pension de Fanny. Dans mon embarras, j'eus recours à Smith. Je lui contai ma position. Il me prêta ce dont j'avois besoin, et ne prit mes billets que pour mémoire. Une des circonstances pénibles de ma position étoit de mentir à Fanny, et de chercher des prétextes à mon absence, et à mon silence avec mon père. Smith parloit quelquefois d'aller en Angleterre. Je travaillai à l'en détourner, et je gagnai ma sœur pour cette opposition. Sa grossesse, qui se manifesta tout à propos, pour faire renoncer Smith à ce projet, vint me tirer d'inquiétude. Lorsque le terme de la grossesse de ma sœur approcha, je m'apperçus qu'il y avoit très-long-temps que je n'avois eu des nouvelles de Fanny. Je savois qu'elle étoit fort bien entourée. Il me paroissoit impossible qu'elle pût avoir des nouvelles d'Oporto par personne que par moi; ensorte que je ne fus point inquiet de ce silence. Seraphine me tenoit alors par les espérances qu'elle me donnoit et qu'elle suspendoit tour-à-tour, dans une dépendance si complète de ses volontés, que j'aurois donné ma vie pour obéir à un de ses caprices.

Un soir (mon neveu Edmond pouvoit avoir deux mois alors) j'étois assis auprès de ma sœur qui tenoit son enfant sur ses genoux. La nourrice,

Digitized by Google

nourrice, qui étoit une Anglaise, étoit présente. Henriette me parut triste et pensive; et j'apperçus des larmes qui couloient de ses yeux. J'imaginai que cet attendrissement provenoit de ses réflexions sur la fragilité de la vie de cet enfant qu'elle contemploit, et je crus qu'il valoit mieux ne lui point demander la cause de ses larmes. On m'apporta un billet de Seraphine. Elle m'attendoit; et je me levai pour sortir. Henriette me dit alors: « J'aurois voulu que tu restasses: j'avois quelque chose à te dire; mais ce sera demain. » — « En effet, j'aime mieux que ce soit demain, » lui dis-je, « car je suis attendu. » Elle sourit et me laissa aller.

Je volai chez Seraphine, que je trouvai seule dans son boudoir. Elle me reçut avec un regard où se peignoit la tristesse et l'amour.

« Mon ami, » me dit-elle, « j'attends mon mari et votre beau-frère dans quelques minutes; ensorte que je n'ai qu'un instant pour vous parler. Je vous dois déjà beaucoup d'argent; mais ce n'est pas ce qui m'inquiète, parce que dans le courant du mois prochain Don Alvarez retirera les revenus de sa terre, du Pueblo, et je pourrai m'acquitter. D'ailleurs, mon ami, j'aime à vous avoir obligation, et je n'ai point de fausse fierté avec vous. Si vous en doutez, je vais vous en donner une bien forte

preuve. Il s'agit de me tirer de l'embarras le plus cruel où je me sois jamais trouvée.»

«Charmante Seraphine,» lui dis-je, en saisissant sa main avec transport, «disposez de tous mes moyens et de tout mon être; mais accordez-moi quelque nouvelle preuve d'amour.»

«Fi donc! mon ami, ne profanez pas ainsi les transports de l'amour, en les mêlant à de vils intérêts d'argent. Ce que vous faites pour moi est, j'en conviens, une preuve d'attachement; et c'est sur-tout sous ce point de vue que les services que vous m'avez rendus me sont précieux; mais voyez, mon ami, il s'agit d'argent dans ce moment. Traitons la chose en gens d'affaire. Voici de quoi il est question: ce que vous m'avez prêté, et me prêterez, sera remboursé sur les revenus du Pueblo; mais dans les premiers jours de la semaine prochaine, je suis obligée de payer mon collier de diamans, ou de le rendre. Or je vous avoue qu'il n'y a rien dans le monde qui pût me faire un chagrin aussi vif que de me séparer de mon collier de diamans.»

«Je tremble,» lui dis-je, «de ne pouvoir vous servir efficacement dans cette occasion. De quoi avez-vous besoin pour compléter votre somme?»—«Pas plus de six cents moïdoras.» Je pâlis d'effroi. Je ne pouvois dispo-

Digitized by Google

ser de rien; et je devois déjà beaucoup à Smith. « Plût à Dieu, » lui dis-je, « que je pusse disposer du coffre-fort de mon père! vous ne seriez pas long-temps dans la peine. Mais je ne sais où donner de la tête pour de l'argent. »

Elle soupira profondément. Ses yeux se mouillèrent de larmes, puis elle s'écria: « que je suis malheureuse! Voilà mon collier qui va tomber entre les mains de Donna Thérèsa; et cette envieuse créature portera des diamans qu'on m'a vus mille fois.....» Mon ami, il faut faire une chose: il faut emprunter de votre père deux ou trois sacs d'argent pour quelques jours. Savez-vous s'il a de l'argent à présent? N'avez-vous point d'accès à son coffre-fort »

« Mon père, » lui répondis-je, « ne me parle jamais de ses finances; mais il ouvre souvent son coffre-fort devant moi, et sa caisse est toujours bien garnie. »

« Oh, ma foi! il seroit plaisant, » s'écria-t-elle, en riant: « de lui emprunter un sac ou deux, jusqu'à-ce qu'il nous rentre des fonds. Faites cela: voulez-vous? vous serez aimable. »

« C'est bon pour la plaisanterie, ce que vous dites-là, Madame. »

« Non, d'honneur, je ne plaisante pas. Qu'est-ce que vous risquez? En empruntant de votre père, vous disposez de votre propre

bien ; et il n'en saura jamais un mot. »

« Mais, c'est impossible, avec votre permission. Ne comprenez-vous pas que cela laisseroit un vide ? D'ailleurs, je ne sais pas seulement où il tient ses clefs. »

« Ah, mon Dieu ! que je suis malheureuse ! »

« Permettez-moi d'essayer un autre moyen. Je vous en dirai le résultat demain chez mon père, où vous devez venir. » Elle sourit ; me regarda d'un air caressant, et appuya le dos de sa main sur mes lèvres. Notre tête à tête fut interrompu par l'arrivée de Donna Euphrosine, accompagnée de Don Alvarez, et de mon beau-frère. Ils amenoient un habile violon. Donna Euphrosine avoit une jolie voix. On se mit à faire de la musique ; puis nous soupames ; et nous ne nous séparames que fort tard. Je ne voulois pas me retirer sans avoir parlé à Smith de l'objet qui m'occupoit. Je lui demandai donc avec instance d'ajouter à ce que je lui devois déjà, la somme dont Seraphine avoit besoin. Il me répondit fort amicalement qu'il lui étoit impossible de faire mon affaire. Il m'expliqua qu'ayant prolongé son séjour à Oporto plus qu'il ne l'avoit compté, il avoit été obligé d'écrire à ses agens de déposer trois mille livres sterl. chez son banquier à Londres. Il attendoit une nouvelle lettre de crédit par le retour du paquebot. Il m'offrit

Digitized by Google

de me faire l'avance après l'arrivée du vaisseau, si c'étoit encore temps alors. Il me parloit avec une si grande simplicité, qu'il ne m'entra pas dans la tête de concevoir le moindre doute sur ce qu'il disoit. Je le croyois véritablement attaché à moi; et reconnoissant de la bonne volonté qu'il me témoignoit, je lui avouai que j'étois passionnément amoureux de Seraphine. Je lui racontai toute notre conversation, et je lui dis l'idée qu'elle avoit eue de me faire emprunter deux ou trois sacs de la caisse de mon père.

Smith fit un éclat de rire. « Son idée est en effet assez plaisante, me dit-il. Dans le fait; quand on a la certitude de remplacer, il n'y a point de mal. Si elle ne vous payoit pas au jour fixé, vous seriez sûr d'être remboursé à la réception de la lettre que j'attends d'Angleterre. »

« Parlez-vous sérieusement, Smith, lui dis-je. »

« Très-sérieusement. »

« Mais ce seroit toujours tromper mon père. »

« Qu'appelez-vous tromper? s'il avoit confiance en vous, à la bonne heure; mais il n'en a aucune; et il ne vous parle jamais de ses affaires. D'ailleurs, comme Seraphine le dit fort bien, il ne s'agit que d'un emprunt. L'essentiel seroit de faire la chose sans qu'on pût s'en appercevoir. »

Digitized by Google

Je n'étois pas assez accoutumé aux principes et au langage du crime pour n'être pas révolté de ce que j'entendois. Je ne le témoignai pas, cependant; et après un moment de silence, je dis à Smith que je croyois qu'il plaisantoit.

L'image de Seraphine dans l'inquiétude et dans la peine me tint éveillé toute la nuit. Le lendemain, mon père avoit du monde chez lui. Don Alvarez et Seraphine s'y trouvoient. Elle étoit aussi causante et aussi gaie qu'à l'ordinaire. Je ne sais à quelle occasion, elle nous montra une bague qui portoit un cœur en or, garni de diamans, lequel s'ouvroit avec une petite clef en miniature. « Combien croyez-vous qu'on feroit de clefs comme celle-là, avec la clef de votre coffre-fort? » dit-elle à mon père. « Quelques milliers, » je suppose, répondit-il. « Ah! quelques milliers: c'est aussi trop fort! Elle est donc bien respectable la clef de votre caisse. Montrez-nous cela, Mr. Cowper: nous vous promettons de ne pas vous la prendre. »

Mon père, qui étoit en gaîté lui-même, alla chercher sa clef, et la lui présenta. Elle plaisanta un moment sur ce qu'il avoit exagéré. En effet, cette clef n'étoit pas très-grosse. Tout-à-coup, elle la mit dans son sac à ouvrage; et elle dit, d'un grand sérieux à mon père: « Monsieur, je vous remercie beaucoup;

Digitized by Google

je vous la rendrai quand j'en aurai fait usage.» Elle mit à cette plaisanterie sa grace ordinaire. On rit, de ce petit tour d'escamotage; et mon père prétendit qu'il n'étoit nullement inquiet. — Après quelques instans, elle dit à mon père: «que me donnerez-vous pour vous la rendre?» Et elle tint sa main dans son sac à ouvrage, comme pour lui en faire envie. — « Vous avez l'air de quelqu'un qui joue au gage touché, » lui dit mon père: « c'est moi qui vous condamne, pour la peur que vous m'avez faite, à nous chanter un air. » Allons! je le veux bien: je vais vous dire un air de circonstances. Elle chanta en effet, avec sa délicieuse voix, une romance dont le refrain étoit, « *la clef des cœurs c'est le secret.*

Sa petite folie finit là. Pendant que nous l'applaudissions, elle rendit la clef à mon père, et mit la conversation sur un autre sujet. Elle continua à être fort gaie. Quand elle se retira, je lui donnai la main. Elle me la serra, en me jetant un de ses regards qui m'enivroient d'amour; et elle me dit tout bas: « à demain au soir à neuf heures. J'ai des affaires tout le jour; mais à cette heure là je serai seule. »

J'attendis le moment du rendez-vous avec une extrême impatience. Elle me reçut dans son boudoir. Elle avoit sur sa table un paquet cacheté.

Digitized by Google

« Mon ami, » me dit-elle en me donnant sa main à baiser, je vais mettre votre amour à l'épreuve ; et si je suis contente de vous, je ne vous refuserai rien de ce qui pourrra contribuer à votre bonheur. »

« Parlez ! » lui dis-je avec transport, et en couvrant ses mains de baisers ; « parlez, charmante Seraphine ! dites-moi ce que je puis faire, et comment je dois vous servir. Il n'est rien que je ne hasarde pour vous. »

Je ne mériterois point votre attachement, me dit-elle d'un air tendre, si dans ce que j'ai à vous demander, il s'agissoit de vous exposer à des dangers réels. Vous ne courez aucun péril, et vous me rendrez parfaitement heureuse. Voici mon moyen : il est fort simple. Ce paquet que vous voyez, renferme un talisman au moyen duquel nous disposerons, pour un temps, de l'argent dont votre père ne fait aucun usage. » En achevant ces mots, elle déploya le paquet, et me montra une clef qu'elle me dit être parfaitement semblable à celle du coffre-fort de mon père. » Je suis un peu magicienne, comme vous voyez. Ce sont mes cyclopes qui m'ont forgé cette clef enchantée. Prenez-là ; et vous en ferez l'usage que je vais vous prescrire. C'est une épreuve d'amour ; et je vais savoir si vous m'aimez véritablement.

Digitized by Google

Tout ce qu'elle m'avoit dit jusqu'alors, auroit dû me préparer à une proposition de cette nature. Je ne sais pourquoi, cependant, à la vue de cette clef qu'elle me présentoit, je me sentis saisi d'une certaine horreur, dont je n'avois point eu la prévoyance. Je me voyois entraîné à commettre un crime abominable. J'étois tout-à-fait au bord du précipice. Un pas de plus m'y jetoit. Je conservai assez de présence d'esprit pour témoigner à Seraphine l'impression que j'éprouvois ; et je lui montrai la plus grande répugnance à employer ce moyen.

« Que vous êtes enfant ! me dit-elle, en passant sa main sur ma joue, et en approchant son visage du mien. Croyez-vous donc que je n'aie pas aussi mes scrupules, moi ? Sans doute il vaudroit mieux pouvoir emprunter sans finesse. On a quelque chose en soi qui répugne aux moyens détournés ; mais voici pourquoi l'on éprouve cette répugnance : c'est que les gens de mauvaise foi les emploient aussi ces moyens. Ici, de quoi s'agit-il ? il s'agit d'emprunter une somme parfaitement inutile à celui qui la possède ; de l'emprunter sans qu'il en ait le moindre souci, et même sans que jamais il puisse s'en douter. »

« Mes idées étoient toutes brouillées. J'éprouvois une agitation inconcevable. Les rai-

Digitized by Google

sonnemens, mais sur-tout les regards, l'attitude, le geste et le ton caressant de cette Syrène bouleversoient toutes mes notions du juste et de l'injuste. Je demeurai confondu, incertain. Tantôt, je me représentois que mes scrupules n'étoient, en effet qu'un enfantillage, et l'instant d'après je me voyois au rang des plus vils scélérats. Mais, mon incertitude ne fut pas de longue durée. L'enchanteresse connoissoit bien le pouvoir de ses charmes. Elle en usa jusqu'au point de troubler complétement ma raison. Quand elle vit que je ne considérois que le danger d'être découvert, elle leva encore cette difficulté. J'ai pensé à tout, me dit-elle. Ceci n'est qu'un jeu; mais vous êtes si timide, si embarrassé pour les moindres choses, que je me suis doutée qu'il faudroit ne vous rien laisser à imaginer et à prévoir. Voici donc, ce qu'il faut faire. Je suppose que les sacs d'argent soient rangés dans un certain ordre. Il faut avoir soin de n'y rien changer. Il faut que le nombre demeure le même. A mesure que vous emprunterez un sac, vous en remettrez un autre à la même place. J'en ai préparé quelques-uns qui sont remplis de jetons, et qui feront très-bien notre affaire. Autant que vous le pourrez, cependant, il faudra mettre les sacs de jetons par dessous les autres.

Digitized by Google

« Je restai muet d'étonnement, et j'admirai combien elle étoit fertile en expédiens. Elle n'avoit garde de me laisser à mes réflexions un seul instant. « Comprenez-vous bien la chose à présent ? me dit-elle. Il s'agit d'employer utilement de l'argent qui dort. Il s'agit de le faire sans donner aucun embarras à son possesseur. Quand notre objet sera rempli, nous rendrons ce que nous aurons emprunté, et personne n'en saura rien. Faites bien attention que nous ne faisons aucun tort quelconque à votre père. Vous comprenez que, pour rien au monde, je n'aurois voulu vous engager à faire une chose qui, dans le fond, eût pu être répréhensible. A le bien prendre, ceci est un badinage dont votre père sera le premier à rire, en temps et lieu. Je me vante qu'il y a eu du génie, et une sorte d'adresse dans l'exécution de cette espiéglerie. Devinez-vous comment j'ai fait ?» — « Non, » lui dis-je : je ne comprends pas comment vous avez pu vous procurer une clef de la caisse de mon père.» — « Imbécille!» me dit-elle, en riant : « vous étiez là, et vous n'avez rien vu ! Ne vous rappelez-vous pas qu'en plaisantant, hier au soir, je tins quelques momens dans mon sac à ouvrage la clef de votre père. Je la retenois dans ma main comme pour empêcher qu'on ne me l'ôtât de force. Eh bien ! j'en pris tout bonnement l'em-

Digitized by Google

preinte en l'appuyant sur de la cire préparée pour cela. Notre ami Smith, d'accord avec moi pour cette petite folie, porta l'empreinte à un serrurier, en lui faisant entendre qu'il s'agissoit de tromper un jaloux, et qu'il falloit absolument que cela fût prêt pour ce soir. Et à propos de jalousie, que je vous dise que Don Alvarez va faire une absence de huit jours. Moi je reste . . . .» En disant ce mot, elle me regarda avec cette expression tendre et pénétrante qui me mettoit hors de moi-même. Elle reprit ensuite un air sérieux et digne qu'elle savoit se donner, quand elle le jugeoit nécessaire pour contenir les transports qu'elle avoit fait naître.

En retournant chez mon père, je demeurai absorbé par l'idée de tout ce qui venoit de se passer, et de l'exécution du projet formé. Lorsqu'on m'informa que mon père étoit à la maison, je n'eus pas le courage d'entrer; et je dis au domestique que j'allois chez Mr. Smith. L'image de mon père avoit réveillé en moi une toute autre série d'idées. L'honneur, et le devoir, se révoltoient contre mes projets; le danger et la honte s'offroient à mon imagination avec une longue suite d'inquiétudes et de maux. Cependant, je ne pouvois me décider à manquer à Seraphine pour un service auquel elle mettoit tant de prix. La passion et

Digitized by Google

l'honneur prenoient le dessus, tour-à-tour. J'arrivai chez Smith dans cet état d'incertitude ; et je résolus de m'assurer avant tout qu'il me donneroit des moyens de remplacer la somme soustraite, dans le cas où Seraphine ne pourroit pas me les fournir elle-même. Il avoit été depuis quelques jours fort occupé de l'achat qu'il vouloit faire d'un équipage. Au moment où j'allois sonner, il arriva dans la voiture qu'il essayoit. Au lieu d'entrer, je montai dans son carosse où il étoit seul. Il se mit à rire de mes scrupules. Il me répéta que le remplacement étoit la chose du monde la plus sûre ; et il me protesta qu'à ma place, personnne n'hésiteroit.

Après l'avoir quitté, je tâchois de me tranquiliser par la certitude du remplacement de l'argent ; et je me persuadai qu'il y avoit, comme le disoit Smith, de la foiblesse dans la crainte que j'avois de me retrouver vis-à-vis de mon père. Quand je rentrai, mon père étoit à son bureau. Il quitta son travail, et me dit : « je suis charmé de te voir, Charles, j'avois à te parler. » Je me sentois tremblant et je m'assis sans répondre. — « J'ai été bien aise, me dit-il, de pouvoir te faire passer une année à Oporto agréablement ; mais il n'y a que du plaisir ici ; et cela ne mène à rien. J'aurois desiré, comme je te l'ai dit dans le temps, que

tu m'eusses amené une femme Anglaise. » Il me regarda fixement, en disant ces mots, mais je ne sus, cependant, pas voir dans ses yeux, qu'il eût connoissance de mon mariage. Ici, il n'est guères possible que tu te maries convenablement. Ne trouves-tu pas que c'est le cas de retourner en Angleterre, pour cela ? tu sais que j'ai toujours mis une grande importance à ce que tu fisses un bon établissement. »

« Mon père, lui répondis-je, je crois qu'il faut laisser cette idée aux chances de l'avenir. Je ne pense point à une femme, à présent. »

« Tant pis ! car tu devrois penser à une femme. » Il appuya d'une manière si marquée sur ces derniers mots, que je fus tout-à-coup saisi de l'idée qu'il étoit instruit de mon mariage. Je me troublai, et lorsqu'il s'apperçut de mon émotion, il ajouta : « Au reste, je ne veux pas te tourmenter. Mon vœu n'est point un ordre ; et tu feras ce que tu jugeras qui convient le mieux à ton bonheur. A présent, je veux te parler d'autres choses. Tu as pu être surpris quelquefois, de ce que j'ai été réservé avec toi sur ma situation pécuniaire. Quoique ce soit un peu tard, j'ai résolu de t'en parler avec franchise, car j'ai tout lieu de me confier en ta sagesse, et en ton honneur. — Dis-moi si tu n'as jamais trouvé extraordinaire que je gardasse dans ma caisse un nombre si considéra-

Digitized by Google

ble de sacs remplis d'argent, au lieu de faire valoir ces sommes comme je le pourrois. »

Je fus confondu. Je ne doutai pas que mon dessein ne fût connu de mon père. J'avois certainement l'air troublé et coupable ; et je ne répondis rien. Sans paroître remarquer mon embarras, mon père continua ainsi : « Quand je te dirai qu'il y a là-dessous un mystère qui me deviendroit fatal s'il se divulguoit, tu comprendras la chose. Tout ce que je puis te dire à présent, c'est que les trésors contenus dans mon coffre fort, sont destinés à ta femme. »

Quel moment pour une telle confidence ! savoit-il, ou ne savoit-il pas mon mariage ? Avoit-il été instruit de l'intrigue dans laquelle j'étois engagé ? L'incertitude, la crainte, et la honte tenoient ma langue comme enchaînée. Mon père remarqua mon trouble ; mais il ne me fit aucune observation ; et peu après il changea de sujet.

Lorsque je me fus retiré, je crus m'être apperçu qu'en me souhaitant une bonne nuit, mon père avoit appuyé sur ce mot avec un accent particulier. Mais, en y réfléchissant, je me persuadai que c'étoit ma conscience qui me faisoit voir et entendre ce qui n'étoit pas. Cependant j'étois dans une agitation inconcevable ; et je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus malheureux et plus tourmenté que je

Digitized by Google

ne l'étois. Je soupçonnois fortement que mon père savoit tout ; et la tendresse qu'il m'avoit témoignée au moment où j'allois devenir si coupable envers lui, vint à l'appui de mes terreurs, pour me faire abandonner ma résolution. Je renfermai la fausse clef et les sacs de jetons dans mon secrétaire ; et je me couchai. Mais le sommeil ne s'accorde point avec les passions et les remords. Ceux-ci alloient s'affoiblissant depuis que j'avois pris la résolution de ne point exécuter l'entreprise sur la caisse. Je me persuadois aussi que j'avois cru voir et entendre beaucoup de choses qui n'étoient pas dans les discours de mon père. A mesure que je réussissois à rassurer ainsi mon imagination et ma conscience, l'image de Seraphine venoit occuper mes pensées, et y jeter un trouble d'un genre tout différent. A force de songer à elle, je trouvai toutes sortes de raisons de croire que mon père n'étoit pas instruit de mon mariage, et je me dis d'ailleurs que, quand il le sauroit, il me pardonneroit. J'en jugeois par la bonté qu'il m'avoit témoignée. Quant au secret qu'il m'avoit dit être renfermé dans le coffre fort, mon intention étoit de le respecter. Je ne me proposois autre chose que de remplacer deux sacs de moïdores par deux sacs de jetons ; et je me promettois de ne point chercher à satisfaire ma curiosité relativement au mystère annoncé. C'est

Digitized by Google

C'est ainsi que peu-à-peu, et par l'effet du charme sous l'influence duquel je vivois, tous les principes d'honnêteté, de devoir, et de délicatesse furent oubliés.

Le coffre fort étoit placé dans un cabinet qui servoit de passage entre ma chambre et celle de mon père; et n'en étoit séparé que par de simples parois. Je me levai doucement, et à la lueur d'une lampe de nuit que j'avois conservée, je passai ma robe-de-chambre. Au moment où j'allumois mon flambeau, l'horloge du couvent voisin sonna trois heures. Le premier coup de la cloche me fit tressaillir si fortement, qu'il s'en fallut très-peu que je n'éteignisse le flambeau et la lampe. Un tremblement me saisit, et il continua avec tant de force que j'avois de la peine à me tenir debout. J'entrai avec précaution dans le cabinet, et je m'aperçus que la porte de la chambre de mon père étoit entr'ouverte. Je prêtai l'oreille, et j'entendis distinctement la respiration de mon père qui sembloit dormir d'un sommeil profond. Après avoir pris dans mon secrétaire la fausse clef et les deux sacs de jetons, j'entrai en chancelant, et à pieds nuds, dans le cabinet. Je m'approchai du coffre fort, et posant mon flambeau sur une chaise qui étoit à côté, j'essayai de faire usage de la clef. Ma trem-

blante main se refusoit à cet office, et j'eus bien de la peine à y réussir. Je tournai la clef aussi doucement que je le pus, et ayant ouvert en effet, je soulevai le pesant couvercle du coffre. Représentez-vous ma surprise, lorsque je m'apperçus que le trésor étoit renfermé sous une autre plaque de fer; mais je vis l'instant d'après que la clef de ce couvercle intérieur, étoit placée dessus. A cette clef étoit attachée une carte, sur laquelle étoient écrites quelques lignes de la main de mon père. J'y jettai les yeux, et je lus ces mots: *Charles, je te plains. Tout ce que contient ce coffre fort t'appartient maintenant. Le vol que tu projettois devient inutile. Ma mort te met en possession de ce trésor. Regarde derrière toi!* »

Je demeurai comme frappé de la foudre. Je me sentis glacé d'horreur. J'entendis les derniers mots: *Regarde derrière toi*, prononcés à haute voix par mon père lui-même. J'obéis involontairement à cet ordre solemnel, et au moment où mes regards le découvrirent de bout à la porte de sa chambre, il tenoit dans ses mains une phiole, qu'il porta à ses lèvres. Tout égaré que j'étois, l'idée du poison se présenta à moi, et je m'élançai vers lui pour le lui arracher; mais, les forces me manquèrent, et je tombai évanoui à ses pieds.

Digitized by Google

Lorsque je repris mes sens, mon père étoit assis auprès de moi, il avoit fermé le coffre, et les deux clefs étoient dans sa main.

« Lève-toi, Charles, me dit-il : je n'ai pas un instant à perdre. Je me levai, en effet, pour regagner ma chambre. Où vas-tu ? reprit-il. » — « Chercher du secours », répondis-je, d'une voix tremblante. — « Non, Charles, reviens : ne me force pas à hâter ma mort par un moyen plus prompt. »

« Comment pouvez-vous, mon père, me laisser le remords d'un pareil attentat ? » — « Mon but est tout contraire. Non, mon ami, ce n'est point toi qui ès la cause de ma mort ; mais j'ai voulu qu'elle te fît une profonde impression, pour te retirer de la carrière du crime dans laquelle je te voyois engagé. Puisse la terrible, la terrible leçon que tu reçois aujourd'hui, te retenir invariablement sur la ligne du devoir et de l'honneur ! Il y a long-temps que je suis résolu de mourir ; tu en connoîtras les raisons en examinant mes papiers. Voici la clef de mon secrétaire. Tu trouveras dans un paquet à ton adresse, ce qu'il t'importe de savoir. Reçois ma bénédiction, et pardonne-moi d'avance ce que tu as à apprendre, comme je te pardonne ton mariage clandestin, et la foiblesse avec laquelle tu as cédé aux séductions

Digitized by Google

de la beauté, pour commettre un crime.»

« O, mon père ! » m'écriai-je dans mon désespoir, « vivez, je vous en conjure ! vivez, s'il en est temps encore. Laissez-moi chercher des secours. »

« Il n'est plus temps, » me dit-il. Je commence à ressentir les effets du poison. C'est pour me délivrer des tourmens du remords que j'ai disposé de ma vie. J'implore la miséricorde divine ; et j'ai desiré avec ardeur que ma mort fût pour toi une leçon terrible et salutaire. Promets moi, mon ami, jure par tout ce qu'il y a de plus saint, qu'à l'avenir, rien sur la terre n'aura le pouvoir de te porter à une bassesse.» — « Je le jure ! » m'écriai-je. « Mais est-il donc trop tard? Je veux chercher ma sœur et Smith.» — « Non, mon fils, suis ma volonté. Je veux que ma fille puisse croire que ma mort est l'effet d'un accident. Quant à Smith, c'est un détestable scélérat : tu n'apprendras que trop à le connoître. Une lettre anonyme, que je crois de lui, m'a prévenu de ton dessein. »

Mon père se remit au lit. Il m'assura que celui de qui il tenoit ce poison en avoit fait l'épreuve devant lui sur des animaux ; que leur mort avoit été prompte et douce, et que rien dans les symptômes ne laissoit soupçonner l'action du poison. — Je pleurois amèrement.

Digitized by Google

Je me mis à genoux auprès de son lit, en tenant une de ses mains, que je baignois de mes larmes. Bientôt ses idées s'embarrassèrent, et dans peu d'instans il expira, presque sans agonie, ainsi qu'il l'avoit prévu.

Qu'on se représente l'état de mon ame pendant les heures de la nuit que j'eus encore à passer auprès du corps de mon père. Je me sentois chargé de cet affreux secret que ma raison me disoit de garder. J'étois déchiré de remords, agité par le desir de la vengeance contre le scélérat qui m'avoit facilité le crime, pour me trahir ensuite. Dans ma fureur contre Smith, je me mis à lui écrire qu'il étoit le plus vil des hommes, et que je l'attendois à l'aube du jour à la tour de Marca avec ses pistolets. J'envoyai mon billet par un domestique, chargé de le faire réveiller, et de le lui remettre en main propre.

J'écrivis ensuite à ma sœur pour lui recommander la résignation; la prier de disposer du contenu de la caisse de mon père, de suivre ses dernières volontés, et d'agir avec prudence, selon l'issue du combat qui auroit lieu entre Smith et moi. Mon intention étoit de lui faire remettre cette lettre dans le cours de la matinée. J'achevois d'écrire, lorsque le messager revint. Mr. Smith, me dit-il, n'avoit pas

Digitized by Google

couché chez lui ; mais on l'attendoit pour dîner, le même jour.

Ce contretemps augmenta ma fureur de vengeance ; mais ne pouvant agir pour soulager cette passion, je me mis à lire l'écrit de mon père, qui étoit à mon adresse. Cet écrit contenoit en substance les principaux événemens de sa vie. Ses dépenses excédoient depuis long-temps ses revenus. Peu-à-peu il avoit mangé ses capitaux. Il avoit quitté l'Angleterre avec le projet d'une association de commerce en Portugal, qui ne s'étoit pas réalisée. Son espérance étoit de nous marier richement, ma sœur et moi. Il avoit été trompé par Smith, et la connoissance de mon mariage lui ôtoit la dernière ressource sur laquelle il avoit compté. Pour conserver du crédit, il affectoit d'avoir toujours en caisse des sommes énormes ; mais la plus grande partie des sacs étoient là pour la montre seulement, et ne contenoient pas des espèces de bon alloi. — Je me voyois ainsi complétement ruiné, au moment où je venois de perdre mon père d'une manière si frappante, et où je découvrois tout à la fois la trahison de mon beau-frère, et la perfidie de celle que j'aimois.

J'essayai en vain de recouvrer un peu de calme. Il devenoit comme impossible, et sur-

Digitized by Google

tout inutile de cacher à ma sœur la mort de mon père, avant de tirer une vengeance de Smith. J'espérois aussi quelque adoucissement d'une conversation avec elle. Je la fis demander. L'état dans lequel j'étois ne me permit pas de la préparer. Elle fut comme frappée de la foudre. Il me resta assez de présence d'esprit pour ne point lui parler de Smith; mais je lui appris que mon père ne nous laissoit presqu'aucune fortune.

Au milieu des sanglots et des pleurs que mon récit fit naître, ma sœur me confia qu'elle étoit unie à l'homme le plus vil et le plus dangereux. Depuis long-temps, il la traitoit avec une extrême dureté; et il lui reprochoit toujours la ruine de son père qu'il savoit, ou prévoyoit. Il étoit allé jusqu'à la frapper, lorsque la veille, après notre conversation dans la voiture, elle avoit voulu prendre mon parti contre lui, qui entassoit les injures et les termes de mépris sur mon compte. Il lui avoit recommandé de ne rien laisser percer auprès de moi, sur son chagrin, sous peine des traitemens les plus rigoureux; et il y avoit ajouté des menaces contre ma vie. Il avoit annoncé qu'il seroit absent jusqu'au lendemain à dîner.

A la vue des transports que je ne pouvois

Digitized by Google

plus contenir, Henriette me supplia de réfléchir aux conséquences pour elle et pour moi, d'un duel avec Smith. Pour la soulager, j'eus l'air de croire qu'il valoit mieux en effet renvoyer l'explication que je voulois avoir avec son mari. Elle se retira avant l'heure où Smith devoit rentrer, afin de lui dire que je ne pouvois pas dîner chez eux. Aussitôt qu'elle fut sortie, je renvoyai le messager, qui étoit déjà allé inutilement le matin. Je lui remis la même lettre, avec ordre d'attendre Mr. Smith dans la rue, et de la lui donner en main propre.

J'étois trop agité pour regarder ce que contenoit la caisse. Je m'en rapportois à ma sœur pour les préparatifs des funérailles de mon père. Le sentiment de la vengeance me dominoit complétement. Je me promenois à grands pas dans ma chambre, en me représentant le scélérat expirant sous mes coups. Cependant les heures s'écouloient, et mon messager ne revenoit point. Le jour baissoit lorsque je le vis traverser la cour, une lettre à la main. Je crus que c'étoit la réponse; mais il me rapportoit la lettre que je lui avois remise. Il avoit inutilement attendu tout le jour; et il me dit que ma sœur étoit dans une extrême inquiétude sur ce retard. Ne pouvant y tenir plus long-

Digitized by Google

temps, je pris mes pistolets sous mon manteau, et je me rendis chez elle. Je la trouvai dans les larmes. On me dit que les deux domestiques Français de Smith étoient avec lui; je commençai à soupçonner qu'il avoit abandonné sa femme et son enfant. La crainte de tout ce qui pouvoit résulter pour ma sœur, de cette désertion, et des précautions qu'un pareil scélérat n'avoit sans doute pas manqué de prendre pour cacher sa fortune, calma la fureur de vengeance que je ressentois. Les fortes passions sont tellement aveugles, que je n'avois point réfléchi que la mort de Smith priveroit ma sœur de toute possibilité de recouvrer ses droits; au lieu que les loix d'Angleterre obligent un mari à assurer l'existence de sa femme.

A neuf heures du soir, je pris le parti d'aller aux informations dans l'auberge où il louoit ordinairement ses chevaux. Il ne me resta plus aucun doute, le postillon qui l'avoit conduit au premier relais sur la route du nord, me dit qu'il avoit pris des chevaux pour Braga, et s'étoit disposé à courir toute la nuit. Ma sœur soutint cette épreuve avec courage. L'idée d'être affranchie de la présence d'un homme dont elle avoit appris à connoître la noirceur, étoit une sorte de soulagement. Nous cherchames inutilement dans toute la maison

s'il n'y auroit point quelque lettre de lui. Il avoit emporté tout ce qui avoit quelque valeur. Les secousses que j'avois éprouvées étoient trop fortes pour moi. Je me sentis saisi d'un violent mal de tête, d'un accablement extrême. Une fièvre ardente se manifesta, et je fus pendant dix jours dans le délire. Quand je revins à moi, ma sœur faisoit auprès de mon lit l'office de garde malade. Elle me dit que Smith avoit tiré des mains de son banquier jusqu'au dernier shelling, et s'étoit embarqué à la Corogne pour Bordeaux. J'appris aussi que le lendemain du jour de la mort de mon père, Seraphine étoit partie pour la campagne avec son mari.

Le remords que me donnoit ma conduite envers Fanny, et toutes les réflexions douloureuses qui m'assaillirent pendant ma convalescence, en retardèrent beaucoup le progrès. J'avouai tous mes torts à ma sœur, et je lui montrai le plus ardent desir de les réparer. Henriette adoucit un peu l'amertume de mon chagrin, en m'assurant que Fanny, telle que je la lui dépeignois, me traiteroit avec indulgence, et s'estimeroit heureuse de me retrouver corrigé par d'aussi terribles leçons. Je me le persuadai, car j'avois besoin de le croire. Fanny reprenoit ses droits sur mon cœur à me-

Digitized by Google

sure que les prestiges d'un amour coupable se dissipoient. L'idée de mes enfans vint m'occuper aussi avec force ; et je me sentis une extrême impatience de me trouver sous les berceaux de l'Elysée de Melford. Mais pourquoi étois-je depuis si long-temps sans nouvelles de Fanny ? je ne savois comment m'expliquer ce silence ; il y avoit des momens, où les craintes les plus sinistres s'emparoient de moi.

Ma sœur étoit aussi impatiente que moi, de quitter le Portugal. Mais le triste état des affaires de mon père, mettoit obstacle à notre départ. Nous n'avions pas trouvé dans sa caisse, de quoi payer ses dettes à Oporto. Un négociant Anglais, qui étoit ami de mon père, eut la générosité de venir à notre secours. Il nous prêta 500 liv. sterl. pour liquider les dettes, et nous donner la possibilité de partir. Il conseilla à ma sœur de s'adresser, aussitôt qu'elle seroit à Londres, au banquier de Smith, pour trouver sa trace, et obtenir les avantages pécuniaires auxquels les loix d'Angleterre lui donnoient droit.

Pendant la traversée, nous nous consolâmes mutuellement, par l'espérance de la vie d'innocence et de paix dont nous devions jouir ensemble à Melford. A mesure que la distance

Digitized by Google

qui me séparoit de Fanny diminuoit, je sentois renaître tous mes sentimens pour elle, et mon impatience s'accroître. Avec quelle émotion délicieuse, ne revis-je pas les rivages de l'Angleterre! Lorsque notre vaisseau entra avec la marée, dans la rivière d'Avon, je me sentis touché jusqu'aux larmes. Lorsqu'avant d'arriver à Bristol, nous passames devant le quai des eaux, j'examinai toutes les physionomies des femmes, avec l'idée que Fanny pourroit y être; et je me reprochai de ne l'avoir point prévenue de mon arrivée, puisque, avec cette précaution, j'aurois pu la revoir quelques heures plus tôt. Dès que j'eus établi ma sœur et son enfant dans l'auberge de Bristol, je partis pour aller joindre Fanny, en promettant de la ramener à Bristol, le lendemain. Je résolus d'arriver jusqu'à Melford, s'il étoit possible, sans que personne soupçonnât que je fusse en Angleterre. Je me faisois un plaisir inexprimable d'aller surprendre Fanny dans sa chaumière même. Je fis la route jusques près de Thornbury en chaise de poste. Je répétois sans cesse au postillon de presser ses chevaux, et leur allure me paroissoit toujours trop lente. Quand nous fumes près de Thornbury, je pris la traverse pour éviter la ville, et je descendis à une barrière, sur le sentier même qui

Digitized by Google

conduit à Melford. Quand je descendis de ma chaise, j'étois tellement agité et préoccupé, que je ne pouvois pas seulement faire le compte du postillon. Je m'acheminai seul le long du sentier. Ce fut alors que les émotions et les souvenirs se pressèrent et se succédèrent. Il y avoit plus d'un an que j'étois absent, et tous les objets m'étoient aussi présens que si je les eusse quittés de la veille. Je reconnus l'endroit où, pour la première fois, Fanny s'étoit offerte à mes regards; et celui où j'avois combattu pour elle; et celui où elle avoit essuyé de sa main le sang de mes blessures; et enfin, le lieu où j'avois reçu l'aveu de ses sentimens, et où j'avois scellé de mes lèvres le serment de l'aimer toujours. . . . Y avois-je manqué, à ce serment? je me le demandois, et ne pouvois le croire. Mon aventure du Portugal ne me paroissoit plus qu'un mauvais rêve; c'étoit l'effet d'une fatalité aveugle qui m'avoit entraîné. Mon cœur n'avoit eu aucune part à mes égaremens; mon imagination seule avoit été séduite. Ingénieux à excuser mes torts, je comptois sur une indulgence que je me promettois bien de mériter par des aveux sans réserve, et par une tendresse sans bornes.

Le soleil baissoit. C'étoit une belle soirée d'été. Une brise légère tempéroit la chaleur.

Digitized by Google

Déjà, j'entrevoyois au milieu d'une masse d'arbres, sur le penchant de la charmante colline de Melford, l'habitation où j'allois me réunir aux objets les plus chers de mes affections. Je voulois presser le pas; mais je pouvois à peine respirer, et j'étois forcé de m'arrêter de temps en temps. Oh! quelles émotions! comme le cœur me battoit d'impatience et de joie!....

La cloche de l'église vint frapper mon oreille; J'en fus singuliérement ému. C'étoit les mêmes sons qui m'avoient appelé à l'autel: comment les entendre sans tressaillir! Tous les souvenirs tendres, toutes les images nuptiales, se pressèrent à-la-fois dans mon imagination et dans mon cœur; et je sentis mes joues se mouiller de larmes.

Lorsque je fus sur une petite éminence, je découvris l'église. Les paroissiens étoient occupés d'une cérémonie funèbre. Cela m'expliqua ce qui commençoit à m'étonner, c'étoit de n'avoir rencontré aucun des villageois sur la route, ou dans les champs voisins de Melford. Le contraste d'un convoi de sépulture, avec les douces espérances dont mon cœur étoit plein, me frappa de tristesse. Le retour des sons de la cloche également espacés avoit quelque chose de solemnel et d'imposant, dont jusqu'à ce moment je n'avois ja-

Digitized by Google

mais éprouvé l'effet, dans des circonstances semblables.

En remarquant la réunion générale des habitans, et l'affliction dont ils donnoient des marques, je craignis que le respectable Pasteur lui-même ne fût l'objet de leurs regrets. Sûr de trouver Fanny dans cette foule, et ne pouvant commander à mon impatience, je m'approchai du convoi. Au moment où le cercueil entroit dans l'église par la grande porte, je me trouvois assez près pour distinguer les personnes que je connoissois. Ne voyant ni Cowsel ni Fanny, je compris qu'ils étoient déjà dans l'église. Je me hâtai de faire le tour, pour entrer par la petite porte. Là, je trouvai un jeune homme que je connoissois. Je lui demandois si c'étoit le Pasteur du lieu qui étoit mort. Il me fixa d'un air étonné, et s'éloigna sans répondre. Un frisson parcourut mes veines. J'entrai dans l'église tout troublé. Le vénérable Grey, le Pasteur de la paroisse, étoit en chaire. On prioit. Dès qu'on s'apperçut de ma présence, tous les yeux se tournèrent vers moi. Un mélange d'étonnement et de consternation étoit dans tous les regards. Le vieux Cowsel, son fils, et sa fille, étoient auprès du cercueil. Je cherchois partout Fanny, et ne la découvrois point. La plus terrible de tou-

Digitized by Google

tes les pensées entra dans mon cœur. . . . Je m'élançai au travers de la foule, jusques devant la chaire; et saisissant le bras de Cowsel, je lui dis : « où est Fanny ? » — Ses sanglots me répondirent. . . . . Je vis la vérité dans toute son horreur. Un délire furieux s'empara de moi. Je crois que je me précipitai sur le cercueil. Je perdis connoissance. Les derniers mots dont j'ai le souvenir, et qui retentissent encore à mon oreille, furent ceux du Pasteur, qui répétoit d'une voix forte : « Qu'on écarte ce malheureux ! . . . . »

Digitized by Google

ÉCONOMIE POLITIQUE.

AN ESSAI ON THE PRINCIPLE OF POPULATION, etc. C'est à-dire, Essai sur le principe de population, ou exposé des effets passés et présens de l'action de cette cause sur le bonheur du genre humain, suivi de quelques recherches relatives à l'espérance de guérir ou d'adoucir les maux qu'elle entraîne. Nouvelle édition considérablement augmentée, par T. R. MALTHUS. Londres 1803. Un Vol. *in*-4°. de 610 pages.

(*Troisième extrait. Voy. p.* 285 *de ce vol.*)

CHAPITRE VI.

Des obstacles à la population chez les anciens habitans du nord de l'Europe.

L'HISTOIRE des premières migrations et des premiers établissemens des hommes, ainsi que des motifs qui les ont produits, jetteroit un grand jour sur notre sujet, et feroit voir d'une manière frappante cette tendance continuelle de notre espèce à s'accroître au-delà de ses moyens de subsistance. Sans l'action de

Digitized by Google

cette loi, on auroit peine à comprendre que la terre eût pu se peupler. L'état naturel de l'homme n'est pas un état d'activité, mais de paresse et de repos. Il n'a pas fallu moins pour l'en faire sortir que l'aiguillon pressant de la nécessité: quoiqu'ensuite l'habitude et des associations d'idées aient dû maintenir l'esprit d'entreprise, et l'unir au goût des combats et à la passion de la gloire.

Nous lisons qu'Abraham et Loth avoient tant de troupeaux que la terre où ils vivoient ne pouvoit plus les contenir. Il y eut entre leurs bergers quelques escarmouches. Abraham proposa à Loth de se séparer, et lui dit: « La » terre entière n'est-elle pas devant toi? Si tu » veux prendre à la gauche, je prendrai à la » droite; si tu pars du côté droit, j'irai à gau» che (1).»

Cette simple proposition est un exemple fort clair de l'action de ce principe qui tend à répandre la population sur toute la face de la terre, et qui, dans la suite des temps, a contraint les moins heureux de ses habitans à chercher dans les déserts brûlans de l'Asie et de l'Afrique, ou dans les régions glacées de la Sibérie et du nord de l'Amérique, les foibles moyens de subsistance qui leur manquoient ailleurs.

(1) *Genèse*, chap. 13.

Digitized by Google

Les premiers émigrans ne rencontrèrent d'autres obstacles que ceux qui pouvoient naître de la nature du pays nouveau où ils alloient s'établir; mais lorsque la terre fut peuplée en grande partie, quoique cette population fût foible partout, les premiers possesseurs de chaque district ne l'abandonnèrent pas sans combat aux nouveaux venus, et ceux qui occupoient les parties centrales furent obligés de les déplacer de vive force, ou de leur demander le passage, source de querelles et de guerres toujours renaissantes.

Il paroît que les latitudes moyennes d'Europe et d'Asie ont été très-anciennement occupées par des peuples pasteurs. C'est l'opinion de Thucydide, que de son temps les États civilisés de l'Europe n'auroient point pu résister aux forces réunies des Scythes. Cependant, il est impossible qu'un pays tout en pâturages nourrisse autant d'habitans que si ses terres sont mises au labour. Qu'est-ce donc qui rend les peuples pasteurs si redoutables? C'est la faculté qu'ils ont de se mouvoir en masse, et la nécessité d'exercer souvent cette faculté pour changer de pâturages. Or une tribu qui est riche en troupeaux, abonde en subsistances. Elle peut dans un besoin, manger après les élèves les bêtes qui font ses capitaux. Les femmes chez ces nations vivent mieux que chez

Digitized by Google

les peuples chasseurs, et par là même y sont plus fécondes. Les hommes, fiers de leurs forces réunies, et de la facilité de pourvoir à tous leurs besoins en renouvelant leurs pâturages, craignent probablement assez peu la charge d'une famille. Toutes ces causes combinées ne peuvent manquer de produire un grand accroissement de population. C'est donc surtout chez les peuples pasteurs que doit se faire sentir le besoin de sortir des limites du pays, et que les migrations doivent être fréquentes. Ils se répandent sur un vaste sol. Ceux que presse la faim forment des colonies, et peuplent insensiblement les régions désertes qui les entourent. Bientôt, animés d'une nouvelle ardeur, ils attaquent et délogent les peuples paisibles. Sollicités par l'état de détresse où les réduit une population excédente, enflammés d'espérances, avides de hasards, ces belliqueux avanturiers doivent semer l'épouvante chez les nations livrées à la culture, et qui, fixées dans leurs demeures, ont acquis des goûts et des habitudes tout opposées. Ou s'ils viennent à se heurter entr'eux, pour se déposséder mutuellement des lieux qu'ils habitent, cette lutte doit se changer en une guerre d'extermination.

Plusieurs tribus sans doute ont été détruites de la sorte. Plusieurs ont péri par la faim

Digitized by Google

ou par les maux qu'entraînent de telles entreprises. D'autres, plus heureuses, ont réussi à former de nouveaux établissemens, qui sont devenus un centre d'où sont sortis d'autres essaims. Sans doute ces colonies restèrent quelque temps fidèles à leur métropole, mais bientôt les liens s'affoiblirent et, selon leurs intérêts ou les circonstances, elles formèrent des nations amies ou ennemies.

La perte immense d'hommes qu'entraînoit cette lutte, fondée sur le besoin de place et de nourriture, étoit plus que compensée par la force prédominante du principe de population, qui, chez des nations sans cesse en mouvement sur leur propre sol, n'étoit point troublé par ces migrations extraordinaires. L'espérance d'améliorer leur état, la perspective du pillage, la faculté, pour dernière ressource, de vendre leurs enfans comme esclaves, se joignoient à l'insouciance naturelle aux peuples voisins de l'état sauvage, pour accroître la population, que la guerre et la famine venoient ensuite réduire dans ses justes bornes.

Les tribus placées sur un sol fertile, bien qu'elles ne pussent s'y maintenir que par de continuels combats, ne laissoient pas de multiplier en proportion de leurs moyens de subsistance: jusqu'à-ce qu'enfin toute l'étendue du territoire, qui s'étend des derniers confins

Digitized by Google

de la Chine jusqu'aux rivages de la mer Baltique, ait été peuplée de cette race de Barbares, braves, robustes, entreprenans, endurcis aux plus durs travaux, qui faisoit de la guerre ses délices (1). Aussi long-temps que les divers Gouvernemens fixés en Europe et en Asie, ont été capables, par leur nombre et leur habileté, d'opposer une barrière impénétrable à ces hordes destructives; celles-ci ont été condamnées à consumer dans leurs querelles mutuelles toute leur population excédente. Mais lorsque la foiblesse des Gouvernemens fixés sur le sol, ou la force de quelques hordes errantes et bien unies, changea ces rapports, l'orage vint fondre sur les plus belles provinces de l'univers. La Chine, la Perse, l'Egypte et l'Italie ont été à différentes périodes submergées par ce déluge de barbares.

La chûte de l'Empire Romain est un exem-

(1) Les diverses ramifications, les divisions, les guerres de cette grande nation tartare, sont soigneusement décrits dans l'histoire généalogique des Tartares, par le Khan Abul Ghazzi (traduite de français en anglais, en 2 vol. 8°.) Mais dans cette histoire, comme dans les autres, on trouve bien exposés, quelquefois même fort en détail, les motifs de quelques princes ou chefs, dans leurs projets ambitieux; et on n'y trouve point malheureusement ceux qui ont poussé tant d'hommes à les suivre et à s'enrôler volontairement sous leurs étendarts. (A)

Digitized by Google

ple bien connu qui confirme et éclaircit l'exposé que nous venons de faire. Long-temps les peuples pasteurs de l'Europe septentrionale furent contenus par la force des armes et par la terreur du nom romain. L'irruption formidable des Cimbres, célèbre par la destruction de quatre armées consulaires, fut enfin arrêtée dans son cours victorieux par Marius; et les Barbares apprirent par la plus complète extermination de cette puissante colonie, à mettre des bornes à leur témérité (1). Les noms de Jules-César, de Drusus, de Tibère et de Germanicus, gravés dans leur souvenir en caractères de sang, entretinrent chez eux la crainte de franchir la limite du territoire de l'Empire: mais Rome triompha d'eux, sans les vaincre (2). Leurs armées et leurs colonies furent taillées en pièces, ou forcées de regagner leurs domiciles: mais la vigueur des Germains n'en fut point abattue, et cette nation indomptable parut toujours prête à fournir des guerriers pour de nouvelles entreprises. Les foibles règnes de Decius, de Gallus, d'Emilius, de Valérien, et de Gallien, ouvrirent l'Empire aux Barbares. Les Goths, qui en peu

(1) TACIT. *de mor. Germ. S.* 37.
(2) *Id.* S. 37.

Digitized by Google

d'années s'étoient répandus, à ce qu'on croit, de la Scandinavie aux bords du Pont-Euxin, séduits par l'appat d'un tribut annuel, consentirent à retirer leurs troupes victorieuses. Mais à peine le secret de la foiblesse et de la richesse des Romains fut-il connu, que de nouveaux essaims sortis du nord vinrent exercer leurs ravages sur les frontières de l'Empire et portèrent la terreur jusqu'aux portes de Rome (1). Les Francs, les Allemands, les Goths, et diverses tribus moins considérables comprises sous ces dénominations, fondirent comme un torrent, et dirigèrent leurs attaques sur divers points. Leurs brigandages et leurs rapines détruisirent les récoltes et firent périr avec elles l'espérance des cultivateurs. Une famine longue et générale fut suivie d'une peste qui, pendant un espace de quinze années, dépeupla les villes et les provinces Romaines. Si l'on peut en juger par quelques pertes locales, on est fondé à croire que la moitié de l'espèce humaine fut enlevée par ces trois fléaux réunis de la guerre, de la peste et de la famine (2). Cependant des flots de Barbares continuoient par intervalles à se répandre sur ces provinces épuisées; et les successeurs des

(1) Gibbon. Vol. I. Ch. 10.

(2) *Ibid.*

Digitized by Google

foibles Princes que j'ai nommés eurent à soutenir des travaux comparables à ceux d'Hercule, pour résister au choc de ces hordes impétueuses et retarder la chûte de l'Empire. En l'an 250, et les années suivantes, les Goths renouvelèrent leurs ravages par mer et par terre, avec des succès variés, et finirent par perdre presqu'en totalité leurs armées avantureuses (1): ce qui n'empêcha pas qu'en l'année 269, ils ne fissent sortir de leur sein un peuple immense d'émigrans, composé d'hommes, de femmes et d'enfans, cherchant un lieu pour s'établir (2). Ce corps formidable, composé d'abord, dit-on, de 320 000 Barbares (3), fut finalement détruit et dispersé par la prudence et la vigueur de Claude. Son successeur Aurélien, arrêta et battit de nouvelles troupes du même nom qui sortoient de l'Ukraine. Il conclut avec eux une paix, dont une des conditions fut qu'il retireroit les armées romaines de la Dacie, et qu'il céderoit cette grande province aux Goths et aux Vandales (4). Une nouvelle invasion des Allemands menaça peu après la capitale de l'Empire. Trois grandes et san-

(1) *Ibid.*
(2) Vol. II. Ch. 2.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.* Année 270.

Digitized by Google

glantes batailles furent livrées par Aurélien avant que l'Italie pût être délivrée et ces Barbares exterminés (1).

La fermeté d'Aurélien croisa de tous côtés les entreprises de ce genre. Après sa mort elles semblèrent renaître avec une nouvelle fureur. Mais l'activité de Probus y mit obstacle. Pour délivrer la Gaule seule des Germains qui l'avoient envahie, il lui fallut, à ce qu'on assure, immoler plus de quatre cent mille barbares (2). L'Empereur victorieux profitant de ses avantages, pénétra dans la Germanie. Les chefs de cette contrée, étonnés par sa présence, découragés et épuisés par le mauvais succès de l'émigration qu'ils avoient favorisée, se soumirent à toutes les conditions que Probus voulut leur imposer (3). Ce même Empereur, et ensuite Dioclétien (4) adoptèrent le système de recruter les provinces épuisées de l'Empire, en cédant des terres aux Barbares ou prisonniers ou fugitifs, disposant ainsi de ce nombre d'hommes superflus, de la manière la moins nuisible pour l'Etat. Mais de semblables co-

(1) *Ibid.*
(2) Vol. II. Chap. 12.
(3) *Ibid.* An. 277.
(4) *Ibid.* Chap. 13. An. 299.

Digitized by Google

lonies ne furent pas suffisantes pour servir d'asyle à la population excédente des peuples du nord. La fougue des barbares se montrant toujours indomptée, secoua plus d'une fois le joug, et l'on ne réussit pas toujours à les soumettre aux travaux de l'agriculture (1). Le règne vigoureux de Dioclétien contint cependant ces peuples et les força à respecter les frontières de l'Empire. Resserrés dans leurs propres limites, les Goths, les Vandales, les Gépides, les Bourguignons, et les Allemands tournèrent leur activité contre eux-mêmes, et se battirent constamment entr'eux, laissant jouir les provinces romaines d'un long repos, et leur offrant un sanglant spectacle, dont l'issue, quelle qu'elle pût être, tendoit à les défaire d'un redoutable ennemi (2).

Sous Constantin, les Goths recommencèrent à se faire craindre. Une longue paix avoit renouvelé leurs forces, et une génération succédant à l'autre, ils avoient perdu la mémoire de leurs anciennes catastrophes (3). Deux guerres successives en firent périr un grand nombre. Vaincus de toutes parts, ils se réfugièrent dans les montagnes. On estime

(1) Vol. II. Ch. 12.
(2) Chap. 13.
(3) Chap. 14. An. 322.

Digitized by Google

que dans le cours d'une seule campagne le froid et la faim en emportèrent plus de cent mille (1). Constantin adopta le plan de Probus et des successeurs de ce Prince sage et belliqueux. Il accorda des terres aux Barbares qui, chassés de leur propre pays, vinrent en supplians lui en demander. Vers la fin de son règne, il en fit assigner (dans les provinces de Pannonie, de Thrace, de Macédoine et d'Italie) autant qu'il en falloit pour la demeure et la subsistance d'un corps de trois cent mille Sarmates (2).

De nouveaux essaims de Francs et d'Allemands vinrent exercer la valeur de Julien: sortis des forêts de la Germanie à la faveur des guerres civiles, sous le règne de Constantin, ces peuples s'étoient établis dans la Gaule, où leurs dévastations s'étendirent beaucoup plus loin que leurs conquêtes (3). Détruits ou repoussés partout, ils furent poursuivis, dans le cours de cinq expéditions successives, jusques dans le pays dont ils étoient sortis (4). Julien n'eut qu'à se présenter pour vaincre. Et dans la Germanie,

(1) Vol. III. Ch. 18. Ann. 332.
(2) *Ibid.*
(3) Vol. III. Ch. 19. An. 356.
(4) *Ibid.* et Vol. IV. Ch. 22 depuis l'année 357 jusqu'à 359.

Digitized by Google

au sein de cette ruche, dont les nombreux essaims étoient depuis si long-temps la terreur de l'Univers, le plus grand obstacle qu'il rencontra furent des routes presqu'impraticables, et de vastes forêts désertes (1).

Quoiqu'ainsi subjuguée et abattue par les armes victorieuses de Julien, cette hydre en peu d'années montra de nouvelles têtes. Il ne fallut pas moins que le génie de Valentinien, son courage et sa vigilance, pour protéger les peuples soumis à sa domination, contre les diverses erruptions des Allemands, des Bourguignons, des Saxons, des Goths, des Quades, et des Sarmates (2).

Enfin, le sort de Rome fut décidé par une irrésistible émigration des Huns, venant de l'est et du nord, qui précipita sur l'Empire la masse entière des Goths (3). Ce poids énorme pressant les nations de la Germanie, les engagea, à ce qu'il semble, à céder leurs forêts et leurs terres marécageuses aux fugitifs de Sarmatie, ou du moins à répandre leur population excédente sur les provinces Romaines (4). Quatre cent mille

(1) Vol. IV. Ch. 22, et Vol. III. Ch. 19.
(2) Vol. IV. Ch. 25. De 364 à 375.
(3) Vol. IV. Ch. 26. Ann. 376.
(4) Vol. V. Ch. 30.

Digitized by Google

émigrans sortirent de ces mêmes côtes de la Baltique, qui au temps de la République, avoient fourni ces innombrables armées de Cimbres et de Tentons auxquelles elle eut peine à résister (1).

Lorsque la guerre et la famine eurent détruit cette troupe entreprenante, d'autres lui succédèrent. Les Suèves, les Vandales, les Alains, les Bourguignons passèrent le Rhin sans retour (2). Les premiers conquérans furent chassés ou exterminés par ceux qui vinrent après eux, des nuées de barbares parurent s'amasser dans toute la partie septentrionale de notre hémisphère. Portant avec elles les ténèbres et l'épouvante, elles se répandirent sous le beau ciel de l'Italie, et plongèrent tout l'occident dans la plus profonde obscurité.

Deux siècles après que les Goths eurent passé le Danube, des barbares de noms divers avoient pris et pillé la Thrace, la Pannonie, la Gaule, la Bretagne, l'Espagne, l'Afrique, et l'Italie (3). Les plus horribles dévastations, et une incroyable destruction de l'espèce humaine accompagnèrent ces ra-

(1) Ann. 406.

(2) *Ibid.*

(3) ROBERTSON, Charles V. Vol. I. Sect. 1.

Digitized by Google

pides conquêtes : La famine et la peste, qui marchent toujours à la suite de ces guerres furieuses, dévastèrent l'Europe entière. Les historiens du temps, témoins de ces scènes de désolation, ne trouvent point d'expressions pour les décrire. Mais à défaut du langage, les faits et les changemens survenus dans cette partie du monde peuvent nous en donner une idée (1). Tant de tragiques événemens, ces maux si longs, et si profondément sentis dans les plus beaux pays de la terre, tous ces bouleversemens, tous ces grands effets qui nous frappent et qui étonnent l'imagination, peuvent être rapportés à une cause fort simple, la supériorité du principe de population sur les moyens de subsistance.

Machiavel, au commencement de son histoire de Florence, s'exprime ainsi. « Les » peuples qui habitent les parties septentrio- » nales entre le Rhin et le Danube, vivant » dans un climat sain et favorable à la mul- » tiplication de l'espèce, s'accroissent souvent » au point de forcer des troupes nombreuses » à sortir de leur sein, et à quitter leur pays » natal pour chercher de nouvelles habita- » tions. Lorsqu'une de ces provinces est de- » venue trop peuplée et tend à se soulager

(1) *Ibid.*

Digitized by Google

»du fardeau qui la presse, voici la manière »dont la chose s'exécute. On commence par »diviser toute la nation en trois parties, en»tre lesquelles on répartit également la no»blesse et le peuple, les pauvres et les ri»ches. Ensuite ils tirent au sort, et la por»tion à qui le lot est échu, sort du pays et »va chercher fortune, laissant les deux autres »plus à l'aise et en liberté de vivre commodé»ment chez eux. Ce furent ces émigrations »qui causèrent la chûte de l'Empire Ro»main (1). » Gibbon pense que Machiavel a représenté ces migrations comme plus régulièrement concertées qu'elles ne l'étoient réellement (2) : mais il me paroît probable que cette description

(1) *Istorie Fiorentine*, L. I.

(2) GIBBON, Vol. I. ch. IX. Paul Diacre de qui l'on suppose que Machiavel a emprunté cette description, s'exprime ainsi : *Septentrionalis plaga, quanto ab astu solis remota est, et nivali frigore gelida, tanto salubrior corporibus hominum et propagandis gentibus magis coaptata, sicut e contrario, omnis meridiana regio, quo solis est fervori vicinior, eo morbis est abundantior, et educandis minus apta mortalibus. . . . . Multæque quoque ex ea, eo quod tantas mortalium turmas germinat, quantas alere vix sufficit, sæpe gentes egressæ sunt, quæ non solum partes Asiæ sed etiam maxime sibi contiguam Europam afflixere* (De gestis Longobardorum, Liv. I. cap. 1.) — *Intra hanc ergo constituti populi, dum in tantam multitudinem pullulassent,*

Digitized by Google

description est assez fidèle : et je présume que c'étoit en conséquence de ces dispositions prévues, que les Germains avoient défendu, par une loi expresse, mentionnée par César et par Tacite, que les terres cultivées fussent possédées plus d'un an par les mêmes propriétaires (1). Le motif de cette loi qu'allègue César, semble insuffisant, mais si on lui ajoute celui dont je parle, c'est à-dire, la perspective d'une émigration ordonnée selon les formes décrites par Machiavel, la loi sera pleinement justifiée, et la raison donnée par César acquerra une nouvelle force. Cette raison est la crainte, qu'avoient ces peuples que quelques-uns d'entr'eux, en vivant long-temps sur le même sol, ne finissent par échanger les travaux de la guerre contre ceux de l'agriculture (2).

---

ut jam simul habitare non valerent, in tres (ut fertur) partes omnem catervam dividentes, quænam ex illis patriam esset relicturæ, ut novas sedes exquirerent, sorte disquirunt. Igitur ea pars, cui sors dedit genitale solum excedere, exteraque arva sectari, constitutis supra se duobus ducibus, Ibore scilicet et Agione, qui et Germani erant, et juvenili ætate floridi; ceterisque præstantiores, ad exquirendas quas possint incolere terras, sedesque statuere, valedicentes suis simul et patriæ, iter arripiunt. (Cap. 2.) (A)

(1) *De bello Gallico* 6. 22. *De mor. Germ.* S. 26

(2) *De bello Gallico* 6. 22.

Digitized by Google

Gibbon, d'accord en cela avec Hume et Robertson, rejette avec raison la supposition, si peu probable, que les habitans du nord fussent autrefois beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui (1) : mais il se croit obligé en même temps de nier la forte tendance à s'accroître chez ces nations septentrionales (2) ; comme si ces deux faits étoient nécessairement liés. Cependant il conviendroit de distinguer toujours soigneusement une population excédente, d'une population très-grande. Les montagnes d'Ecosse ne sont probablement pas moins surchargées d'un excès de population, que ne peut l'être toute autre partie de la Grande-Bretagne. Ce seroit sans doute une absurdité palpable de soutenir que le nord de l'Europe, couvert comme il l'étoit autrefois, d'immenses forêts, habité par une race de bergers qui vivoient principalement du produit de leurs troupeaux (3), fût alors plus peuplé, qu'il ne l'est dans l'état auquel il est parvenu aujourd'hui. Et toutefois, les faits qui nous ont été transmis sur la décadence et la chûte de l'Empire Romain, la simple esquisse même que j'en ai tracée, nous

(1) GIBBON. Vol. I. ch. 9.

(2) *Ibid.*

(3) TACIT. *de mor. German.* S. 5. CÆSAR *de bello Gallico* 6. 22.

Digitized by Google

forcent de reconnoître chez ces peuples la tendance la plus manifeste à s'accroître, et une grande facilité à réparer les pertes qu'éprouvoit leur population.

Depuis la première irruption des Cimbres, jusqu'à la ruine finale de l'Empire d'Occident, les efforts des peuples Germains pour fonder des colonies et pour exercer le pillage autour d'elles, ne furent jamais suspendu (1). Le nombre de ceux qui, pendant cette période, périrent par la guerre et par la famine, est presqu'incalculable, et tel qu'il n'est pas possible de concevoir qu'une nation foiblement peuplée ait supporté de telles pertes, à moins qu'un pouvoir supérieur n'ait pu les réparer.

Gibbon décrit les travaux de Valentinien pour assurer contre les Germains, la frontière des Gaules; c'étoit, dit-il, un ennemi dont les forces étoient constamment renouvelées par un torrent d'intrépides volontaires qui descendoient des régions les plus reculées du nord (2). Une facile adoption des étrangers étoit probablement, ajoute-t-il, la méthode employée par quelques nations de la Germanie pour se

(1) César trouva dans la Gaule une colonie formidable, (dont le chef étoit Arioviste), et la crainte généralement répandue de voir en peu d'années tous les Germains passer le Rhin. *De bell. Gall.* 1. 31. (A)

(2) GIBBON. Vol. IV. ch. 25.

Digitized by Google

recruter si promptement après de sanglantes défaites (1). Mais cette explication ne fait que reculer la difficulté. Elle place la terre sur une tortue, sans nous apprendre sur quoi la tortue repose. Nous pouvons toujours demander quel étoit cet intarissable réservoir du nord, d'où sortoit sans cesse un torrent d'intrépides guerriers ? Je ne pense pas qu'on puisse admettre la solution que Montesquieu a donnée de ce grand problème.

« Ces essaims de Barbares, dit-il, qui sortirent autrefois du nord, ne paroissent plus » aujourd'hui. » Voici la raison qu'il en donne. « Les violences des Romains avoient fait retirer les peuples du midi au nord : tandis que » la force qui les contenoit subsista, ils y restèrent ; quand elle fut affoiblie, ils se répandirent de toutes parts.

« La même chose arriva quelques siècles » après. Les conquêtes de Charlemagne et ses » tyrannies avoient une seconde fois fait reculer les peuples du midi au nord : sitôt que » cet Empire fut affoibli, ils se portèrent une » seconde fois du nord au midi. Et si aujourd'hui un Prince faisoit en Europe les mêmes » ravages, les nations repoussées dans le nord, » *adossées aux limites de l'univers*, y tiendroient » ferme jusqu'au moment qu'elles inonderoient

(1) *Ibid.*

Digitized by Google

» et conquéreroient l'Europe une troisième » fois. » Dans une note l'auteur observe que « l'on voit à quoi se réduit la fameuse ques- » tion : *Pourquoi le Nord n'est-il plus si peu- » plé qu'autrefois* (1) ? »

Si la question, ou plutôt, si la réponse à la question, se réduit à ce point, c'est un vrai miracle qu'elle présente. Car à moins d'imaginer quelque moyen surnaturel de subsistance, comment ces nations accumulées dans des régions stériles, y ont-elles pu vivre pendant une période aussi longue que la durée de l'Empire Romain ? c'est ce qu'il n'est pas facile de concevoir. On a même quelque peine à s'empêcher de sourire en se représentant ces nuées d'hommes s'arrêtant fièrement aux bornes de l'Univers et y vivant d'air et de glace, sans doute pendant le cours de plusieurs siecles, jusqu'à-ce qu'il leur fût permis de regagner leurs domiciles, pour y trouver une nourriture plus substantielle.

Toute la difficulté disparoîtra, si nous appliquons aux nations de l'ancienne Germanie un fait bien observé en Amérique et généralement connu : je veux dire, si nous supposons, que lorsque la guerre et la famine n'y mettoient point d'obstacles, leur

(1) *Grandeur et décadence des Romains*, Ch. 16.

Digitized by Google

nombre croissoit au point de doubler en vingt-cinq ou trente ans. La convenance, et même la nécessité, de cette application résulte du tableau des mœurs des Germains tracé par la main de Tacite. Cet historien rapporte que ces peuples ne vivoient pas dans des villes, et que leurs établissemens n'étoient point trop rapprochés. Chacun, dit-il, entoure sa maison d'un espace libre (1). Cette précaution n'est pas seulement propre à mettre à l'abri des incendies, mais elle tend à prévenir les ravages des épidémies. Chaque homme, ajoute-t-il, n'épouse qu'une seule femme. Les nœuds du mariage sont sévérement respectés, les mœurs à cet égard, sont pures et dignes d'éloge (2). La chasteté dont ils s'honorent n'est point exposée aux séductions des spectacles ou des festins. L'adultère est rare et la prostitution sans excuse. Ni la beauté, ni la jeunesse, ni la fortune ne peuvent en couvrir la honte : car là on n'accueille pas le vice avec un sourire, et l'art de séduire ne prend pas le nom d'usage du monde. On regarde comme une action infâme d'exposer ses enfans ou de les livrer à la mort ; et chez ces peuples les mœurs ont plus de force que les lois n'en ont ailleurs (3). Chaque mère

(1) *De mor. Germ.* S. 16.
(2) *Ibid.* S. 18.
(3) S. 19.

Digitized by Google

allaite ses enfans, et ne les livre point à des nourrices et à des esclaves. Les jeunes gens des deux sexes, élevés dans une heureuse innocence, ne sont point amollis et énervés par de honteux plaisirs : et parvenus à l'âge auquel le mariage leur est permis, ils donnent la vie à des enfans forts et robustes comme eux. Plus la famille est étendue, plus la vieillesse est heureuse. Il n'y a qu'à perdre pour eux à vivre sans postérité (1).

Des mœurs si favorables à la population, jointes à cet esprit d'entreprise et d'émigration si propre à écarter la crainte du besoin, présentent l'image d'une société douée d'un principe d'accroissement irrésistible. Elles nous montrent l'intarissable source de ces armées et de ces colonies, dont l'Empire Romain eut à soutenir le choc, et sous lesquelles il succomba. Il n'est pas probable qu'en aucun temps la population de la Germanie aît subi de suite deux périodes de doublement, ou même une seule en vingt-cinq années. Leurs guerres perpétuelles, l'état peu avancé de leur agriculture, sur-tout l'étrange coutume adoptée par plusieurs tribus de s'entourer de déserts (2) s'opposoient absolument à un tel

(1) *Ibid.* S. 20.

(2) CÆSAR, *de bello Gall.* 6. 23.

Digitized by Google

accroissement. Sans doute à aucune époque le pays ne fut bien peuplé, quoique très-souvent il fût surchargé d'un excès de population. Leurs immenses forêts étoient réservées pour la chasse, presque toutes leurs terres découvertes étoient laissées en pâturages, une petite partie étoit imparfaitement cultivée : et lorsque le retour de la famine venoit les avertir de l'insuffisance de leurs moyens de subsistance, ils accusoient la stérilité de leur pays qui refusoit de nourrir la multitude de ses habitans (1). Mais au lieu de s'appliquer à éclaircir leurs forêts, à sécher leurs marais, à rendre leur sol capable de suffire à une population croissante, il étoit plus conforme à leurs habitudes martiales et à leur humeur impatiente, d'aller en d'autres climats chercher des vivres, du pillage et de la gloire (2). Tantôt ces hordes avanturières pénétrant, l'épée à la main, dans un pays incapable de leur résister, y formoient leur établissement, tantôt elles étoient détruites par des forces supérieures : quelquefois les Romains les incorporèrent dans leurs armées, ou les versèrent sur leur territoire : quelquefois aussi, après avoir sou-

(1) GIBBON. Vol. I. ch. 9.
(2) *Ibid.* ch. 10.

Digitized by Google

lagé leur pays par une longue absence, elles y retournoient chargées de dépouilles, prêtes, après s'être recrutées, à tenter de nouvelles expéditions. La succession des générations paroît avoir été très-rapide chez ces peuples. A peine une partie avoit-elle disparu, soit qu'elle eût fondé une colonie, soit qu'elle eût été moissonnée par la faux de la guerre et de la famine, qu'on voyoit aussitôt s'élever de nouveaux rejettons pour la remplacer.

En admettant cet ordre de choses, on sent qu'il est impossible que jamais le nord fût épuisé d'habitans. Lors donc que Robertson, dit en décrivant les calamités produites par ces invasions, qu'elles durèrent sans interruption jusqu'à-ce que le nord, à force d'envoyer de nouveaux essaims, se fût épuisé d'hommes, et ne pût plus fournir des instrumens de destruction (1); on s'apperçoit qu'il tombe précisément dans la même erreur, qu'il s'est appliqué plus haut à réfuter : je veux dire, qu'il parle des nations septentrionales comme ayant été réellement très-populeuses. En, effet comment en juger autrement si, à quelque époque déterminée, le nombre de leurs habitans a suffi, non-seulement

(1) *Charles V*. Vol. I. S. 1.

Digitized by Google

à tous les ravages de la guerre ; mais encore à peupler par leurs colonies la Thrace, la Pannonie, la Gaule, l'Espagne, l'Afrique, l'Italie et l'Angleterre, de manière à ne laisser même aucune trace des premiers habitans de quelques-unes de ces contrées ? Or cet historien lui-même suppose que ces divers pays ont été peuplés dans une période de deux cents ans (1). Et il est évident que de nouvelles générations s'élevèrent pendant cet intervalle de temps qui suffirent à réparer toutes les pertes occasionnées par ces fréquentes migrations.

La vraie cause qui les arrêta, fut l'impossibilité où ils se trouvèrent de pénétrer dans les lieux où ils avoient dessein de s'établir. Alors les pays de l'Europe les plus agréables à habiter étoient possédés par les descendans des tribus les plus braves et les plus entreprenantes des Germains. Il n'est pas probable qu'à une époque si peu éloignée de celle de leur départ, elles eussent tellement dégénéré de la vertu de leurs ancêtres, qu'elles fussent prêtes à se laisser faire la loi par des hordes moins nombreuses et moins instruites dans l'art de la guerre, quoique peut-être plus téméraires et plus féroces.

(1) *Ibid.*

Digitized by Google

Entravés ainsi par la valeur et la pauvreté même de leurs voisins, les habitans de la Scandinavie se tournèrent vers les expéditions maritimes, qui ouvrirent une carrière nouvelle à l'esprit d'entreprise, et un moyen de se débarrasser d'une population luxuriante. Avant le règne de Chalemagne, ces peuples étoient fort redoutés, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que ce grand Prince vint à bout de les contenir. Dès que son Empire eût été partagé entre ses foibles successeurs, on les vit, semblables à une flamme dévorante, se répandre dans la Basse-Saxe, la Frise, la Hollande, la Flandre, et sur toute la rive du Rhin jusqu'à Mayence.

Après avoir long-temps ravagé les côtes, ils pénétrèrent jusques dans le cœur de la France, pillèrent et incendièrent ses plus belles villes, imposèrent d'énormes tributs à ses Rois, et obtenant enfin, par concession expresse, une de ses plus belles provinces, ils se firent craindre jusqu'en Espagne, en Italie, et en Grèce, semant partout la désolation. Quelquefois ces nations tournèrent leurs armes contre elles-mêmes, et semblèrent acharnées à s'entre-détruire. Quelquefois aussi elles portèrent des colonies dans des lieux inconnus et inhabités, comme pour réparer d'un côté les pertes d'hommes qu'elles

Digitized by Google

causoient de l'autre par leurs horribles dévastations et leurs continuels ravages (1).

Les guerres civiles et la mauvaise administration des Rois Saxons en Angleterre, eurent le même effet que la foiblesse des Rois de France (2), et pendant deux cents ans les Isles Britanniques furent sans cesse ravagées, souvent même en partie subjuguées par ces légions du nord. Pendant le cours des huitième, neuvième, et dixième siècles, d'un bout de l'Europe à l'autre, la mer fut couverte de leurs vaisseaux (3), et les nations réputées aujourd'hui les plus puissantes par les armes et par l'industrie furent livrées, comme sans défense, à leurs constantes déprédations. A la fin, elles crûrent en force et parvinrent à ôter aux peuples du nord toute espérance de succès dans leurs futures invasions (4). Ceux-ci

(1) MALLET, *Introduct. à l'Hist. de Dannemarc*, Tom. I. ch. 10. p. 221. de l'édition in-8°. 1766.

(2) *Ibid.* p. 226.

(3) *Ibid.* p. 221.

(4) Peut-être les nations civilisées ne durent pas se croire entiérement à l'abri d'une nouvelle inondation des peuples du Nord et de l'Orient, jusqu'à l'époque où il s'opéra dans l'art de la guerre un changement total par l'introduction de la poudre, qui donna à l'habileté et aux lumières un avantage décidé sur la force physique. (A)

Digitized by Google

cédèrent lentement et avec répugnance à la nécessité, et apprirent à se renfermer dans leurs propres limites. Ils échangèrent peu-à-peu leur vie pastorale, ainsi que le goût du pillage et l'habitude des émigrations, pour les travaux patiens du commerce et de l'agriculture, qui, en les accoutumant à des profits plus lents, changèrent imperceptiblement leurs mœurs et leur caractère.

Chez les anciens Scandinaves, pendant le cours de leurs guerres et de leurs émigrations perpétuelles, jamais probablement aucun homme ne s'abstint de se marier par la crainte de ne pouvoir suffire aux besoins d'une famille. Il en est tout autrement sans doute chez les Scandinaves modernes : cette crainte, juste et bien fondée, y est, comme ailleurs, un continuel obstacle à la fréquence des mariages. C'est particuliérement le cas où se trouve la Norwège (1), mais partout en Europe cette

(1) L'auteur renvoie ici au chapitre où il traite des *obstacles à la population en Norvège*. Ce chapitre est terminé par la remarque suivante : « La Norvège est, » je crois, presque le seul pays en Europe où un voyageur entende exprimer quelques craintes d'une population excédente, et où l'on sente et l'on comprenne » jusqu'à un certain point les maux qui en résultent » pour la classe inférieure du peuple. Cela tient manifestement à la foiblesse de la population totale, qui » permet de considérer l'objet de plus près. » (*P.P.p.*)

Digitized by Google

cause se montre très-active. Heureusement, l'état plus tranquille du monde moderne n'exige pas que les générations se succèdent plus rapidement.

Mallet, dans l'excellent précis de l'histoire des peuples du nord, qu'il a mis en tête de son histoire du Dannemarc, observe, que rien ne prouve que leurs émigrations fussent causées par le manque de place dans leur propre pays (1). Et à l'appui de cette remarque, il dit entr'autres, qu'après de grandes émigrations le pays restoit souvent tout-à-fait désert et long-temps inhabité (2). Cela a pu sans doute arriver, mais je suis porté à croire que ce n'a été que dans quelques cas rares. L'esprit d'entreprise et d'émigration a pu faire sortir tout un peuple de son pays pour en chercher un meilleur. En ce cas, sans doute, il a dû laisser un territoire vacant, qui pendant quelque temps sera demeuré privé d'habitans. Et si le sol ou la situation avoit quelque désavantage, ce qu'une telle résolution sembleroit indiquer, on comprend encore que les tribus qui l'entouroient auront pu préférer de conquérir ailleurs de nouvelles terres à la pointe de l'épée, plutôt que de s'emparer de ces ter-

(1) *Hist. de Dann.* T. I. chap. 9. p. 206.
(2) *Ibid.* p. 205, 206.

Digitized by Google

rains abandonnés. Cela paroît assez conforme au génie des peuples barbares. Ces émigrations totales prouvent que la société ne vouloit pas se diviser. Elles ne prouvent point qu'elle ne se trouvât pas à l'étroit et dans la disette.

L'autre raison que donne Mallet est, qu'en Saxe, aussi bien qu'en Scandinavie, de vastes étendues de terres sont restées sans culture et dans leur état primitif sans avoir été jamais éclaircies, ni défrichées: et que par les descriptions qui nous sont parvenues de l'état du Danemarc dans ces temps anciens, il paroît que les côtes seules étoient peuplées tandis que l'intérieur n'étoit qu'une vaste forêt (1). Il est évident qu'ici cet historien tombe dans l'erreur commune, et qu'il confond un superflu de population avec une grande population. Les mœurs des peuples pasteurs, l'habitude de la guerre et l'esprit d'entreprise, les empêchoient de se livrer au défrichement et à la culture des terres (2); et ces forêts mêmes dont ils

(1) *Ibid.* 207.

(2) *Nec arare terram aut expectare annum tam facile persuaseris, quam vocare hostes et vulnera mereri; pigrum quin imo et iners videtur sudore acquirere quod possis sanguine parare.* TAC. *de mor. Germ.* En effet, il n'y a rien de plus évident que l'extrême difficulté qu'éprouve une nation à changer ses habitudes: ainsi il n'y a point de raisonnement plus trompeur, que ce-

Digitized by Google

étoient entourés, en resserrant dans d'étroites limites les sources de leurs subsistances, contribuoient à produire chez eux un superflu de population, c'est-à-dire, à établir un rapport disproportionné entre leur nombre toujours croissant et les foibles moyens qui étoient à leur portée.

Il y a une autre cause, à laquelle il est rare qu'on prenne garde, qui fait que les pays pauvres froids et mal peuplés, tendent en général à produire un superflu de population, et disposent fortement les peuples à l'émigration. Dans les pays plus chauds, plus populeux, dans ceux sur-tout où il y a beaucoup de villes et de manufactures, il est rare qu'une disette, pour peu qu'elle dure, ne produise pas des épidémies, tantôt sous la forme d'une contagion furieuse et pestilentielle, tantôt sous différens noms de maladies moins violentes, mais qui agissent avec plus de constance. Au contraire, dans les pays pauvres et froids, où la population est éparse, il arrive, par la qualité anti-septique de l'air, que

lui par lequel on infère, de ce qu'un peuple ne met pas ses terres en valeur, qu'il n'est pas sollicité par le besoin (A). L'historien du Dannemarc, à qui j'ai communiqué cette critique, me fait espérer quelques éclaircissemens, qui seront insérés dans un autre cahier de ce Recueil. (*P. P. p.*)

Digitized by Google

que la misère qu'entraîne une mauvaise nourriture peut durer très-long-temps sans avoir de telles suites : et en conséquence, dans ces contrées, le besoin de l'émigration se fait sentir avec plus de force et pendant une beaucoup plus longue période (1).

Je ne veux pas dire néanmoins que toutes les expéditions du nord aient été causées par le défaut de place et de nourriture. Mallet rapporte, à ce qu'il paroît sur de bonnes autorités, que c'étoit chez ces peuples un usage reçu, de tenir, tous les printems, une assemblée, pour décider de quel côté on iroit faire la guerre (2); un peuple si passionné pour les combats, et à qui le droit du plus fort sembloit un droit divin, ne pouvoit manquer de trouver des occasions de se satisfaire;

(1) Les épidémies ont leurs retours plus rares ou plus fréquens, selon la nature du sol, de l'air, de la situation, etc. De là vient qu'en quelques pays elles reviennent annuellement, comme en Egypte et à Constantinople; en d'autres tous les quatre ou cinq ans, comme autour d'Alep et de Tripoli; ailleurs à peine une fois en dix, douze, ou trente ans, comme en Angleterre; ailleurs encore, jamais plutôt que tous les vingt ans, comme en Norwège et dans les Isles du Nord. SHORT, *Hist. of air, seasons*, etc. Vol. II. p. 344. (A)

(2) *Hist. de Dann.* C. 9. p. 269.

Outre ce goût pur et désintéressé pour la guerre et les entreprises; leurs dissentions intestines, l'influence d'un ennemi supérieur, le desir d'un climat plus doux, et quelques autres causes encore ont pu produire des émigrations. Mais en considérant la chose sous un point de vue général, je ne puis m'empêcher de reconnoître dans la période d'histoire que nous venons de parcourir, un exemple très-propre à jeter du jour sur le principe de population. C'est ce principe qui me paroît avoir donné la première impulsion, avoir fourni des ressources et suggéré des prétextes à ces irruptions et à ces émigrations, qui amenèrent la chute de l'Empire Romain, et à celles qui, sortant des régions mal peuplées de la Norvège et du Dannemarc, ravagèrent pendant deux siècles la plus grande partie de l'Europe. Si l'on se refuse à supposer chez ces peuples une tendance à s'accroître, presqu'égale à celle qu'on a observée en Amérique, je ne vois aucun moyen d'expliquer ces faits (1): et en accordant cette supposition, on ne peut être embarrassé à indiquer les obstacles qui ont arrêté chez

(1) Gibbon, Robertson et Mallet semblent tous parler de l'expression de Jornandes (*vagina nationum*) comme étant incorrecte et exagérée; mais elle me pa-

Digitized by Google

eux les progrès de la population : il suffit pour cela de lire les détails révoltans de leurs éternelles guerres, et d'arrêter un instant sa pensée sur la facilité avec laquelle la vie étoit prodiguée dans ces âges de barbarie.

D'autres causes agirent sans doute ; mais nous pouvons prononcer hardiment que chez les peuples pasteurs du nord de l'Europe, la guerre et la famine furent les principaux obstacles qui maintinrent la population au niveau de leurs foibles moyens de subsistance.

(*La suite au Cahier prochain.*)

---

roit exactement applicable ; quoique son autre expression *(officina gentium)* ou du moins sa traduction *(le magazin [storehouse] des nations)* ne soit peut-être pas tout-à-fait exacte.

Ex hac igitur Scanzia insulâ, quasi officinâ gentium, aut certè velut vagina nationum ; egressi, etc. JORNANDES, *de rebus Geticis, p.* 83. (A)

Digitized by Google

VOYAGES.

TRAVELS TO CHINA, etc. C'est-à-dire, Voyages à la Chine contenant des descriptions, observations et comparaisons faites et recueillies pendant une courte résidence au palais Impérial de Yuen-min-yuen et dans un voyage subséquent de Pekin à Canton, dans lesquels on essaie d'apprécier le rang que cet Empire extraordinaire paroît tenir dans l'échelle de la civilisation, avec cette épigraphe:

Non cuivis homini contingit adire Corinthum.
Il n'est pas donné à tous d'aller à Pekin.

Par John BARROW Esq. ci-devant Secrétaire privé du Comte de MACARTNEY, et de la suite de cet Ambassadeur du Roi de la Grande-Bretagne à l'Empereur de la Chine. Un vol. in-4°. de 632 pages, orné de gravures en couleur.

(*Quatrième extrait. Voy. p. 312 de ce vol.*)

LE premier Ministre *Ho-tchang-tong* fut, parmi les personnages de haut rang, le seul chez qui nous remarquames de la hauteur et une humeur repoussante. Tous les autres, Tartares et Chinois, lorsque nous étions seuls

Digitized by Google

avec eux, se montrèrent affables, familiers même et communicatifs. Toutefois le caractère général de la nation est un composé bizarre d'orgueil et de bassesse, de gravité affectée et de frivolité puérile, de civilité recherchée, et d'égoïsme sans délicatesse. Avec toute l'apparence de la sincérité et de l'ouverture, ils usent d'artifices auxquels un Européen sait difficilement échapper. On peut en citer pour exemple la manière dont fut amené, auprès de l'Ambassadeur, le sujet des cérémonies de la présentation. Quelques Chinois en faisant leur visite remarquèrent comme par hasard combien il y avoit de différence dans la manière de se vêtir de diverses nations. Cela les conduisit naturellement à comparer leurs modes aux nôtres. Ils examinèrent de près celles-ci. Après avoir fait nombre d'observations indifférentes ou qui n'aboutissoient à rien de décisif, enfin ils donnèrent la préférence à leurs vêtemens, à à cause de leur commodité: parce qu'étant larges, et libres de nos ligatures serrées, ils permettoient tous les mouvemens: tandis qu'il leur paroissoit que les nôtres devoient être fort incommodes et fort à charge en toute autre posture que debout: surtout, ajoutèrent-ils, pour exécuter les génuflexions et prostrations accoutumées et

Digitized by Google

tout-à-fait indispensables, toutes les fois que l'Empereur paroît en public. Comme on ne releva point cette phrase lâchée à dessein, ils continuèrent le parallèle, et opposèrent la liberté de plier le genou dont ils jouissoient, à la gêne que ne pouvoient manquer de nous causer nos boutons et nos jarretières. Arrivés ainsi à leur but, ils conclurent en nous recommandant, avec toute la chaleur de l'amitié, de nous débarrasser de cette pièce de vêtement qui certainement nous seroit à charge lorsque nous serions présentés à la Cour.

L'officier Tartare, qui fut chargé de la suite de cette négociation, n'y mit pas moins d'art et de ténacité. Après avoir long-temps fait d'inutiles tentatives, il vint de la part du premier Ministre dire à l'Ambassadeur qu'on acceptoit ses conditions. Seulement, ajouta-t-il, comme il n'est pas d'usage à la Chine de baiser la main de l'Empereur (1), je suis chargé de vous proposer de remplacer cette cérémonie par une autre, qui ne peut avoir pour vous rien de désagréable, ce sera de

(1) On se rappelle que l'Ambassadeur avoit demandé, et qu'il fit enfin agréer, que l'Empereur se contentât des honneurs qu'il rendoit à son Roi, honneurs qui consistoient à lui baiser la main et à mettre un genou en terre. (R)

Digitized by Google

mettre les deux genoux en terre au lieu d'un seul. C'est ainsi que sur les moindres articles ils ont coutume de négocier avec autant de prudence et de précision, que s'il s'agissoit d'un traité de paix.

Comme un refus direct à une demande quelconque passe pour contraire au savoir-vivre, à l'instant où on fait une proposition, elle est toujours acceptée avec empressement. Ils promettent tout sans hésiter, mais presque toujours ils rendent vaine leur promesse au moyen de quelque léger prétexte, ou de quelque objection plausible, qu'ils font naître après coup. Ils n'ont aucune idée nette des devoirs relatifs à la véracité. Ils sont à cet égard si peu scrupuleux, qu'ils affirment et nient presque dans le même instant, sans aucune pudeur, selon qu'il convient à leurs intérêts du moment.

La vanité nationale se montre chez eux en toute occasion. S'ils ont sous les yeux des preuves de quelque supériorité chez d'autres peuples, ils affectent de les méconnoître. Forcés d'employer des étrangers pour régler leur calendrier et leurs horloges, et de recevoir annuellement des ouvrages européens, qui passent de beaucoup les limites de leur industrie, ils ne laissent pas d'envisager toutes les nations étrangères comme barbares. Un mar-

Digitized by Google

chand de Canton, frappé des avantages de la construction des vaisseaux anglais sur ceux de sa nation pour naviguer à Batavia et dans d'autres ports éloignés, résolut de les imiter et commença en effet à en faire construire un sur ce modèle. Mais le *Houpou* (1), ou percepteur des douanes, l'ayant appris, non-seulement le contraignit d'abandonner son entreprise, mais le condamna à une forte amende pour avoir eu la pensée d'imiter les coutumes des barbares. Par une suite de ce même orgueil, ils changent tous les noms étrangers des nations, des personnes et des choses, et les traduisent en chinois, ensorte que leur langue, qui est pauvre, a du moins le mérite d'être pure.

Les expressions dont on se sert pour saluer, étant d'une origine fort ancienne, décèlent quelquefois certains traits du caractère national. Le titre de *Lau-ye* qui signifie *vieillard*, se donne à la Chine aux premiers officiers d'Etat, et exprime la vénération. Les maximes du Gouvernement y tendent toutes à inculquer le respect pour la vieillesse, respect accompagné d'obéissance et qui impose la protection et la défense. Dans quelques provinces méridionales la salutation commune chez

(1) *Hoopoo*.

Digitized by Google

le bas peuple est *Ya-fan*, ce qui signifie, *avez-vous mangé votre riz ?* Avoir du riz en suffisance est à la Chine pour le peuple le dernier terme de ses desirs (1) . . .

. . . . . .

Les Chinois sont si cérémonieux entr'eux, et si pointilleux sur l'étiquette, que l'omission de la moindre circonstance est envisagée par le tribunal des cérémonies comme une criminelle offense. Faire des visites par billets est en Europe une coutume moderne. A la Chine elle est établie depuis quelques milliers d'années. Là le rang du visiteur est connu sur le champ par la grandeur, la couleur et les ornemens du billet. Toutes ces circonstances varient selon la qualité de la personne. Lorsque le vieux vice-Roi de *Pe-tche-li* visitoit l'Ambassadeur, il lui laissoit un billet qui contenoit autant de papier cramoisi qu'il en auroit fallu pour meubler un petit sallon.

Le chapitre suivant est intitulé : *Mœurs et amusemens de la Cour. — Réception des Ambassadeurs. — Caractère et vie privée de l'Empereur. — Ses femmes et ses eunuques.* Nous allons en extraire quelques traits.

(1) L'auteur fait quelques comparaisons des salutations usitées en différens pays où nous ne le suivrons pas. Nous remarquerons seulement ce qu'il dit de la salutation usitée au Caire. On s'y demande mutuellement : *Comment suez-vous ?* (R)

Digitized by Google

..... Je ne sais si jamais les Ministres, qui se voient tous les jours dans les différens tribunaux, se relâchent de la rigueur des cérémonies, mais du moins à la Cour ils y sont scrupuleusement astreints. C'étoit pour nous un spectacle vraiment ridicule de voir nos deux amis *Van ta-gin* et *Chou-ta-gin*, qui étoient collègues, toutes les fois qu'ils entroient dans l'enceinte du palais, faire l'un pour l'autre toutes les génuflexions et les autres mouvemens prescrits par le cérémoniel de l'Empire. J'ai lieu de croire cependant que dans le commerce intime, ils savent écarter ces gênantes lois et vivre plus familiérement . .

. . . . . .

Je soupçonne que le théâtre Chinois a dégénéré depuis l'invasion des Tartares. La danse, le cheval, la lutte et les tours de souplesse étoient mieux assortis au goût de ces conquérans barbares que des pièces régulières. Et celles-ci sont plus faites pour plaire à un peuple cérémonieux et efféminé. Aussi est-il commun de voir chez les officiers d'Etat Chinois, des théâtres qu'ils ont établis pour leur usage, et où ils jouent des pièces dramatiques, pour l'amusement de leurs hôtes. Nous avons eu plusieurs fois occasion d'assister à ces spectacles. Les sujets des pièces qu'on y joue sont d'ordinaire historiques, et se rapportent à des

Digitized by Google

événemens très-anciens. Ils ont aussi soin de faire revêtir aux acteurs l'ancien costume chinois. Quelques-uns de ces drames représentent la conquête des Tartares. Ils ne roulent jamais sur des faits plus récens. Les connoisseurs préfèrent les drames anciens. Ils ont aussi des pièces comiques, dans lesquelles il y a toujours un bouffon, qui, comme ceux de nos théâtres, s'attire beaucoup d'applaudissemens par ses grimaces et ses lazzis. Dans tous les ouvrages dramatiques que les Chinois mettent au théâtre, le dialogue, sérieux ou badin, est prononcé comme une sorte de récitatif monotone, dans lequel de temps en temps la voix s'élève ou s'abaisse de quelques tons, pour exprimer des mouvemens passionnés ou des cadences plaintives. A intervalles réglés l'acteur est interrompu par une musique aigre et bruyante, composée en général d'instrumens à vent. Et toutes les fois qu'il s'arrête, on entend un grand fracas soutenu du gong, dont le son brise le tympan; quelquefois aussi mêlé du bruit des tymbales. Ensuite vient une ariette, où l'on cherche à exprimer diverses passions, telles que la joie, le désespoir, la fureur. Ils emploient comme chanteurs, à la manière d'Italie, des hommes dont la voix imite celle des femmes: car la réclusion habituelle de celles-ci ne permet pas de les ad-

Digitized by Google

mettre sur le théâtre. L'unité de lieu est observée en apparence dans leurs pièces, car ils ne changent point la scène, mais il y a souvent des changemens auxquels il faut que l'imagination se prête. La manière dont en ce cas ils viennent au secours de cette faculté, est assez singulière. Un Général, par exemple, doit partir pour une expédition lointaine. Il monte à cheval sur un bâton, fait deux ou trois fois le tour du théâtre, en faisant claquer son fouët, chante une chanson et s'arrête. Alors il est censé arrivé au lieu de sa destination et recommence un récitatif analogue à sa nouvelle situation. En certaines occasions, ils suppléent au défaut de décoration par un artifice qu'on pourroit appeler une anti-prosopopée, car il consiste à changer en choses les personnes. S'il s'agit, par exemple, de représenter une place emportée d'assaut, un certain nombre de soldats, empilés les uns sur les autres au milieu du théâtre, sont censés représenter le mur par dessus lequel doivent grimper les assaillans.

Du reste, les spectateurs ne sont jamais en doute sur le rôle de chaque acteur. Chacun d'eux, à la manière des Grecs, se fait connoître en entrant sur la scène, et expose en détail son office dans un discours qui n'a point d'autre but.

Digitized by Google

L'unité de temps n'est pas respectée. Un seul drame contient quelquefois une suite de faits, qui se sont passés dans le cours d'un siècle, ou même toute l'histoire d'une dynastie.

L'Orphelin de la Chine de Voltaire est imité d'une pièce chinoise monstrueuse, et qui même ne se joue plus en entier, parce que le dénouement, où un chien joue le principal rôle, est si choquant, que les spectateurs, quelque peu délicats qu'ils soient, n'en peuvent soutenir la représentation. Cette pièce fait partie d'une collection de cent drames, qui sont envisagés comme les chefs-d'œuvres du théâtre. Les Chinois se plaignent qu'il règne dans les pièces plus modernes un goût tout-à-fait dépravé. Il est certain qu'on y voit des scènes de débauche et d'obscénité qui offensent également le goût et la pudeur.

Une troupe de comédiens, supérieure aux troupes vulgaires, passe de temps en temps de Nankin à Canton, où les marchands Hong et les autres riches Chinois s'empressent de l'accueillir. Les Anglais assistent quelquefois à ce spectacle. Quelques-unes des pièces qu'ils ont eu occasion d'y voir jouer sont si extraordinaires, que je crois devoir en consacrer le souvenir. Dans l'une entr'autres, on voit une femme qui tue son mari pendant qu'il dort,

Digitized by Google

en le frappant au front d'un coup de hache! Le blessé arrive sur le théâtre avec une large plaie entre les deux yeux, dont il sort un torrent de sang. Il chancèle quelque temps, en déplorant son sort dans une ariette, jusqu'à-ce qu'enfin épuisé par la perte de son sang, il tombe et meurt. La femme, auteur du meurtre, est saisie. On la conduit devant le Magistrat, et elle est condamnée à être écorchée vive. La sentence est exécutée: et dans l'acte suivant, cette femme criminelle paroît sur le théâtre sans vêtemens et sans peau. L'eunuque qui joue ce rôle, est mis avec tant d'art qu'il parvient à faire illusion; et dans ce costume affreux, il chante ou pour mieux dire, il pousse des cris douloureux sur le théâtre, pendant près de demi heure, afin d'exciter la compassion de trois esprits infernaux, qui (comme Eaque, Minos et Rhadamante,) portent l'arrêt de sa future destinée. On ne peut rien voir de plus hideux et de plus dégoûtant. Et quand on compare de tels spectacles avec la civilité cérémonieuse du peuple qui y assiste, on se confirme dans l'opinion, que j'ai déjà avancée à propos de la piété filiale, que plusieurs de ses institutions morales lui sont en quelque sorte étrangères, et ne peuvent être envisagées que comme des maximes du Gouvernement. Du reste, avant de le juger trop sévérement,

Digitized by Google

il faut peser cette réflexion. Chez les peuples policés d'Europe on voit souvent le théâtre se corrompre, et les pièces modernes offrir des scènes choquantes, que le peuple ne laisse pas de suivre avec avidité. Mais à la Chine, le nombre des représentations grossières et indécentes est tel, qu'on ne peut guères y trouver d'excuses. Dans quelques-unes l'indélicatesse, l'ordure et l'obscénité vont au point de forcer les Européens à sortir, et à céder au dégoût qu'elles leur inspirent. Je ne sais à quoi l'on pourroit les comparer, si ce n'est peut-être aux odieuses descriptions qui nous ont été transmises par Procope. . . . . .

En un mot, les amusemens des Chinois sont aujourd'hui ou si puériles ou si grossiers, que les spectacles les plus rebutés de la foire leur sont beaucoup supérieurs. Quant aux tours d'adresse, aux jeux de la corde et du tapis, ainsi qu'à tous les exercices de force, les Chinois le cèdent aux Européens. Peut-être l'emportent-ils sur tous les peuples dans l'art des feux d'artifice. Du reste à tous égards, les plaisirs qu'offre la capitale de la Chine, sont mal assortis à la gravité affectée du Gouvernement, et à l'état avancé de civilisation auquel on suppose que cette nation est parvenue.

(*La suite à un prochain Cahier*).

Digitized by Google

AN ACCOUNT OF THE CAPE OF GOOD HOPE, etc. C'est-à-dire, Voyage au Cap de Bonne-Espérance, contenant l'histoire abrégée du premier établissement des Hollandais dans ce pays, de la prise de cette colonie par les Anglais en 1795, et de la conduite différente qu'ont tenue à son égard les Gouvernemens Anglais et Hollandais, un court exposé de sa géographie, de ses productions, des mœurs et des coutumes des habitans, et un apperçu des avantages politiques et mercantiles, que la Grande-Bretagne pourroit retirer de la possession de cette colonie, par ROBERT PERCIVAL, Capitaine du 18e. régiment de SA MAJESTÉ, et auteur d'un Voyage à l'Isle de Ceylan. Londres 1804. un vol. in-4°. de 339 pages.

L'AUTEUR de ce Voyage, alloit aux Indes avec un détachement de son régiment. Le vaisseau qui l'y transportoit s'arrêta au Cap pour s'y rafraîchir au mois d'Août 1796, et y fut retenu deux mois. Mr. Percival y passa encore à-peu-près le même temps à son retour en 1801, et dans une saison différente. Il eut donc le temps d'observer le pays et l'occasion de faire des comparaisons et des rapprochemens utiles. Cependant, son

Digitized by Google

son journal se ressent un peu de la nature des occupations auxquelles il étoit livré par devoir. Il y est beaucoup question de détails et d'opérations militaires. Nous n'en extrairons que quelques remarques d'un intérêt plus général.

Des Hottentots.

Les Hottentots sont originaires de la pointe Méridionale de l'Afrique. C'étoit la seule race qui l'habitât à l'époque où les Hollandais y commencèrent leur établissement. C'est une nation douce, paisible et timide. Ils ne firent aucune résistance aux nouveaux habitans qu'ils virent prendre possession de leur pays. Leurs différentes tribus vivoient toujours en paix. Ils ne connoissoient pas le besoin. Leurs richesses étoient quelques troupeaux en petit nombre, et quelques instrumens de fer, qui leur servoient à tuer le poisson et le gibier dont ils se nourrissoient. Leur état a bien changé. La politique constante des colonies d'Europe a été de tenir les peuples indigènes dans un état d'ignorance et de pauvreté, ou même dans la plus abjecte servitude. A mesure que les Hollandais ont poussé leurs établissemens, les Hottentots ont été contraints de se retirer dans l'intérieur des terres. On trouve encore à la vérité quelques kraels ou villages

Digitized by Google

hottentots vivant tranquillement sous le Gouvernement de la colonie, reconnoissant son autorité, élevant des troupeaux pour les Colons, les aidant dans la culture de la terre, et dans tous les travaux de la ferme et des plantations. Par politique ou par justice, les Hollandais traitent leurs chefs avec égards, leur donnent rang de capitaine, les décorent d'une chaîne et d'une canne à pomme d'argent ou de cuivre, aux armes de la République, comme symbôles de leur dignité. En retour de ces distinctions, ces Chefs sont tenus de paroître à certaines époques fixes dans la ville du Cap, devant le Gouverneur et son Conseil, pour y rendre compte de l'état de leur tribu et recevoir les ordres qu'on juge à propos de leur donner. Cette visite se termine par des présens d'eau-de-vie, de tabac, de fer et d'instrumens de travail, qu'ils rapportent dans leurs domiciles. J'ai vu souvent au Cap ces Capitaines, avec leurs bâtons de commandement, dont ils sembloient très-glorieux.

En comparant la population hottentote avec la vaste étendue de sol sur laquelle elle est répandue, on trouvera qu'elle est extrêmement foible. Elle a été diminuée en dernier lieu par plusieurs causes, dont l'une et peut-être la principale, est la sévérité des traitemens qu'elle éprouve. Quoique, par une an-

Digitized by Google

cienne loi du Cap, les Hottentots ne doivent pas être réputés esclaves; il semble, à la manière dont on en use à leur égard, qu'on ait eu en vue de détruire en eux tout sentiment de liberté. On y a réussi au point qu'ils s'envisagent comme destinés à la servitude, et qu'on a peine à trouver un seul krael qui ait conservé le souvenir de son indépendance. La loi les envisage comme des hommes libres, mais on trouve tant de moyens de l'éluder, que cette liberté est devenue purement nominale.

Tout fermier hollandais juge esclaves les enfans d'une Hottentote, lorsqu'ils n'ont pas pour père un homme de la même tribu, sans excepter ceux que lui-même peut avoir eus d'elle: et il en est de même des enfans qu'un Hottentot a d'une femme esclave. Les maîtres vont encore plus loin: ils retiennent comme esclaves jusqu'à l'âge de vingt cinq ans, les enfans nés d'un père et d'une mère de race hottentote qui sont à leur service et à leurs gages. La loi exige qu'ils soient enregistrés au Cap, et que leur liberté date de cette époque; mais ils ne l'obtiennent qu'avec bien de la peine, plusieurs même sont réduits à déserter et à s'enfuir dans le désert. On emploie toutes sortes d'artifices pour les retenir en servitude au-delà de l'âge prescrit. On leur

Digitized by Google

laisse ignorer la date de leur naissance ; et en conséquence on exige qu'ils servent jusqu'à la vieillesse, après quoi on les congédie sans récompense.

Souvent lorsqu'un Hottentot, au service d'un Hollandais qui le paie d'année en année, vient à quitter la maison de son maître, il se voit contraint d'y laisser ses enfans dans l'esclavage. De là cette indifférence pour le mariage, et le desir même d'être privé de postérité, qui semblent caractériser cette race.

Il faut aussi attribuer en partie la foiblesse de la population des Hottentots à leur manière de vivre. Dans l'état peu avancé de civilisation où ils se trouvent, les moyens de subsistances sont toujours insuffisans : l'indolence et le défaut de vigueur augmentent chez les Hottentots l'influence de cette cause. On croit aussi que l'usage où sont ces peuples de ne se marier jamais que dans le krael auquel ils appartiennent, a pu contribuer à faire dégénérer leur race et à en diminuer le nombre. Ces diverses causes expliquent le fait, sans recourir à une stérilité naturelle, qu'on n'est pas fondé à supposer.

Les Hottentots diffèrent de toutes les autres races d'Afrique. Ils ne sont ni avares, ni féroces, ni obstinés. Ils sont au contraire dociles et maniables, par là même faciles à duper;

Digitized by Google

mais aussi probablement faciles à dresser, si l'on en vouloit prendre la peine, à tous les arts de la civilisation. L'honnêteté, la fidélité, la douceur de leur caractère, leur attachement mutuel, indiquent les dispositions les plus favorables à la culture et à la vertu. Mais ces qualités ont été changées, par l'espèce d'esclavage où ils sont réduits, en une condescendance abjecte et en un abandon de leurs droits et de leurs espérances. Ils ont peu de vices ou de défauts qui ne tiennent à cette cause, et qu'un autre ordre de choses ne pût faire disparoître. Ils sont excessivement paresseux, la faim même ne suffit pas pour les mettre en mouvement, et cependant lorsqu'ils ont à leur portée de la nourriture, ils la dévorent avec une voracité dégoûtante. Ils mangent, en un seul repas, une énorme quantité de viande à moitié grillée, et même d'intestins entièrement cruds. Ils ne paroissent faire cas d'aucune sorte d'apprêt. Leur seule jouissance est de manger: le sommeil est, après ce premier plaisir, le seul délassement qui leur plaise. Quand les sauvages d'Amérique vont à la chasse, ils paroissent s'en amuser en même temps qu'ils y trouvent leur subsistance. Mais le Hottentot ne se livre à cet exercice, que pour ne pas mourir de faim, et il faut qu'il soit pressé par ce besoin impérieux, pour re-

Digitized by Google

courir à ce moyen d'y satisfaire. Les Hottentots aiment la viande à moitié corrompue, et y mettent au lieu de sel, du jus de limons, ou celui de quelques plantes âcres, ou enfin des cendres de bois vert.

En général les Hottentots sont d'une laideur remarquable. Leur taille semble au-dessus de la moyenne. Ils ont le visage plat et défiguré par la séparation des cartilages du nez, opération qu'on leur fait subir dès la naissance. Cela passe chez eux pour une beauté. Et c'est un trait de ressemblance avec les Chinois et les Malais, chez qui la même opération est en usage. Je crois que la couleur naturelle des Hottentots est une teinte jaunâtre, mais dès l'enfance ils s'oignent tout le corps de graisse de mouton, mêlée de suie, de cendres, et d'autres ingrédiens, qui leur donnent une couleur brune très-désagréable. Cette pratique leur est utile contre les mousquites et d'autres insectes dont le pays abonde. Ils ont le front grand et fort arrondi; leurs yeux sont bruns ou noirs, mais sans éclat, et quoique grands, tellement couverts par le front, qu'ils y semblent cachés. Ils ont les os des joues fort élevés; la bouche et le menton petits: ce qui donne à leur tête l'air de finir en pointe par le bas. Leurs dents sont blanches comme l'yvoire, leurs cheveux ne sont que des boucles

Digitized by Google

de laine courte et clairsemée, beaucoup moins noire et moins épaisse que celle des Nègres. Ils n'ont point de barbe. Leurs membres sont grêles et n'annoncent pas la force.

Malgré leur paresse, les Hottentots passent pour être très-vites à la course. Les Hottentots Boschimans qui sont bien reconnus à présent pour la vraie race indigène, peuvent longtemps tenir tête à un cheval en plein galop. Plusieurs de nos compatriotes en ont fait l'expérience. Le général Vandeleur, quoique très-bien monté, ayant été surpris par un parti de ces sauvages, eut beaucoup de peine à leur échapper.... (1). C'est vraiment une chose étonnante de les voir courir plusieurs milles sans s'arrêter, chargés de leurs armes. Ces armes sont des sagaies, ou piques, à pointe de fer, qu'ils lancent avec tant d'adresse, qu'ils peuvent percer une carte à quarante, cinquante, et même soixante verges (1) de distance. Ils portent aussi de fortes massues, un arc, et des flèches empoisonnées, outre quelques petits dards ou javelots. C'est avec le suc de certaines plan-

(1) L'auteur entre ici dans quelques détails qui peuvent intéresser la physiologie, mais qui seroient déplacés dans cette section de notre Recueil. (R)

(2) *Yards*.

Digitized by Google

tes qu'ils empoisonnent leurs armes, ou avec le venin de quelques espèces de serpens.

Le luxe principal de ces peuples consiste dans l'eau-de vie et le tabac. L'habillement du Hottentot, étranger à la civilisation, est une espèce de manteau, appelé *kroess*, fait de peau de mouton, qu'il jette sur ses épaules, et qu'il attache par devant avec une courroie de cuir, ou une aiguille de bois L'hiver ils portent ce manteau la laine en-dedans, et la nuit il leur sert de lit ou de couverture, en retirant leur corps de manière à s'y renfermer tout à fait. Ils enveloppent aussi les extrémités inférieures du corps dans une sorte de vêtement fait de pièces de peau de mouton imparfaitement recousues. Sur la tête ils portent un bonnet de peau de forme conique, attaché sous le menton. Des morceaux de cuir tanné ou de peau de mouton, en tortillés autour du pied, leur tiennent lieu de soulier, et ils les assujettissent avec des bandes de cuir ou de boyaux qui s'attachent autour de la cheville. Ils laissent pendre à leur col et autour du corps des cordes faites de boyaux, ou de nerfs de divers animaux. Et lorsqu'ils sont pressés par la faim, ils mangent ces ornemens, et quelquefois aussi leurs vêtemens, pour s'éviter la peine de chercher d'autres moyens de subsistance. Ils portent

Digitized by Google

toujours une ceinture de peau de mouton, avec une poche, où ils tiennent un couteau, une pipe et du tabac: car ils aiment passionnément fumer. Un morceau de bois, brûlé aux deux bouts, est suspendu à leurs bras comme une amulette, contre les charmes des sorciers, dont ils ont grand peur. Quelques-uns ont en outre des chaînettes de cuivre, des chapelets, et des os de poisson par forme d'ornemens: ou encore quelques pièces de monnoie au coin de Hollande, comme des gulders ou des shellings.

Les femmes sont petites et mal faites. La principale différence entre les vêtemens des deux sexes, consiste en un tablier de peau de mouton que portent les Hottentotes. Elles ont le dos, le col, les épaules et les jambes nues, et la tête couverte d'un petit bonnet de peau. Les plus distinguées de leur tribu se donnent une apparence grotesque par les ornemens bizarres dont elles se surchargent. Elles portent sur la tête des plumes d'autruche, de dinde, et d'autres oiseaux, mêlées avec des chapelets, dont les grains de laiton sont creux en-dedans et sonnent pendant qu'elles marchent. Elles portent de ces grains aux bras et aux jambes. Le son de ces grelots, mêlé à celui des peaux sèches dont ces femmes sont vêtues, fait un bruit étrange, dont

Digitized by Google

l'intensité annonce le rang de la personne qui le cause. Les enfans de l'un et de l'autre sexe ne sont pas très-mal faits, mais la taille des femmes perd très-vîte toute espèce d'élégance, et faisant une double saillie par le grossissement du ventre et des parties postérieures, elle représente la forme d'une S, ce que ces peuples envisagent comme une grande beauté.

Les huttes qu'habitent les Hottentots sont petites et misérables. Elles sont faites comme une ruche, avec une petite ouverture au lieu de porte, si basse qu'ils ne peuvent y passer qu'en rampant. Le feu est au centre; la famille dort autour, en tournant les pieds vers le foyer. Comme ils ne brûlent que du bois vert, ils vivent toujours dans une fumée insupportable à tout autre, mais dont ils s'accommodent très-bien. C'est à cette circonstance qu'on attribue la couleur terne de leurs yeux et les maux fréquens qui chez eux affligent cet organe. Mais d'un autre côté, cette fumée leur est fort utile, parce qu'elle éloigne les mousquites et les insectes de tout genre, que ne manqueroit pas d'attirer leur malpropreté, et sur-tout les morceaux de chair et d'intestins à moitié corrompus qui sont répandus çà et là dans leurs huttes. Les maisons de chaque tribu sont rangées à-peu-

Digitized by Google

près en cercle, ou en forme de croissant, d'une manière distincte. Le jour, ils se tiennent en-dehors, dans l'espace qui entoure ces domiciles, et passent le temps à se chauffer au soleil.

Ils ont toujours autour d'eux un grand nombre de chiens hideux et à moitié morts de faim, auxquels ils sont fort attachés, parce qu'ils leur servent pour la chasse, et qu'ils gardent leur bétail contre les hiènes et les loups : les Hollandais en usent de même. Cette espèce de chien est forte et ressemble à celle du chien loup.

Je m'amusai beaucoup un jour à voir danser des Hottentots, au son d'un instrument, dont jouoit une jeune femme. C'étoit un ais de sapin de trois pieds de long sur un de large, sur lequel on avoit ajusté quatre ou cinq cordes de fil de laiton, bien tendues à leur extrémité sur des chevalets. Au milieu de cette espèce de guittarre (appelée *gabanie*) étoit attaché un petit fragment de miroir, dont la musicienne ne détournoit jamais les yeux, et auquel tout en jouant elle faisoit des mines, et sembloit exprimer le plaisir qu'elle avoit de s'y voir. Elle pinçoit les cordes avec une plume. Une douzaine d'hommes formoient un rond autour d'elle, en dansant, et frappant la terre avec violence des pieds et de leurs

Digitized by Google

bâtons. Ils prirent ainsi toutes sortes d'attitudes grotesques, toujours dirigées vers la musicienne, qu'une autre femme accompagnoit sur le *goura*. Ce dernier instrument est composé de cordes, faites ou de boyaux séchés, ou de nerfs d'animaux, tordus et attachés à un bâton creux de trois pieds de long, au moyen d'une cheville qui lui donne le degré de tension requis. A l'autre extrémité la corde repose sur des tuyaux de plumes. Pour jouer de cet instrument on applique la bouche sur ces tuyaux, et le souffle, qu'on inspire ou qu'on expire, produit une sorte de ton foible et plaintif, semblable à celui de la harpe d'Eole. Peu s'en fallut que, par ma faute, leur gaîté ne fît place à une sanglante querelle. Je leur jettai quelques pièces de monnoie qu'ils se disputèrent avec fureur. Les hommes prirent leur massue, et plusieurs coups furent portés, avant qu'on pût y mettre ordre. Je ne les quittai pourtant point que l'harmonie ne fût rétablie, et que le bal n'eût recommencé. Mais ils me sollicitèrent auparavant d'ajouter quelque chose à mon présent, et sur-tout de leur donner de l'eau-de-vie dont ils sont fort avides.

Les Hollandais ont toujours eu pour ce peuple le plus souverain mépris, et n'ont pas même tenté de le civiliser. Lorsque je leur

Digitized by Google

faisois quelque question là-dessus, il sembloit que le sujet n'étoit pas digne de leur attention, et à peine daignoient-ils me répondre. A mon premier voyage au Cap, j'avoue que la vue des kraels hottentots me parut justifier un peu leurs dédains. Mais lorsque, peu d'années après, je vis le corps des Hottentots attachés à notre service, et lorsque j'eus eu occasion de parler d'eux avec les officiers anglais, qui avoient appris à les connoître; j'en conçus une opinion beaucoup plus favorable: ce corps formoit un régiment de plus de sept cents hommes, robustes, et plusieurs d'entr'eux bien pris, actifs et ayant la tournure militaire. Ils paroissoient bien disciplinés, et avoient la démarche fière. Dans les expéditions où ils ont été employés contre les Caffres et les Boschimans, ils se sont montrés fidelles, obéissans, et aussi braves que pouvoit l'exiger le devoir. . . . . .

Les Hottentots des bois ou Boschimans, diffèrent à quelques égards de ceux qui reconnoissent l'autorité des Hollandais et qui sont plus voisins du Cap. Le petit nombre d'entr'eux, que j'ai eu occasion de voir au Cap, m'ont paru n'offrir de différence extérieure que la couleur. Ils sont plus jaunes et n'ont pas cette teinte sale qui distingue ceux de la colonie. Ils ressemblent parlà aux Chinois, et sont à

Digitized by Google

cause de cela appelés quelquefois Hottentots chinois. Il est probable que cette différence tient à ce qu'ils s'oignent moins souvent de suif, de graisse, et de certaines poudres. Ce qui confirme cette conjecture, c'est que les jeunes Hottentots de la colonie sont beaucoup plus jaunes que les adultes.

Les Boschimans passent pour cruels et féroces; mais dans ceux que j'ai vus, je n'ai rien démêlé de pareil.

C'est un peuple ennemi des Hollandais, qui l'ont toujours traités fort durement et n'ont jamais fait aucun effort pour le civiliser. Quoiqu'ils se battent quelquefois en désespérés, ils sont en général craintifs et timides, et ils attendent rarement l'attaque. Quoiqu'on les traite de sauvages, et qu'on les accuse d'inhumanité, ils ont souvent accueilli avec bonté des étrangers et des blancs que le hasard avoit conduit chez eux. De temps en temps, il est vrai, ils font des incursions contre les colons, les tuent lorsqu'ils le peuvent, et s'emparent de leur bétail. En conséquence ceux-ci se réunissent pour leur résister. Les Boschimans fondent à l'improviste de leurs retraites, où on entreprendroit en vain de les forcer, à cause de leur légéreté à la course et de leur habitude de gravir les montagnes. Lorsqu'ils sont serrés de près dans ces asyles, il font halte

Digitized by Google

tout-à-coup, et roulent de haut en bas des masses de rochers sur leurs ennemis, ou s'embusquent derrière les buissons, d'où ils lancent leurs flèches empoisonnées, qui ne manquent jamais le but.

Les planteurs les poursuivent néanmoins avec acharnement et ne les épargnent jamais, si ce n'est pour les réduire en servitude. Il y a des postes marqués, où les fermiers s'assemblent avec leurs chiens pour donner chasse à ces malheureux : et toutes les fois qu'ils les surprennent ils ne manquent point d'en faire un horrible massacre. Le Gouvernement n'a pas pris connoissance de ces cruelles exécutions, ou, s'il l'a fait, ce n'a pas été pour les prévenir. Un petit nombre d'hommes justes a réclamé au Cap contre de tels procédés, mais sans succès : et les Boschimans sont encore livrés en proie à ces paysans intraitables, qui s'emparent sans scrupule de leurs propriétés, égorgent ceux qui les possèdent, ou en font leurs esclaves (1).

(1) Il nous est impossible de répéter ces imputations, même en les adoucissant, sans faire remarquer que les préjugés et les haines nationales influent quelquefois sur les jugemens que peut porter un voyageur, d'ailleurs équitable. Les événemens survenus au Cap de Bonne-Espérance, à l'époque où écrivoit Mr. Percival, ont dû l'engager à insister sur les vices de la précédente admi-

Digitized by Google

HISTOIRE.

THE LIFE OF GEORGE WASHINGTON, etc. Vie de GEORGES WASHINGTON, Commandant en chef les forces Américaines, pendant la la guerre qui a assuré l'indépendance de son pays, et Premier Président des États-Unis. Compilée sous l'inspection de Mr. Bushrod Washington, d'après les papiers originaux que son parent lui a légués. Avec une introduction comprenant une Histoire abrégée des Colonies Anglaises dans le Continent de l'Amérique Septentrionale. Par John MARSHALL, Grand Juge des Etats-Unis. *Deux* Vol. 4°. 1804, chez R. *Philips*, à Londres.

(*Second extrait. Voy. p.* 180 *de ce vol.*)

NOUS avons vu le colonel Washington aux prises avec toutes les difficultés qu'entraînoient le défaut de moyens pour soutenir la guerre contre les sauvages, l'apathie du gouvernement de

nistration, pour faire ressortir les avantages de la nouvelle. Et il est certain que, dans tout le cours de cette relation il ne manque aucune occasion de marquer ce contraste. (R)

Digitized by Google

de la Virginie, et la mollesse des habitans pour la défense d'une cause dans laquelle néanmoins, tous leurs intérêts les plus chers se trouvoient compromis.

L'insuffisance du nombre d'hommes nécessaires pour couvrir la frontière étoit devenue si évidente, que l'assemblée de la colonie résolut de porter à quinze cents hommes la force du régiment destiné aux garnisons des postes avancés. On eut recours à un enrôlement forcé. Mais Washington démontra que, même en se bornant au mauvais système d'une guerre purement défensive, deux mille hommes, au moins, étoient indispensables pour garnir la frontière, et protéger le pays. Il n'obtint rien; car la formation d'une compagnie de cent gentilhommes volontaires ne fut point d'un secours effectif. La détresse augmenta de tous côtés. Les Virginiens n'avoient plus au-delà des montagnes bleues que le poste de Winchester: on craignoit même que l'ennemi ne passât cette ligne de montagnes, pour ravager la plaine. On pressoit inutilement la formation des milices. Lorsque celles-ci furent rassemblées, les Français, et leurs alliés les sauvages, avoient opéré leur retraite sur le fort Du Quesne et emportoient un immense butin.

Cependant on s'occupa de rendre difficile

Digitized by Google

une invasion nouvelle. On construisit à Winchester un fort qu'on nomma Loudoun, en l'honneur du général de ce nom, qui devoit prendre le commandement des troupes anglaises en Amérique.

Washington avoit beaucoup insisté sur la nécessité d'établir la discipline militaire, au lieu d'adopter un code pénal dont l'expérience eût démontré l'efficace. L'Assemblée de la colonie fit des lois pour chaque cas particulier. Les délits militaires les plus graves furent souvent punis d'une manière légère; et lorsqu'enfin les actes de révolte et la désertion furent classés parmi les crimes qui méritoient la peine de mort, on ne spécifia aucun châtiment pour les cas de lâcheté dans une action: Le général demeura soumis au contrôle de l'Assemblée de la colonie, dans les cas même où il falloit se décider avec célérité. Lorsque la saison de la moisson arriva, les milices se dispersèrent pour s'occuper des travaux rustiques. Les Français, et les sauvages prirent ce moment pour faire des incursions nouvelles. Au lieu de deux mille hommes, qui devoient composer le régiment de Washington, il n'en avoit pas mille; et cependant on exigeoit qu'il continuât à occuper le fort Cumberland, malgré l'observation qu'il avoit souvent répétée que ce fort étoit trop vers le

Digitized by Google

nord pour être utile. Le motif du Gouverneur de la colonie pour ne point abandonner ce poste, fut que c'étoit *un fort du Roi*.

La désertion étoit continuelle dans un régiment mal payé; et Washington eut la plus grande peine à obtenir de l'Assemblée qu'on donnât aux soldats l'uniforme, sans retenue. Washington profita de la retraite que les Français avoient effectuée, pour faire une tournée dans la partie méridionale de la colonie. Voici un fragment d'une lettre qu'il écrivoit au Gouverneur après cette course :

« J'ai toujours représenté combien il étoit difficile de rassembler promptement les milices au moment du besoin. J'en appelle à l'expérience de tous les pays, et du nôtre en particulier. Le désavantage est incalculable. L'ennemi a le temps de piller, tuer, ravager, et opérer sa retraite avant que les milices puissent être réunies. »

« J'ai vu des compagnies qui avoient leur capitaine, leur lieutenant, leurs sergens et leurs caporaux, et qui n'avoient pu rassembler que six fusiliers. La disproportion de la dépense avec l'effet se trouve choquante. Chaque homme a un service d'un mois, et il perd la moitié de ce temps-là à aller joindre sa compagnie, et à revenir chez lui. Ils sont payés cependant pour aller et pour venir

comme s'ils servoient effectivement. »

» Le gaspillage des vivres est révoltant. Il n'y a aucun ordre dans les achats et dans les distributions. Un milicien se croiroit déshonoré si on limitoit sa ration de pain et de viande, comme on le fait à un soldat ; et il aimeroit mieux mourir de faim, que de porter ses provisions sur son dos. Qu'en arrive-t-il ? C'est que toutes les fois que les miliciens ont faim en voyageant, ils assomment des bœufs, ou ils égorgent des moutons pour se rassasier, sans s'informer à qui ces animaux appartiennent. S'ils demandent des provisions, et les font taxer, cette taxe est ordinairement très-haute, parce qu'on cherche à retrouver ainsi ce qu'on a perdu d'ailleurs. »

» Je ne puis attribuer qu'au défaut de bons réglemens militaires, le détestable esprit qui règne parmi les milices. Les hommes sont insubordonnés, capricieux, de mauvaise volonté. Ils ne rendent presque aucun service réel à la chose publique, et lui sont fort à charge. Il n'y a pas un petit individu qui n'ait sa volonté à lui, et ne désire la faire prévaloir. Si l'on néglige ses avis, il se croit offensé, et il s'en retourne chez lui. »

» J'ai trouvé toutes les garnisons très-foibles, par défaut d'hommes, mais encore plus foibles par défaut d'activité et de vigilance. Je

Digitized by Google

n'ai pas vu un seul poste en état de défense, et très-peu qui ne pussent être surpris avec la plus grande facilité. Au fort de Dickenson, on a vu les sauvages venir enlever, dans l'intérieur des murailles, et en plein jour, les enfans qui jouoient, puis regagner la porte avec leur proie, avant d'avoir été apperçus. Le fort de Vass a été surpris de la même manière, et on y a perdu plusieurs individus. Les milices ne se tiennent absolument point sur leurs gardes jusqu'au moment où l'ennemi est tout proche. Alors elles s'effrayent, et se tiennent renfermées dans les forts sans fournir aucune protection au pays. »

» Lorsque le détachement qui occupe un fort a achevé son mois de service, il se disperse: chacun retourne chez soi, quoiqu'il en puisse arriver. L'ennemi a toute liberté de ravager le pays, si le détachement suivant ne s'est pas rendu encore à son poste. Les miliciens ne sont pas plus soigneux des munitions de guerre, qu'ils ne le sont des provisions de bouche. Ils s'amusent à tirer leur poudre et leurs balles pour des paris. En nous approchant d'un des forts, nous entendimes un feu assez vif, et nous ne doutames pas que la garnison n'eût été attaquée. Nous pressames nos chevaux pour aider nos gens, s'il étoit possible: nous les trouvames qui tiroient au blanc pour se divertir. »

Digitized by Google

« Sur tous les postes que j'ai visités, je n'en ai trouvé que deux où le capitaine fût avec sa troupe. Dans tous les autres, il se trouvoit absent pour ses affaires particulières; et plusieurs hommes étoient également absens du poste. Je crois beaucoup, cependant, que ces gens-là se font payer leur mois plein, comme s'ils avoient fait leur service. La misérable position des habitans peut se concevoir d'après ce que je vais dire. Ils sont dans des alarmes perpétuelles, parce qu'ils sentent fort bien que la milice n'a aucun zèle pour les protéger et ne songe qu'à ses propres convenances. Tous les habitans de l'intérieur, au-dela des montagnes bleues, sont en mouvement pour se rendre vers le midi. Ils m'ont demandé instamment quelques compagnies de troupes réglées; mais, hélas, je ne peux rien leur donner sans exposer encore davantage les parties que je suis chargé de garder. Je leur ai promis de demander au Gouverneur et à l'Assemblée de faire protéger le pays par des troupes réglées qui couteroient moins et serviroient mieux que les milices. »

Le colonel Washington étoit impatient de pouvoir prendre l'offensive. Il étoit convaincu qu'on ne pouvoit protéger efficacement la Virginie qu'en donnant à l'ennemi de l'occupation chez lui. Il espéroit aussi pouvoir

Digitized by Google

arriver à chasser les Français du fort Du Quesne ; mais cette entreprise exigeoit une réunion de forces beaucoup plus considérables que celles dont il pouvoit disposer.

L'impossibilité où il se trouvoit d'agir de la manière qui lui paroissoit convenable, n'étoit pas la seule circonstance pénible pour Washington. Il étoit soumis, jusque dans les plus petits détails, au Lieutenant-Gouverneur, qui étoit un homme foible, dur, et obstiné ; dont les idées sur la défense de la colonie étoient étroites et fausses, et qui donnoit fréquemment des ordres dont l'exécution étoit dangereuse ou impossible. C'est à-peu-près dans ce temps là qu'il écrivoit à un de ses amis la lettre suivante : « Je ne sais à quoi attribuer le mépris que l'on fait de mes représentations les plus pressantes relativement à la protection des frontières. On dénature les faits et on envenime jusqu'à mes motifs. Les ordres que je reçois sont obscurs, douteux, incertains. On m'approuve aujourd'hui pour ce qu'on a condamné hier. On me laisse agir au hasard ; on me blâme pour les conséquences de ce qu'on a ordonné, et on m'accuse sans me laisser les moyens de me défendre. Si vous croyez qu'il y ait dans ma position quelque chose qui puisse exciter l'envie vous vous trompez beaucoup. Mais je suis déterminé à

supporter tout cela quelque temps encore, jusqu'à-ce que Lord Loudoun puisse y remédier. C'est en lui que j'espère pour le salut de la Virginie. »

Cependant Lord Loudoun vint prendre possession de sa place de Gouverneur-Général; mais il avoit son plan tout formé. Les représentations de Washington pour la défense de la Virginie, et ses sollications pour obtenir des moyens d'agir offensivement sur l'Ohio contre les Français, n'aboutirent qu'à la demande que lui fit le Gouverneur Général d'envoyer quatre cents hommes au secours de la Caroline méridionale.

Le Gouverneur de la Virginie, et l'Assemblée générale, voyant l'impossibilité de compléter le régiment de la Caroline par les enrôlemens volontaires, changèrent l'organisation de ce corps, et le réduisirent à dix compagnies de cent hommes. Malgré tous les mécomptes que Washington avoit éprouvés, il ne perdoit point de vue que l'opération la plus importante de la guerre auroit été la réduction du fort Du Quesne. Il écrivoit au colonel Stanwix, commandant des troupes Anglaises dans les colonies du centre: « Permettez-moi, Monsieur, de vous faire observer qu'il n'y a jamais eu de meilleur moment pour attaquer le fort Du Quesne. Plusieurs prisonniers qui se sont échap-

Digitized by Google

pés ce printems s'accordent à dire qu'il ne reste dans le fort qu'environ trois cents hommes de garnison. Je ne crois pas que les Français soient assez nombreux dans le Canada, pour renforcer cette garnison sans dégarnir trop cette province. Assurément, il ne faut pas laisser échapper une occasion aussi favorable.

Mr. Pitt étoit entré dans le ministère en novembre 1756; mais, il ne dirigeoit pas encore les Conseils de la Grande-Bretagne; et les Généraux Anglais n'avoient point obtenu jusqu'alors l'ascendant qu'ils gagnèrent ensuite. La campagne dans le Nord, fut peu brillante; et dans les parties occidentales, il ne se fit aucune tentative qui pût soulager les colonies du centre. Les Français ne furent pas tellement pressés dans le Canada, qu'ils ne pussent renforcer les garnisons des postes. Quelques prisonniers faits dans une escarmouche annoncèrent que la garnison du Fort Du Quesne étoit composée de six cents Français, et de trois cents Sauvages.

Indépendamment des garnisons, les Français avoient à leur solde des troupes nombreuses de sauvages, qui répandoient la désolation par le meurtre et le pillage, dans tous les pays situés à l'ouest des montagnes bleues. La défense que pouvoit effectuer sur une si vaste étendue de

Digitized by Google

pays, un corps aussi faible que le régiment de la Virginie, se réduisoit à bien peu de chose. « Je fais tout ce qu'il m'est possible de faire, » écrivoit le Colonel Washington au Gouverneur d'Inwiddie, pour protéger un pays dans la détresse ; mais c'est une tâche qui passe nos forces. Vouloir défendre avec sept cents hommes, une frontière de trois cent cinquante milles d'étendue, bordée par le pays ennemi, est une entreprise absurde. Il y a long-temps que je suis convaincu que la province est perdue, si nous continuons à suivre le système purement défensif. »..... Dans une lettre au Président de l'Assemblée, il s'exprime de la manière suivante : « Je ne sais pas à qui les pauvres misérables Colons doivent avoir recours pour obtenir protection. Si c'est à l'Assemblée générale, certes il est temps qu'elle prenne des mesures, au lieu d'attendre, comme on a toujours fait, que le danger soit imminent. Si les Colons doivent attendre leur protection du Commandant en chef, il est temps aussi, que leur position lui soit connue. Tant que nous nous en tenons aux mesures défensives, nous travaillons à notre ruine. Nos dépenses augmentent d'année en année, et notre position est de plus en plus fâcheuse. Il me seroit impossible de vous faire bien connoître toute la détresse des Colons. Je vous conjure d'em-

Digitized by Google

ployer votre influence pour abréger les délais semblables à ceux que nous avons déja éprouvés. Je suppose toujours que les résolutions dépendent de l'Assemblée; mais s'il en est autrement, je suis résolu de m'adresser au Colonel Hunwix, qui m'a engagé à aller lui rendre un compte détaillé de notre position. Nous obtiendrons, peut-être, par cette voie, quelqu'attention de la part de Lord Loudoun, pour la conservation de nos colonies. . . . . »

Le Colonel Washington, zélé, comme il l'étoit, pour la défense de son pays, et ambitieux de renommée militaire, ne pouvoit prendre sur lui de demeurer spectateur muet de toutes les fautes commises par le Gouverneur et l'Assemblée générale de la colonie. Ces fautes ne se bornoient point à la partie militaire: celle des négociations, et de la politique avec les peuples sauvages étoit aussi misérablement conduite. Les Chiroquois et les Catawbas, étoient demeurés fidèles aux Anglais; et il étoit de la plus grande importance de s'assurer de la bonne volonté de ces tribus. Cependant, avec beaucoup de dépenses, on ne réussit qu'à indisposer ces peuples, et on n'en obtint presque aucun secours.

Le Gouverneur s'offensa de la franchise avec laquelle Washington blâmoit les fautes de l'administration. Il la qualifia d'impertinente, et

Digitized by Google

accusa le Colonel d'être souvent mal informé, et peu occupé de son devoir. Ce fut dans une occasion semblable que Washington s'exprimoit ainsi en écrivant au Gouverneur :

« Rien ne s'est passé d'intéressant ; mais je dois vous demander, Monsieur, la permission de dire quelques mots en justification de ma conduite. Lorsque j'ai mérité un reproche, je le reçois sans peine. Mais je remarque avec chagrin que mon dévouement est méconnu, et que mes efforts pour faire le bien ne sont point appréciés. S'ils l'étoient, vous ne me reprocheriez pas, Monsieur, d'avoir manqué à mon devoir. Je pense avoir plutôt dépassé ma tâche que d'avoir été négligent à l'exécuter. J'ai, en effet, parlé de choses qui ne me regardoient pas directement. Je me suis mêlé des affaires des sauvages, après que vous m'avez expressément recommandé de ne m'en point occuper. »

..... Peu de temps après, on lui rapporta qu'il circuloit des calomnies absurdes sur son compte. Il envoya au Gouverneur, la lettre qui l'en informoit. « Je vous demande, Monsieur, comme une grace (lui écrivoit-il) de me dire si l'on vous a jamais fait un rapport semblable, et, dans le cas où on vous l'auroit fait, quel en est l'auteur. »

« Il est évident, d'après diverses circonstan-

Digitized by Google

ces, et sur-tout d'après le changement de votre manière d'agir avec moi, Monsieur, que quelqu'un plus habile à calomnier, que l'auteur du plat mensonge dont je vous fais part, s'est occupé de me nuire auprès de vous. Il n'y a que cela qui puisse m'expliquer l'opinion que vous avez prise de mon honneur et de ma loyauté. »

« S'il étoit possible que le Colonel * * * (je ne puis pas me le persuader, car je n'y ai donné lieu d'aucune manière) si, dis-je, il étoit possible qu'il fût descendu jusqu'à faire circuler ce conte absurde, il faudroit qu'il fût bien ignorant sur l'état des choses, ou qu'il supposât tout le monde d'accord avec moi pour tromper. Il est de notoriété publique que presque tous les habitans ont abandonné leurs demeures avec la plus grande précipitation ; que plusieurs d'entr'eux se sont renfermés dans de misérables forts qu'ils ont construits exprès ; et que d'autres se sont enfuis jusques dans la Caroline, où ils sont encore. »

» Il n'est pas moins notoire que les malheureux qui sont renfermés dans les forts, et privés des choses les plus nécessaires, ont envoyé des messages au Gouverneur et à l'Assemblée, pour solliciter des secours. Je n'ai jamais envoyé de rapports alarmans sans y joindre les pièces qui servoient à constater les faits. »

Digitized by Google

» Si j'ai commis quelque faute, si je suis tombé dans quelqu'erreur, par défaut d'une expérience militaire que je ne puis pas encore avoir acquise, je sollicite l'indulgence. Si l'on m'accuse d'erreurs volontaires, il faut me faire mon procès, et non pas me calomnier. »

» J'ignore, Monsieur, sous quel point de vue vous considérez mes services; mais j'ai la conscience que jamais homme chargé d'un emploi public, n'a fait de meilleure foi les plus grands efforts pour remplir la tâche qui lui étoit imposée. Si j'ai manqué à mon devoir, le voulant et le sachant, je me soumets au châtiment le plus ignominieux. Mais, convenez-en, Monsieur, il est bien dur de se voir accusé et condamné sans avoir été entendu. »

» Je dois donc vous prier, Monsieur, de me nommer mon accusateur. Je regarderai comme une faveur particulière, la bonté que vous auriez de satisfaire à ma demande sur ce point. »

. . . . . .

Il sollicita du Lieutenant-gouverneur la permission de se rendre à Williamsbourg, pour des affaires importantes. Le Gouverneur lui répondit avec beaucoup de dureté, qu'il avoit déjà éprouvé assez d'indulgence du même genre, et qu'il ne devoit pas demander de nouvelles permissions. En réponse à cette lettre, Washington écrivit que son principal but

Digitized by Google

en demandant ce congé, avoit été, de bien expliquer lui-même l'absolue nécessité de protéger un pays qui se dépeuploit complétement; et il ajoutoit : « on n'a pas dû croire que je demandasse un congé pour me divertir. Je ne suis pas fort accoutumé aux parties de plaisir.»

Mr. Dinwiddie quitta la Virginie peu de temps après; et Mr. Blair, Président du Conseil, fut nommé à sa place. Il s'entendit toujours très bien avec le Colonel Washington.

A la fin de la campagne, Lord Loudoun retourna en Angleterre; et le Général Abercrombie le remplaça dans le commandement de l'armée. Le Général Forbes commanda dans les provinces du centre et du Sud; et enfin, à l'inexprimable satisfaction de Washington, on résolut une expédition contre le Fort Du Quesne.

Ne voyant aucune probabilité d'obtenir un emploi permanent, Washington avoit pensé à donner sa démission; mais lorsqu'il connut les projets de campagne, il résolut de continuer à servir.

Plusieurs des officiers du Général Forbes, avoient fait la guerre sous le Général Braddoke, avec Washington, et l'estime qu'ils avoient conservé pour celui-ci, lui faisoit espérer d'être recommandé au Général pour les commissions

Digitized by Google

où il y auroit de la gloire à acquérir. Il représenta avec force l'importance qu'il y avoit à ouvrir la campagne de très-bonne heure. Il appuya sur-tout sur une considération d'un très-grand poids. C'étoit la réunion d'un corps de sauvages de sept cents hommes, alliés des Anglais. Ils étoient rassemblés dès le mois d'avril. Il étoit à craindre que s'ils ne voyoient aucune probabilité d'être employés promptement comme auxiliaires, ils ne se dispersassent. Il insistoit sur la prodigieuse différence que pouvoient faire la présence et les secours d'un corps nombreux d'Indiens amis.

Long-temps avant que les troupes Anglaises fussent rassemblées, une troupe de Français et de sauvages fit une irruption dans le pays. Le Comté d'Auguste fut ravagé. Soixante personnes furent massacrées. On essaya vainement de couper la retraite aux dévastateurs, ils repassèrent les Alléganys avec beaucoup de prisonniers, de butin, et de chevelures.

Enfin, l'ordre fut donné de rassembler le régiment à Winchester. Le Colonel Washington vint à Williamsbourg pour solliciter des habits, des munitions et de l'argent, trois choses indispensables pour faire mouvoir sa troupe. Rien n'étoit prêt, quoique la saison fût déjà avancée; et Washington eut beaucoup de peine à obtenir pour son régiment, qui avoit déjà fait

un

Digitized by Google

un service extrêmement pénible, la même paie que l'Assemblée avoit accordée à un nouveau régiment, levé pour la campagne seulement, et dont le commandement avoit été donné au Colonel Bird.

L'événement justifia l'inquiétude que Washington avoit montrée sur la dispersion des sauvages alliés, dans le cas où l'on retarderoit trop l'ouverture de la campagne. Ils se dispersèrent en effet, en promettant, à la vérité, de rejoindre l'armée lorsqu'elle seroit en campagne. Washington demanda au Général Forbes, d'envoyer à la principale ville des Chiroquois, un homme de confiance qui les engageât à joindre les troupes Anglaises, au temps convenable. . . . . .

Pendant une maladie du Général Forbes, le Colonel Bouquet, qui commandoit en son absence, résolut de faire marcher les troupes par une route qui étoit encore à ouvrir, dans un espace de cent milles au travers des montagnes. En vain Washington lui représenta le danger de retarder encore l'expédition contre le Fort Du Quesne, par les lenteurs inséparables d'une entreprise comme celle d'une route nouvelle. On étoit déjà en juillet. Les sauvages amis se croyant joués, pouvoient se retourner du côté de l'ennemi. La route qu'avoit suivie le Général Braddoke, quoiqu'en ap-

Digitized by Google

parence plus longue, se feroit évidemment en beaucoup moins de temps, parce qu'elle n'exigeoit que peu de réparations. Tous les raisonnemens les plus forts échouèrent contre l'obstination du Colonel Bouquet. Ce fut après cette conférence que Washington écrivit au Major Halket, aide-de-camp du Général Forbes: « Je viens de quitter le Colonel Bouquet. Je l'ai laissé invariablement décidé à vous conduire sur l'Ohio par une route nouvelle, c'est-à-dire, par une route qu'il faut couper toute entière, dans la saison où nous sommes déjà, au lieu de suivre une route toute faite, et reconnue par tout le monde comme le meilleur passage des montagnes. »

» Si le Colonel Bouquet réussit à persuader le Général, tout est perdu. Notre entreprise est nécessairement manquée; et nous serons arrêtés à Laurel-hill pour tout l'hiver. Les sauvages du Sud se rangeront du parti de l'ennemi, et nous désoleront de plus en plus, quand ils verront notre affaire manquée. Or elle le sera: c'est inévitable, si l'on s'obstine à ouvrir une autre route pour faire marcher l'armée. »

Toutes les représentations de Washington furent inutiles. Il fut arrêté que la route seroit ouverte. Il en eut un chagrin mortel. Voici ce qu'il écrivoit, à ce sujet, a Mr. Fauquier,

Digitized by Google

Gouverneur de la Virginie, et au Président de la Chambre basse. Il datoit du Fort Cumberland.

« Nous sommes encore ici (disoit-il) et découragés de la perspective qui s'offre devant nous. Cette louable ambition de servir notre pays, et d'acquérir de la gloire, est maintenant éteinte. Nous ne pouvons former des conjectures qu'avec les données que nous avons. Chaque sot a ses notions, et juge à sa manière. Je ne saisis pas apparemment l'ensemble des grandes vues de ceux qui nous conduisent; mais il me semble que nous sommes sous l'influence d'un mauvais génie; et qu'il faudroit un miracle pour que la campagne tournât bien. J'ai eu beau représenter avec la dernière évidence, tous les inconvéniens qu'il y avoit à ouvrir une route nouvelle: on n'en a tenu aucun compte. On a employé jusqu'à deux mille hommes aux travaux de cette route. Elle est maintenant ouverte jusqu'au pied de Laurel-hill, c'est-à-dire, dans un espace de trente-cinq milles; et je suppose que nous avons peut-être quinze cents hommes placés à dix milles plus loin, où l'on veut construire un fort.

Nous avons des avis certains, qu'au 13 du mois dernier, les Français n'avoient pas plus de huit cents hommes au Fort Du Quesne,

dont la moitié étoient des sauvages. Quelle occasion manquée ! Quelle pitié d'avoir employé notre temps comme nous l'avons fait ! Quelle explication donner à cela ? Il est impossible que le Général Forbes ait eu de pareils ordres. Laissera-t-on passer de la sorte un tel abus de l'autorité ? Certes ! j'espère que non. J'espère que la chose sera représentée au Roi dans tous ses détails ; et qu'il saura comment on a compromis la gloire de ses armes, et les intérêts de la chose publique.

Le Major Grant avoit été détaché du poste avancé avec huit cents hommes, pour reconnoître les environs du Fort Du Quesne. Grant se rendit de nuit à une montagne voisine du fort, et détacha une forte patrouille pour aller à la découverte. Cette patrouille mit le feu à une baraque auprès du Fort, et regagna la troupe. Le lendemain matin, le Major Grant détacha le Major Lewis, avec un ingénieur chargé de lever le plan du Fort. Il fit en même temps battre l'appel sur plusieurs points. Cette démonstration fit sortir l'ennemi en forces, et un engagement très-vif s'en suivit. Les Anglais furent complétement battus, et les Majors Grant et Lewis furent pris l'un et l'autre. Les Virginiens du régiment de Washington, qui faisoient partie du détachement, se battirent très-bien, et eurent beaucoup à souf-

Digitized by Google

frir. Sur huit officiers, cinq furent tués, un sixième fut fait prisonnier, et un septième blessé. Plus d'un tiers des soldats furent tués.

Le corps d'armée n'arriva à Loyal-Hawna que le 5 novembre, par une route détestable. Là, on tint un conseil de guerre; et, ainsi que Washington l'avoit annoncé, il fut reconnu qu'il étoit impossible d'aller plus loin. Il n'étoit guères plus facile d'espérer la retraite ni de passer l'hiver dans ce lieu. L'armée entière auroit peut-être péri de fatigue et de misère, si quelques prisonniers faits par hasard n'avoient révélé la détresse qui régnoit alors au Fort Du Quesne. La garnison ne recevoit du Canada, aucun secours d'hommes ni de munitions; et les sauvages s'étoient retirés. Ces nouvelles inattendues déterminèrent le Général à pousser en avant. Le Colonel Washington fut chargé d'ouvrir la route pour l'armée. Il le fit avec des peines infinies. L'armée arriva enfin jusqu'au Fort, qu'elle trouva abandonné. Les Français y avoient mis le feu la veille, et s'étoient embarqués sur l'Ohio.

La prise de ce poste important fut due, 1°. à la flotte anglaise, qui avoit enlevé les secours destinés d'Europe pour le Canada, ensorte que le fort Du Quesne ne put pas être soutenu; 2°. au succès des Anglais dans le Canada qui avoient affoibli les Français, et

Digitized by Google

diminué leur ascendant sur les sauvages. Sans cette réunion de causes, la lenteur et les fautes du colonel Forbes auroient certainement fait manquer l'expédition.

Le fort fut réparé, et on le nomma le fort Pitt. Washington y laissa en garnison deux cents hommes de son régiment et se rendit à Winchester, puis à l'Assemblée de Virginie dont il avoit été élu membre. Il voyoit que la possession du fort Pitt empêcheroit, qu'à l'avenir, les sauvages ne fissent des irruptions dans la Virginie. Il avoit continué à servir uniquement pour co-opérer à ce résultat désirable. Sa santé avoit beaucoup souffert; ses affaires sollicitoient sa présence; et les dégoûts qu'il prévoyoit encore le décidèrent à donner sa démission de colonel du premier régiment de la Virginie, et de commandant en chef des troupes de la colonie.

Les officiers qui avoient servi sous lui, exprimèrent les plus vifs regrets, dans une adresse, qui est un témoignage du dévouement le plus absolu, et de l'estime profonde qu'il leur avoit inspirée. Ces sentimens étoient partagés par tous les Virginiens, et par tous les officiers Anglais avec lesquels il avoit servi. Les circonstances n'avoient point permis qu'il fît rien de brillant; mais sa tâche avoit été difficile, et il l'avoit exécutée avec beaucoup de jugement

Digitized by Google

et de zèle. Il avoit établi la discipline la plus exacte dans un régiment composé d'individus réputés indisciplinables. Tant que durèrent les dévastations des Français et des sauvages sur les provinces frontières, la protection de Washington fut sans cesse implorée par les Colons, tandis qu'on lui lioit les mains. Il vit, dès le début de la guerre, sur quel point, et de quelle manière, devoient se diriger les efforts; et le Gouvernement de la Virginie auroit épargné de grands malheurs à cette colonie, s'il avoit suivi les conseils de cet homme en qui la sagesse avoit devancé l'expérience, et qui, jeune encore, se montroit l'émule des officiers vieillis dans le métier des armes.

Peu de temps après sa retraite, il épousa la veuve de Mr. Curtis, femme distinguée par ses avantages personnels et les qualités qui assurent les jouissances paisibles de la vie domestique . . . . . .

Après son mariage, le colonel Washington, retiré à Mont Vernon, se livra pendant plusieurs années aux soins de l'agriculture. Il étendit, embellit, et améliora ses propriétés. Il n'abandonna point ses fonctions dans la législature de la Virginie, où il obtint la plus grande considération par la sagesse de ses conseils. Il se décida de bonne heure contre le

Digitized by Google

principe des impôts arbitraires admis par le Parlement. Les compagnies indépendantes qui se formèrent dans la Virginie, le nommèrent leur chef; et il fut élu membre du premier Congrès qui se réunit à Philadelphie. Il fut placé dans les comités chargés des mesures de défense; et lorsqu'il devint nécessaire d'élire un commandant en chef aux armées de de l'union Américaine, l'opinion générale le désigna. Sa réputation militaire, la solidité de son jugement, la fermeté de son caractère, la dignité de ses manières, la confiance qu'inspiroient son patriotisme et son intégrité; enfin, sa fortune qui le rendoit indépendant: toutes ces circonstances se réunirent pour diriger sur Washington, la vocation qui lui fut en effet adressée.

Lorsque le Président du Congrès communiqua à Washington sa nomination, il répondit avec la plus sincère modestie, qu'il se sentoit au-dessous d'une pareille tâche; mais qu'il étoit pénétré de ce témoignage éclatant d'approbation, et qu'il alloit se dévouer tout entier au soutien d'une cause aussi glorieuse. Il finit par ces mots: «S'il arrive quelqu'événement qu'on puisse regarder comme défavorable à ma réputation, je prie tous les Membres du Congrès ici présens, de se rappeler que je proteste avec la plus parfaite sincérité, que je ne me crois

Digitized by Google

point capable de remplir les fonctions qui me sont attribuées.

Il refusa tout émolument pour ses services ; et il annonça l'intention de tenir un compte exact de ses débours, pour le soumettre ensuite au Congrès.

Les pouvoirs les plus étendus lui furent conférés ; et le Congrès résolut unanimément de soutenir de la fortune et de la vie de chacun de ses Membres, toutes les mesures ordonnées par le général en chef des armées Américaines. Le général se rendit promptement à Cambridge, où étoit le quartier général de l'armée. Il fut reçu aux acclamations générales. Cependant les Membres du Congrès provincial de New-York témoignèrent un peu de la jalousie inquiète des Républicains. En exprimant leur confiance dans le patriotisme du général, ils lui rappelèrent qu'après l'exercice de ses pouvoirs militaires, il rentreroit dans l'obscurité de la vie privée. Ce corps trahit ainsi l'inquiétude de voir le général en chef renoncer difficilement aux grands pouvoirs dont il auroit été investi.

Les premiers momens de l'arrivée du général en chef furent employés à reconnoître la force et la situation de l'ennemi, et à passer en revue les troupes Américaines.

Le principal corps de l'armée Anglaise, sous

Digitized by Google

le général Howe, étoit retranché sur les hauteurs de Bunker, à un mille de Charles-Town. Trois batteries flottantes étoient placées sur la Mystie-River; et un vaisseau de vingt canons étoit embossé entre Boston et Charles-Town. Du côté de Boston, une forte batterie étoit placée sur les hauteurs de Cope et flanquoit la position de Bunker's-hill, l'autre division de l'armée Anglaise étoit fortement retranchée sur l'isthme de Roc-Bury. Les deux divisions de l'armée Anglaise gardoient les seuls passages par lesquels on pût pénétrer depuis la campagne, dans les presqu'isles de Boston, et de Charles-Town. La communication par eau étoit libre entre les deux corps d'armée, lesquels constituoient à-peu-près toutes les forces des Anglais.

L'armée Américaine occupoit les deux côtés de Charles-River. Sa droite étoit placée sur les hauteurs de Rox-Burry; et sa gauche étoit couverte par Mystie-River, dans un espace de douze milles au moins. Cet armée occupoit un espace trop considérable par sa force; mais elle ne pouvoit se resserrer sans ouvrir à l'ennemi la communication avec l'intérieur du pays. Le général en chef ne fit d'abord aucun changement dans la position de l'armée; il se contenta d'y établir une organisation mieux ordonnée et plus distincte. L'armée étoit com-

Digitized by Google

posée de quatorze mille et cinq cents hommes. Il falloit défendre, avec ce monde là, des lignes très-étendues, et bloquer, en même temps, l'ennemi du côté de la terre. Plusieurs circonstances concouroient à rendre cette armée moins redoutable encore que sa force numérique ne sembloit l'annoncer.

Les Américains avoient toujours espéré d'éviter les hostilités; et dans cette fausse confiance, ils avoient laissé passer le temps sans faire les préparatifs qui les auroient rendus redoutables. L'armée n'avoit point de magasins. Lorsque Washington en prit le commandement, il n'y avoit de poudre que ce qu'il en falloit pour fournir neuf cartouches par homme. Il ne perdit pas un instant pour solliciter toutes les colonies de l'union, de sommer les Congrès et les Comités de chaque province de lui envoyer la totalité de la poudre qu'ils pourroient se procurer. Une petite provision envoyée de New-Jersey fit cesser cet état critique. Une circonstance fera juger des difficultés que le chef de l'union avoit à surmonter dans la conduite des affaires. Le Comité d'Elisabeth-town, en New-Jersey, fut obligé de prendre les plus grandes précautions pour le secret, en expédiant au général en chef cette provision de poudre, de crainte que le peuple ne se soulevât pour empêcher

Digitized by Google

qu'on ne le privât par l'envoi de ces munitions, des moyens de se défendre lui-même.

Il étoit de la plus grande importance que l'ennemi n'eût pas le moindre soupçon de cette pénurie. Mais il étoit indispensable de faire de tous côtés des démarches qui pouvoient aisément compromettre le secret. Il est peu probable qu'il ait été complétement gardé; mais les généraux Anglais ne purent pas se persuader, sans doute, qu'une armée dépourvue de munitions au point où on la représentoit, osât occuper une position comme celle-là. Ces généraux savoient d'ailleurs que les troupes Américaines étoient mal armées; qu'en particulier, elles manquoient de bayonnettes; et ce fait, qui étoit de notorieté publique, rendoit plus incroyable encore la confiance qu'indiquoit leur position, si réellement la poudre leur avoit manqué.

Les Américains n'étoient pas mieux pourvus en effets de campement. Les troupes logeoient dans des baraques, méthode qui rendoit un prompt rassemblement difficile, et qui ne convenoit pas mieux à la santé du soldat qu'à sa discipline.

Comme chaque Gouvernement colonial avoit sa formation militaire, et son mode d'évolutions et d'exercice, il n'y avoit aucun ensemble entre les divers régimens. Les sol-

Digitized by Google

dats de Massachusett avoient élu leurs officiers, et ne se croyoient point obligés de leur obéir. Réunis pour la cause de la liberté, ils la confondoient avec l'insubordination, et ce n'étoit pas l'affaire d'un jour que de les soumettre au joug de l'obéissance militaire. Une autre circonstance compliquoit cette difficulté : c'étoit le peu de durée des engagemens. La plupart des soldats n'étoient engagés que jusqu'à la fin de novembre ; et aucun n'étoit obligé de servir passé la fin de décembre. Enfin, il y avoit un mélange de l'autorité du Congrès général, avec les autorités coloniales, qui rendoit tout embarrassant et difficile. Voici ce que Washington écrivoit au Congrès sur ce sujet : «Je serois coupable d'ingratitude et d'injustice, si je ne saisissois par la première occasion de reconnoître l'empressement que le Congrès et les différens Comités, ont mis à faciliter les choses, autant que cela a été en leur pouvoir ; mais il y a un vice inhérent à l'état actuel des circonstances, et qui contrarie tout-à-fait l'esprit militaire : c'est l'obligation de faire passer par tant de différentes personnes les informations, et les ordres à donner (1). Je regarde

(1) Le général étoit obligé de correspondre directement avec le Gouvernement de chaque colonie, et avec les Comités de toutes les villes un peu considérables. (R).

Digitized by Google

comme de mon devoir de représenter au Congrès les inconvéniens qui doivent résulter d'une pareille complication. Il est sur-tout fâcheux que les approvisionnemens de l'armée dépendent de la volonté d'un si grand nombre d'individus. Je propose au Congrès d'examiner s'il ne conviendroit pas mieux de soumettre cette partie à un Commissaire général. »

Entr'autres besoins pressans de l'armée, le défaut de vêtemens se faisoit sentir. Le déficit étoit fort augmenté par l'engagement que les colonies avoient pris entr'elles de n'importer aucune étoffe Anglaise. L'armée Américaine manquoit aussi d'ingénieurs, et avoit très-peu d'instrumens pour le travail de la terre.

Enfin, les nominations d'officiers généraux, faites par le Congrès, avoient répandu beaucoup de mécontentement, et avoient décidé à la retraite plusieurs officiers qui crioient à l'injustice.

Tous ces désavantages réunis rendoient l'armée Américaine extrêmement difficile à conduire; mais au travers de tous ces inconvéniens, Washington voyoit qu'il y avoit dans ces troupes de quoi faire une excellente armée. Les hommes étoient robustes, actifs, courageux, et zélés pour la cause de la liberté. L'armée n'étoit pas encore organisée en brigades et divisions; et plusieurs officiers de l'État Major

Digitized by Google

de l'armée étoient encore à nommer. Washington se hâta de pourvoir à ce qui dépendoit de lui, et de solliciter le concours du Congrès, pour les mesures qui appartenoient à ce corps.

Le général Gage reçut de New-York un petit renfort, avec lequel son armée se trouva monter à environ huit mille hommes. La facilité avec laquelle ce nombre pouvoit se réunir pour tomber sur un point quelconque de la longue ligne des Américains, auroit dû donner au général Anglais l'idée de cette entreprise. Mais il paroît qu'il avoit de fausses notions sur la force réelle de l'armée Américaine; et la défense vigoureuse que celle-ci avoit opposée dans l'engagement de Breed's-Hill, avoit donné une haute idée du courage des Américains, et diminué la confiance des Anglais.

Au moment où il joignit l'armée, Washington sentit toutes les difficultés de sa position. Il convoqua un conseil de guerre pour avoir l'avis des officiers sur le meilleur parti à prendre. Tous furent d'avis de ne point changer la position de l'armée. L'effet d'un mouvement retrograde auroit été fâcheux sur l'opinion. Il auroit ouvert à l'ennemi un pays précieux à conserver. Enfin, il eût été difficile de trouver une position plus forte. On pré-

Digitized by Google

vit le cas où les lignes Américaines seroient forcées ; et pour empêcher la dispersion totale de cette armée indisciplinée, on assigna pour rendez-vous général, dans le cas où la supposition se réaliseroit, les montagnes Galloises près de Cambridge. On employa la plus grande activité à surveiller les mouvemens de l'ennemi. Toutes les chaloupes de la rivière furent mises en réquisition, et employées à des patrouilles de nuit ; et des postes à cheval furent placés en échellons, pour donner promptement avis des moindres mouvemens de l'ennemi.

Les deux armées continuèrent à travailler à leurs retranchemens, sans rien entreprendre de sérieux : Elles se bornèrent à des escarmouches légères. Cette inaction ne convenoit point à l'esprit entreprenant du général en chef. Il estimoit que la situation des affaires exigeoit un vigoureux effort. Il prévoyoit qu'au printems suivant, la petite armée de Boston seroit considérablement augmentée. Il lui paroissoit de la plus grande importance de décider l'issue de la guerre par un coup hardi, qui prouvât au Gouvernement Anglais que les Américains étoient réellement redoutables, et qui donnât à toutes les parties de l'union, le courage qui manquoit encore à quelques-unes pour agir avec toute la vigueur nécessaire.

S'il

Digitized by Google

S'il ne se passoit rien de décisif, les affaires des Américains alloient devenir de plus en plus mauvaises. Un armement considérable ne manqueroit pas d'arriver des ports d'Angleterre au printems suivant, et la durée de la guerre ne pouvoit plus se calculer. Washington voyoit avec anxiété, l'obligation d'énormes dépenses, sans revenus solides pour y satisfaire. Enfin il voyoit approcher avec une mortelle inquiétude, le terme des engagemens de ses soldats.

Il pensoit donc que dans une telle situation, il falloit hasarder beaucoup, afin d'opérer, s'il étoit possible, la destruction de l'armée de Boston. Plein de cette idée, il faisoit de fréquentes reconnoissances de la position de l'armée ennemie, et ne laissoit aucune occasion de se procurer des renseignemens exacts sur sa force. Il paroît que son opinion étoit que les retranchemens Anglais pouvoient être emportés. Il écrivit à ses officiers supérieurs, pour leur communiquer les principaux points sur lesquels il desiroit fixer leur attention. Il les réunit ensuite en un conseil de guerre, pour leur proposer d'attaquer immédiatement les lignes ennemies. L'avis des officiers fut unanime contre cette tentative, et on résolut de continuer le blocus.

Cependant l'armée Anglaise manquoit ab-

Digitized by Google

solument de viandes et de végétaux. Elle n'en recevoit absolument point des paysans Américains ; et les expéditions destinées à s'en procurer par la force désoloient le pays. On demandoit à l'armée Américaine de forts détachemens pour protéger les habitans contre de semblables déprédations. Le refus du général en chef d'affoiblir son armée, en disséminant ainsi de forts détachemens, fut mal vu des Gouvernemens des provinces ; et les plaintes portées au Congrès obligèrent celui-ci à ordonner qu'il ne seroit rien détaché de l'armée pour ces objets particuliers. . . . . .

. . . . . .

Cependant l'inquiétude du général en chef se portoit particuliérement sur la dissolution dont l'armée étoit menacée par l'expiration des engagemens. Le Congrès, sollicité par Washington, envoya des Commissaires pour aviser avec le général aux moyens de lever une armée nouvelle. Tous les détails de cette mission des Commissaires démontrent combien peu les Américains étoient préparés à soutenir la querelle dans laquelle ils se trouvoient engagés. Chaque milicien avoit apporté son arme. Il y en avoit de tout calibre, chose très-embarrassante pour l'usage des cartouches d'un calibre uniforme. Cependant la disette des fusils étoit telle qu'il fut résolu de retenir

Digitized by Google

à l'armée toutes les armes des soldats qui ne voudroient pas se rengager.

Avant que le Congrès eût ratifié le travail des Commissaires, le général procéda à l'exécution des mesures, car il n'y avoit pas un moment à perdre. Il donna ordre que les officiers qui auroient l'intention de quitter l'armée en prévinssent par écrit leurs officiers supérieurs. Il ordonna aussi que les braves soldats qui voudroient continuer à servir pour la cause de la liberté, l'annonceroient à leurs officiers, et se considéreroient tous engagés d'honneur à ne pas quitter l'armée avant la fin de décembre.

Mais l'enthousiasme qui avoit réuni les Américains dans les plaines de Lexington commençoit à baisser; et les soldats montrèrent peu de zèle pour se rengager. Ceux qui y étoient disposés exigeoient comme condition, un congé limité pour revoir leur famille. Les plus pressantes exhortations du général en chef ne décidèrent qu'un bien petit nombre d'hommes. Le défaut d'habillemens, d'effets de campemens, et de combustible, commençoit à faire souffrir l'armée. L'impatience des soldats pour aller rejoindre leurs proches augmentoit de jour en jour, et les rendoit moins disciplinables, moins soigneux pour le service, et moins sensibles au danger résultant du voisinage de l'ennemi.

Digitized by Google

Le Général demanda instamment au Congrès d'essayer l'effet d'une prime d'encouragement. Cette mesure fut différée jusqu'en janvier. Cependant au dernier de décembre, terme fatal des engagemens, il n'y avoit encore que neuf mille six cents hommes pour l'armée nouvelle; et, sur ce nombre, il y en avoit beaucoup qui avoient obtenu des congés limités.

La contagion de la petite-vérole apportoit aux engagemens des difficultés nouvelles. L'épidémie étoit terrible à Boston. L'inoculation avoit, jusqu'alors, fait peu de progrès en Amérique. La maladie inspiroit une grande terreur. On prétendoit que le Général Gage avoit fait inoculer plusieurs individus tout exprès pour les envoyer dans la campagne, et répandre la contagion.

Cependant, la plupart des difficultés qu'éprouvoit le Général en chef, étoient ignorées du public. On lui croyoit plus de monde qu'il n'en avoit, et on ne doutoit pas qu'il ne pût chasser les Anglais de Boston, s'il vouloit l'entreprendre. On insinuoit déjà qu'il projettoit de faire traîner les choses en longueur, pour continuer à jouer un rôle important. Les symptômes d'impatience et de mécontentement qui perçoient dans l'armée lui étoient extrêmement sensibles; mais il étoit de son devoir de

Digitized by Google

garder le secret sur sa véritable position. Il continuoit à desirer qu'il se fît une tentative vigoureuse pour déloger l'ennemi. Le Congrès ayant eu connoissance du résultat du premier conseil de guerre, et paroissant pencher pour l'avis du Général en chef, celui-ci soumit la même question, une seconde fois aux officiers de l'Etat Major réunis. Pour la seconde fois, ils furent unanimes contre la mesure proposée. L'opinion, dans le Congrès, relativement à cette délibération du Conseil, étoit que les officiers se trouvoient retenus par la crainte que la destruction de la ville de Boston ne fût une conséquence nécessaire de la prise d'assaut. Pour donner à Washington plus de latitude, le Congrès prit un arrêté, portant que si le Général en chef, et son Conseil, trouvoient convenable de faire une entrèprise contre les troupes qui occupoient Boston, ils étoient autorisés à la faire comme ils le jugeroient convenable : dût-il même en résulter la perte totale de la ville. . . . . .

Le blocus continua pendant l'hiver, avec toutes les difficultés qu'une saison rigoureuse ajoutoit dans le service des nouvelles levées, aux embarras déjà énumérés. Au commencement de février, le Général en chef informa le Congrès qu'il y avoit dans son armée, environ deux mille hommes dépourvus d'armes,

Digitized by Google

et que les huit mille et huit cents soldats de nouvelle levée, qui composoient la totalité de son armée, avoient pour la plupart de très-mauvais fusils de divers calibres. C'étoit avec des troupes semblables qu'il bloquoit depuis six mois, vingt bataillons Anglais, à la portée du mousquet. . . . . .

Au milieu de février, le froid devint très-vif. La rivière gela; et la glace étoit assez forte pour porter les troupes. Washington pensa sérieusement alors à exécuter une entreprise sur Boston. Il y avoit une extrême importance à prévenir l'arrivée des renforts d'Europe. Il ne pouvoit pas penser à attaquer la ville par des approches régulières, vu le défaut de poudre, et le peu d'espérance qu'il avoit de s'en procurer; et quoiqu'il n'en eût pas même assez pour faire protéger par son artillerie, l'attaque de vive force qu'il projettoit, il trouvoit moins de danger à hasarder cette attaque, qu'à attendre l'arrivée des troupes qui doubleroient les forces des Anglais. Il convoqua un conseil de guerre, qui, pour la troisième fois, décida presqu'unanimément contre l'attaque. En communiquant le résultat de la délibération au Congrès, Washington ajoutoit:

«Peut-être les inconvéniens de ma situation me font-ils voir les choses sous un jour différent, et me disposent-ils à accorder plus au

Digitized by Google

hasard qu'il ne le faudroit. Je ne puis cependant me reprocher de n'avoir pas donné à cette grande question toute l'attention que son importance méritoit. Il est bien vrai que ma position a quelque chose d'extrêmement pénible. Tout le continent a les yeux sur moi, et s'attend à quelque action d'éclat. Or, je ne puis pas faire une seule opération militaire, faute des moyens absolument indispensables pour agir. Cela est d'autant plus douloureux pour moi, que l'obligation de cacher notre pénurie à l'ennemi, nous force également à en faire mystère à nos amis, ensorte qu'ils sont dans le plus grand étonnement de mon inaction.» . . . . . .

Peu de jours après, Washington ayant reçu quelque provision de poudre, fit occuper les hauteurs de Dorchester, qui dominent le port et la ville. Cette position obligeoit les Anglais à risquer une affaire ou à évacuer Boston. Le Général Howe prit ce dernier parti.

(La suite au Cahier prochain.)

Digitized by Google

CONTE.

MURAD LE CHANCEUX. Conte de Miss EDGEWORTH.

ON sait que le Grand Seigneur s'amuse à parcourir quelquefois les rues de Constantinople, pendant la nuit, sous un déguisement, comme le faisoit autrefois le Calife de Bagdad Aroun Alrashid.

Un soir, qu'il faisoit aussi sa tournée, par un beau clair de lune, et accompagné de son grand Visir, ils passèrent devant la maison d'un faiseur de cordes. Le Sultan se rappela, à cette occasion, le conte des *Mille et une nuits*, où il est question d'un faiseur de cordes et de ses deux amis Saad et Saadi, dont les opinions étoient si différentes concernant les affaires humaines.

« Que pensez-vous de la question au fond, » dit-il à son Visir ?

» Je pense, Sire, que la prudence influe beaucoup plus sur les succès, que le bonheur.»

« Et moi je crois tout le contraire, » dit le Sultan. « Si l'expérience n'avoit pas démontré la chose, on n'entendroit pas toujours faire

Digitized by Google

la distinction entre les gens qui ont du bonheur et les gens qui sont chanceux.»

«Il ne m'appartient pas de contredire Votre Majesté.»

«Parlez franchement : je le veux.»

«Puisque Votre Majesté l'ordonne, je dirai que je crois qu'on n'y regarde point d'assez près, lorsqu'on attribue à la bonne ou mauvaise fortune les succès ou les revers. Il y a dans la ville, deux hommes que l'on cite comme des exemples d'un bonheur constant, et d'un malheur opiniâtre : l'un se nomme Murad le chanceux, et l'autre Saladin le fortuné. Eh bien : je suis convaincu que si nous connoissions leur histoire, nous verrions que la prudence fait toute la différence entr'eux.»

«Où demeurent-ils ces deux personnages?» reprit le Sultan, «il faut que j'entende leur histoire de leur propre bouche, avant de rentrer dans mon palais.»

«Murad le chanceux demeure dans le quartier voisin, et je vais y conduire Votre Majesté.» En approchant de la maison qu'habitoit Murad, ils entendirent des lamentations déplorables. Ils entrèrent, et virent un homme qui déchiroit son turban, et pleuroit avec amertume. Ils lui demandèrent la cause de son chagrin; mais pour toute réponse, il leur montra sur le parquet les fragmens d'un beau vase de porcelaine.

Digitized by Google

« Comment, » lui dit le Sultan, « pouvez-vous vous désoler de la sorte pour la perte d'un vase ? »

« Ah ! Messieurs, je vois à votre vêtement que vous êtes des marchands étrangers; vous ne connoissez pas Murad le chanceux. Si vous saviez tous les maux qui m'ont accablé dès ma naissance, vous conviendriez qu'il y a en effet de quoi se désespérer. Si vous ne craignez pas de passer une nuit chez un homme que le sort persécute, je vous raconterai mon histoire. Le Sultan s'excusa de passer la nuit, en prétextant qu'il étoit attendu; mais il s'assit volontiers pour écouter les avantures de Murad, lequel commença ainsi :

« Mon père étoit un marchand de cette ville. La veille de ma naissance, des prodiges annoncèrent la fatalité qui me poursuivroit. Mon père rêva que je venois au monde avec une tête de chien et une queue de dragon. Il songea aussi qu'il m'enveloppoit dans le turban du Grand Seigneur; et que pour ce crime, il avoit été condamné à perdre la tête.

Mon père croyoit à la prédestination ; et convaincu que je lui attirerois de grands malheurs, il me prit en aversion, avant que je fusse au monde; et pour ne pas voir ma tête de chien il s'en alla faire un voyage à Alep. Il fut absent pendant huit ans, et mon édu-

Digitized by Google

cation fut totalement négligée. Ma mère m'apprit que c'étoit en conséquence du rêve de mon père qu'on m'avoit appelé Murad le chanceux. Une vieille femme qui étoit présente, murmura avec un regard que je n'oublierai de ma vie : *il l'a été, il l'est, il le sera.* Ceux qui sont nés sous une mauvaise étoile demeurent malheureux. Il n'y a que Mahomet qui puisse les désenchanter. C'est folie de vouloir résister à son sort : il vaut mieux s'y soumettre.

Tout jeune que j'étois, ce discours me fit une impression profonde ; et toutes les fois qu'il m'est arrivé un malheur, j'ai pensé à ce pronostic de la vieille.

J'avois huit ans quand mon père revint. Cette année là, fut celle de la naissance de mon frère Saladin, qu'on a nommé le fortuné, parce que le jour où il naquit il arriva à mon père un vaisseau richement chargé. Je ne pourrois pas nombrer les traits de bonheur qui distinguèrent l'enfance de mon frère. Son succès dans tout ce qu'il entreprit fut aussi remarquable, que le guignon qui me poursuivoit.

Depuis le moment de l'arrivée du vaisseau, nous vécumes dans l'abondance, et on attribua au bonheur de Saladin l'état prospère de notre fortune.

Saladin avoit vingt ans lorsque mon père

Digitized by Google

fut atteint d'une maladie dangereuse. Il le fit venir auprès de son lit ; et il lui apprit que ses affaires étoient dans le plus mauvais état ; que son luxe avoit épuisé ses ressources, et que comptant sur un bonheur soutenu il s'étoit engagé dans des spéculations hasardeuses, qui avoient mal tourné. Il ne lui restoit pour ses enfans que deux beaux vases de porcelaine, particuliérement précieux à cause de certains caractères qui y étoient tracés dans une langue inconnue, et qu'on supposoit avoir une vertu secrète en faveur du propriétaire du vase. Il fit présent de ces deux vases à mon frère, en prenant pour motif, que s'il m'en donnoit un, je ne manquerois pas de le casser, tant j'étois né malheureux. Cependant, après la mort de mon père, Saladin, qui est d'un caractère généreux, me dit qu'il me donnoit le choix sur les deux vases, et que quant à lui il n'avoit aucune foi au bonheur ou au malheur. Il chercha à me rendre le courage qui me manquoit. Je lui en sus gré ; mais je ne savois que trop qu'il est inutile de vouloir lutter contre la fortune. Quant à Saladin, il ne se laissa point accabler par la connoissance de notre misérable position. Il me dit qu'il sauroit bien dans tous les cas, se tirer d'affaires.— En examinant les deux vases de porcelaine, il trouva qu'ils renfermoient une poudre rouge. Il imagina,

Digitized by Google

d'en faire une belle couleur ; et il réussit merveilleusement.

Pendant la vie de mon père, un marchand qui fournissoit des objets de luxe au sérail du Grand Seigneur, avoit fait présent à ma mère d'un riche vêtement. Saladin trouva moyen de gagner l'affection de ce marchand, et obtint de lui qu'il recommanderoit sa belle couleur écarlate. Dès qu'elle fut connue, chacun voulut en avoir. Saladin avoit plus de pratiques qu'il ne pouvoit en satisfaire. A force de recherches, il avoit découvert la nature de cette poudre trouvée dans le vase, et renouveloit la provision à volonté.

Il avoit d'ailleurs un avantage singulier ; son humeur étoit si enjouée, sa physionomie si sereine et si heureuse, qu'il prévenoit tout le monde, et qu'on se faisoit un plaisir d'avoir affaire à lui. Hélas ! je n'avois pas ce privilège ! j'ai souvent remarqué que mon air triste et découragé, suite nécessaire du malheur qui s'attache à moi, rebutoit les gens, avant même qu'ils m'eussent parlé.

Je me rappelle qu'un jour, une femme opulente, suivie de ses esclaves, vint dans la boutique de mon frère pour faire ses emplètes. Mon frère étoit absent, et ce fut moi qui la reçut. Cette Dame prit la passion d'acheter mon beau vase de porcelaine ; et elle m'en of-

Digitized by Google

frit le prix que je voudrois en demander. Je la refusai, parce que je craignis d'attirer sur moi quelque calamité si je me séparois de ce talisman. Plus je me montrai difficile, plus elle insista; mais toutes les sommes qu'elle m'offrit, ne purent me faire changer de dessein; et elle me quitta furieuse de mes refus.

Lorsque mon frère rentra, je lui contai ce qui s'étoit passé. Il me blâma beaucoup de n'avoir pas profité de l'occasion; et il me dit qu'il ne falloit jamais négliger un bien présent et certain, pour quelque avantage imaginaire et éloigné. Le lendemain, la Dame revint, et mon frère lui vendit son vase pour dix mille pièces d'or. Il employa cet argent à acheter des marchandises, et se procura ainsi de nouveaux moyens de fortune.

Je me repentis; mais il étoit trop tard. Je suis persuadé que c'est une partie de la fatalité qui pèse sur moi, que de ne jamais pouvoir me décider au moment convenable: Je vois bien le bon parti dans les choses; mais c'est toujours lorsqu'il n'est plus temps. Toutes les fois qu'une occasion a été perdue, j'ai regretté de ne m'être pas conduit d'une manière exactement opposée. Souvent il m'est arrivé de voir passer le moment favorable pendant que j'hésitois. C'est précisément là l'effet d'une malheureuse étoile.

Digitized by Google

La femme qui avoit acheté le vase de mon frère étoit la Sultane favorite, et avoit un grand pouvoir dans le sérail. Elle m'avoit pris en guignon, à cause du refus qu'elle avoit éprouvé de ma part. Elle déclara qu'elle ne mettroit pas les pieds chez mon frère tant que nous demeurerions ensemble. Il n'auroit pas voulu néanmoins que je le quittasse ; mais comment se résoudre à demeurer en obstacle à la fortune d'un si bon frère ! je quittai sa maison sans l'en prévenir, et sans même savoir ce que je deviendrois. Bientôt, je me sentis pressé de la faim. Je m'assis devant la porte d'un boulanger, et je lui demandai quelques secours. Il me donna du pain à manger autant que j'en voulus, sous la seule condition que je changerois d'habits avec lui, et que je ferois, ce jour-là, le tour de la ville pour vendre son pain. J'y consentis ; mais ce fut par un effet de ce guignon qui me poursuit. Depuis longtemps, le peuple de Constantinople étoit mécontent du poids et de la qualité du pain des boulangers. Le mécontentement est souvent, dans cette capitale, l'avancoureur des insurrections qui, presque toujours sont fatales aux boulangers. Je savois tout cela ; mais comme le sort qui m'en veut m'empêche toujours de voir les choses à temps, je n'y pensai point.

J'eus à peine été un quart d'heure dans les

Digitized by Google

rues, que la populace s'attroupa autour de moi pour m'injurier, et me menacer. Je me sauvai jusqu'à la porte du palais du Grand Seigneur. Le Visir alarmé de cette insurrection, donna ordre de me faire décapiter pour satisfaire le peuple. Je me jettai à genoux, et je protestai que je n'étois point le boulanger dont on avoit à se plaindre; et je fis l'histoire de mon déguisement; en ajoutant que tout cela étoit dû au malheur qui me poursuivoit. La populace s'écria alors que je méritois d'être décapité pour ma sottise. Quelques personnes, cependant, eurent pitié de moi, et favorisèrent ma délivrance.

Je pris le parti de sortir de Constantinople, en laissant à mon frère, mon vase en dépôt. Je rencontrai un détachement qui alloit s'embarquer pour l'Egypte. Je me dis: si c'est la volonté de Mahomet que je périsse, le plus tôt sera le mieux; et je pris le parti de m'embarquer aussi. Pendant la traversée, je me tins assis sur le pont, fumant ma pipe, et bien décidé à ne pas faire un mouvement pour empêcher le vaisseau de périr, s'il s'élevoit une tempête. Nul ne peut éviter sa destinée: à quoi sert d'agir pour s'y soustraire.

Nous arrivames sans accidens. Je quittai le vaisseau le dernier de tous; et lorsque j'arrivai au camp d'Ell-Arisch, il étoit déjà fort tard.

Digitized by Google

tard. Ma pipe venoit de s'éteindre. Je pressois le pas pour arriver à une tente où je voyois du feu, lorsque je découvris quelque chose qui brilloit sur le sable. C'étoit une bague de diamans. Je résolus de la faire crier le lendemain matin pour la rendre à son légitime possesseur. Je l'avois mise à mon petit doigt, et ce fut par un effet de mon malheur ordinaire. La bague étoit trop grande, et ne tenoit pas. Comme j'allois allumer ma pipe, l'anneau tomba dans le foin que mangeoit une mule. Pendant que je tâtonnois pour chercher ce bijou, la mule me donna un coup de pied. La douleur me fit crier, et mes cris réveillèrent les soldats de la tente voisine. Au moment où ils arrivèrent sur moi, je venois de trouver ma bague. Ils m'accusèrent de l'avoir volée, ils me la reprirent. Je fus gardé jusqu'au jour; et ensuite on me donna la bastonnade pour me faire déclarer où j'avois caché certaines marchandises volées le soir même dans le camp. Or, une chose semblable ne seroit arrivée à personne qu'à moi: tout cela venoit du malheur que j'avois eu de vouloir allumer ma pipe avant d'avoir assuré la bague à mon doigt.

Lorsque je fus guéri de mes blessures, j'allai à une des tentes que décoroit un pavillon rouge, et qu'on me dit être un café. Là, j'en-

tendis un homme qui se plaignoit de n'avoir point réussi à retrouver une bague précieuse qu'il avoit perdue, et pour la restitution de laquelle il avoit proposé une récompense de deux cents sequins. Je lui dis ce qui s'étoit passé; et je lui promis de lui indiquer la personne qui m'avoit arraché la bague pour se l'approprier. Je le fis en effet. L'anneau fut restitué; et je reçus une somme de deux cents sequins, comme une compensation de ce que j'avois eu à souffrir.

Une nuit, pendant que mes compagnons dormoient, je m'amusai à compter mon trésor. Le lendemain, ils m'invitèrent à boire du sorbet avec eux. Après avoir bu cette liqueur, je me sentis tellement appesanti par le sommeil, que je ne pus y résister. Lorsque je me réveillai, j'étois sous un palmier, à une grande distance du camp. Ma première idée fut celle de ma bourse de sequins. Je portai la main à ma ceinture. Ma bourse y étoit bien; mais elle étoit remplie de petits cailloux, et l'or avoit disparu. Je fus convaincu que j'avois été volé par les soldats avec qui j'avois bu le sorbet; et en rapprochant les circonstances, il me devint parfaitement clair qu'on m'avoit observé pendant que je comptois mes sequins en toute sécurité, au milieu des gens que je croyois endormis.

Digitized by Google

J'eus beau porter plainte contre les soldats de cette tente, je n'obtins rien : les preuves manquoient ; et on ne fit que se moquer de moi. Dans mon désespoir, je laissai échapper le surnom qu'on m'avoit donné dès ma naissance : cela suffisoit pour me faire connoître dans tout le pays pour *Murad le chanceux*.

Dans ce temps-là, les soldats avoient pris une sorte de passion de tirer au blanc. Ils se livroient à cet exercice, sans y mettre les précautions nécessaires. Les officiers supérieurs ne pouvoient point parvenir à les en empêcher. J'ai souvent vu les tentes percées de balles qui avoient été dirigées contre la banderole de leur sommet. Il y avoit quelquefois des gens tués dans le camp, sans que l'on sût d'où le coup étoit parti. De tels accidens faisoient peu de sensation. Ceux qui en étoient les témoins se disoient : « En voilà un dont l'heure étoit venue. » Je m'attachai de plus en plus, par ces exemples, à la croyance de la prédestination. Je me disois souvent : peut-être que je mourrai demain ; et il faut me divertir aujourd'hui. Quoique je n'eusse point d'argent à moi, je n'en manquois jamais lorsqu'il s'agissoit de faire la débauche. Les Juifs qui suivoient le camp, en prêtoient aux soldats à haut intérêt. Je découvris un Juif qui connoissoit mon frère Saladin ; et qui se per-

Digitized by Google

suadant que si j'étois tué mon frère le rembourseroit, me fit l'avance de tout ce que je lui demandai. J'aimois beaucoup le café et l'opium; et dans le délire que me donnoit cette dernière drogue, j'oubliois tous mes chagrins.

Un jour que je chantois et dansois, en me félicitant de ce que je n'étois plus Murad le chanceux, un inconnu me saisit par le bras, et me dit: « Mettez-vous donc à l'écart: ne voyez-vous pas ces tireurs qui ajustent votre turban? Ils vous ont manqué une fois; mais ils ne vous manqueront peut-être pas l'autre. » — « Pour qui me prenez-vous? » répondis-je; « je ne suis point Murad le chanceux: » et je continuai à danser. Quelques secondes après, je reçus une balle dans la tête. Je tombai comme mort; et l'on me fit horriblement souffrir pour panser ma blessure. Ce qui ajoutoit à mon tourment, c'est que l'armée devoit quitter le camp. Tout étoit en confusion, et je craignois sur-tout d'être laissé derrière parmi les incurables.

On m'avoit extrêmement recommandé la tranquillité; mais, ainsi que je vous l'ai déjà dit, ma mauvaise étoile m'a toujours empêché de bien juger des choses, dans le moment convenable. Mon inquiétude d'être abandonné dans le camp étoit si grande, que malgré la

Digitized by Google

fièvre qui me tenoit, je me levai plusieurs fois pendant la chaleur du jour, pour regarder si le départ s'effectuoit selon les ordres donnés. Les soldats ne se pressoient point d'obéir; et il se passa bien du temps avant que toutes les tentes fussent déplacées. Lorsque le chirurgien vint le soir, pour panser ma blessure, il me trouva si malade qu'il parut croire que je ne pourrois pas supporter la marche. Le lendemain matin, un détachement chargé de ramasser les traîneurs, vint me prendre. On voulut me mettre sur une mule; mais je la reconnus à une certaine tache blanche, pour être la même bête qui m'avoit donné un coup de pied lorsque je cherchois la bague. Je compris que ce maudit animal me porteroit malheur, et je refusai positivement de la monter. J'engageai les soldats à me porter tour-à-tour. Mais la chaleur étoit si forte, qu'ils ne purent pas soutenir cette fatigue, et ils me posèrent sur le sable, pour aller, me dirent-ils, chercher de l'eau à une source voisine.

J'attendis en vain leur retour. Je mourois de soif, et je souffrois comme un malheureux. Je perdis toute espérance. Je me répétois toujours que c'étoit la volonté de Mahomet que je périsse de cette manière, et que je ne fusse point enseveli. Cependant un détachement de troupes Anglaises passa près de moi, et vint

Digitized by Google

à mon secours. Tout Chrétiens qu'ils étoient j'eus plus à m'en louer que de mes confrères dans la foi.

Peu-à-peu je me rétablis par leurs soins; mais mon malheureux sort me poursuivoit, ainsi que vous allez le voir. Nous souffrions beaucoup de la soif. Les Anglais entreprirent de creuser un puits dans un endroit où un de leurs ingénieurs croyoit qu'on trouveroit de l'eau. Moi, qui n'aimois pas travailler à la terre, je préférai faire une excursion pour chercher une source. Je croyois découvrir à une grande distance les apparences d'un étang. On m'avertit a plusieurs reprises de me défier de ce que je voyois, et on m'assura que je n'y trouverois point d'eau. Je m'obstinai; et je m'apperçus, qu'en effet, c'étoit une illusion, produite apparemment par l'influence des esprits malfaisans.

Fatigué et découragé, je revins sur mes pas, en suivant exactement leurs traces, de peur de m'égarer. Un zéphyr s'éleva; et j'en remerciai le ciel, parce qu'il me rafraichissoit un peu. Mais quelle fut ma consternation lorsque je m'apperçus que la trace qui servoit à me guider disparoissoit tout-à-fait. Je ne savois plus de quel côté me diriger. Je me sentois affoibli par le défaut de nourriture. Une soif brûlante me dévoroit. Je m'abandon-

Digitized by Google

nai au désespoir. Je jetai mon turban sur le sable ; je déchirai mes vêtemens, et je répandis des larmes de détresse. Ma mort étoit certaine ; et je ne pensai plus qu'à la hâter. J'avois mis une provision d'opium dans les plis de mon turban. Je voulus y avoir recours. Hélas ! cette dernière ressource m'étoit enlevée : en jettant mon turban à terre, j'avois perdu l'opium dans le sable, où je le cherchai en vain. Je m'étendis sur le sol, en m'abandonnant à ma destinée. Ce que je souffris de la faim et de la soif, ne peut se concevoir. Enfin j'éprouvai une sorte de délire, pendant lequel des visions de toute espèce se présentoient à moi. Je ne sais combien de temps je restai dans cet état ; mais je fus réveillé par des cris qui partoient d'une caravanne revenant de la Mecque. C'étoient des cris de joie occasionnés par la rencontre d'une source que ces pélerins connoissoient : Cette source n'étoit pas à cent toises de l'endroit où j'étois couché ; et cependant, admirez la fatalité qui me poursuivoit, je ne l'avois pas découverte : Tout épuisé que j'étois, je trouvai la force de pousser un cri, et de me traîner du côté où j'entendois les voix. Je découvris la caravanne. On étoit occupé à remplir les outres, et à faire boire les chameaux. Cependant mes forces se trouvèrent complétement épuisées lors-

Digitized by Google

que je me fus traîné l'espace de quelque toises. Déjà je voyois les pélerins remonter sur leurs chameaux ; et je me disois : voilà encore l'effet de mon étoile : ils repartiront sans m'avoir apperçu ! Cependant l'idée me vint d'agiter en l'air mon turban déployé. Les pélerins me virent, et s'approchèrent de moi. Un esclave me donna à boire. J'eus alors la force d'expliquer qui j'étois, et comment je me trouvois dans cette situation.

Pendant que je parlois, un des pélérins examinoit la bourse qui étoit pendue à ma ceinture. C'étoit celle que j'avois reçue de celui à qui j'avois fait retrouver sa bague. Elle portoit son nom. Le pélérin qui l'observoit se trouva être le frère de mon bienfaiteur. Cela amena une explication, et le marchand se montra disposé à me protéger. La caravanne alloit au Caire ; et il me proposa de le suivre, ce que j'acceptai.

Lorsque ce marchand, devenu mon maître, eut appris par mes récits combien j'étois malheureux en tout, il me dit : « Murad, puisque vous avez le malheur de toujours prendre le mauvais parti, ayez soin de me consulter toutes les fois que vous aurez une résolution à prendre. » Je le lui promis.

Je me trouvois très-bien au service de cet honnête marchand. Il étoit riche et généreux.

Digitized by Google

Je n'avois autre chose à faire qu'à surveiller le chargement des chameaux, et à compter les ballots de marchandises à chaque fois qu'on les déplaçoit. Je le faisois exactement tous les soirs. Malheureusement, le jour où nous arrivames à Alexandrie, je négligeai de faire ce compte, parce que je l'avois trouvé juste tous les jours précédens. Lorsque l'embarquement se fit, il manquoit trois balles de coton. Je courus en prévenir mon maître, qui ne me fit point tous les reproches que j'aurois mérités; mais qui fit chercher immédiatement les trois balles par le crieur public, en offrant une récompense proportionnée à l'objet. Les balles furent retrouvées; mais comme le vaisseau étoit déjà parti, nous nous mimes dans une chaloupe, mon maître et moi, avec les trois balles de coton. Lorsque nous arrivames au vaisseau, le capitaine nous dit qu'il ne savoit où mettre cette marchandise, attendu qu'il n'avoit plus de place du tout. Après bien des difficultés, il consentit cependant à mettre les trois balles sur le pont; et je fus chargé de les garder jour et nuit.

Notre voyage fut heureux. La nuit qui précéda notre arrivée, je m'étois endormi sur une des balles de coton, après avoir, selon mon usage, fumé ma pipe. La pipe avoit toujours été ma consolation. Je ne pouvois plus me

Digitized by Google

passer de fumer. Mais ma mauvaise étoile voulut que cette innocente ressource devînt la cause de nouveaux malheurs. Je fus réveillé en sursaut par les cris de mes compagnons. Le feu avoit pris à la balle sur laquelle j'étois couché, et mon turban étoit déjà en flammes. J'eus des brûlures très-fâcheuses; et lorsque le feu fut éteint, le capitaine déclara que, pour rien au monde, il ne me garderoit plus longtemps à son bord, parce qu'un homme malheureux, comme je l'étois, communiquoit son malheur à tout ce qui l'approchoit. Mon bon maître, lui-même, convaincu par l'expérience, que ma mauvaise étoile ne me permettoit pas d'être un bon domestique, devint impatient de se débarrasser de moi. Dès que nous fumes arrivés, il me donna une bourse de cinquante sequins, en me disant : « te voilà libre, Murad, tâche de faire un bon usage de l'argent que je te donne; et peut-être que ta fortune changera. » Hélas! j'en avois peu d'espérance; mais je résolus, cependant, de faire tous mes efforts pour bien placer mon argent.

Quelque temps après, me promenant dans les rues du grand Caire, je fus acosté par un homme que je reconnus pour le Juif qui m'avoit prêté de l'argent au camp d'Ell-Arish. Je ne conçois pas ce qui l'avoit attiré au Caire; à moins que ce ne fût le guignon qui me pour-

Digitized by Google

suivoit. Il me reprocha de n'avoir point satisfait à ma dette; il me dit qu'il savoit ma désertion, et que si je ne le contentois pas, il iroit me dénoncer. Après bien des discussions, il fut convenu que je lui paierois le capital; mais qu'il me remettroit les intérêts, sous la condition que je me chargerois d'une malle de vêtemens achetés de seconde main qu'il me laissoit à bas prix, parce qu'il étoit obligé de quitter le Caire sans retard. Il ouvrit la malle pour me montrer ces vêtemens qui étoient fort riches, et sur lesquels il me parut évident qu'il y auroit un gros profit à faire, ainsi qu'il me l'assuroit.

En effet, lorsque je me présentai au marché avec les riches habits dont la malle étoit garnie, les acheteurs arrivèrent en foule; et je fus débarrassé de tout en peu d'instans, avec un profit très-considérable.

Quelques jours après, un marchand de Damas qui m'avoit acheté de ces habits, vint me trouver pour me dire que deux de ses esclaves avoient pris la peste, et qu'il soupçonnoit les habits que je lui avois vendus, en être la cause. Je ne pouvois pas imaginer que cela fût possible; mais en traversant le Bazar, je fus assailli par plusieurs marchands à qui j'avois également vendu de ces hardes, et qui me firent le même reproche. Je portois ce jour là de

Digitized by Google

belles pantoufles jaunes que j'avois également trouvées dans la malle. Je les leur fis remarquer, pour les convaincre que je n'avois eu aucune mauvaise intention, puisque s'il y avoit du danger, je le courois moi-même. Cela les calma un peu. Mais le lendemain, l'un d'entr'eux vint m'avertir que tous ses esclaves qu'il avoit habillés des vêtemens achetés de moi étoient attaqués des symptômes de la peste. Nous examinames ensemble le coffre qui avoit contenu les vêtemens; et nous vimes que le mot *Smyrne* avoit été presqu'effacé du couvercle. Nous nous rappelames alors que la peste y avoit régné. Cela m'expliqua pourquoi le Juif n'avoit pas voulu faire lui-même la spéculation de vendre ces hardes; et je me souvins que, lorsqu'il m'avoit montré les habits en entr'ouvrant le coffre, il tenoit sous son nez une éponge imbibée de vinaigre, en prétendant qu'il craignoit l'odeur du musc.

On dit que la peur dispose à prendre la peste. Si cela est, jamais personne ne fut mieux préparé à la contagion, que je ne l'étois dans ce moment. L'idée d'avoir répandu cette maladie, et d'en avoir déjà le germe dans mon sang, fit en moi une telle révolution, que la fièvre me prit à l'instant.

Je fus long temps sans connoissance. Quand je revins à moi, j'étois dans une petite hutte,

Digitized by Google

sur un peu de paille, et une vieille femme fumoit sa pipe dans un coin. Elle m'apprit que le Cadi avoit donné ordre qu'on me transportât dehors de la ville; que la maison que j'avois habitée avoit été brûlée et rasée. « Sans les soins, dit-elle, que je vous ai donnés, vous seriez déjà mort. Mais j'ai fait un vœu à notre grand Prophète, c'est de ne jamais négliger l'occasion de faire une bonne action. Voilà votre bourse que j'ai sauvée de la cupidité de la populace, et, qui plus est, de celle des gens de justice. Je vous rendrai compte de tout ce que j'ai déjà dépensé pour vous. »

Contre toutes les vraisemblances, je me guéri de la peste. J'envoyai la vieille aux informations dans le Caire. Elle me rapporta que la peste diminuoit, mais qu'elle avoit encore rencontré beaucoup d'enterremens; et qu'elle avoit entendu de tous côtés des malédictions contre Murad le chanceux.

J'entrai dans un lazareth pour y faire quarantaine. Je cachai mon nom, pour ne pas inspirer de l'horreur à mes compagnons. J'étois impatient de quitter le grand Caire, où Murad le chanceux étoit devenu l'objet de l'exécration publique. Je m'étois persuadé que tous mes malheurs provenoient de ce que j'avois négligé de faire usage du talisman légué par mon père. J'avois rêvé, à trois reprises

Digitized by Google

différentes, que je voyois un génie qui m'adressoit des reproches sur ma négligence à soigner le vase précieux de porcelaine. Je m'embarquai donc pour Constantinople dans la ferme résolution de réparer mes torts. Aussitôt que je fus arrivé dans la capitale, je m'informai de mon frère Saladin. Un porte-faix à qui je m'adressai, me dit : « Quel est l'homme de Constantinople qui ignore la demeure de ce Saladin l'heureux ? » Il me conduisit dans un magnifique palais. Je ne pouvois pas me persuader que ce fût là réellement l'habitation de mon frère. Il se présenta bientôt lui-même, et se précipita dans mes bras. Je le félicitai de le retrouver dans une position si brillante; je lui rappelai combien de fois il m'avoit nié qu'il y avoit en effet des individus nés heureux, et d'autres nés malheureux. Je l'assurai qu'il ne lui resteroit plus de doute sur ce point là lorsque je lui aurois conté tout ce qui m'étoit arrivé. Mais, ajoutai-je, je ne veux point séjourner dans ta maison, de peur de te communiquer ma mauvaise fortune. L'objet principal de ma visite, c'est de te redemander le précieux talisman que j'ai laissé en dépôt entre tes mains. Mon frère se moqua de mes scrupules, il insista pour que j'entrasse, et m'établisse chez lui. Je fus ébloui de la magnificence qui y régnoit. Mon frère n'avoit

Digitized by Google

point perdu son ton modeste, et ses dispositions bienveillantes. Il écouta avec patience et bonté, toute l'histoire de mes malheurs; et il me conta à son tour, tout ce qui lui étoit arrivé depuis que nous nous étions séparés. Il n'y avoit rien de bien extraordinaire dans les circonstances de sa vie. Il paroissoit avoir prospéré par le cours naturel des choses. Mais son récit ne me fit point changer d'opinion: il me parut bien évident qu'il avoit été guidé par une heureuse étoile, tout comme j'avois été soumis à un guignon constant.

Il n'y avoit pas quatre jours que j'étois chez lui, lorsque j'eus l'occasion de vérifier, qu'en effet, le guignon me suivoit partout. La Sultane favorite à laquelle mon frère avoit autrefois vendu son vase, lui avoit demandé de faire venir de Venise, pour elle, une superbe glace. Il y avoit eu des retards dans le transport de cette glace à Constantinople. Enfin, elle arriva; et mon frère la fit transporter dans sa maison. Après l'avoir déballée, il envoya un messager à la Sultane pour l'avertir de l'arrivée de la glace. Il étoit déjà tard; et elle pria mon frère de garder chez lui jusqu'au lendemain matin, cet effet précieux. La glace étoit placée dans une anti-chambre de l'appartement où je couchois; et il y avoit également des lustres de cristal destinés aux appartemens de

Digitized by Google

mon frère. Il s'étoit fait beaucoup de vols dans Constantinople, pendant les jours précédens. Mon frère, qui avoit des sommes d'argent chez lui, ordonna à ses domestiques de veiller tour-à-tour pendant la nuit, J'entendis cet ordre; et je me promis bien de rendre service à mon frère, si l'occasion s'en présentoit. Je laissai ma porte entr'ouverte, pour être averti au moindre bruit; et je ne m'endormis qu'après avoir posé à côté de moi, mon sabre nud. Au milieu de la nuit, je crus entendre quelque bruit. Je me levai doucement; et je m'avançai, le cimeterre à la main, jusques dans l'anti-chambre.

A la foible lueur d'une lampe qui y brûloit, j'apperçus assez distinctement, un homme armé d'un sabre. Je lui demandai ce qu'il faisoit là. Je n'obtins point de réponse. Je m'avançai alors, en le menaçant de mon sabre. Il leva la main, et se présenta également dans une attitude menaçante. Je n'avois qu'un instant pour prévenir le coup; et je me hâtai de frapper. Que devins-je, lorsque je vis voler en éclats cette glace dans laquelle mon image s'étoit réfléchie pour me tromper!

Mon frère attiré par le bruit, accourut de son appartement, et me trouva dans la désolation de ce qui venoit d'arriver. Ma foi! me dit-il d'abord, avec un peu d'humeur, tu es en effet

effet Murad le chanceux. Mais, se reprenant bien vîte, il me dit, en riant : « pardonne-moi ce premier mouvement. Je suis sûr qu'il n'y a point eu d'intention de ta part, et, dans le fait ce malheur sera bientôt réparé.

Quoique mon frère fît bonne contenance, il étoit extrêmement inquiet sur la manière dont la Sultane prendroit la chose. Je vis clairement que si je restois dans sa maison, je serois cause de sa ruine totale, et en conséquence je ne voulus point abuser de sa bienveillance, et je pris le parti de le quitter. Lorsqu'il m'y vit résolu, il me dit : « j'ai une place de facteur vacante : je te l'offre. Si tu fais quelques fautes, quelques méprises, je suis assez riche pour supporter ces non valeurs, ainsi, il ne faut pas que cela te tourmente. »

Je fus touché jusqu'aux larmes de la bonté de mon frère. Je m'établis dans le magasin où vous me voyez, Messieurs. Le soir même, mon frère m'envoya par un esclave, le vase précieux, avec un billet qui portoit ces mots : « La couleur qui s'est trouvée au fond de mon vase a été l'occasion de ma fortune. Il est bien juste que je la partage avec mon frère. »

J'avoue que je ne pouvois pas jouir pleinement de ma nouvelle situation, en sentant mon frère exposé au déplaisir de la Sultane

Digitized by Google

favorite. Ce matin même, Saladin m'a fait un message, pour m'avertir que rien ne pouvoit appaiser la Sultane que la certitude de posséder le vase de porcelaine semblable à celui qu'elle avoit eu. Je me suis trouvé fort heureux de pouvoir faire un sacrifice qui convînt à mon frère; et en conséquence, je lui ai annoncé que je le lui porterois moi-même. J'ai voulu auparavant le laver, parce qu'il y avoit encore dans l'intérieur, quelques traces de la poussière rouge; j'y ai versé de l'eau bouillante. Un moment après j'ai entendu un sifflement, et mon pauvre vase a sauté en éclats, comme vous le voyez. Jugez, Messieurs, si j'ai de bonnes raisons de me désespérer, et si je ne suis pas effectivement né malheureux. Jamais rien ne m'a réussi, et il vaudroit mieux pour moi n'être point venu au monde.

Il achevoit ces mots, lorsque Saladin entra. Ne voyant point venir le vase, il avoit craint quelqu'accident. Il ne put pas s'empêcher de se récrier en voyant les fragmens du vase; mais, avec sa présence d'esprit ordinaire, il examina ces fragmens, et voyant que le vernis n'en étoit point éclaté, il dit qu'il répondoit de le racommoder parfaitement. Ces mots rendirent le courage au pauvre Murad. « Messieurs, dit-il aux deux étrangers, je vous l'avois bien

Digitized by Google

dit : le bonheur le suit partout. Dès qu'il se montre quelque part, le contentement se manifeste sur les visages. Je vois que vous êtes déjà réjouis par sa présence. Je desire qu'il vous fasse son histoire lui-même, et vous y verrez la contrepartie de tout ce que je vous ai raconté. »

Saladin y consentit, mais sous la condition que les étrangers viendroient partager son repas. La curiosité du Sultan l'engagea à y consentir ; et après le souper, Saladin leur raconta son histoire, en ces termes :

« Je ne crois pas qu'il me soit rien arrivé de particuliérement heureux dans mon enfance ; mais cette dénomination de *Saladin le fortuné*, que j'avois reçue de mes parens, m'inspira une singulière confiance en moi-même et à la fortune. Je devins présomptueux et téméraire ; mais une leçon que je reçus à l'âge de quinze ans, me fit une impression profonde. Il y avoit alors à la Porte, un ingénieur Français qui jouissoit de la faveur du Sultan. Au jour de l'anniversaire de la naissance de notre Souverain, cet ingénieur donna un grand spectacle de feux d'artifice. La foule des curieux étoit très-grande. J'étois parmi ceux qui s'approchoient le plus de l'ingénieur. Il nous avertit à plusieurs reprises de nous retirer un peu pour ne

Digitized by Google

pas nous exposer à être brûlés par les artifices. Quant à moi, qui ne craignois rien, à cause de la confiance que j'avois en ma bonne étoile, je ne voulus point me retirer. Quelques minutes après, un artifice m'atteignit et me renversa, en me brûlant en plusieurs endroits.

Pendant le temps que je fus retenu au lit à la suite de cet accident, l'ingénieur me fit plusieurs visites. C'étoit un homme instruit. Je profitai beaucoup par sa conversation. Je m'accoutumai à voir sans prévention, bien des choses sur lesquelles j'avois des idées fausses. Par exemple, il réussit à m'ôter de l'esprit qu'il y eût du bonheur et du malheur dans les choses. « Le bonheur, dit-il, c'est la sagesse, la prudence, et l'habileté : le malheur, c'est la sottise, la mal-adresse, et la folie. Vous voyez que l'imprudence vient de vous mettre au bord du tombeau. Laissez la foule avoir la foi au bonheur, et vous appeler, *Saladin le fortuné* : conduisez-vous de manière à mériter le nom de Saladin le prudent et le sage. »

Ces mots firent une grande impression sur moi, et donnèrent un tour nouveau à mes opinions et à mes projets. Mon frère vous aura dit que nous discutions souvent ensemble la doctrine de la prédestination. Nous sommes restés l'un et l'autre dans notre opinion; nous

Digitized by Google

nous sommes conduits en conséquence ; et c'est à cela que j'attribue mes succès et ses malheurs.

Murad vous aura probablement appris que l'origine de ma fortune fut la découverte que je fis dans nos vases de porcelaine, d'une poudre rouge. Ce fut, si vous le voulez, un hasard heureux qui me fit remarquer cette poudre ; mais elle auroit pu rester inutile bien des années, sans les peines infinies que je me suis données pour la convertir en une teinture brillante et solide. J'avoue que nous ne pouvons prévoir et diriger les événemens, que d'une manière vague et incertaine ; mais notre destinée dépend de l'usage que nous faisons de nos facultés.

Mon frère vous a dit comment je vendis mon vase à la Sultane favorite. L'argent que j'en retirai me donna les moyens d'étendre mon commerce. Je continuai mes affaires avec modération ; et je m'attachai sur-tout à plaire à mes pratiques par tous les moyens honorables. Cela me réussit au-delà de mes espérances ; et au bout de quelques années, je me trouvai riche, pour l'ambition que j'avois.

Un incident apporta un changement considérable dans la situation de mes affaires. Un incendie se manifesta dans le faubourg de Pera,

Digitized by Google

auprès des murs du sérail du Grand Seigneur. Comme vous êtes étrangers, Messieurs, vous pouvez n'être pas instruits de cet événement; mais il produisit une très-grande sensation à Constantinople. Le superbe palais du Visir devint la proie des flammes. La mosquée de Ste. Sophie eut le même sort. J'entendis énoncer diverses opinions sur les causes de cet incendie. Les uns prétendoient que c'étoit une punition du ciel envoyée au Sultan, parce qu'il avoit manqué de paroître à la mosquée, un certain vendredi. D'autres assuroient que c'étoit un avertissement que le Prophète envoyoit au Grand Seigneur, pour lui montrer qu'il désaprouvoit la guerre dans laquelle nous nous trouvions engagés. Mais la plus grande partie des politiques de café s'accordoient à dire que le palais avoit brûlé parce que telle étoit la volonté de Mahomet. Cette opinion les rendoit extrêmement négligens dans les précautions à prendre contre les accidens de feu. Jamais les incendies ne furent plus fréquens que dans ce temps: il ne se passoit guères de nuit qu'on n'entendît crier au feu.

Des scélérats spéculant sur ces calamités, s'attachèrent à les rendre plus fréquentes. On surprit des incendiaires au moment où ils jetoient leurs mèches fatales dans les magasins

Digitized by Google

des marchands. Tout cela n'empêcha pas que l'on continuât de dire que c'étoit la volonté de Mahomet. Conséquemment, on négligeoit toutes les précautions. Quant à moi, je n'oubliois point l'avis que m'avoit donné le sage étranger : je tâchois de ne point me laisser abattre par des craintes superstitieuses sur la mauvaise fortune, et de ne point compter trop sur mon bonheur. J'avois appris de l'ingénieur Français que le mortier étoit la meilleure chose que l'on pût employer pour éteindre le feu ; et en conséquence, j'avois fait des provisions de mortier, en différens endroits de la maison. Jamais je n'allois me coucher sans m'être assuré que le feu étoit bien éteint partout. J'avois fait remplir les citernes ; et toutes ces précautions me furent extrêmement utiles ; car les maisons voisines de la mienne prirent feu à plusieurs reprises, dans le courant de l'hiver. Elles souffrirent très-peu de ces incendies, graces aux secours que j'y apportai. Tous mes voisins me considérèrent comme leur libérateur, et leur ami. Ils m'offrirent des présens ; ils répétoient sans cesse que j'étois né heureux ; et que je répandois cette influence de bonheur sur tout ce qui m'entouroit.

Un soir, que je me retirois fort tard de chez un ami, où j'avois soupé, je m'apperçus

que le robinet d'une fontaine étoit détourné de manière, à ce que l'eau jaillît en dehors du baquet, et celui-ci étoit vidé. Je rétablis le robinet dans sa vraie direction, sans penser qu'il pût y avoir eu de l'intention. A quelque distance de là, je trouvai encore un robinet détourné de la même manière; puis un troisième. Alors, je compris que c'étoit l'effet d'un complot, et que l'on projettoit de mettre le feu à un quartier de la ville, en ôtant les moyens de l'éteindre. J'hésitai d'abord sur le parti que j'avois à prendre. Je voulois réveiller les gardes, qui sommeilloient à leur poste, comme à leur ordinaire. Mais je les soupçonnois d'être d'accord avec les incendiaires, parce que, sans cela, il me paroissoit impossible que l'observation que j'avois faite sur les fontaines eût échappée également à tous. Je résolus de réveiller mon voisin Damat Zade, riche marchand, qui avoit beaucoup d'esclaves à envoyer dans toutes les parties de la ville pour donner l'alarme.

Le marchand étoit un homme de sens. On le réveilloit aisément. Il n'étoit pas comme la plupart de mes compatriotes qui, une fois endormis, sont une heure à se réveiller complétement, si quelque accident imprévu les appelle. Il prit son parti en peu d'instans. Il en-

Digitized by Google

voya un message au Visir, pour que la personne du Grand Seigneur fût mise en sureté avant tout. Il envoya également des messagers dans toutes les parties de la capitale, aux principaux Magistrats. L'Aga des Janissaires fit battre la grosse caisse, pour réveiller toute la ville; et à peine l'alarme commençoit-elle à se répandre, que l'on vit le feu se manifester dans le rez-de-chaussée de la maison de Damat-Zade. Les misérables qui venoient pour profiter du désordre furent arrêtés. Les secours furent prompts dans les divers endroits où le feu se montra dans le cours de la nuit.

Le lendemain, quand je parus au Bezestein, les marchands m'entourèrent, avec des démonstrations infinies de reconnoissance et de dévouement. Damat-Zade me fit présent d'un beau diamant, et d'une bourse d'or. Les autres marchands suivirent son exemple. Les Magistrats me donnèrent des marques d'approbation; et le Visir m'envoya une bague magnifique avec ces mots: « *A celui qui a sauvé* » *Constantinople.* »

Ainsi, dans l'espace de vingt-quatre heures ma situation changea complétement. Je me trouvai tout-à-coup riche et considéré. Je pris une maison convenable à ma nouvelle fortune; et j'achetai des esclaves. Comme je revenois

Digitized by Google

du marché, suivi des esclaves dont je venois de faire emplète, je rencontrai un Juif. Il m'aborda, et me dit d'un air mystérieux: « vous avez acheté des esclaves; si vous le desirez, je les habillerai à bon marché. Il y avoit quelque chose dans la physionomie du Juif, et dans le mystère qu'il mettoit à sa proposition, qui me déplut; et mon premier mouvement auroit été de le refuser; mais je me dis qu'il ne falloit pas me laisser ainsi prévenir contre un homme que je ne connoissois pas, et que ce pouvoit être une bonne occasion d'habiller mes esclaves. Je le questionnai; et je fus étonné du bas prix qu'il me demandoit. Je m'informai de la manière dont il s'étoit procuré ces vêtemens. Il me répondit d'une manière équivoque. Je soupçonnai, alors, ou que ces vêtemens avoient été volés, ou qu'ils avoient appartenu à des personnes mortes d'une maladie contagieuse. Le Juif me montra une malle remplie d'habits à vendre. Je m'apperçus qu'avant d'ouvrir cette malle, il se frottoit le nez avec des herbes aromatiques. Il craignoit, disoit-il, l'odeur du musc. Je prétendis le craindre aussi, et lui dis que je voulois user de la précaution. Le Juif se croyant découvert, pâlit tout-à-coup, et prétendit n'avoir pas la bonne clé. Il sortit pour l'aller chercher. Pendant ce temps

Digitized by Google

là, j'examinai l'intérieur du coffre ; et je vis qu'on avoit effacé le mot *Smyrne*. Cela confirma tous mes soupçons. Le Juif ne reparut plus. Quelques temps après, je l'entrevis qui passoit dans la cour de mon voisin Damat-Zade. Je demandai à celui-ci quelles affaires il avoit avec ce Juif. Il me répondit qu'il lui avoit offert des vêtemens d'esclaves à bas prix. Je lui dis alors les raisons que j'avois de soupçonner que ces vêtemens étoient infectés du venin de la peste. Il me remercia beaucoup, et alla dénoncer le Juif au Cadi. Malheureusement, les mesures de celui-ci furent trop lentes; et avant qu'on eût pu l'arrêter, il avoit disparu avec sa malle.

J'avois entrevu Fatime, la fille de Damat-Zad, comme elle alloit à la mosquée. Sa tournure m'avoit plu infiniment ; mais je n'avois point osé la demander à son père. A l'occasion du service que je venois de lui rendre, il me proposa de voir une fête qu'il vouloit donner à sa fille, pour l'anniversaire de sa naissance. « La fête aura lieu dans les jardins, me dit-il, nous la verrons depuis le balcon ; et il n'est pas impossible que vous ayez l'occasion de voir ma fille sans son voile. »

Je lui avouai que ce seroit la chose que je craindrois le plus, parce que je sentois bien

Digitized by Google

que sa fille n'étoit pas faite pour moi. A ces mots, Damat m'embrassa, et me dit: « si ma fille vous plaît, je vous la donne. » Vous concevez ma joie. Fatime devînt mon épouse; et nous avons vécu parfaitement heureux. Damat nous a donné cette maison où j'habite. J'ai plus de richesses qu'il ne m'en faut; mais je sens tout l'avantage d'une position qui me permet d'aider ceux qui sont dans le besoin. Quand je verrai mon frère heureux, rien ne manquera à ma félicité. Quant à la glace et au vase cassé, nous aviserons aux moyens de les remplacer, pour que la Sultane favorite n'en aît pas trop de déplaisir.

« Ne vous inquiétez point de ces petits accidens, » dit le Sultan en jettant la robe qui cachoit son vêtement Impérial. « Saladin, je suis satisfait du récit de vos aventures. Je reconnois, qu'en effet, ce qu'on appelle bonheur dans la conduite de la vie, n'est souvent que prudence. Ces deux frères seroient mieux nommés le prudent, et l'inconsidéré. « Ainsi parla le Sultan. Il avoit, ce qui manque souvent aux têtes couronnées, le courage d'avouer ses torts. Il offrit à Saladin de le faire Pacha, et de lui donner le commandement d'une province. Mais le prudent Saladin refusa respectueusement cette offre. Il étoit heureux, di-

Digitized by Google

soit-il ; et un homme ne pouvoit pas, sans folie, vouloir être plus qu'heureux. L'histoire raconte que l'incorrigible Murad, adonné à l'usage de l'opium, mourut victime de son intempérance.

ERRATA.

Pag. 204 de ce Volume, au titre du Mémoire sur la Découverte de l'Amérique, lisez, *le Comte d'Ayola*, au lieu *d'Ayaba*.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES

DU 28me. VOLUME,

de la Division, intitulée, LITTÉRATURE.

EXTRAITS.

PRÉFACE. . . . . Pag. III

PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT HUMAIN.

Des arts du commerce, de Ferguson 21
Progrès de nos facultés morales, du même . . . 145

ÉCONOMIE POLITIQUE.

Essai sur le principe de population, de Malthus, (*premier extrait.*) 166
Idem. (*Second extrait.*) 285
Idem. (*Troisième extrait.*) 429

BEAUX-ARTS.

Discours sur la peinture, par Sir J. Reynolds . . 222

HISTOIRE.

Recréations Indiennes, (*quatrième extrait.*) . . . 74
Vie de G. Washington, par J. Marshall, (*premier extrait.*) 180
Idem. (*Second extrait.*) 492

Digitized by Google

Observations sur la découverte de l'Amérique, par le Comte d'Ayola . . . . . Pag. 204

ANTIQUITÉS.

Nouvelle traduction de l'inscription rapportée d'Egypte 344

VOYAGES.

Voyages à la Chine, par J. Barrow, *(premier extrait.)* 37
Idem. *(Second extrait.)* 249
Idem. *(Troisième extrait.)* 312
Idem. *(Quatrième extrait.)* 464
Description des Africains voisins de Sierra-Léone, par Th. Winterbottom 56
Voyages aux Indes occidentales, par D. Mackinnen. 67

EDUCATION.

Lettres de Lord Chatham à son neveu Th. Pitt. 96

ROMANS.

La pauvreté vertueuse, par H. Siddons, *(second extrait.)* 113
Idem. *(Troisième extrait.)* 265
Histoire de Ch. Cowper, par Mr. Dallas 356

MÉLANGES.

Du parjure d'après les anciens 108

CONTES.

Murad le Chanceux, conte de Miss Edgeworth. . . 532

Fin de la Table du 28me. *Volume, intitulé,*
LITTÉRATURE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google